

# PHILOSTRATE



## La vie d'Apollonius de Tyane

## LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

## LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit.

Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Philostrate

La vie  
d'Apollonius de Tyane

Traduction, introduction  
et notes par A. Chassang



© Arbre d'Or, Genève, février 2007

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

## Introduction à la vie d'Apollonius de Tyane

Le nom d'Apollonius de Tyane a eu un grand retentissement. Apollonius a été, de son vivant même, non seulement honoré comme un sage, mais redouté par les uns comme un Magicien, adoré par les autres comme un dieu, ou tout au moins vénéré comme un être surnaturel. Dans la primitive Église, sa renommée, un certain instant, parut un danger. Au XV<sup>e</sup> siècle, la polémique antichrétienne a cru trouver dans la vie de ce personnage une occasion d'attaques détournées. Aujourd'hui le dieu s'est évanoui, le philosophe a perdu sa portée, il ne reste d'Apollonius de Tyane que le thaumaturge. Après avoir été présenté comme un continuateur de Pythagore et un rival de Jésus-Christ, il n'est plus considéré que comme un précurseur de Swedenborg.

La vie d'Apollonius de Tyane nous a paru de nature à intéresser une époque où les spéculations de la nature de celles de Swedenborg, après un long discrédit, trouvent chaque jour de nombreux et ardents adeptes. Nous n'avons pas l'intention de nous mêler aux débats suscités par les questions de ce genre. Nous voulons seulement montrer, dans un exemple illustre, les lointaines origines de croyances qui font tant de bruit autour de nous, et qui sont moins nouvelles qu'elles ne le paraissent. Il nous a semblé qu'il n'était pas sans intérêt, pour l'historien et pour le psychologue, de voir quelle peut être la ténacité de ces opinions, qui ne s'inquiètent nullement des démentis

de la science, et qui ne s'effacent un instant que pour reparaître bientôt avec plus d'intensité.

Les hommes de science positive sont portés à oublier une chose : c'est que le goût du merveilleux, du surnaturel, et cela, indépendamment de ce qui touche à l'Être suprême, est un des besoins de l'esprit humain. Ce besoin se fait sentir avec une force irrésistible chez certaines natures, même au milieu d'une société chrétienne, et parmi les âmes dont la foi est la plus entière en une religion arrêtée, définie, déterminée ; il en est qui ne trouvent pas dans les dogmes révélés un aliment suffisant à leur imagination impatiente ; il leur faut s'élancer au-delà et pénétrer plus avant dans les mystères de la tombe. En vain leur curiosité est-elle blâmée comme indiscreète : l'attrait du merveilleux est le plus fort, et nous connaissons des chrétiens convaincus qui ne craignent pas de s'y abandonner. Qu'était-ce donc dans les siècles qui ont suivi l'apparition du christianisme, alors que toutes les vieilles croyances étaient ébranlées et que les nouvelles n'étaient pas encore solidement assises ?

Le rhéteur qui a écrit la Vie d'Apollonius de Tyane, Philostrate<sup>1</sup>, était un homme curieux de merveilleux.

---

<sup>1</sup> — Je te crois, s'écria-t-il.

Ses camarades lui demandèrent ce qu'il avait. Ne voyez-vous pas, leur répondit-il, le sage Apollonius ? Il est au milieu de nous, écoute notre discussion, et récite sur l'âme des chants merveilleux.

— Où est-il ? dirent les autres. Car nous ne le voyons pas, et c'est un bonheur que nous préférerions à tous les biens de la terre.

— Il paraît qu'il est venu pour moi seul : il veut m'ins-

On le voit par cet ouvrage, et par un autre, intitulé

---

truire de ce que je refusais de croire. Écoutez donc, écoutez les chants divins qu'il me fait entendre :

« L'âme est immortelle ; elle n'est pas à vous, elle est à la Providence. Quand le corps est épuisé, semblable à un coursier rapide qui franchit la barrière, l'âme s'élançe et se précipite au milieu des espaces éthérés, pleine de mépris pour le triste et rude esclavage qu'elle a souffert. Mais que vous importent ces choses ? Vous les connaîtrez quand vous ne serez plus. Tant que vous êtes parmi les vivants, pourquoi chercher à percer ces mystères ? »

Tel est l'oracle si clair qu'a rendu Apollonius sur les destinées de l'âme : il a voulu que, connaissant notre nature, nous marchions le cœur content au but que nous fixent les Parques.

Je n'ai pas souvenir d'avoir vu un tombeau d'Apollonius, ni aucun monument de ce genre élevé en son honneur, quoique j'aie parcouru la plus grande partie de la terre ; mais partout j'ai recueilli sur lui des récits merveilleux.

La ville de Tyane possède un temple d'Apollonius élevé aux frais des empereurs <?> : car les empereurs ne l'ont pas jugé indigne des honneurs qui leur sont décernés à eux-mêmes.

Flavius Philostrate naquit à Lemnos, sous le règne de Néron. On ignore la date précise de sa naissance et de sa mort. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il enseigna la rhétorique à Athènes et à Rome, et se concilia la faveur de l'impératrice Julia Domna, femme de Septime Sévère, qui lui demanda d'écrire la *Vie d'Apollonius de Tyane*. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages fort utiles pour l'histoire des opinions, de la littérature et de l'art au II<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne : 1<sup>o</sup> la *Vie d'Apollonius de Tyane* ; 2<sup>o</sup> l'*Héroïque* ; 3<sup>o</sup> les *Vies des sophistes* ; 4<sup>o</sup> les *Tableaux* (description d'une galerie de tableaux, peut-être imaginaire) ; 5<sup>o</sup> des *Lettres*. Le goût de ce rhéteur n'est pas très pur ; mais il a de l'imagination, de la vivacité, de l'agrément, et sa langue n'est pas indigne d'un contemporain de Lucien. Sur les œuvres de Philostrate et celles de son neveu, Philostrate le Jeune, voyez deux excellents articles de M. Miller, *Journal des savants*, octobre et décembre 1849.

*l'Héroïque*, qui est un dialogue sur les génies ou les ombres des héros de la guerre de Troie. On a voulu en faire un sectaire. Parce que, au IV<sup>e</sup> siècle, un gouverneur de province, qui était en même temps un sophiste, Hiéroclès, a prétendu opposer la *Vie d'Apollonius de Tyane* aux Évangiles, et Apollonius lui-même à Jésus-Christ ; parce que, depuis, la polémique du VIII<sup>e</sup> siècle s'est servie des prodiges attribués à Apollonius de Tyane pour infirmer la foi aux miracles que proclame l'Église, on a fait remonter jusqu'à Philostrate la responsabilité de ces attaques. Nous avons combattu ailleurs<sup>2</sup> cette opinion : nous ne rentrerons pas ici dans cette discussion, mais nous croyons plus que jamais qu'on a fait trop d'honneur à Philostrate de lui attribuer une intention de polémique religieuse. Pour nous, ce n'est qu'un rhéteur à courte vue, et, en écrivant ce livre, il n'a songé qu'à faire œuvre de style, tout au plus à satisfaire une princesse et une époque préoccupées de merveilleux. Ne demandez pas à Philostrate ce qu'est pour lui Apollonius ; il n'en sait rien. On peut citer des passages tout à fait contradictoires : il fait entendre, ici qu'Apollonius est un dieu ; là, qu'il est un être surnaturel, un *démon* ; ailleurs, qu'il n'est qu'un homme. Pourquoi ces hésitations ? Le Panthéon ancien était assez large pour contenir un dieu de plus, et Philostrate n'avait assurément rien qui pût lui faire craindre de dire toute sa pensée. Mais Philostrate n'était pas un homme de

---

<sup>2</sup> Nous demandons la permission de renvoyer à notre *Histoire du roman dans l'antiquité* (p. 213 à 230), plutôt que de répéter ici ce que nous y avons dit de la *Vie d'Apollonius de Tyane*.

doctrine : qui essayerait, d'après son ouvrage, d'étudier à fond les idées philosophiques d'Apollonius de Tyane, serait fort désappointé. C'était un esprit avide de récits extraordinaires et de beau langage. Il n'a vu dans la biographie d'Apollonius de Tyane qu'une matière à développements littéraires et à narrations merveilleuses.

La véritable clef de cet ouvrage, c'est *l'Héroïque* du même Philostrate. Il y a plus d'un point par où ces deux ouvrages se rapprochent et se touchent. Dans l'un comme dans l'autre, on trouve les mêmes préoccupations littéraires, le même goût pour le merveilleux, et jusqu'au remaniement des mêmes récits, sur l'ombre d'Achille, par exemple, et sur le héros Palamède. L'un et l'autre doivent être classés parmi les ouvrages romanesques que nous a laissés l'antiquité. La *Vie d'Apollonius de Tyane* paraît à l'auteur d'une traduction inédite de cet ouvrage<sup>3</sup> une production du même genre que les romans français de *Huon de Bordeaux*, de *Perseforest*, de *Lancelot du Lac*, d'*Amadis des Gaules*. G. Naudé n'ajoute pas plus de foi à ces récits qu'à ceux dont le paladin Roland est le héros<sup>4</sup>. M. l'abbé Freppel entre encore plus avant dans cette vue ; et, après avoir reconnu que cette singulière com-

---

<sup>3</sup> Th. Sibilet, qui a composé cette traduction vers 1560. Elle a été conservée manuscrite à la Bibliothèque impériale. Voyez Miller, *Journal des savants*, 1849, p. 625.

<sup>4</sup> *Apologie pour les grands personnages accusés de magie*, 1553, p. 296. Telle est aussi l'opinion de l'abbé Du Pin, *l'Hist. d'Apollonius convaincue de fausseté*, ch. 2. C'est celle que nous avons exposée dans *l'Histoire du roman dans l'antiquité*, p. 213 et suiv.



position ne manque pas de mérite au point de vue littéraire<sup>5</sup>, il établit une sorte de comparaison en règle entre cet ouvrage et celui de Cervantès; il voit dans Apollonius comme un Don Quichotte de la philosophie, qui s'en va chevauchant par le monde, en quête de luttés et d'aventures, et qui, dans le personnage de Damis, a son Sancho Pança.

Ce n'est pas à dire que tout soit faux dans l'ouvrage de Philostrate. À coup sûr, le vrai est difficile à y démêler au milieu des embellissements dont la légende populaire et l'imagination de Philostrate ont entouré Apollonius de Tyane; mais les principaux traits de cette figure subsistent. C'est pour nous le type le plus original de ces philosophes voyageurs comme il y en avait alors chez les païens, un Dion Chrysostome, par exemple, mais un Dion Chrysostome doublé de Plotin ou de Porphyre, c'est-à-dire plus ou moins adonné aux sciences occultes<sup>6</sup>.

Quelque opinion que l'on se fasse de l'ouvrage de Philostrate (et nous ne serions pas étonné que les récits du rhéteur de Lemnos ne trouvassent aujourd'hui des esprits disposés à les défendre contre le scepticisme de la critique), c'est pour nous la seule

---

<sup>5</sup> *Cours d'éloquence sacrée; les Apologistes chrétiens*, 2<sup>e</sup> série, p. 94 et suiv.

<sup>6</sup> Le cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale possède un contorniate d'une haute antiquité, sur lequel est représenté le buste d'Apollonius de Tyane. Les traits sont nobles, la tête porte une couronne, et le corps est revêtu de la tunique et du pallium. Voyez la gravure de ce contorniate dans l'*Iconographie grecque* de Visconti (planche xvii).

source où il soit possible de puiser des renseignements sur la vie du célèbre thaumaturge.

C'est à tort que, à la fin du dernier siècle, Legrand d'Aussy a entrepris de donner une histoire critique d'Apollonius de Tyane il n'est pas arrivé à constituer une biographie authentique du personnage qui n'est pour lui qu'un « philosophe philanthrope », et il a supprimé ce qui fait le principal caractère de cette physionomie, le merveilleux. Pour qui veut se faire une idée de ce personnage, c'est toujours à Philostrate qu'il faut revenir aussi nous sommes-nous contenté de donner une traduction de son livre. Nous nous bornons au rôle de rapporteur, laissant chacun libre de prononcer.

Il nous a semblé indispensable de présenter ici, dans un rapide aperçu, l'histoire du livre de Philostrate et de la réputation de son héros, depuis l'époque de l'un et de l'autre jusqu'à nos jours. On verra mieux ainsi et l'importance du rôle qu'a joué dans l'histoire des idées le livre de Philostrate, et la divergence des opinions qui se sont produites à l'égard d'Apollonius de Tyane.

Tout porte à croire, comme le dit Philostrate, que de son vivant même, et surtout après sa mort, qu'il eut soin de cacher, Apollonius de Tyane était considéré, par un certain nombre de païens, comme un être divin. Eunape dit<sup>7</sup> qu'il tenait le milieu entre les dieux et les hommes, et définit sa vie *le voyage d'un dieu sur la terre*. L'historien Vopiscus nous apprend qu'il se propose d'écrire la vie de ce sage, qui est pour

---

<sup>7</sup> *Vie des sophistes*, p. 3. éd. Boissonade.

lui plus qu'un homme, et dont il raconte une sorte de prodige posthume. Dion Cassius insère, dans son *Histoire romaine*, un des faits les plus merveilleux qui soient racontés d'Apollonius. Ammien Marcellin<sup>8</sup> le met, avec Pythagore, Socrate, Numa Pompilius et Plotin, au nombre des hommes privilégiés qui vécurent assistés d'un génie familier. Caracalla lui consacre un *heroum*<sup>9</sup>, Alexandre Sévère place son image dans son *lararium*, à côté de celle de Jésus-Christ, d'Abraham et d'Orphée<sup>10</sup>, plusieurs villes lui élèvent des autels<sup>11</sup> et Aurélien fait vœu de lui construire un temple<sup>12</sup>.

Déjà cependant, et Philostrate nous le dit en maint endroit, il ne manquait pas de gens qui, parmi les païens mêmes, ne voyaient en Apollonius qu'un magicien : une grande partie de la *Vie d'Apollonius de Tyane* est consacrée à détruire cette opinion, qui avait fait mettre Apollonius en jugement sous Domitien, et que ne put détruire l'apologie de Philostrate. Apulée, accusé de magie et repoussant cette accusation, se défend d'être un Apollonius de Tyane<sup>13</sup>. Lucien, qui ne croyait guère à la magie, parle d'Apollonius comme d'un fourbe qui s'est attaché, ainsi que les autres prétendus magiciens, à se jouer de la crédulité humaine<sup>14</sup>.

Mais les sceptiques absolus comme Lucien étaient

---

<sup>8</sup> Livre XXI, ch. 14.

<sup>9</sup> Voyez Dion Cassius, LXXVII, 18.

<sup>10</sup> Voyez Lampride, *Vie d'Alexandre Sévère*, ch. 29-31.

<sup>11</sup> Voyez la *Vie d'Apollonius*.

<sup>12</sup> Voyez Vopiscus, *Vie d'Aurélien*, ch. 24.

<sup>13</sup> *Apologie*, trad. Bérolaud, 2 vol., p 510, in-12.

<sup>14</sup> *Alexandre ou le Faux devin*, § 5.

rare. En général on croyait aux prodiges d'Apollonius de Tyane : seulement les uns les attribuaient à une vertu divine, les autres à la magie. Aussi lorsque, dans les premières années du IV<sup>e</sup> siècle, Hiéroclès entreprit, dans son *Philalèthe*, de soutenir la première de ces opinions, Eusèbe n'hésita pas à se prononcer pour la seconde, dans le discours où il réfute Hiéroclès, et qui nous est resté. Eusèbe ne fait pas de difficulté de mettre Apollonius au rang des plus célèbres philosophes ; mais il révoque en doute les prodiges qui lui sont attribués, ou déclare qu'ils ne peuvent venir que de la magie. C'est à la magie que les avaient également rapportés Lactance<sup>15</sup> et Arnobe<sup>16</sup>. L'auteur des *Questions et Réponses à l'adresse des orthodoxes*, ouvrage attribué à saint Justin, se place à un point de vue un peu différent de celui d'Eusèbe, et son point de vue est celui où se tiendront plus tard presque tous les docteurs chrétiens : il ne nie pas la réalité de ces prodiges, mais il y voit le résultat, en partie des connaissances d'Apollonius dans les sciences naturelles, en partie de l'intervention du démon<sup>17</sup>.

À partir du moment où Hiéroclès, « seul entre tous les écrivains qui avaient attaqué la foi chrétienne<sup>18</sup> » se fut avisé d'opposer Apollonius de Tyane à Jésus-Christ, il semble que son nom seul dût être odieux à

---

<sup>15</sup> *Institution divine*, V, 3.

<sup>16</sup> *Traité contre les Gentils*, livre 1.

<sup>17</sup> Voyez la Question XXVI.

<sup>18</sup> Eusèbe, *Réponse à Hiéroclès*, au début. On voit qu'Eusèbe, mieux au courant que les modernes, ne partage nullement l'opinion qui fait de l'ouvrage de Philostrate une parodie des Évangiles.

tous les chrétiens. Cependant, même après Eusèbe, nous voyons, au IV<sup>e</sup> siècle, Cassiodore<sup>19</sup> et le moine Isidore de Péluse<sup>20</sup> prononcer ce nom avec estime, et l'évêque de Clermont, Sidoine Apollinaire<sup>21</sup>, traduire en latin l'ouvrage de Philostrate, qui avait été précédemment abrégé ou remanié par divers auteurs, un Nicomaque et un Tascius Victorianus, cités par Sidoine lui-même, et un certain Sotérichus de l'Oasis, contemporain d'Hiéroclès, signalé par Suidas.

On ne s'étonnera pas qu'un moine comme Isidore de Péluse, et un rhéteur devenu tardivement évêque, comme Sidoine Apollinaire, aient été peu frappés du danger que présentait, au milieu du christianisme encore mal affermi, la renommée d'un personnage aussi étrange qu'Apollonius de Tyane. Mais les prêtres qui étaient mêlés au mouvement théologique, les Pères de l'Église au IV<sup>e</sup> siècle, par exemple, sont unanimes pour accuser Philostrate de mensonge ou pour taxer Apollonius de magie<sup>22</sup>. Il y a un endroit de saint Augustin où le saint docteur compare Apollonius de Tyane à Jupiter, et accorde qu'au moins Apollonius était supérieur, pour la continence, au dieu de l'Olympe. Ce passage, joint à quelques pages de la

---

<sup>19</sup> *Chroniques*.

<sup>20</sup> *Lettres*, I, p. 398.

<sup>21</sup> Voyez, à ce sujet, le recueil de ses lettres, VIII, 3 (à Léon, conseiller du successeur d'Alaric); et Fabricius, *Bibliotheca graeca*, t. V, 1), 649, 564, Harles.

<sup>22</sup> Voyez saint Jean Chrysostome, *Contre les Juifs*; saint Jérôme, *Lettre à Paulin*; *Prologue de sa traduction de la Bible*; saint Augustin, *Lettres* 49, 102, 138 (Tillemont, *Hist. des Empe-reurs*, t. II, p. 134).

Réponse d'Eusèbe à Hiéroclès, donne à entendre qu'il y avait encore des adorateurs obstinés d'Apollonius de Tyane. Mais le moment n'était pas loin où cette chétive divinité allait être emportée avec les plus robustes.

Il était naturel que le triomphe incontesté du christianisme fît tomber toutes les colères qu'avait pu susciter le nom d'Apollonius de Tyane. Les écrivains byzantins parlent bien quelquefois d'Apollonius comme d'un magicien, mais, sans attacher à ce mot de sens défavorable<sup>23</sup> : encore certains magiciens de profession attribuaient-ils ses prodiges à la connaissance des causes secrètes, et les trouvaient-ils dignes d'être comparés aux œuvres de la vraie magie<sup>24</sup>. Cédrenus, Georges Syncelle et Jean Malalas insèrent dans leurs histoires un abrégé de la vie d'Apollonius, d'après Philostrate, comme pour rendre hommage à un des saints du paganisme ; Tzetzés, dans ses *Chiliades*<sup>25</sup>, répète les mêmes récits, et en ajoute d'autres qui ne sont pas moins merveilleux. Photius<sup>26</sup> seul parle avec mépris du livre et du héros : *la Vie d'Apollonius de Tyane* n'est pour lui qu'un tissu de fables impertinentes, et il déclare que c'est une lecture frivole et inutile. Mais, en même temps, il fait l'éloge de l'auteur et vante les agréments de sa narration.

Le jugement de Photius est celui de bien des

---

<sup>23</sup> Voyez la *Chronique d'Alexandrie*.

<sup>24</sup> Voyez le passage de Cédrenus cité par Oléarius (Préface de son édition de Philostrate, p. xxxiv) et par Legrand d'Aussy (*Vie d'Apollonius*, t. II, p. 29).

<sup>25</sup> Livre I.

<sup>26</sup> *Bibliothèque*, ch. 44, p. 29.

modernes. Il est même des critiques<sup>27</sup> qui inclinent à croire que la renommée d'Apollonius de Tyane est en partie l'œuvre de Philostrate. Mais, on l'a vu par ce qui précède, c'est exagérer l'importance de ce rhéteur que de croire que, sans lui, Apollonius eût été ignoré. Assurément ce n'est pas l'ouvrage de Philostrate qui a valu à son héros les honneurs dins. Il a pu perpétuer jusqu'à nous le nom d'Apollonius de Tyane, mais ce n'est pas lui qui a répandu ce nom dans l'antiquité, ni qui a donné à ce personnage la physionomie sous laquelle il nous apparaît. Parce que Philostrate a mêlé bien des fictions au récit de la vie d'Apollonius, ce n'est pas à dire que toutes les fictions viennent de lui, ni que tout soit fiction dans son récit.

Depuis le XVI<sup>e</sup> jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, la critique n'a guère envisagé Apollonius de Tyane avec un esprit impartial. Le merveilleux dont sa biographie est remplie ayant paru propre à être tourné contre les Évangiles, les écrivains préoccupés des périls de la foi n'ont parlé de lui qu'avec mépris et indignation. Pour les uns, c'est un fourbe, un imposteur, et tous les prodiges que lui attribue Philostrate sont autant de mensonges<sup>28</sup>; pour les autres, c'est un magicien qui a

---

<sup>27</sup> Voyez L. Vivès (*de la Méthode d'enseignement*, livre V); Joseph Scaliger (Notes à la *Chronique d'Eusèbe*, p. 191); Vossius (*Historiens grecs*, livre II); G. Naudé (*Apologie pour les grands personnages accusés de magie*, p. 239, 302); l'abbé Du Pin (*Histoire d'Apollonius de Tyane convaincue de fausseté*, ch. 1 et 2).

<sup>28</sup> Le savant Alde Manuce hésita longtemps avant de donner la première édition de la *Vie d'Apollonius de Tyane*, et ne triompha de ses scrupules qu'en ayant soin de publier en même temps la Réponse d'Eusèbe à Hiéroclès, c'est-à-dire, comme il

fait pacte avec le diable, et qui, par ce détestable commerce, a réussi à étonner et à séduire les hommes<sup>29</sup>.

D'un autre côté, les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, Voltaire en leur tête<sup>30</sup>, ont affecté de confondre dans un égal scepticisme les prodiges d'Apollonius de Tyane et les miracles de Jésus-Christ : la tentative d'Hiéroclès fut en quelque sorte renouvelée par une traduction française<sup>31</sup>, que précédait une dédicace

dit lui-même (Préface), de donner après le poison le contre-poison. Apollonius est un fourbe pour l'abbé Du Pin (*Histoire d'Apollonius convaincue de fausseté*), et pour M. Rohrbacher (*Hist. univ. de l'Église catholique*).

<sup>29</sup> Artus Thomas (*Notes à la traduction de Blaise de Vigenère*) ; Pic le la Mirandole (*de la Prescience*) ; Bodin (*Démonologie*, p. 18, 193) ; Baronius (*Annales ecclésiastiques*) ; Tillemont (*Hist. des empereurs*) ; Fleury (*Hist. ecclésiastique*) ; le p. Possevin (*Bibliothèque choisie*) ; Bossuet (*Traité de l'Apocalypse*) ; l'abbé Freppel (*les Apologistes chrétiens*, 2e partie, p. 106).

<sup>30</sup> *Essai sur les mœurs*, Ed. Beuchot, t. XV, p. 150 ; Bayle, *Dictionn. historique et critique* ; ch. Blount, *Notes à sa traduction*, en anglais, de la *Vie d'Apollonius* (1680) ; Legrand d'Aussy, *Vie d'Apollonius de Tyane*, ouvrage qui n'a été publié qu'après la mort de l'auteur. 2 vol. 8° (1807).

<sup>31</sup> La traduction de Castillan (1779) est accompagnée de notes de Blount. Une seule citation de la Dédicace donnera une idée de l'esprit qui l'a inspirée : « A moins d'avoir travaillé, comme commis, de longues années dans les bureaux de la politique infernale, on n'en dira pas davantage que M. de Tillemont : cependant, l'Église semble désirer une réfutation plus forte des miracles d'Apollonius que n'en ont fait les premiers Pères... C'est à Votre Sainteté de nous enseigner les preuves caractéristiques auxquelles on distingue les prestiges de la friponnerie des miracles du démon, et ceux du démon de ceux que Dieu a daigné opérer par le ministère de ses serviteurs... »



ironique au pape Clément XIV, dédicace signée Philalèthe, et attribuée à Frédéric II.

Aujourd'hui que la polémique religieuse s'est transportée sur un autre terrain, on juge avec un esprit plus libre l'ouvrage de Philostrate : on n'y voit plus guère une contrefaçon systématique des Évangiles, ni une arme dirigée indirectement par l'auteur contre le christianisme<sup>32</sup>. On y reconnaît en général un livre consacré à la gloire de la philosophie, une peinture idéalisée d'un des derniers représentants de la sagesse antique. Mais il est probable que la narration de faits merveilleux préoccupait encore plus Philostrate que les spéculations auxquelles avait pu se livrer son héros. M. Ritter pense que les doctrines d'Apollonius avaient « un sens profond<sup>33</sup> » : il faut avouer qu'il est difficile d'en juger par l'exposition superficielle, incomplète et confuse qu'en donne Philostrate. Philostrate fait moins connaître le philosophe que le thaumaturge. Tout porte à croire que c'est le thaumaturge qui l'intéresse le plus dans son héros : pour s'en

---

<sup>32</sup> Cette opinion, qui est celle de Naudé (ouvrage cité), de Huet (*Démonstration évangélique*, propos IX, c. 147); de Jenkin (*Observ. sur la vie de Pythagore, Acta eruditorum*, 1704, p. 36, etc.); de Letronne (*Acad. des Inscript.*, nouv. série, t. X, p. 296), et de M. l'abbé Freppel (ouvrage cit.), est combattue par Lardner (*Testimonies*, III, 252); Gibbon (*Hist. de la décadence*, etc.); Meiners (*Hist. des origines et de la chute des sciences*, t. I, p. 258); Buhle (*Encyclop.*); Neander (*Hist. de la religion chrétienne*); Baur (*Apollonius et le Christ*); Ritter (*Hist. de la philosophie ancienne*, livre XII); Matter (dans le *Dictionn. des sciences philosophiques*), etc.

<sup>33</sup> *Hist. de la philosophie ancienne*, livre XII.

convaincre, il suffit de rapprocher de l'*Héroïque* de la *Vie d'Apollonius de Tyane*<sup>34</sup>.

Ce qui ne saurait être contesté, c'est la part d'Apollonius dans l'histoire du merveilleux chez les Grecs, et celle de son biographe dans la littérature consacrée à cet ordre d'idées. Le nom d'Apollonius de Tyane, comme celui de Simon le Magicien, de Plotin, de Porphyre, etc., se présente de lui-même à tout écrivain qui, dans un sens ou dans un autre, traite de l'histoire du merveilleux<sup>35</sup>. Selon les représentants les plus accrédités du spiritisme ou de la doctrine spirite, la plupart des faits réputés merveilleux seraient le produit de l'action du monde invisible sur le monde visible, une des forces actives de la nature, méconnue jusqu'à ce jour par la science, et rentreraient ainsi dans le domaine des faits naturels. Le *spiritisme*, sans accepter comme authentiques, ou même comme possibles tous les faits attribués à Apollonius de Tyane, en explique une grande partie par leur similitude avec les phénomènes qui se produisent sous l'influence de certains *médiums*, et dont il donne la théorie; d'où il conclut qu'Apollonius était une sorte de médium<sup>36</sup>.

---

<sup>34</sup> M. Denis (*Hist. des idées morales dans l'antiquité*, t. II) nous semble de cet avis, lorsqu'il signale une sorte de contradiction « entre, le profond esprit de moralité d'Apollonius, qui se rapprochait beaucoup d'Épictète et de Marc-Aurèle, et le rôle de magicien et de charlatan qu'on serait en droit de lui prêter d'après les récits extravagants de son historien ».

<sup>35</sup> Figuier, *Histoire du merveilleux*.

<sup>36</sup> Ainsi Méric Casaubon, le fils du célèbre Isaac, dans sa *Relation*, écrite en anglais, sur ce qui se passa entre John Dee et quelques esprits, parle d'Apollonius de Tyane, et dit qu'il opérerait ses prodiges grâce au commerce qu'il avait avec les esprits.

Récemment un homme d'esprit, qui a touché à tout, après avoir cherché dans diverses époques de l'histoire des sujets de romans, s'est emparé des récits de Philostrate sur Apollonius de Tyane pour en remplir plusieurs chapitres d'un roman fantastique<sup>37</sup>. Désormais, on peut le dire, le nom d'Apollonius de Tyane n'appartient plus à la polémique religieuse ; il est descendu dans la sphère plus modeste de la polémique relative au merveilleux.

Notre but, en publiant une nouvelle traduction de l'ouvrage de Philostrate, a été de donner une idée exacte d'un des plus curieux épisodes de l'histoire de la thaumaturgie dans l'antiquité grecque et latine. Pour cela, il n'y avait, ce nous semble, rien de mieux à faire que de remettre en lumière le livre de Philostrate, livre singulier, intéressant à la fois comme peinture d'une époque, et comme indice de pour le merveilleux qui est une des passions de l'humanité. Nous ne pouvions songer à rééditer la traduction de Blaise de Vigenère (1596), qui a écrit dans la langue d'Amyot, mais non pas avec son talent. Quant à la traduction de Castillon (1779), elle est fort inexacte,

---

(Préface de l'édition de la *Vie d'Apollonius*, par Oléarius, p. xxxiv.) Voyez le Livre des esprits et le *Livre des médiums* de M. Allan Kardec et les ouvrages de MM. le marquis de Mirville, le baron de Gulstenstubbé. Mathieu, Des Mousseaux, etc.

<sup>37</sup> *Isaac Laquedem*, du ch. 21 au ch. 33 (3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> vol.). M. Alexandre Dumas y mêle les aventures d'Apollonius de Tyane à celle du Juif errant, et développe au gré de sa fantaisie les principaux épisodes de l'ouvrage de Philostrate, surtout celui de l'empuse et du philosophe Ménippe. (ch. 22-24 d'*Isaac Laquedem*.)

et il suffit d'y jeter un coup d'œil pour se convaincre qu'elle est faite, non sur le texte grec, mais sur la traduction latine. Castillon était un homme de ressources : Italien de naissance, il écrivait assez bien en français ; il était versé à la fois dans les sciences et dans les lettres, et, pour cette double aptitude, était fort prisé à la cour de Berlin : il a traduit convenablement les *Académiques* de Cicéron, mais il n'était pas assez helléniste pour se mesurer avec un texte grec, et peu s'en faut qu'il n'en fasse l'aveu dans sa préface. Il reconnaît d'ailleurs n'avoir eu sous les yeux, comme Blaise de Vigenère, que l'édition de Morel, et regrette de n'avoir pu se procurer à temps celle d'Oléarius. Aujourd'hui l'édition d'Oléarius elle-même est arriérée, et c'était un devoir pour le traducteur de profiter des corrections du texte de Philostrate que l'on doit à MM. Kayser, Westermann et Piccolos<sup>38</sup>. C'est ce

---

<sup>38</sup> M. Kayser adonné une excellente édition des œuvres de Philostrate (1838), dont M. Westermann a beaucoup profité pour la sienne, qui est accompagnée de la traduction latine révisée par lui (collection Didot, 1849) ; M. Piccolos a fait sur le texte de la *Vie d'Apollonius de Tyane* un certain nombre de corrections indiquées dans les articles de M. Miller sur Philostrate (*Journal des savants*, 1840, p. 752 et suiv.). Pour compléter les renseignements sur Apollonius de Tyane, nous ajouterons quelques indications bibliographiques à celles que nous avons déjà données : l'édition princeps de l'ouvrage de Philostrate a été donnée, en 1501, par Alde Manuce, et la même année a paru la traduction latine du Florentin Alemanmus Rinuccinus. Outre les traductions françaises et anglaises que nous avons citées (et il en a paru une nouvelle à Londres en 1800), il en a été publié deux traductions allemandes (1778 et 1828), et trois italiennes (1549, 1550 et 1828).

que nous avons fait, en suivant d'ordinaire le texte de M. Westermann, mais en ayant soin d'avertir quand nous avons cru devoir nous en éloigner.

A. CHASSANG

# LIVRE I

## Jeunesse d'Apollonius

### Séjour à Babylone chez le roi Vardane

I. Apollonius pythagoricien. — II. Apollonius considéré à tort comme magicien. — III. Sources auxquelles a puisé Philostrate pour sa Vie d'Apollonius. — IV-V. Naissance merveilleuse d'Apollonius. — VI. De Tyane, sa patrie, et de la fontaine Asbamée. — VII, VIII. Ses études et ses maîtres. — IX-XI. Sa jeunesse passée dans le temple d'Esculape à Égées. Il guérit un hydropique et chasse un homme fort riche qui s'était présenté au temple, et dont Apollonius devine la vie criminelle. — XII. Tentative infâme d'un riche Cilicien. Prédiction d'Apollonius à son sujet. — XIII. Conduite d'Apollonius à la mort de son père. — XIV-XV. Voyage en Pamphylie et en Cilicie. Cinq ans de silence. — XVI. Apollonius à Antioche. — XVII. Son genre d'éloquence. — XVIII. Il part pour l'Inde avec deux serviteurs. — XIX. Il visite d'abord Ninive. Là il rencontre Damis, qui s'attache à lui. — XX. Apollonius en Mésopotamie. Il s'avance avec intrépidité à travers des nations barbares. — XXI. Son entrevue avec le satrape préposé aux frontières du territoire de Babylone. — XXII. Présage qui lui annonce la durée de son voyage dans l'Inde. — XXIII. Songe d'Apollonius sur la terre de Cissie. — XXIV. Il visite la colonie Érétienne. XXV. Entrée à Babylone. — XXVI. Conversations avec les mages. — XXVII. Apollonius refuse de se prosterner devant l'image du roi. Son interrogatoire devant les satrapes. — XXVIII-XLI. Séjour de vingt mois à Babylone. Les mages, le roi Vardane, dix grâces offertes à Apollonius; les eunuques, prédiction d'Apollonius à leur sujet; divers entretiens d'Apollonius avec le roi de Babylone. Il prend congé du roi.

I. On lit dans les ouvrages consacrés à l'éloge

de Pythagore<sup>39</sup>, qu'avant d'être le sage de Samos, il avait été le Troyen Euphorbe : il était mort, comme le rapporte Homère<sup>40</sup> ; puis, étant revenu la vie, il n'avait jamais voulu se vêtir d'étoffes fournies par la dépouille des animaux, il s'était abstenu de viandes et de tout sacrifice qui dût coûter la vie à un être animé ; au lieu d'ensanglanter les autels, c'était avec des gâteaux de miel, avec de l'encens, avec des chants, que ce sage avait coutume d'honorer les Dieux ; de telles offrandes, disait-il, leur sont bien plus agréables que des hécatombes, *avec le couteau dans la corbeille.* » Pythagore le savait : car il était visité par les Dieux, et ils lui avaient appris ce qui, chez les hommes, leur est agréable ou odieux ; c'est d'eux qu'il tenait tout ce qu'il disait sur la nature. Pour ce qui concerne les Dieux, les autres n'avaient que des conjectures, que des opinions contradictoires ; Pythagore avait vu lui apparaître Apollon, qui s'était déclaré à lui, et d'autres Dieux, qui s'étaient révélés moins complètement, par exemple, Minerve et les Muses, et même des divinités dont les hommes ne connaissent ni la forme ni le nom. Tous les enseignements de Pythagore étaient des lois pour ses disciples qui l'honoraient comme un envoyé de Jupiter. Ils gardaient le silence sur les manifestations de la divinité : souvent, en effet, ils entendaient en secret des voix divines, sur lesquelles il leur eût été difficile de se taire, s'ils n'avaient appris auparavant que le silence aussi est un langage. Empédocle

---

<sup>39</sup> Voyez Diogène de Laërce, VIII, 1, 4, et les *Vies de Pythagore* par Porphyre et Jamblique. Pythagore vivait au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

<sup>40</sup> *Iliade*, XVII, 59.

d'Agrigente<sup>41</sup> suivit, dit-on, cette doctrine. On le voit par ces vers :

Adieu ! je ne suis plus pour vous un homme,  
mais un Dieu habitant de l'Olympe.

Et ailleurs,

Je fus autrefois une jeune fille, un jeune homme.

Et l'offrande que, suivant la tradition, il fit à Jupiter Olympien d'un gâteau représentant un bœuf, n'indique-t-elle pas encore un disciple de Pythagore ? Il y aurait encore bien d'autres détails à rapporter de l'école de Pythagore ; mais il est temps d'en venir à mon sujet.

II. Apollonius est entré dans la voie frayée par Pythagore ; mais il y a encore un caractère plus divin dans sa recherche de la sagesse, et il s'est élevé bien au-dessus des rois de son temps. Bien qu'il ne soit, par son époque, ni trop éloigné ni trop rapproché de nous, on ne connaît pas encore au vrai quelle fut sa philosophie, si digne d'un esprit sage et d'une âme saine ; les uns le louent d'une façon, les autres d'une autre. Quelques-uns, parce qu'il s'est trouvé en rapport avec les mages<sup>42</sup> de Babylone, les brahmanes de l'Inde et les gymnosophistes de l'Égypte, pensent qu'il était magicien, et que sa sagesse n'était que violence :

---

<sup>41</sup> Empédocle est du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

<sup>42</sup> « On appelle *mages* les prêtres et les devins chez les Perses, les Saces, les Mèdes et plusieurs autres peuples barbares. » (Lucien, *Les hommes à longue vie*, ch. 6.)



c'est une calomnie qui vient de ce qu'il est mal connu. Empédocle, Pythagore lui-même et Démocrite<sup>43</sup> ont fréquenté des mages, ils ont dit beaucoup de choses divines ; cependant, on n'en a pas encore fait des adeptes de ce genre de science. Platon a fait un voyage en Égypte, il a beaucoup emprunté aux prêtres et aux devins de ce pays, il s'en est servi comme un peintre qui prendrait une esquisse et y mettrait de riches couleurs ; et cependant, on n'en a pas fait encore un magicien, bien que nul homme n'ait été, à cause de sa sagesse, plus en butte à l'envie. Parce qu'Apollonius a pressenti et prévu plusieurs événements, on ne saurait l'accuser de s'être adonné à la magie ; ou bien il faut tourner la même accusation contre Socrate, à qui son démon a fait souvent prévoir l'avenir, et contre Anaxagore<sup>44</sup> dont on rapporte plusieurs prédictions. Qui ne connaît ces faits de la vie d'Anaxagore ? Un jour, à Olympie, par un temps fort beau en apparence, il se présente dans le stade, enveloppé dans son manteau : la pluie, en effet, ne tarda pas à tomber. Une autre fois, il prédit la chute d'une maison, ce qui ne manqua pas d'arriver. Il annonça encore à l'avance qu'il y aurait une éclipse, que des pierres tomberaient du ciel près d'Aegos Potamos ; et ce qu'il avait dit se trouva vrai. Tout cela, on ne fait pas difficulté de l'attribuer à la haute sagesse d'Anaxagore ; pour Apollonius, on ne veut pas que ses prédictions soient l'effet de sa sagesse, et l'on prétend qu'il ne fit rien que par

---

<sup>43</sup> Démocrite d'Abdère, philosophe du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

<sup>44</sup> Anaxagore de Clazomène, philosophe du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., qui eut parmi ses auditeurs Périclès, Euripide et Socrate.

la magie. Je ne puis supporter cette erreur, devenue vulgaire. C'est pourquoi je me suis proposé de donner ici des détails exacts sur l'homme, sur les moments où se sont produites telles de ses paroles ou de ses actions, enfin sur le genre de vie qui a valu à ce sage la réputation d'un être au-dessus de l'humanité, d'un être divin. Ces détails, je les ai recueillis, soit dans les villes qui l'ont aimé, soit dans les temples dont il a restauré les rites tombés en désuétude, soit dans les *Lettres* qui nous sont restées de lui : ces lettres sont adressées à des princes, à des sophistes, à des philosophes, aux Éléens, aux Delphiens, aux Indiens, aux Égyptiens, et traitent de la religion, des coutumes, des institutions, enfin des lois qu'il ne pouvait voir violer sans se plaindre. Mais j'ai trouvé des renseignements encore plus précis dans l'ouvrage d'un certain Damis.

III. Damis était un des hommes les plus savants de l'ancienne Ninive : il fut disciple d'Apollonius, et nous apprend qu'il l'accompagna dans ses voyages. Il a écrit une relation de ces voyages, où sont rapportés les pensées, les discours et les prédictions d'Apollonius. Ces mémoires, qui étaient restés inédits, furent portés par un ami de Damis à la connaissance de l'impératrice Julie. Comme je faisais partie du cercle de cette princesse, qui aimait et protégeait tout ce qui tenait aux lettres, elle m'ordonna de refaire l'ouvrage de Damis, en donnant plus de soin au style : en effet, la relation du Ninivite était intelligible, mais peu élégamment présentée. J'ai eu encore sous les yeux le livre de Maxime d'Égées, qui rapporte tout ce qui a été fait dans sa ville natale par Apollo-

nus, et le *Testament d'Apollonius*, écrit par lui-même, et qui est un témoignage de l'esprit divin dont était animée toute sa philosophie. Quant aux quatre livres de Moëragène sur Apollonius, il n'y a pas à s'y arrêter : un grand nombre des actes de ce sage lui ont été inconnus. J'ai dit où j'ai puisé mes renseignements, et comment j'ai réuni ce qui était épars : puisse maintenant cet ouvrage apporter quelque honneur à l'homme dont il consacre la mémoire, et quelque utilité aux personnes qui aiment à s'instruire ! On y trouvera, j'ose le dire, des choses toutes nouvelles.

IV. Apollonius naquit à Tyane, ville grecque de Cappadoce ; son père se nommait, comme lui, Apollonius ; il descendait d'une famille ancienne, qui avait fourni à la ville quelques-uns de ses fondateurs. Il était de beaucoup le plus riche citoyen d'une ville opulente. Comme il était encore dans le ventre de sa mère, elle eut une vision : c'était le dieu égyptien Protée, le même qui, chez Homère, prend tant de formes diverses. Sans se déconcerter, elle lui demanda qui elle devait enfanter.

« Moi, répondit le Dieu.

— Qui, toi ?

— Protée, dieu égyptien. »

Quelle était la sagesse de Protée, il est inutile de le rappeler. Il suffit d'avoir lu les poètes pour savoir combien il était habile à se changer, à se transformer, à échapper à qui voulait le prendre ; il semblait qu'il n'ignorât rien, même l'avenir. Mais il est impossible, au sujet d'Apollonius, de ne pas se souvenir de Pro-

tée même ; la suite de ce récit montrera que l'homme alla plus loin que le Dieu dans la science de l'avenir, et qu'il sut, jusqu'entre les mains de ses ennemis, se soustraire souvent à des périls qui semblaient inévitables.

V. On rapporte qu'il vint au monde dans une prairie, non loin de laquelle s'élève le temple qui lui est consacré. La manière même dont il a été engendré mérite d'être dite. Comme le moment de la délivrance approchait pour sa mère, elle eut un songe. Elle crut qu'elle se dirigeait vers la prairie, en cueillant des fleurs sur la route ; quand elle fut arrivée, elle laissa ses suivantes se répandre de tous côtés pour continuer à cueillir des fleurs, se coucha sur le gazon, et s'endormit. Pendant son sommeil, des cygnes, que nourrissait cette prairie, formèrent un chœur autour d'elle battant des ailes, comme c'est leur coutume, ils faisaient entendre un chant mélodieux, qu'accompagnait un doux souffle de zéphyr. Réveillée par ce chant, elle se leva précipitamment et elle fut délivrée. On sait, en effet, que toute émotion peut provoquer l'enfantement, même avant le terme. C'est une tradition du pays, qu'au moment où Apollonius vint au monde, la foudre tomba sur la terre, puis, remontant aussitôt, s'évanouit dans les airs : sans doute les Dieux voulurent ainsi annoncer la gloire de cet homme, sa nature supérieure et presque divine, enfin tout ce qu'il devait être.

VI. Il y a près de Tyane une source consacrée à Jupiter témoin des serments, et nommée Asba-

mée ; à l'endroit où elle jaillit, elle est glacée, mais fait entendre le bruit de l'eau bouillant dans une chaudière. L'eau de cette source est bonne et salutaire à ceux dont les serments sont sincères ; quant aux parjures, le châtiment les atteint aussitôt : ils sont frappés à la fois aux yeux, aux mains et aux pieds ; ils sont pris d'hydropisie et de consommation ; ils ne peuvent même pas s'enfuir, une force invincible les enchaîne près de cette source, et là ils confessent en pleurant leur fourberie. Les habitants de ce pays disent qu'Apollonius est fils de Jupiter, mais Apollonius se déclare fils d'Apollonius.

VII. Parvenu à l'âge où l'on commence à instruire les enfants, Apollonius donna des marques d'une grande mémoire et d'une grande ardeur pour l'étude. Il se servait en parlant du dialecte attique, et jamais le contact de l'idiome de son pays n'altéra la pureté de son langage. Il attirait tous les regards par sa beauté. Quand il eut atteint sa quatorzième année, son père le conduisit à Tarse, chez Euthydème le Phénicien, rhéteur célèbre alors qui se chargea de son instruction. Apollonius s'attacha à son maître, mais les mœurs de la ville lui parurent déraisonnables et peu propres à l'étude de la philosophie. Nulle part, en effet, le goût de la volupté n'est plus général. Les habitants de Tarse sont railleurs et insolents ; ils tiennent plus à la parure que les Athéniens à la sagesse. Leur ville est traversée par le Cydnus, et ils se tiennent sans cesse sur les bords de ce fleuve, comme des oiseaux aquatiques. Aussi, Apollonius, dans une lettre qu'il leur adressa, leur dit-il : « N'aurez-vous jamais fini de

vous enivrer de votre eau. » Sur la demande qu'il en fit à son père, il se transporta avec son maître dans une ville voisine, à Égées, où il devait trouver une tranquillité plus favorable aux études philosophiques, et des exemples meilleurs pour la jeunesse : de plus, il y avait là un temple d'Esculape, et Esculape lui-même s'y montrait aux hommes.

Apollonius se trouva dans cette ville avec des platoniciens, des élèves de Chrysippe et des disciples du Portique ; il ne négligea même pas d'écouter les leçons des épicuriens ; mais il se sentit une préférence secrète pour les doctrines de Pythagore. Il n'eut, pour les lui enseigner, qu'un maître peu recommandable, et qui ne mettait guère en pratique sa philosophie : il s'était laissé vaincre par la gourmandise et par les plaisirs de l'amour, et il vivait à la mode d'Épicure. Il se nommait Euxène, et il était né à Héraclée, sur le Pont. Il savait les doctrines d'Épicure, comme les oiseaux ce qu'on leur apprend : en effet, quand des oiseaux nous disent : « Bonjour. Soyez heureux. — Que Jupiter vous soit propice ! etc. » ils ne savent nullement ce qu'ils disent, et ils ne forment pas les moindres souhaits pour nous ; ils ne font que remuer la langue d'une certaine manière. Mais, comme les aiglons, tant que leurs ailes ne sont encore couvertes que d'un tendre duvet, voltigent autour de leurs parents, qui leur apprennent à voler ; puis, dès qu'ils peuvent s'élever dans les airs, volent plus haut que leurs parents, surtout quand ils les voient raser la terre pour chercher de la pâture et rassasier leur voracité ; de même, Apollonius, dans son enfance, suivit les leçons d'Euxène, et se laissa conduire par sa parole ; puis, arrivé à sa

seizième année, il prit son essor vers la vie pythagoricienne : quelque divinité sans doute lui avait donné des ailes. Il n'en continua pas moins d'aimer Euxène, et ayant obtenu pour lui de son père, à l'entrée de la ville, une propriété qui renfermait des jardins délicieux et de frais ruisseaux, il lui dit : « Vivez à votre guise ; moi, je vivrai en pythagoricien. »

VIII. « C'est une grande entreprise, lui fit observer Euxène, mais par où commencerez-vous ?

— Je ferai comme les médecins, répondit Apollonius. Leur premier soin est de purger ; et ainsi, ils préviennent les maladies ou les guérissent. »

À partir de ce moment, il ne mangea d'aucun animal (c'était, selon lui, une nourriture impure et propre à alourdir l'esprit) ; il se nourrit de légumes et de fruits, disant que tout ce que donne la terre est pur. Quant au vin, il considérait comme pure la boisson que fournit un arbuste si précieux à l'homme ; mais il jugeait cette boisson contraire à l'équilibre de l'esprit, comme troublant la partie supérieure de l'âme. Après avoir ainsi purifié son estomac, il s'honora de marcher nu-pieds, ne porta que des étoffes de lin, renonçant à toutes celles qui sont faites de poils d'animaux, laissa croître sa chevelure, et vécut dans le temple. Il fit l'admiration de tous ceux qui étaient attachés à ce temple, et Esculape ayant dit un jour au prêtre qu'il était heureux d'avoir Apollonius pour témoin des guérisons qu'il opérait, on vint de tous côtés à Égées pour le voir, non seulement des villes de Cilicie, mais des provinces voisines ; et cela donna cours en Cilicie

à un mot, qui passa en proverbe : « Où courez-vous si vite ? Allez-vous voir le jeune homme ? »

IX. Je n'aurais garde d'omettre ce qui se fit dans le temple d'Esculape, ayant à écrire l'histoire d'un homme qui fut honoré même des Dieux. Un jeune Assyrien était venu consulter Esculape : il ne se livrait pas moins à la bonne chère et à son goût pour le vin, et dépérissait de plus en plus. Atteint d'hydropisie, il ne se plaisait qu'à boire, sans se soucier de combattre l'humidité de son corps. Aussi était-il négligé par Esculape, qui refusait de lui apparaître même en songe. Cependant, comme il se plaignait de l'oubli dans lequel il était laissé, Esculape vint à lui, et lui dit : « Cause avec Apollonius, tu t'en trouveras bien. »

Le jeune homme alla trouver Apollonius :

« Quel avantage, lui dit-il, puis-je retirer de votre sagesse ? Esculape m'ordonne d'avoir un entretien avec vous.

— Vous retirerez de cet entretien, répondit Apollonius, un avantage que vous apprécierez dans l'état où vous êtes. Car vous demandez, je crois, la santé.

— Oui, la santé que promet Esculape, et qu'il ne donne pas.

— Voyons, pas de mauvaises paroles ! Esculape donne la santé à ceux qui la veulent réellement ; mais vous, vous faites tout ce qu'il faut pour aggraver votre état. Vous vous livrez à la bonne chère, vous chargez de mets succulents vos entrailles humides et malades : c'est de la boue que vous mêlez à l'eau. »



Une telle réponse était, si je ne me trompe, bien autrement claire que celle d'Héraclite : ce philosophe<sup>45</sup>, ayant été attaqué de la même maladie, disait qu'il lui fallait quelque chose qui pût changer l'humide en sec ; ce qu'il était difficile d'entendre, Apollonius rendit la santé au jeune Assyrien, en lui parlant avec autant de clarté que de sagesse.

X. Un jour, Apollonius vit l'autel inondé de sang et tout couvert d'offrandes sacrées ; des bœufs égyptiens et des porcs d'une grosseur extraordinaire gisaient égorgés ; les sacrificateurs étaient occupés à écorcher ou à dépecer les victimes ; près de l'autel étaient deux vases d'or, enrichis de pierres des Indes d'une beauté merveilleuse. « Que signifie tout ceci ? » dit Apollonius, s'adressant au prêtre. « Votre surprise va redoubler, lui répondit le prêtre. L'homme qui officie ce riche sacrifice n'a encore rien demandé au Dieu ; il n'a pas attendu que le temps ordinaire soit écoulé ; il n'a reçu d'Esculape ni la santé, ni rien de ce qu'il doit demander : car il paraît n'être arrivé que d'hier. Et il annonce qu'il redoublera ses sacrifices et ses offrandes, si ses prières sont exaucées. C'est un homme des plus opulents : il possède en Cilicie plus de bien que tous les autres Ciliciens réunis. Il a un œil crevé, et demande au Dieu de le lui rendre. »

Apollonius, ayant fixé les yeux à terre, comme il en prit l'habitude dans sa vieillesse, demanda le nom du

---

<sup>45</sup> Il était surnommé *l'obscur* ; l'exemple donné par Philstrate donne une idée de l'obscurité dont il aimait à envelopper ses pensées. Il vivait au V<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

suppliant. L'ayant appris : « O prêtre, s'écria-t-il, il ne faut pas admettre cet homme dans le temple. C'est un impur, qui s'est attiré par ses crimes le mal dont il souffre. Ce fait même, d'avoir fait un sacrifice si magnifique avant d'avoir rien obtenu, n'est pas d'un homme qui sacrifie ; cela indique un coupable qui veut mettre sa tête à couvert du châtement dû à ses forfaits. »

La nuit suivante, Esculape apparut au prêtre, et lui dit : « Que cet homme s'en aille, et garde ses présents ; il ne mérite même pas d'avoir l'œil qui lui reste. » Le prêtre prit des informations sur le Cilicien, et il apprit que sa femme avait une fille d'un premier lit, qu'il aimait cette fille, et qu'il avait en commerce avec elle, sans même prendre la peine de cacher son infamie ; mais la femme outragée, les ayant surpris au lit, avait crevé avec son agrafe les deux yeux à sa fille et un œil à son mari.

XI. Apollonius pensait que, même dans les sacrifices et dans les offrandes qu'on fait aux Dieux, il y a une certaine mesure à garder. Après l'expulsion du Cilicien, l'affluence fut encore plus grande qu'au-paravant vers le temple d'Esculape. Dans ces circonstances, Apollonius dit au prêtre :

« Est-il vrai que les Dieux soient justes ?

— Ils sont toute justice, répondit le prêtre.

— Sont-ils prudents ?

— Peut-il y avoir une prudence supérieure à celle de la divinité ?

— Connaissent-ils ou ignorent-ils les affaires des hommes ?

— Le principal avantage que les Dieux ont sur les hommes est que ceux-ci, vu la faiblesse de leur entendement, ne connaissent pas même ce qui les concerne, tandis que les Dieux connaissent et les choses divines et les choses humaines.

— Bien dit et parfaitement vrai. Mais, ô prêtre, puisque les Dieux savent tout, il me semble qu'un homme qui aborde un sanctuaire avec une bonne conscience doit faire cette prière : "Dieux, donnez-moi ce qui m'est dû." Or, si les hommes pieux ont droit à quelque bien, il n'est dû que du mal aux méchants. Et les Dieux ont raison, quand ils trouvent un homme sain et pur de crime, de le renvoyer couvert, non pas de couronnes d'or, mais de biens de toute espèce ; quand ils voient un homme tout flétri et tout gâté par le vice, de le livrer au châtement, et d'appesantir d'autant plus sur lui leur colère, qu'il a fait preuve de plus d'audace en portant aux autels un cœur impur. »

Puis, se tournant vers Esculape : « Esculape, s'écriait-il, je reconnais la sagesse profonde qui vous est propre, quand je vous vois défendre aux méchants de vous approcher, alors même qu'ils apporteraient ici tous les trésors de Sardes et de l'Inde : car, s'ils font ainsi des sacrifices et des offrandes, ce n'est pas pour honorer les Dieux, c'est pour se racheter des châtements qui leur sont dus ; et votre suprême équité vous empêche de leur en faire grâce. »

Apollonius était encore dans l'adolescence lorsqu'il tenait ces sages discours et d'autres semblables.

XII. Voici encore un trait qui se rapporte à son séjour à Égées. Le gouverneur de Cilicie était un homme sans mœurs et de passions dérégées. Ayant un jour entendu vanter la beauté d'Apollonius, il quitta brusquement ce qu'il faisait (il présidait un tribunal à Tarse), et vint en toute hâte à Égées, prétextant une maladie et disant avoir besoin du secours d'Esculape. Il rencontra Apollonius qui marchait solitaire; et, l'abordant, il lui dit :

« Recommandez-moi au Dieu.

— Mais, répondit Apollonius, qu'avez-vous besoin de recommandation si vous êtes homme de bien ? Les hommes vertueux n'ont pas besoin d'introducteurs pour que les Dieux leur fassent accueil.

— C'est que vous êtes déjà l'hôte du Dieu, Apollonius, et que je ne le suis pas encore.

— Ce qui m'a valu cet honneur, c'est que j'aime la vertu : c'est par là que, autant qu'il est permis à un jeune homme, je suis le serviteur et le familier d'Esculape. Si vous êtes également attaché à la vertu, vous pouvez en toute confiance vous présenter au Dieu et lui adresser votre prière.

— C'est ce que je ferai, par Jupiter ! mais laissez-moi d'abord vous en adresser une.

— Qu'avez-vous à me demander ?

— Ce qu'on demande aux beaux objets, c'est-à-dire qu'ils vous admettent au partage de leur beauté, et ne vous envient pas leurs charmes. »

En parlant ainsi, il prenait un air voluptueux et ses yeux étaient gonflés par la luxure. Comme il continuait, et disait tout ce que disent les hommes infâmes et perdus de son espèce, Apollonius lui lançant un regard courroucé : « Vous êtes un fou, dit-il, et un misérable. » Puis, comme à cette parole le gouverneur avait frémi de colère, et avait même menacé de lui faire trancher la tête, Apollonius se mit à rire. « Oh ! s'écria-t-il, un jour viendra... » Et trois jours après, ce débauché fut égorgé sur la route même par des bourreaux, pour avoir conspiré contre les Romains avec Archélaüs de Macédoine.

Tous ces faits, et quelques autres du même genre, sont rapportés par Maxime d'Égées, écrivain auquel sa réputation d'éloquence a valu une charge de secrétaire de l'empereur.

XIII. Le père d'Apollonius étant venu à mourir, Apollonius, à cette nouvelle, se rendit en toute hâte à Tyane, et l'ensevelit de ses propres mains auprès de sa mère, qui était morte aussi peu de temps auparavant. Il partagea l'héritage, qui était considérable, avec son frère, jeune homme vicieux et adonné à la boisson. Ce frère, âgé de vingt-trois ans, était hors de tutelle ; Apollonius, au contraire, y était soumis par les lois, n'ayant que vingt ans. Il séjourna de nouveau quelque temps à Égées, dont il convertit le temple en Lycée ou en Académie<sup>46</sup> : car on n'y entendait que philosophie. Il ne revint à Tyane que lorsqu'il fut majeur et maître

---

<sup>46</sup> Allusion aux célèbres entretiens de Platon dans l'Académie, d'Aristote dans le Lycée.

de ses biens. Quelqu'un lui dit alors qu'il devrait corriger son frère et lui faire changer son genre de vie. « Cela, répondit-il, paraîtra un peu hardi. Le plus jeune corriger son aîné ! Cependant, je travaillerai de mon mieux à guérir ce malade. » Il commença par lui donner la moitié de sa part d'héritage. « Mon frère a besoin, disait à ce propos Apollonius, de beaucoup de bien, et moi il me suffit de peu. » Ensuite il s'insinua auprès de lui, et l'amena avec adresse à écouter les conseils de la tempérance. « Nous avons, lui disait-il, perdu notre père, qui nous dirigeait et nous aidait de ses conseils ; tu me restes et je te reste ; si je fais des fautes, avertis-moi et viens à mon secours ; et s'il t'arrive à toi-même de t'écarter du devoir, permets-moi de te donner un avis. » Ainsi, en faisant comme les habiles écuyers, qui caressent les chevaux revêches et difficiles à conduire, il l'amena par la persuasion à se régler et à renoncer à ses vices ; or il en avait plusieurs : il avait la passion du jeu, du vin et des femmes, des orgies, et il promenait avec hauteur et fierté sa chevelure qu'il teignait. Après avoir réussi avec son frère, Apollonius se tourna vers ses parents ; et ceux d'entre eux qui étaient un peu gênés, il les gagna en leur distribuant presque tout ce qui lui restait de sa fortune. Il se réserva fort peu de chose. Selon lui, Anaxagore de Clazomène, qui avait abandonné ses terres aux bœufs et aux moutons, s'était montré plus sage pour les bêtes que pour les hommes, et Cratès de Thèbes<sup>47</sup>, qui avait jeté ses richesses à la mer, n'avait

---

<sup>47</sup> Cratès de Thèbes, philosophe cynique (IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.).

été utile ni aux hommes ni aux bêtes. Pythagore est cité avec éloge avoir dit qu'un homme ne devait pas avoir commerce avec une autre femme que la sienne : « Cela regarde les autres, disait à ce sujet Apollonius ; car moi, j'entends bien ne pas me marier et n'avoir commerce avec aucune femme. » En cela, il surpassa Sophocle. Ce poète disait qu'en arrivant la vieillesse, il avait senti qu'il échappait au joug impérieux des sens ; et Apollonius a toujours été d'une telle tempérance, qu'il n'a pas connu ce joug, même dans sa jeunesse : en effet, même alors il a résisté énergiquement aux appétits furieux de la chair, et il les a domptés. Je sais bien que, d'après un bruit calomnieux, il aurait été une fois esclave de l'amour, et qu'une passion l'aurait retenu toute une année en Scythie ; mais qu'il soit allé en Scythie et qu'il ait une seule fois ressenti l'amour, l'un n'est pas plus vrai que l'autre. Euphrate lui-même n'a jamais accusé Apollonius de ce genre de faiblesse, lui qui a composé contre notre philosophe tant d'écrits calomnieux, dont nous parlerons plus tard<sup>48</sup>, Apollonius s'était fait de cet homme un ennemi en le plaisantant sur son amour de l'argent, qui lui aurait fait tout faire, et en lui reprochant de faire de la philosophie métier et marchandise. Mais cela sera dit en son lieu.

XIV. Euxène demandait un jour à Apollonius pourquoi il n'écrivait pas, bien qu'il eût de hautes pensées, et qu'il s'exprimât avec élégance et vivacité.

---

<sup>48</sup> Voyez surtout les livres V, VI et VII, passim.

« C'est, répondit Apollonius, que je n'ai pas encore gardé le silence. »

À partir de ce moment, il crut devoir garder le silence, et s'abstint tout à fait de l'usage de la parole ; mais ses yeux et son esprit n'en étaient que plus actifs, sa mémoire n'en devint que plus riche. Pour la mémoire, à l'âge de cent ans, il surpassait encore Simonide, et il chantait un hymne à la Mémoire, où il est dit que le Temps détruit tout, mais que lui-même, grâce à la Mémoire, ne connaît ni la vieillesse ni la mort. Cependant, durant le silence d'Apollonius, son commerce n'avait rien de désagréable : car il répondait à ce que l'on disait par un mouvement d'yeux, par un geste de la main et de la tête. On ne le vit jamais triste et sombre, et il conserva toute la douceur et toute l'aménité de son caractère. Il avoua, du reste, que cette vie silencieuse, pratiquée pendant cinq ans entiers, lui fut très pénible : car il n'avait pas dit beaucoup de choses qu'il avait eu à dire, il avait feint de ne pas entendre des propos qui l'irritaient, et souvent, sur le point d'adresser à quelqu'un une réprimande, il s'était dit à lui-même : Prends patience, mon cœur ; prends patience, ma langue<sup>49</sup> ! »

Et il avait laissé passer, sans y répondre, plusieurs attaques dirigées contre lui.

XV. Ce temps de silence, il le passa partie en Pamphylie, partie en Cilicie : dans ses excursions

---

<sup>49</sup> Allusion à un vers d'Homère, dans lequel Ulysse se dit à lui-même : « Patience, mon cœur ! tu as supporté des maux bien plus cruels. » (*Odyssée*, XX, v. 18.)



à travers des pays si voués à la mollesse, il ne parla pas une fois, on ne l'entendit même pas proférer une syllabe. Quand il arrivait dans une ville agitée par une émeute (et il y avait souvent des émeutes à l'occasion de spectacles déshonnêtes), il paraissait en public, et par ses gestes, par sa physionomie, indiquait la réprimande qu'il aurait voulu exprimer : aussitôt tout tumulte cessait, et il se faisait un silence aussi profond que dans les mystères. Mais calmer des hommes qui se disputent au sujet de mimes et de chevaux, ce n'est pas encore là un bien grand succès : car ceux que de si futiles motifs ont jetés dans le désordre, quand ils voient paraître un homme, rougissent d'eux-mêmes, se font les premiers à la raison ; mais quand une ville est pressée par la famine, il n'est pas aisé de trouver un langage assez insinuant et assez persuasif pour changer ses sentiments et calmer sa colère. Apollonius, lui, dans de telles circonstances, obtenait tout par son seul silence. Ainsi, il vint dans la ville d'Aspende, qui est située sur le fleuve Eurymédon, et qui est la troisième des villes de la Pamphylie. Les habitants se nourrissaient de vesces et de légumes grossiers qu'on ne mange que par nécessité ; les riches avaient caché le blé, dont ils faisaient trafic hors du pays. Une foule composée de personnes de tout âge était soulevée contre le gouverneur, et déjà l'on menaçait de le brûler vif, bien qu'il se fût jeté aux pieds de la statue de l'empereur, qui était alors plus redoutée et plus sacrée que celle de Jupiter Olympien : c'était la statue de Tibère, d'un prince sous le règne duquel on condamna, comme criminel de lèse-majesté, un homme pour avoir frappé un de ses

esclaves qui avait sur lui une drachme d'argent frappée à l'effigie de Tibère. Apollonius s'approcha donc du gouverneur, et lui demanda par signes ce dont il s'agissait : le magistrat protesta de son innocence, déclara qu'il souffrait le même tort que le peuple, et que, si on ne le laissait parler, il périrait, et avec lui le peuple tout entier. Alors, Apollonius se tourna vers la foule, et fit signe qu'il fallait écouter le gouverneur. Tout le monde se tut, par respect pour Apollonius : on déposa même sur les autels voisins le feu qui avait été apprêté. Cela rassura le gouverneur, qui désigna au peuple plusieurs citoyens comme ayant amené cette famine en cachant le blé dans divers endroits de la province. Comme les Aspendiens voulaient aussitôt se porter sur les terres des accapareurs, Apollonius leur fit signe de n'en rien faire, mais de faire plutôt comparaître les coupables, et d'obtenir le blé de leur consentement. Quand ils eurent été amenés, peu s'en fallut qu'Apollonius ne rompît le silence pour lancer contre eux des invectives, tant il était touché des larmes du peuple : car il était entouré de femmes et d'enfants qui criaient, de vieillards qui gémissaient de voir leur mort avancée par la faim. Mais, par respect pour la loi du silence, il écrivit les reproches qu'il avait à faire sur des tablettes qu'il donna à lire au gouverneur. Les tablettes portaient ces mots :

« Apollonius aux Aspendiens accapareurs de blé. La terre est la mère commune, elle est juste ; mais vous, vous en avez fait votre mère à vous seuls. Si vous ne cessez pas vos pratiques, je ne souffrirai pas que vous restiez plus longtemps sur son sein. » Ils furent frap-

pés de terreur, le marché fut rempli de blé, et la ville revint à la vie.

XVI. Lorsque le temps qu'il s'était prescrit pour son silence fut écoulé, il se rendit à Antioche la grande, et entra dans le temple d'Apollon Daphnéen, auquel les Assyriens rapportent une fable arcadienne. Selon eux, Daphné, fille du fleuve Ladon (car ils ont un Ladon<sup>50</sup>), fut métamorphosée en cet endroit. Ils ont en vénération un laurier, celui-là même qui fut le fruit de cette métamorphose. Le temple est entouré d'un cercle de cyprès d'une hauteur extraordinaire, et de ce lieu jaillissent des fontaines abondantes et tranquilles, où l'on dit que se baigne le dieu. C'est là, assure-t-on encore, que poussa le premier cyprès, qui était autrefois un jeune assyrien du nom de Cyparisse, et la beauté de l'arbre donne du crédit à cette métamorphose. Peut-être trouvera-t-on que je manque à la gravité de mon sujet en m'arrêtant à conter toutes ces fables. Mais ce n'est pas là mon objet. J'arrive à ce qui l'est réellement, Apollonius fut frappé de voir combien l'aspect du temple était charmant, et combien ce temple était négligé : il était abandonné à des hommes ignorants et demi barbares. « O Apollon, s'écria-t-il, change ces muets en arbres, afin qu'ils rendent du moins quelque son, comme ces cyprès ! » Puis, remarquant que les fontaines étaient calmes et qu'aucune

---

<sup>50</sup> Le véritable Ladon est un fleuve d'Arcadie. On en cite encore d'autres du même nom, mais moins célèbres, en Élide et en Béotie. Le fleuve qui baignait Antioche se nommait l'Oronte.

d'elles ne faisait entendre le moindre murmure : « On est si muet en cet endroit, dit-il, que les ruisseaux mêmes ne font pas de bruit. » Et encore, en regardant le Ladon : « Ta fille n'est pas seule métamorphosée, tu l'es toi aussi, puisque de Grec et d'Arcadien, tu es devenu Barbare. » Quand il se fut mis à enseigner, il évita les lieux fréquentés et tumultueux, disant que ce qu'il lui fallait, ce n'étaient pas des corps, mais des âmes d'hommes ; il fréquenta les lieux solitaires et les temples qui ne se fermaient pas. Au lever du soleil, il faisait en secret certaines cérémonies, auxquelles il n'admettait pas d'autres témoins que ceux qui avaient observé le silence pendant quatre ans. Le reste du temps, s'il était dans une ville grecque, et si les rites observés en cet endroit lui étaient connus, il l'employait à s'entretenir sur les Dieux avec les prêtres rassemblés, et à les redresser s'ils s'écartaient de la tradition.

Lorsqu'il se trouvait dans une ville barbare, qui avait ses coutumes particulières, il s'informait de l'auteur et de la raison de ces rites, et se faisait instruire de la manière de les pratiquer ; s'il lui venait à l'esprit quelque chose de mieux que ce qui se faisait, il le disait. Après cela, il revenait à ses disciples, et les engageait à lui faire telles questions qu'ils voudraient. Il disait que, pour philosopher à sa manière, il fallait converser avec les dieux à la pointe du jour, puis parler des choses divines, enfin s'entretenir des affaires humaines. Après avoir répondu à toutes les questions posées par ses disciples, et avoir passé avec eux assez de temps, il se mettait à enseigner la foule ;

ce qu'il ne faisait cependant jamais avant midi, mais à partir de midi précis. Lorsqu'il pensait avoir assez parlé, il se faisait oindre et frotter, puis se jetait dans l'eau froide, disant que les bains chauds sont la vieillesse des hommes. Les bains chauds ayant été fermés à Antioche, à cause de grands scandales, « l'empereur, dit-il, vient de prolonger notre vie, bien que nous ne méritions guère cette faveur ». Et comme les Éphésiens voulaient lapider leur gouverneur, parce que les bains n'étaient pas chauffés, Apollonius leur dit : « Vous reprochez à votre gouverneur de ne pas vous donner des bains bien chauds, et moi je vous reproche de prendre des bains chauds. »

XVII. L'éloquence d'Apollonius n'avait pas une couleur dithyrambique, elle n'était pas boursoufflée de mots empruntés à la poésie, ou semée d'expressions inusitées. Il n'avait rien d'outré dans son atticisme, car il ne voyait d'agrément que dans un atticisme modéré. Il ne donnait rien à la subtilité, et n'allongeait pas inutilement ses discours. Jamais on ne le vit user d'ironie, ni discuter avec ses disciples<sup>51</sup>. Mais lorsqu'il parlait, c'était comme un prêtre du haut du trépied ; il disait sans cesse : « Je sais, Il me semble, Que faites-vous ? Il faut savoir... » Ses sentences étaient brèves et solides comme le diamant, ses expressions étaient d'une grande propriété et parfaitement appropriées aux choses, tout ce qu'il disait

---

<sup>51</sup> Il y a ici une allusion à Socrate. En plusieurs endroits il compare Socrate et Apollonius, toujours à l'avantage du dernier.

avait autant de retentissement que les édits d'un prince. Un de ces hommes qui disputent sur des riens lui demanda un jour pourquoi il ne cherchait pas. « J'ai cherché dans ma jeunesse, répondit Apollonius ; maintenant il n'est plus temps pour moi de chercher, mais de dire ce que j'ai trouvé. » Et comme le même interlocuteur lui demandait comment doit enseigner le sage : « Comme un législateur, répondit-il ; car il faut que le législateur prescrive aux autres ce dont il est bien persuadé lui-même. » C'est en parlant ainsi qu'il se fit écouter à Antioche des hommes les plus étrangers à la science.

XVIII. Ensuite l'idée lui vint d'entreprendre un long voyage, et sa pensée se porta sur l'Inde et les sages Indiens qu'on appelle Brahmanes ou hommes des forêts. Il disait qu'il convient à un jeune homme de voyager et de voir du pays. Il se promettait aussi de beaucoup profiter à visiter les mages, dont il se proposait en passant d'étudier la science. Il découvrit son dessein à ses disciples, qui étaient au nombre de sept ; et comme ils essayaient de le détourner de ce projet et de tourner d'un autre côté son ardeur, il leur dit : « J'ai pris conseil des Dieux, et je vous ai déclaré leur volonté pour vous éprouver et voir si vous êtes assez forts pour me suivre dans mon entreprise. Mais, puisque l'énergie vous manque, adieu, et philosophiez à votre aise ; pour moi, il me faut marcher où la sagesse et la Divinité me conduisent. » Après avoir ainsi parlé, il quitta Antioche avec deux serviteurs qui lui venaient de la maison paternelle, et dont l'un était habile à écrire vite, l'autre à bien écrire.

XIX. Apollonius, arrivé dans l'antique ville de Ninive, y vit une statue représentant une femme barbare : c'était la statue d'Io, fille d'Inachus, qui avait sur le front deux petites cornes naissantes. Comme il était arrêté en cet endroit et montrait qu'il connaissait mieux ce qui avait rapport à cette statue que les prêtres et les devins, il fut abordé par un citoyen de Ninive, nommé Damis. Nous avons déjà dit que ce Damis fut le compagnon de ses voyages, le dépositaire de toute sa philosophie, et qu'il nous a laissé sur son maître de nombreux renseignements. Il se sentit pris d'enthousiasme pour Apollonius et séduit par la perspective de ses voyages :

« Partons, lui dit-il, Dieu sera votre guide, vous serez le mien. Je me flatte que vous ne vous repentirez pas de m'avoir pris pour compagnon de route. Si je ne sais rien de plus, je sais du moins le chemin de Babylone, pour en être revenu depuis peu ; je sais toutes les villes, tous les villages que nous devons traverser ; et dans lesquels nous trouverons beaucoup de bonnes choses ; je sais toutes les langues des Barbares, celle des Arméniens, celle des Mèdes, celle des Perses, celle des Cadusiens, et il n'en est aucune que je ne possède parfaitement.

— Mon ami, répondit Apollonius, je sais toutes les langues, sans en avoir appris aucune. » Et comme Damis manifestait son étonnement : « Ne vous étonnez pas, ajouta Apollonius, si je comprends toutes les langues des hommes, je comprends même leur silence. »

En entendant ces paroles, Damis se sentit saisi

d'un respect religieux pour Apollonius, qu'il considéra comme un dieu. À partir de ce moment, il s'attacha à lui, gagnant chaque jour en sagesse, et gravant dans sa mémoire tout ce qu'il entendait. Cet Assyrien parlait avec peu d'élégance : mais, si l'habileté de la parole lui faisait défaut, comme à un homme élevé parmi les Barbares, il était parfaitement en état de relater ce qui se faisait ou se disait, de noter ce qu'il voyait ou entendait, de tenir un journal de tout cela, et même il le tenait aussi bien que personne. Il intitula ce journal *les Reliefs*.

On y voit qu'il n'a rien voulu laisser ignorer de ce qui concernait Apollonius : tous les discours qu'il a tenus, toutes les paroles qui lui sont échappées Damis en a pris note. Il n'est pas hors de propos de rapporter sa réponse à une objection qui lui a été faite au sujet de sa minutieuse exactitude. Un oisif, un envieux lui en faisait un reproche, disant que Damis avait eu raison de rapporter les pensées et les maximes d'Apollonius ; mais qu'en recueillant les menus détails il avait fait à peu près comme les chiens qui se jettent sur tout ce qui tombe d'une table.

« Eh bien ! répondit Damis, quand les Dieux sont à table, il y a des serviteurs qui ont soin de ne pas laisser perdre la moindre goutte d'ambrosie. »

Tel est le compagnon, tel est l'ami passionné qu'Apollonius rencontra à Ninive, et avec lequel il passa la plus grande partie de sa vie.

XX.            Quand ils entrèrent en Mésopotamie, le percepteur des péages établi au pont de l'Euphrate les



fit passer au bureau, et leur demanda ce qu'ils apportaient avec eux.

« J'apporte, répondit Apollonius, la Contenance, la Justice, la Force, la Tempérance, la Bravoure, la Patience, » et il énuméra encore plusieurs vertus dont les noms sont au féminin.

Le percepteur, ne songeant qu'au droit d'entrée, lui dit :

« Donnez-moi la liste de toutes ces esclaves.

— Non pas, s'écria Apollonius : ce ne sont pas des esclaves ce sont des maîtresses. »

La Mésopotamie est le pays situé entre le Tigre et l'Euphrate, fleuves qui descendent de l'Arménie et de l'extrémité du Taurus, et qui entourent cette province. On y trouve quelques villes, mais surtout des villages. Les populations qu'enferment ces deux fleuves sont des Arméniens et des Arabes : la plupart sont nomades ; ils s'imaginent habiter une île, à tel point que, lorsqu'ils se dirigent vers un des fleuves, ils disent qu'ils descendent à la mer : pour eux, le cercle que forment le Tigre et l'Euphrate, ce sont les bornes du monde. Cela vient de ce que ces deux fleuves, après avoir fait en quelque sorte le tour de la Mésopotamie, se jettent dans la même mer. Selon quelques auteurs, l'Euphrate se déverse en grande partie dans des marais, et va se perdre dans la terre. Selon d'autres, dont l'opinion est plus hardie, il coulerait sous terre jusqu'en Égypte, et là reparaitrait pour mêler ses eaux à celles du Nil. Si je voulais tout dire et ne rien omettre de ce que rapporte Damis, j'aurais à raconter ce que fit Apollonius au milieu de ces barbares, mais

il me tarde d'arriver à des faits plus importants et plus merveilleux. Cependant, je ne veux pas négliger de faire remarquer ici deux choses : d'abord le courage dont fit preuve Apollonius en s'aventurant ainsi à travers des nations barbares, adonnées au brigandage, et qui n'étaient pas encore soumises aux Romains ; puis la pénétration qui lui fit, à la manière des Arabes, comprendre la voix des animaux. C'est un secret qu'il apprit en voyageant parmi les Arabes, les hommes du monde qui le connaissent le mieux et savent le mieux s'en servir. Chez ce peuple, en effet, il n'est presque personne qui n'entende les oiseaux prédire l'avenir aussi bien que les devins ; on y acquiert le talent de comprendre les animaux en mangeant, selon les uns, le cœur, selon les autres, le foie d'un dragon.

XXI. Apollonius ayant passé Ctésiphon, et étant entré sur le territoire de Babylone, trouva là des gardes établis par le roi ; on ne pouvait aller plus loin qu'après avoir déclaré son nom, sa patrie, et le motif de son voyage. Ces gardes étaient commandés par un satrape, sans doute un de ceux qu'on appelle les Yeux du Roi. Car le Mède qui venait de monter au trône ne se croyait pas en sûreté, et, l'esprit toujours préoccupé de dangers réels ou chimériques, il vivait dans des craintes et dans des terreurs continuelles. Apollonius et ses compagnons sont donc conduits devant le satrape. Celui-ci venait de faire disposer sa tente sur un char de guerre, et allait partir pour quelque voyage. À la vue de cet homme défait et décharné, il poussa un cri comme une femme effrayée, se voila la

face, et, le regardant à peine, comme si c'eût été un démon, lui demanda :

« D'où viens-tu, et qui t'a envoyé vers nous ?

— Je viens ici de moi-même, répondit Apollonius ; je veux voir si, même malgré vous, on peut faire de vous des hommes.

— Qui es-tu, toi qui viens ainsi sur les terres du roi ?

— Toute la terre est à moi, et j'ai droit d'aller où il me plaît.

— Il faut me répondre, si tu ne veux pas subir la torture.

— Je veux bien la subir, pourvu que ce soit de vos mains : je vous ferai voir que vous aurez touché à un homme. »

L'eunuque fut étonné de l'entendre parler, sans l'aide d'un interprète, et répondre sans difficulté et sans embarras. « Par les Dieux, qui es-tu ? » demanda-t-il en changeant de ton, et cette fois parlant avec douceur.

Apollonius reprit : « Eh bien ! puisque vous m'interrogez maintenant sans rudesse et sans dureté, je vais vous répondre. Je suis Apollonius de Tyane ; je vais voir le roi des Indiens, pour m'instruire de ce qui se fait chez ce peuple. Je serais heureux de voir aussi votre maître ; car ceux qui lui ont parlé disent qu'il ne manque pas de mérite. N'est-ce pas ce Vardane qui a été autrefois détrôné, et qui vient de rentrer dans son royaume ?

— C'est lui-même, homme divin : car il y a déjà longtemps que le bruit de ton nom est venu jusqu'à nous.

À un homme sage, notre roi céderait même son trône d'or, et il est probable qu'il vous fera conduire, chacun sur un chameau, jusque dans l'Inde. Pour moi, je veux que tu sois mon hôte, et de toutes ces richesses (il montrait ses trésors), je te donne ce que tu voudras prendre, quand tu voudrais y puiser non pas une fois, mais dix fois. »

Apollonius refusa d'accepter de l'argent. « Accepte au moins, reprit le satrape, une amphore de ce vin de Babylone, dont le roi donne à ses dix satrapes, des rôtis de porc et de chèvre, de la farine, du pain et tout ce que tu voudras : car sur la route qu'il te reste à parcourir, dans l'espace de plusieurs stades, il n'y a que des bourgades où tu auras de la peine à trouver des provisions. » Puis, après quelques moments de réflexion :

« Grands Dieux ! s'écria l'eunuque, que fais-je ? Je sais que ce sage ne mange pas de viande et ne boit pas de vin, et je lui offre une nourriture épaisse et malséante !

— Il dépend de vous, répondit Apollonius, de m'offrir une nourriture légère : donnez-moi du pain et des fruits.

— Je vais te donner du pain levé, de grosses dattes dorées, et les divers légumes qui viennent dans les jardins arrosés par le Tigre.

— J'aime mieux les légumes sauvages que les plantes cultivées et qui sont les produits de l'art.

— Ils valent mieux, dit le satrape, mais l'absinthe qui croit en abondance dans les terres autour de Babylone rend ces légumes désagréables et amers. »

Apollonius finit par accepter les dernières offres du satrape, et lui dit : « Il est bon de bien commencer, comme de bien finir », voulant ainsi lui faire regretter les menaces qu'il lui avait faites d'abord et le langage inhumain qu'il avait tenu.

XXII. Apollonius et ses compagnons, étant partis, rencontrèrent à vingt stades de là une lionne tuée dans une chasse. C'était une bête d'une grosseur énorme, et telle qu'on n'en avait jamais vu de pareille. Les habitants du bourg, qui étaient accourus en foule, et les chasseurs mêmes poussaient des cris de surprise, comme à la vue d'une chose extraordinaire ; et en effet, c'en était une. Quand on ouvrit cette lionne, on trouva dans son corps huit petits. Or les lionnes portent six mois, elles ne mettent bas que trois fois pendant leur vie : elles font la première fois trois lionceaux, deux la seconde, un la troisième, et celui-là, je pense, plus grand et plus féroce que les autres. Il ne faut pas ajouter foi à ceux qui disent que les lionceaux viennent au monde en déchirant le ventre de leur mère : il semble en effet que la nature ait inspiré aux petits des animaux pour leurs mères, et aux mères pour leurs petits, un amour réciproque en vue de la conservation de l'espèce.

Apollonius, après avoir vu cette portée monstrueuse, se tut quelque temps ; puis, s'adressant à Damis :

« Notre séjour chez le roi de l'Inde, lui dit-il, sera d'un an et huit mois : il ne nous laissera pas partir plus tôt. Le nombre des lionceaux nous fait conjectu-

rer les mois, et la lionne l'année. Il faut comparer le complet au complet.

— Mais, dit Damis, que signifient les huit passereaux d'Homère, dévorés à Aulis par un dragon, avec leur mère ? Calchas, interprétant ce songe, prédit que Troie ne serait prise qu'après neuf ans de siège<sup>52</sup>. Peut-être, d'après Homère et Calchas, notre voyage doit-il durer neuf ans.

— Homère, répondit Apollonius, a raison de comparer les passereaux à des années : car ils sont nés, et ils vivent ; mais des animaux qui ne sont pas encore complètement formés, qui ne sont pas nés, qui ne seraient peut-être jamais venus au monde, comment les comparerais-je à des années ? Les monstres naissent rarement, ou s'ils naissent, ils meurent vite. Croyez-moi donc, et allons prier les Dieux qui nous révèlent ainsi l'avenir. »

XXIII. Comme Apollonius s'avavançait vers la terre de Cissie<sup>53</sup> et approchait de Babylone, un dieu lui envoya un songe. Voici quel était ce songe. Des poissons, jetés sur le rivage, s'y débattaient et faisaient entendre des gémissements humains ; ils se plaignaient d'être hors de leur demeure habituelle, et suppliaient un dauphin qui nageait près de la terre de leur porter secours ; ils faisaient pitié comme des exilés qui se lamentent loin de leur patrie. Ce songe ne

---

<sup>52</sup> *Iliade*, II, v. 307.

<sup>53</sup> La Cissie est le pays de Suse (Susiane). Eschyle (*Perses*) et Strabon (liv. XV) parlent d'une ville du nom de Cissia, qui n'est peut-être pas autre que Suse.

l'effraya nullement, il en vit tout de suite la signification et la portée ; mais, voulant faire peur à Damis, qu'il savait un peu timide, il lui dit ce qu'il avait vu, et feignit d'en être effrayé comme d'un présage sinistre. Aussitôt Damis de pousser des cris, comme si lui-même avait eu cette vision, et d'engager Apollonius à ne pas pousser plus avant. « J'ai bien peur, disait-il, que nous ne ressemblions à ces poissons, et que nous n'allions chercher notre perte loin de notre pays. Nous serons réduits à nous lamenter sur une terre étrangère, et, ne sachant comment échapper aux derniers périls, il nous faudra tendre des mains suppliantes vers quelque roi ou quelque prince, qui nous méprisera comme les dauphins ont méprisé les poissons.

— Allons, dit Apollonius en riant, vous n'êtes pas encore philosophe si un tel songe vous fait peur : je vais vous dire ce qu'il signifie. La terre de Cissie, où nous sommes, est occupée par des Érétriens, que Darius, il y a cinq cents ans, a transportés d'Eubée en ces lieux<sup>54</sup> ; on dit qu'il leur est arrivé, comme aux poissons de notre songe, d'avoir tous été pris d'un coup de filet. Les Dieux, si je ne me trompe, m'ordonnent, à moi qui passe si près d'eux, de faire pour eux tout ce qui dépendra de moi. Peut-être sont-ce les âmes des Grecs condamnés à cet exil qui m'inspirent la pensée d'être utile aux habitants de ce pays.

---

<sup>54</sup> Hérodote (liv. IV, ch. 119), dit en effet que Darius et Artapherne envoyèrent à Suse (c'est-à-dire à Cissia), comme esclaves, tous les habitants d'Érétrie, l'une des principales villes de l'Eubée.

Détournons-nous donc un peu de notre route, et informons-nous seulement du puits auprès duquel ils résident. »

On dit que ce puits est plein de bitume, d'huile et d'eau : quand on répand ce qu'on y a puisé, ces trois liquides se séparent l'un de l'autre.

Le voyage d'Apollonius en Cissie est attesté par sa lettre au sophiste de Clazomène<sup>55</sup> ; en effet, telle était sa bonté, tel était son zèle, qu'après avoir vu les Érétriens, il songea au sophiste de Clazomène, et il lui écrivit ce dont il avait été témoin et ce qu'il avait fait pour ces malheureux ; en même temps, il lui recommandait, quand il réciterait son Discours sur les Érétriens, de ne pas épargner même les larmes.

XXIV. Ce que nous venons de dire au sujet des Érétriens s'accorde avec la relation de Damis. Ils habitent dans la Médie, non loin de Babylone, à une distance d'un jour de marche pour un coureur. Il n'y a pas de villes dans la Cissie ; on n'y trouve que des bourgades, et des populations nomades qui ne descendent de cheval que rarement. Les Érétriens sont établis au centre de la Cissie ; ils se sont entourés d'un large fossé, qu'ils ont rempli d'eau en détournant le cours d'un fleuve, et cela, dit-on, afin de se mettre en sûreté contre les incursions des barbares de la Cissie.

---

<sup>55</sup> Ce sophiste de Clazomène est un certain Scopélianus qui eut quelque célébrité dans le I<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne, et sur lequel Philostrate donne quelques détails dans ses *Vies des sophistes* (I, 21). A la fin du chapitre suivant, Philostrate donne un fragment de la lettre que lui écrivait Apollonius.



Toute cette terre est arrosée d'eaux bitumineuses, dont l'amertume rend le terrain peu propre aux plantations. Les hommes n'y ont pas une longue vie : le bitume, mêlé à l'eau qu'ils boivent s'attache à leurs entrailles. Ils tirent leur nourriture d'une colline qui est sur la limite de leur bourg, et qui s'élève au-dessus de la plaine infertile ; ils l'ensemencent comme un champ. Selon la tradition répandue dans le pays, le nombre des Érétriens faits prisonniers par les Perses était de sept cent quatre-vingts ; tous n'étaient pas en état de porter les armes, car il y avait dans ce nombre des femmes, des vieillards et sans doute aussi des enfants. La plus grande partie de la population d'Érétrie s'était enfuie sur le mont Capharée et sur les plus hautes montagnes de l'Eubée. Il n'y eut que quatre cents hommes, et peut-être dix femmes, qui furent transportés en Cissie ; les autres périrent pendant le voyage de l'Ionie et de la Lydie à la haute Asie. La colline leur ayant fourni des carrières, et plusieurs d'entre eux étant habiles ouvriers, ils bâtirent des temples à la manière des Grecs, tracèrent une agora suffisante pour la réunion d'un si petit nombre d'hommes, et dressèrent deux autels à Darius, un à Xerxès plusieurs à Daridée ; ce prince régna quatre-vingt-huit ans, d'après le calcul des Grecs, après la captivité des Érétriens. Sur leurs tombeaux on lit : « Un tel, fils d'un tel ; » les caractères sont grecs, mais nos voyageurs disent qu'ils n'en avaient pas encore vu de semblables. Ils ajoutent qu'ils ont vu encore des vaisseaux sculptés sur les tombes de ceux qui, en Eubée, avaient été bateliers, pêcheurs de coquillages, ou qui avaient fait le commerce maritime ou celui des

étoffes de pourpre. Voici une élégie qu'ils lurent sur la tombe de quelques marins et de leurs patrons :

« Nous qui jadis fendions les flots de la mer Égée, nous reposons au milieu du pays d'Ecbatane. Adieu, Érétrie, autrefois notre gloire ! Adieu, Athènes, voisine de l'Eubée, et toi, mère chérie, adieu ! »

Damis, rapporte qu'Apollonius releva et ferma de ses propres mains les tombeaux qui étaient tombés en ruine, qu'il fit aux mânes des libations et leur apporta toutes les offrandes prescrites, mais sans immoler de victimes et sans verser de sang. Puis, les larmes aux yeux, et saisi d'enthousiasme, il s'écria au milieu de toutes ces tombes : « O vous, que le sort a conduits en ces lieux, Érétriens, si vous êtes éloignés de votre patrie, du moins vous avez une sépulture, et ceux qui vous ont arrachés à vos demeures ont péri, dix mois après votre enlèvement, non loin de votre île<sup>56</sup>, et sont restés sans sépulture. Et ce qu'ils ont souffert dans le golfe d'Eubée est une marque de la colère des Dieux. » A la fin de sa lettre au sophiste de Clazomène, Apollonius dit encore : « O Scopélianus ! dans ma jeunesse je me suis intéressé à vos Érétriens, et j'ai fait tout ce qui a été en mon pouvoir en faveur de ceux d'entre eux qui étaient morts et de leurs descendants. » Ce qu'il fit pour les vivants, il nous reste à le dire. Quand les Érétriens avaient bien ensemencé leur colline, les Barbares voisins venaient en été et emportaient la moisson, et ceux qui avaient eu tout le mal se trouvaient réduits à la famine. Dès qu'il fut arrivé auprès

---

<sup>56</sup> Allusion à la bataille de Salamine.

du roi, Apollonius fit prendre des mesures pour que les Érétriens pussent jouir seuls de leur récolte.

XXV. Quant au séjour d'Apollonius à Babylone et à ce qui concerne cette ville, voici ce que je trouve dans les auteurs. Les murailles de Babylone ont quatre cent quatre-vingts stades de tour, un plèthre et demi de hauteur, et un demi-plèthre d'épaisseurs<sup>57</sup>. L'Euphrate la traverse et la coupe en deux parties à peu près égales ; sous le lit de ce fleuve, il y a une galerie souterraine, qui fait communiquer ensemble secrètement les habitations royales qui sont sur les deux rives. On dit qu'une ancienne reine de Babylone<sup>58</sup>, Mède de naissance, joignit ainsi les deux rives du fleuve par des moyens jusqu'alors inconnus. Elle fit amasser sur les rives des pierres, du cuivre, de l'asphalte, et tout ce dont se servent les hommes pour les constructions exposées à l'eau. Le fleuve fut ensuite détourné dans un lit provisoire, et, l'ancien lit étant resté à sec, on creusa un fossé de deux brasses, afin qu'on pût par là, comme par terre, pénétrer dans les palais des deux rives ; la voûte de cette galerie fut faite de niveau avec le fond du lit de l'Euphrate ; puis, quand les fondations et les murs furent terminés, comme le bitume a besoin d'eau pour prendre la solidité de la pierre, l'Euphrate fut ramené dans son lit, au-dessus de cette voûte encore humide, et la galerie

---

<sup>57</sup> D'après des appréciations qui sont nécessairement approximatives, le plèthre correspond à 31 mètres, le stade à un hectomètre et 85 mètres. (Voyez Alexandre, *Dictionnaire grec-français*, Tableaux des mesures de longueur, etc.)

<sup>58</sup> Sémiramis.

prit consistance. Les palais des rois de Babylone sont couverts en cuivre, ce qui les fait étinceler au loin ; les chambres des femmes, les appartements des hommes et les portiques ont, au lieu de peintures, des décorations en argent, en or plaqué ou même en or massif. Les dessins de leurs tapisseries sont empruntés aux traditions des Grecs ; on y trouve des Andromèdes, des Amymones, et la figure d'Orphée y revient sans cesse. Les Babyloniens aiment beaucoup Orphée, peut-être en considération de sa tiare et de ses braies ; car ce ne peut guère être à cause des chants et des accords par lesquels il charmaient les hommes. On voit aussi sur ces tapisseries Darius saccageant l'île de Naxos, Artapherne assiégeant Érétrie, et les prétendues victoires dont s'enorgueillissait Xerxès : c'était par exemple la prise d'Athènes, le passage des Thermopyles, et, ce qui est encore plus dans le goût des Mèdes, les fleuves taris, la mer enchaînée, et le mont Athos percé. Damis dit encore être entré avec Apollonius dans une salle dont la voûte, faite en dôme, représentait le ciel : cette voûte était en saphir, pierre qui, par sa couleur bleue, imite en effet celle du ciel ; tout en haut étaient sculptées en or les statues des dieux adorés dans ce pays, qui semblaient planer au milieu des airs. C'est là que le roi rend la justice ; aux quatre coins de la voûte étaient suspendues quatre bergeronnettes, pour lui rappeler Némésis, et l'avertir de ne pas se croire plus qu'un homme. Les mages qui fréquentent le palais disent avoir eux-mêmes mis en cet endroit ces figures symboliques, qu'ils appellent les langues des dieux.

XXVI. Sur les mages, Apollonius n'a dit que le

nécessaire, à savoir qu'il s'est entretenu avec eux, et qu'il les a quittés après avoir appris d'eux différentes choses, et leur en avoir enseigné d'autres. Quant aux entretiens qu'il eut avec les mages, Damis ignore ce qu'ils purent être : car, lorsque Apollonius allait trouver les mages, il lui défendait de le suivre. Damis dit seulement qu'il se rencontrait avec les mages à midi et à minuit, et qu'un jour qu'il demandait : « Que faut-il penser des mages ? » il n'obtint pas d'autre réponse que celle-ci : « Ils savent beaucoup de choses, mais il y en a qu'ils ignorent. »

XXVII. Du reste, nous reviendrons sur ce sujet. Comme Apollonius entra à Babylone, le satrape chargé de la garde de la grande porte, apprenant qu'il venait pour visiter la ville, lui fit remarquer une statue d'or du roi, devant laquelle on était obligé de s'agenouiller, si l'on voulait être admis dans l'intérieur. Les ambassadeurs de l'empereur romain sont seuls dispensés de cette cérémonie ; mais un ambassadeur des nations barbares ou un particulier voyageant par curiosité, s'il refusait de s'agenouiller devant l'image royale, était considéré comme infâme, et on ne le laissait pas entrer. Telles sont les occupations misérables qui, chez les barbares, semblent réclamer les soins d'un satrape. Quand Apollonius eut vu la statue, il demanda quel était cet homme.

« C'est le roi, lui répondit-on.

— Cet homme, devant qui vous vous prosternez, si seulement il obtient que je dise de lui que c'est un homme de bien, il sera fort honoré. »

Et en disant ces mots, il passa la porte. Le satrape étonné le suivit, et, le prenant par la main, lui demanda par l'intermédiaire d'un interprète, son nom, son pays, sa profession, et le but de son voyage. Puis, après avoir inscrit sur son registre les réponses d'Apollonius avec son signalement, il lui dit d'attendre. Il courut de ce pas chez les personnages qu'on appelle les Oreilles du roi, leur décrit Apollonius, et leur dit qu'il refusait d'adorer le roi et ne ressemblait en rien aux autres hommes. On lui ordonna de l'amener, mais avec des égards et sans violence.

XXVIII. Lorsque Apollonius fut en leur présence, le plus ancien lui demanda pourquoi il méprisait leur roi. « Je ne le méprise pas encore, » répondit Apollonius.

— Est-ce dire que vous vous proposez de le mépriser ?

— Oui, certes, si je me trouve en rapport avec lui et que je ne voie pas en lui un homme de bien.

— Quels présents lui apportez-vous ?

— Le courage, la justice et toutes les vertus.

— Supposez-vous qu'il ne les a pas ?

— Je ne suppose rien ; mais, s'il les a, je lui apprendrai à s'en servir.

— C'est en s'en servant qu'il a recouvré ce royaume, après l'avoir perdu, et qu'il a relevé ce grand édifice non sans peine ni sans difficulté.

— Combien y a-t-il de temps qu'il est remonté sur son trône ?

— Nous entrons dans la troisième année ; il s'en est déjà écoulé deux mois. »

Alors Apollonius, selon sa coutume, élevant sa pensée et ses discours : « O gardiens de la personne du roi, ou quel que soit votre titre, Darius, père de Cyrus et d'Artaxerxe, qui, si je ne me trompe, a occupé ce trône pendant soixante ans, et sentant sa mort prochaine, offrit, dit-on, un sacrifice à la Justice, et l'invoqua en ces termes : "O ma maîtresse, quelle que vous soyez." Il montrait ainsi qu'il désirait depuis longtemps la justice, mais ne la connaissait pas, et ne croyait pas la posséder. Or il sut si peu élever ses enfants qu'ils prirent les armes l'un contre l'autre, que l'un fut blessé, et l'autre tué par son frère. Et vous voulez que votre roi, qui n'a pour ainsi dire pas eu le temps de s'asseoir sur le trône réunisse toutes les vertus, qu'il en soit le modèle. Cependant, s'il devient meilleur, c'est vous qui trouverez à y gagner, et non moi. »

Le barbare se tournant alors vers son voisin : « Cet homme, dit-il, nous est envoyé comme un présent par quelqu'un des dieux. Sa vertu, mise en rapport avec celle du roi, rendra notre prince encore plus honnête, plus modéré et plus aimable ; car toutes ces qualités se peignent sur les traits de cet étranger. »

Aussitôt ils entrèrent dans le palais, pour annoncer à tous qu'il y avait à la porte un sage grec, qui promettait un excellent conseiller.

XXIX. La nouvelle en vint au roi comme il sacrifiait, assisté des mages, car ils président aux cérémonies sacrées. S'adressant à un d'entre eux, il lui dit :

« Voici l'accomplissement du songe que j'ai eu cette nuit, et que je vous ai rapporté quand vous êtes venu à mon lever. » Le roi avait rêvé qu'il était Artaxerxe, fils de Xerxès, qu'il avait pris la taille et la figure de ce roi, et il craignait que ce changement dans sa personne ne présageât quelque changement dans ses affaires. Dès qu'il apprit qu'il était visité par un sage grec, il se rappela l'Athénien Thémistocle qui, après après avoir quitté la Grèce, vint trouver Artaxerxe et lui rendit des services comme il en reçut des bienfaits. « Faites le monter, dit-il ; car il ne saurait entrer en relation avec moi dans de meilleures circonstances que celles d'un commun sacrifice et de communes prières. »

XXX. Apollonius entra accompagné d'une foule de courtisans qui espéraient ainsi plaire au roi : car le roi avait paru heureux de l'arrivée de cet étranger. En traversant les diverses salles du palais, Apollonius ne porta ses regards sur aucun des objets qu'on a coutume d'admirer ; il passa avec l'indifférence d'un voyageur sur une route, et causant avec Damis, il lui dit : « Vous me demandiez dernièrement le nom de cette femme de Pamphylie qui, dit-on ; fut l'élève de Sapho, et composa sur les modes ionien et pamphylien les hymnes que l'on chante à Diane Pergéenne<sup>59</sup>. »

— Je vous l'avais en effet demandé, mais vous ne me l'avez pas dit.

— C'est vrai, mon ami ; mais je vous ai expliqué les modes et les noms de ces hymnes, et je vous ai montré comment le mode éolien, en se transformant, est

---

<sup>59</sup> C'est la Diane adorée à Perga, ville de Pamphylie.



devenu le mode le plus haut de tous, le mode pamylien. Puis nous avons passé à d'autres discours, et vous ne m'avez pas redemandé le nom de cette femme poète et musicienne. Elle s'appelait Démophile, et l'on dit que, comme Sapho, elle eut des femmes pour élèves, et qu'elle composa plusieurs poèmes, soit chants amoureux, soit hymnes en l'honneur des dieux. Son hymne à Diane est inspiré des poésies de Sapho, et se chante sur les mêmes modes que ces poésies. »

Ainsi Apollonius ne se laissa pas éblouir par l'appareil de la royauté : loin d'y arrêter les yeux, il s'entretint d'autres choses, et n'eut pour ainsi dire de regards que pour des objets éloignés.

XXXI. Le roi le vit venir de loin, car le vestibule du temple était assez étendu, et dit à ceux qui étaient près de lui qu'il connaissait déjà cet étranger. Dès qu'il fut près de lui : « Je ne me trompe pas, s'écria-t-il ; c'est cet Apollonius que mon frère Mégabate m'a dit avoir vu à Antioche, admiré et vénéré par les gens de bien, et qu'il m'a dépeint tel que je le vois en ce moment. »

Quand il l'eut en sa présence et eut reçu son salut, le roi l'invita en grec à prendre part à son sacrifice : il se proposait de sacrifier au Soleil un cheval blanc, du plus haut prix, de la race niséenne, qui avait été couvert de harnais magnifiques comme pour une fête. « O roi, lui dit Apollonius, vous pourrez sacrifier à votre manière, mais permettez-moi de sacrifier à la mienne. »

Et, prenant de l'encens : « Soleil, s'écria-t-il, accompagnez-moi aussi loin qu'il vous conviendra et que je le désirerai ! Faites-moi la grâce de connaître les bons ! de ne pas connaître les méchants et de n'être pas connu d'eux ! »

Après cette prière, il jeta l'encens dans le feu : il observa de quel côté la flamme montait, de quel côté elle était plus sombre, combien de pointes elle formait, et en quels endroits, puis, approchant sa main du côté où le feu paraissait le plus pur et le plus favorable : « Maintenant, dit-il, ô roi, sacrifiez selon vos rites nationaux : car les miens, les voilà ! » Et il se retira pour ne pas prendre part à un sacrifice sanglant.

XXXII. Il revint après le sacrifice et fit au roi cette question : « Possédez-vous parfaitement la langue grecque, ou bien n'en savez-vous que ce qui est nécessaire à la conversation, et ne vous en servez-vous que pour être agréable aux Grecs qui peuvent vous être présentés ?

— Je la sais aussi bien que celle de mon pays. Vous pouvez me dire ce que vous voudrez, car je suppose que c'est pour cela que vous m'avez adressé cette question.

— Précisément. Écoutez-moi donc. Le but fixé à mon voyage, c'est l'Inde. Mais je n'ai pas voulu passer par votre royaume sans m'y arrêter : car on m'avait dit que vous êtes un homme, et je le reconnais à votre ongle<sup>60</sup> ; d'ailleurs, je désirais connaître la science de

---

<sup>60</sup> Allusion à un proverbe grec : *À l'ongle, on reconnaît le lion.*

vos mages, et m'assurer s'ils sont aussi savants qu'on le dit sur les choses divines. Pour moi, je professe la doctrine de Pythagore de Samos. J'y ai appris à honorer les Dieux comme vous avez vu, à sentir leur présence, qu'ils soient visibles ou non, à m'entretenir quelquefois avec eux, et à ne porter d'autre étoffe que celle qui est faite avec des productions de la terre : ce n'est pas la dépouille d'une brebis, c'est un vêtement de lin, présent pur d'éléments purs, l'eau et la terre. C'est pour suivre les pratiques de Pythagore que je laisse croître mes cheveux, comme vous le voyez ; et c'est encore pour obéir à ses préceptes, que je garde mon corps pur de toute nourriture qui a eu vie : Je ne serai, ni pour vous, ni pour tout autre, un compagnon de table, de plaisirs et de molle existence ; mais si vous êtes préoccupé de quelque difficulté, je suis prêt à vous en indiquer la solution ; car je sais ce qu'il faut faire, et je lis dans l'avenir. »

Tels sont, selon Damis, les discours que tint Apollonius. Apollonius lui-même en a fait le sujet d'une lettre : il a reproduit dans ses lettres beaucoup d'autres discours tenus par lui en diverses circonstances.

XXXIII. Le roi déclara qu'il était plus heureux et plus fier de l'arrivée d'Apollonius qu'il ne le serait s'il avait ajouté à ses richesses celles des Perses et des Indiens. Il se déclara son hôte et lui ouvrit son palais. Mais Apollonius lui dit :

« O roi ! si vous veniez dans ma patrie, à Tyane, et que je voulusse vous recevoir dans ma demeure, est-ce que vous accepteriez ?

— Non, sans doute, à moins que vous n'eussiez à m'offrir un édifice assez vaste pour me recevoir dignement, moi, mes gardes et toute ma suite.

— Eh bien ! je répondrai de même. Si je demeurais dans un palais, la disproportion d'une telle demeure avec ma condition serait pour moi une gêne : car les sages souffrent plus du superflu que les grands de la privation du nécessaire. Je ne veux donc recevoir l'hospitalité que d'un simple particulier comme moi ; mais je viendrai au palais toutes les fois que vous m'appellerez. »

XXXIV. Le roi le laissa libre, pour ne pas l'incommoder sans le vouloir. Apollonius se logea chez un Babylonien, homme de bien, et du reste d'une naissance distinguée. Pendant son repas, un des eunuques qui portent les messages du roi se présente devant lui et lui dit :

« Le roi vous accorde dix grâces, et vous laisse libre de les choisir ; il désire cependant que vous ne lui demandiez pas des choses de peu de prix, car il veut vous donner, à vous et à nous, une preuve de sa munificence. »

Apollonius accepta les faveurs du roi, et dit :

« Quand devrai-je faire mes demandes ?

— Demain. »

Et le messenger alla trouver tous les parents et les amis du roi, pour les inviter à se rendre à la séance où Apollonius ferait ses demandes et serait honoré des bienfaits du roi. Damis nous dit qu'il avait d'abord supposé qu'Apollonius ne demanderait rien, car il

connaissait son caractère, et il l'avait entendu adresser aux Dieux cette prière : « Faites, ô Dieux ! que j'aie peu, et que je ne sente le besoin de rien. »

Mais, le voyant pensif et comme absorbé en lui-même, Damis se dit qu'il ferait quelque demande, et qu'il y réfléchissait. Quand le soir fut venu, Apollonius lui dit :

« Damis, je suis à me demander comment il se fait que les barbares croient à la chasteté des eunuques et les admettent dans les appartements des femmes.

— Mais, Apollonius, un enfant en verrait la raison : l'opération qui leur a été faite leur a enlevé le principe des désirs amoureux, et voilà pourquoi on peut leur ouvrir les appartements des femmes, et même, pour peu que la fantaisie leur en prenne, les admettre dans leur lit.

— Que leur a-t-on retranché, selon vous ? la faculté d'aimer, ou celle de connaître les femmes ?

— Les deux. Car si l'on retranchait à tout le monde cette partie qui allume le feu de l'amour, personne ne songerait à aimer.

— Demain, reprit Apollonius, après un moment de silence, vous apprendrez que les eunuques sont aussi capables d'aimer, et que les désirs, qui entrent dans le cœur par la vue, ne sont nullement éteints en eux, mais que le foyer en reste toujours chaud et brûlant, car il doit arriver quelque chose qui prouvera que votre raisonnement n'est pas bon. D'ailleurs, quand les hommes connaîtraient un art assez puissant, assez souverain pour extirper de l'esprit toute concupiscence, ce ne serait pas une raison pour mettre les

eunuques au nombre des personnes chastes : car, en supposant qu'ils le soient, ce n'est que par force et par impuissance d'aimer. Qu'est-ce donc que la chasteté, si ce n'est la résistance aux désirs et à l'emportement des sens, si ce n'est l'abstinence volontaire et la victoire remportée sur cette sorte de rage qu'on appelle la passion ?

— Nous reviendrons sur ce sujet, dit Damis ; mais que répondrez-vous demain aux offres brillantes du roi ? Il serait temps d'y penser. Peut-être ne demanderez-vous rien ; mais prenez garde qu'il ne paraisse y avoir quelque orgueil à refuser les bienfaits du roi ; songez que vous êtes à Babylone, et que nous sommes entre les mains du roi. N'allez pas encourir le reproche de mépriser le roi. Songez que, si nous avons assez de ressources pour aller jusque dans l'Inde, nous n'en avons pas assez pour le retour, et que nous n'aurons guère de moyen de nous en procurer. » C'est ainsi que Damis mettait toute son adresse à engager Apollonius à ne pas refuser les faveurs qui lui étaient offertes.

XXXV. Apollonius répondit à Damis en feignant d'abord de lui fournir des arguments : « Vous oubliez de me citer des exemples. Ne pourriez-vous pas me dire qu'Eschine, fils de Lysanias, vint en Sicile attiré par les richesses de Denys ? Que l'or de Sicile déterminait Platon à braver trois fois Charybde ? Qu'Aristippe de Cyrène, Hélicon de Cyzique et Phytton, exilé de Rhégium, se plongèrent si bien dans les trésors de Denys que c'est à peine s'ils s'en purent tirer ? Et Eudoxe de Cnide, lorsqu'il alla en Égypte, n'avoua-t-il pas qu'il n'avait pas eu d'autre motif que l'argent

pour faire ce voyage, et ne fit-il pas marché avec le roi ? Sans relever un plus grand nombre de ces petites faiblesses, ne dit-on pas que l'Athénien Speusippe avait à un tel point la passion de l'or, qu'il alla en Macédoine, aux noces de Cassandre, et qu'il y récita en public, moyennant salaire, quelques froides pièces de vers composées pour cette circonstance ? Voulez-vous que je vous le dise, Damis ? Le sage est exposé à de plus grands périls que ceux qui vont sur mer ou à la guerre. L'envie s'attache à lui, qu'il se taise ou qu'il parle, qu'il se roidisse ou se relâche, qu'il néglige une chose ou qu'il la recherche, qu'il aborde quelqu'un ou qu'il passe sans l'aborder. Le sage doit être cuirassé contre l'amour de l'or ; il doit songer que, s'il se laisse vaincre par la paresse, par la colère, par l'amour, par le vin, s'il cède à quelque autre folie du moment, on lui pardonnera peut-être encore ; mais que s'il est esclave de l'or, il n'y a pas pour lui de pardon à espérer ; il devient odieux à tout le monde, comme un homme chargé de tous les vices : on se demande en effet pourquoi il se laisserait dominer par l'amour de l'or, s'il ne s'était laissé dominer par le goût de la bonne chère, de la toilette, du vin et des femmes. Peut-être vous imaginez-vous qu'une faute commise à Babylone tire moins à conséquence qu'une faute commise à Athènes, à Olympie ou à Delphes. Vous ne savez donc pas que pour le sage la Grèce est partout ; que pour lui il n'y a pas de pays désert ni barbare, parce qu'il vit sous les regards de la Vertu, et que, s'il porte ses yeux sur un petit nombre d'hommes, des milliers d'yeux sont fixés sur lui ? Je suppose, Damis, que vous soyez dans la compagnie de quelque athlète,

qui s'exerce soit à la lutte, soit au pancrace. S'il avait à combattre à Olympie, ou s'était transporté en Arcadie, vous lui diriez de se conduire en homme de cour ; si les jeux Néméens ou les jeux Pythiques allaient s'ouvrir, ces jeux les plus illustres et les plus estimés des jeux de ceux de toute la Grèce, vous l'engageriez à se bien préparer à entrer en lice ; mais, je vous le demande, si Philippe célébrait ses jeux Olympiques à l'occasion de la prise de quelques villes, ou si son fils Alexandre instituait quelques jeux gymniques après une de ses victoires, conseilleriez-vous à votre ami de ne pas se préparer à disputer le prix et de dédaigner ce prix parce qu'il devrait être décerné à Olynthe, en Macédoine, ou en Égypte, et non chez les Grecs et dans leurs stades ? »

Damis nous dit que ces discours le firent rougir des conseils qu'il avait donnés à Apollonius, et qu'il lui demanda pardon de ses conseils, dont l'idée ne lui était venue que parce qu'il ne connaissait pas encore bien son maître. « Allons, du courage ! reprit Apollonius. Ce que j'ai dit n'est pas pour vous faire un reproche, mais pour vous donner une idée de mon caractère. »

XXXVI. Le jour suivant, l'eunuque vint dire à Apollonius que le roi le faisait appeler. « J'irai, dit-il, quand j'aurai terminé ce que je dois aux Dieux. » Lorsqu'il eut achevé son sacrifice et ses prières, il partit, et sur son chemin il fut, par son extérieur, l'objet de la curiosité et de l'admiration générale.

Dès qu'il fut entré, le roi lui dit : « Je vous accorde



dix grâces, comme à un homme supérieur à tous ceux qui nous sont venus de Grèce.

— Je n'en demanderai qu'une, répondit Apollonius, mais celle-là, je l'estime plus que mille autres, et je la demanderai avec instance. »

Puis il se mit à raconter l'histoire des Érétriens depuis Darius.

« Je demande que ces malheureux ne soient pas inquiétés sur les limites de leur colline, mais qu'ils puissent en paix habiter le morceau de terre que leur a donné Darius : il serait trop cruel qu'après avoir été privés de leur territoire ils ne pussent même pas posséder celui qu'on leur a donné en échange.

— J'y consens, dit le roi. Jusqu'à hier, les Érétriens étaient les ennemis de mes pères et les miens, ils nous avaient attaqués, et ils ne recevaient aucune protection, pour que leur race s'éteignit. Désormais je les compterai au nombre de mes amis, et je leur donnerai, pour régler les affaires de leur pays, un satrape que je choisirai parmi mes meilleurs serviteurs. Mais pourquoi ne voulez-vous pas accepter les neuf autres grâces ?

— O roi ! c'est parce que je ne me suis pas encore fait d'amis dans ce pays.

— Et vous, est-ce que vous êtes au-dessus de tout besoin ?

— Oh ! non, j'ai besoin de fruits et de pain pour me régaler et festiner selon mes goûts. »

XXXVII. Comme il parlait ainsi, le palais reten-

tit de cris poussés par les eunuques et les femmes. On venait de surprendre un eunuque en flagrant délit avec une des concubines du roi, et les gardiens de l'appartement des femmes le traînaient par les cheveux, comme c'était l'usage pour les esclaves du roi. Le plus ancien des eunuques déclara que depuis longtemps il s'était aperçu de l'amour du coupable pour cette femme ; qu'il lui avait défendu de lui parler, de lui toucher le cou ou la main, et de la soigner à l'exclusion des autres, et qu'il venait de le surprendre avec elle et consommant son crime. Apollonius jeta un coup d'œil à Damis, comme pour lui dire : « N'avais-je pas raison de prétendre que les eunuques sont capables d'amour ? »

Alors, le roi dit à ceux qui l'entouraient :

« Il ne conviendrait pas qu'en présence d'Apollonius nous nous fissions juges en matière de tempérance : il est meilleur juge que nous. Dites-nous, Apollonius, quel châtement mérite cet homme.

— Et quel autre peut-il mériter que de vivre ? »

Cette réponse surprit tout le monde. Le roi rougit :

« Eh quoi ! s'écrie-t-il vous ne croyez pas digne de mille morts celui qui a ainsi osé souiller mon lit ?

— Aussi n'ai-je pas le dessein de lui pardonner, mais de le punir, et de la manière qui lui sera le plus sensible. Laissez-le vivre malade et impuissant à satisfaire ses désirs ; certes, il ne trouvera de plaisir ni dans les repas, ni dans les spectacles qui feront votre joie et celle de vos amis ; mais souvent, pendant son sommeil, il se réveillera en sursaut avec des battements de cœur, comme il arrive, dit-on, à ceux qui aiment.

Et quelle souffrance pourrait le consumer aussi misérablement ? quelle faim pourrait ainsi lui déchirer les entrailles ? Il faudra qu'il aime bien la vie, ô roi ! pour ne pas vous prier d'abrégier ses jours, ou pour ne pas se donner la mort, en déplorant de n'avoir pas été assez heureux pour mourir aujourd'hui. »

C'est ainsi qu'Apollonius sut, dans son avis, allier la douceur à la prudence. Le roi suivit cet avis, et fit grâce de la mort à l'eunuque.

XXXVIII. Un jour que le roi devait aller à la chasse dans un de ces parcs où les barbares renferment des lions, des ours et des panthères, il invita Apollonius à chasser avec lui. « Vous avez oublié, ô roi ! lui répondit Apollonius, que je n'assiste pas même à vos sacrifices. D'ailleurs, je ne vois pas l'agrément qu'il y a à s'attaquer à des bêtes maltraitées et tenues en esclavage contrairement à leur nature. » Une autre fois le roi lui demanda le moyen d'affermir et d'assurer son pouvoir : « C'est, répondit-il, d'honorer beaucoup de vos serviteurs, et de n'avoir confiance qu'en un petit nombre. » Le gouverneur de Syrie avait envoyé au roi une ambassade au sujet de deux ou trois villages près du Pont de l'Euphrate ; il disait que ces villages avaient été autrefois sous la domination d'Antiochus et de Séleucus ; qu'ils étaient en ce moment soumis au roi, bien qu'appartenant aux Romains ; qu'ils n'avaient rien à souffrir des Arméniens ni des Arabes, mais que le roi, dépassant les limites de son vaste royaume, en tirait un revenu comme s'ils étaient à lui et non aux Romains. Le roi fit retirer les députés et dit à Apollonius : « Ces villages, les rois dont les noms viennent

d'être prononcés les ont cédés à mes ancêtres pour l'entretien des bêtes sauvages que nous prenons et que nous envoyons au-delà de l'Euphrate ; mais les Romains font semblant de l'avoir oublié et veulent changer d'une manière injuste ce qui était établi. Que pensez-vous de cette ambassade ? — J'y trouve, répondit Apollonius, de la modération et de la justice puisque, pouvant même malgré vous garder des villages qui sont dans leurs États, ils aiment mieux les tenir de votre consentement. » Il ajouta qu'il ne fallait pas, pour des villages moins considérables que d'autres, qui appartiennent à de simples particuliers, entreprendre la guerre contre les Romains ; il faudrait au contraire l'éviter, même pour de plus grands objets.

Le roi étant tombé malade, Apollonius lui parla de l'âme si souvent et d'une manière si divine, que le roi s'en trouva tout réconforté, et dit à ceux qui l'entouraient : « Apollonius m'a enseigné à ne tenir ni au trône, ni même à la vie. »

XXXIX. Le roi montrait un jour à Apollonius la galerie souterraine de l'Euphrate, et lui demandait : « Que pensez-vous de cette merveille ? » Apollonius, pour réprimer le faste de ces paroles, lui dit : « La vraie merveille, ô roi ! ce serait si vous pouviez traverser à pied un fleuve aussi profond et aussi peu guéable que celui-ci. »

Et, comme le roi lui montrait les murailles d'Ecbatane et disait :

« C'est une demeure de Dieux.

— Des Dieux, je le nie, répondit Apollonius ; d'hommes, je ne le crois pas : les Lacédémoniens, eux, n'ont pas de muraille à leur ville. »

Une autre fois le roi avait vidé un procès qui intéressait plusieurs villages, et se vantait auprès d'Apollonius d'avoir tout terminé en deux jours. « Vous avez mis du temps, lui dit Apollonius, à voir ce qui était juste. »

D'immenses sommes d'argent lui étant venues des pays soumis à son empire, il ouvrit ses trésors à Apollonius et les lui montra, essayant de faire naître en lui le désir de l'or ; mais Apollonius, sans s'étonner, lui dit :

« Tout cela, ô roi ! pour vous ce sont des richesses, mais pour moi c'est de la paille.

— Que dois-je faire, demanda le roi, pour en faire un bon usage ?

— Les employer, car vous êtes roi. »

XL. Apollonius tint encore devant le roi plusieurs discours du même genre ; puis, le voyant disposé à suivre ses préceptes, et ayant tiré de ses entretiens avec les mages tout ce qu'il en pouvait attendre, il dit à Damis :

« Allons, partons pour l'Inde. Les voyageurs qui abordaient chez les Lotophages<sup>61</sup>, après avoir goûté du lotos, oubliaient leur patrie : et nous, bien que cette terre ne produise rien de semblable, nous nous

---

<sup>61</sup> Allusion à un épisode de l'*Odyssée* (liv. IX, v. 84 et suiv.)

y arrêtons plus longtemps qu'il ne faut et qu'il n'est convenable.

— Je suis tout à fait de votre avis, dit Damis ; mais j'attendais que le temps fixé par le présage de la lionne fût accompli. Or il ne l'est pas encore, car il n'y a qu'un an et quatre mois que nous sommes ici. Si nous partions maintenant, n'aurions-nous pas à nous en repentir ?

— Soyez tranquille, le roi ne nous laissera pas partir avant que le huitième mois soit écoulé : vous voyez comme il est bon, comme il mériterait mieux que de régner sur des barbares ! »

XLI.       Lorsqu'enfin Apollonius eut pris la résolution de partir, et que le roi lui eût donné son congé, il se ressouvint qu'il avait différé les grâces royales jusqu'au jour où il aurait des amis, et il lui dit : « O le meilleur des rois ! je n'ai rien fait pour mon hôte, et je dois une récompense aux mages ; je vous prie d'acquitter envers eux la dette de ma reconnaissance : ce sont des hommes savants, et qui vous sont entièrement dévoués. » Le roi, transporté de joie, lui répondit : « Je vous les ferai voir demain, magnifiquement récompensés et capables d'inspirer l'envie.

Mais, puisque vous n'avez besoin pour vous-même de rien de ce que je puis donner, souffrez que ces gens reçoivent de moi quelque argent et ce qu'ils pourront désirer. » En disant ces mots, il désignait Damis et les autres compagnons d'Apollonius ; mais ceux-ci refusèrent. Alors Apollonius : « Vous voyez, ô roi ! combien j'ai de mains, et comme elles se ressemblent toutes.

— Au moins, dit le roi, acceptez un guide pour vous conduire et des chameaux pour vous porter : car le voyage est trop long pour que vous le puissiez faire à pied.

— Cela, je l'accepte de votre bonté, ô roi ! car on dit que la route est trop difficile pour ceux qui n'ont pas de monture ; d'ailleurs, le chameau est un animal très sobre et facile à nourrir, même quand le fourrage vient à manquer. Je crois qu'il faut aussi faire provision d'eau, et en porter dans des outres comme du vin.

— Pendant trois jours l'eau vous manquera, après cela vous trouverez en abondance des rivières et des sources. Vous suivrez le chemin du Caucase : le pays est bien pourvu de vivres, et les habitants nous regardent comme des amis. Mais, Apollonius, quel présent me rapporterez-vous de l'Inde ?

— Un bien agréable ; car si je gagne quelque chose dans le commerce des sages indiens, vous me trouverez meilleur qu'aujourd'hui. »

À cette dernière parole, le roi l'embrassa et lui dit : « Puissiez-vous en effet revenir, me rapportant un présent si précieux ! »

## LIVRE II

### Voyage dans l'Inde Séjour à Taxiles chez le roi Phraote

I. Apollonius en marche vers l'Inde. — II-III. Il passe le Caucase. Étendue du Caucase, ses panthères, les chaînes de Prométhée, les habitants du Caucase. IV. Rencontre d'une Empuse. — V. Entretien avec Damis sur le sommet du Caucase. — VI. Les nomades entre le Caucase et le fleuve Cophène. — VII. Apollonius refuse de boire du vin. Entretien avec Damis à ce sujet. VIII. Passage du fleuve Cophène. Le mont Nysa, l'enceinte sacrée de Bacchus. — LX. Traditions grecques et indiennes sur Bacchus. — X. La roche Aorne. — XI. Entretien avec Damis sur les éléphants. — XII-XIII. Détails sur les éléphants. — XIV-XVI. Entretien avec Damis sur l'amour des animaux pour leurs petits, et sur l'intelligence des éléphants. — XVII-XIX. Apollonius passe l'Indus. Description de ce fleuve. — XX-XXI. De la ville de Taxiles et du roi Porus. — XXII. Entretien avec Damis sur la peinture, à l'occasion d'une visite à un temple. — XXIII-XXV. Description de la ville et du palais du roi de l'Inde. — XXVI-XXVII. Genre de vie du roi Phraote. Son premier entretien avec Apollonius. XVIII. Repas qu'il offre à Apollonius. — XXIX-XXXVIII. Entretiens de Phraote et d'Apollonius sur différents sujets. — XXXIX. Phraote consulte Apollonius au sujet d'un procès. — XL-XLI. Apollonius prend congé de Phraote. — XLII-XLIII. Traces du passage d'Alexandre dans l'Inde. Arcs de triomphe. Passage du fleuve Hydraote. Autels sur le bord de l'Hyphase.

I. Ils partirent au commencement de l'été, montés sur des chameaux ainsi que leur guide. Le roi leur avait donné un chamelier, et les avait pourvus abondamment de tout ce dont ils pouvaient avoir



besoin. Le pays qu'ils traversèrent était prospère, et dans tous les bourgs où ils passaient, ils étaient très bien reçus, car les rênes dorées du Premier chameau avertissaient partout que le voyageur était un ami du roi.

II. En arrivant au Caucase, Apollonius et ses compagnons, d'après la relation de Damis, remarquèrent que la terre avait comme un parfum nouveau pour eux. C'est à cette chaîne de montagnes que, selon nous, commence le Taurus, qui traverse l'Arménie, la Cilicie, et s'avance jusqu'en Pamphylie et au promontoire de Mycale, en Carie : ce promontoire doit être considéré comme l'extrémité du Caucase, et non, ainsi qu'on le dit quelquefois, comme son commencement. Il est certain que la hauteur du mont Mycale est peu considérable, tandis que les sommets du Caucase sont tellement élevés qu'ils interceptent les rayons du soleil. Avec l'autre partie du Taurus, le Caucase embrasse toute la Scythie, qui confine à l'Inde près des Palus Méotides et sur le côté gauche du Pont, sur un espace de vingt mille stades : telle est l'étendue des pays qu'enferme un des bras du Caucase. Quant à ce que nous disons, que notre Taurus s'étend au-delà de l'Arménie, on a pu en douter autrefois, mais c'est un fait que confirme aujourd'hui la présence des panthères qui ont été prises dans la partie de la Pamphylie qui produit les aromates : les panthères, en effet, aiment les aromates, les sentent de fort loin, et, suivant les montagnes, quittent l'Arménie pour chercher les larmes du storax, lorsque le vent vient de ce côté et que les arbres distillent leur gomme. On dit même

qu'on prit un jour en Pamphylie une panthère qui avait au cou un collier d'or, sur lequel étaient écrits ces mots en lettres arméniennes : « Le roi Arsace au dieu Nyséen. Arsace était alors roi d'Arménie il avait vu, je suppose, cette panthère, et, à cause de sa grosseur, il l'avait consacrée à Bacchus, que, dans l'Inde et dans tout l'Orient, on appelle Nyséen du nom de la ville indienne de Nysa<sup>62</sup>. Cette bête avait été quelque temps apprivoisée et s'était laissée toucher et caresser ; mais, étant entrée en chaleur au printemps, époque où les panthères mêmes cèdent à l'amour, elle était allée chercher des mâles dans les montagnes, et avait été prise avec son collier d'or dans le bas Taurus, où l'avait attirée l'odeur des aromates. Le Caucase marque la frontière de l'Inde et de la Médie, et, par un autre bras, descend jusqu'à la mer Rouge.

III. Cette chaîne de montagnes est chez les Barbares le sujet de bien des fables, qui ont été répétées par les poètes grecs. On dit, par exemple, que Prométhée fut enchaîné en cet endroit pour avoir trop aimé l'humanité ; un Hercule, différent de l'Hercule thébain, aurait été indigné d'un tel supplice, et aurait percé de flèches l'oiseau que ce malheureux nourrissait de ses entrailles. Selon les uns, Prométhée aurait été enchaîné dans un antre que l'on montre au pied même d'une de ces montagnes : Damis assure qu'on peut encore voir ses chaînes attachées au rocher, mais il est difficile d'en déterminer le métal. Selon les autres, il aurait été attaché à une montagne qui

---

<sup>62</sup> Bacchus était considéré comme le fondateur de cette ville.

a deux sommets éloignés l'un de l'autre d'un stade : telle était la taille du géant, que l'une de ses mains aurait été fixée à l'un des sommets, l'autre à l'autre. En haine de l'oiseau de Prométhée, les habitants du Caucase font la guerre aux aigles. Chaque fois qu'ils trouvent une de leurs aires, ils y mettent le feu en y lançant des torches enflammées ; ils disposent contre eux des pièges ; et ils disent venger ainsi Prométhée, tant cette fable est vivante chez ces montagnards.

IV. D'après leurs récits, nos voyageurs virent en passant le Caucase des hommes hauts de quatre coudées, dont le teint était un peu bruni ; au-delà de l'Indus, ils en trouvèrent d'autres qui avaient cinq coudées. Avant d'arriver à ce fleuve, ils virent diverses choses qui méritent d'être rapportées. Ainsi, comme ils marchaient par un beau clair de lune, une Empuse<sup>63</sup> leur apparut, prenant tantôt une forme, tantôt une autre, et quelquefois devenant tout à fait invisible. Apollonius, sachant ce que c'était, chargea d'imprécations ce fantôme, et dit à ses compagnons d'en faire autant : c'était là, selon lui, le véritable préservatif contre de telles apparitions. Et en effet, le fantôme s'enfuit en poussant des cris aigus comme font les spectres.

V. Comme ils étaient sur le sommet du Caucase, et marchaient à pied à cause des préci-

---

<sup>63</sup> Les anciens appelaient Empuse un monstre fantastique qui n'avait qu'un pied (de là son nom, suivant Hésychius), mais qui avait la propriété de prendre diverses formes.

pices qui bordaient la route, Apollonius dit à Damis :  
« Dites-moi, Damis, où étions-nous hier ?

— Dans la plaine.

— Aujourd'hui, où sommes-nous ?

— Sur le Caucase, si je ne me trompe.

— Quand étiez-vous dans l'endroit le plus bas ?

— Cela ne se demande pas : hier nous étions dans une vallée, et nous voici près du ciel.

— Ainsi vous pensez, Damis, qu'hier nous étions en bas, et qu'aujourd'hui nous sommes en haut ?

— Sans doute, à moins que je n'aie perdu l'esprit.

— Quelle est donc, selon vous, la différence des deux routes, et que croyez-vous avoir plus qu'hier ?

— C'est qu'hier je marchais dans un chemin battu, et qu'aujourd'hui je marche dans un chemin peu fréquenté.

— Mais, Damis, dans une ville, est-ce que l'on ne peut pas, en s'écartant des grandes rues, marcher dans des chemins peu fréquentés ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Mais hier, nous voyagions au milieu des habitations des hommes, aujourd'hui nous nous élevons dans une région divine, où l'on ne voit guère de trace humaine. Vous entendez ce que nous dit notre guide : c'est, selon les Barbares, le séjour des Dieux. »

Et en même temps il levait les yeux vers le sommet de la montagne. Mais Apollonius, le ramenant à ce qu'il avait d'abord voulu lui demander : « Pouvez-vous, dit-il, Damis, me dire ce que vous avez compris

des choses divines, depuis que vous marchez ainsi près du ciel ?

— Rien, je l'avoue.

— Quoi ! vous voici près de cette œuvre immense et divine, et vous n'avez pas à émettre d'opinion plus claire sur le ciel, sur le soleil, sur la lune, que vous croyez peut-être pouvoir atteindre du bout de votre bâton !

— Je ne sais rien de plus sur la divinité aujourd'hui qu'hier, et pas une idée nouvelle ne s'est présentée à mon esprit sur ce sujet.

— Alors, Damis, vous êtes toujours dans les basses régions, et il ne vous sert de rien d'être sur ces hauteurs ; vous êtes aussi loin du ciel aujourd'hui qu'hier. J'avais donc raison de vous faire la question que je vous faisais tout à l'heure, et que vous avez prise pour une plaisanterie.

— Cependant, Apollonius, j'espérais descendre plus savant de cette montagne : car j'avais entendu dire qu'Anaxagore de Clazomène, et Thalès de Millet<sup>64</sup> avaient observé les choses célestes, l'un du haut du Mimas en Ionie, l'autre du haut du Mycale, voisin de sa patrie. On dit que le mont Pangée a servi d'école à quelques-uns, et le mont Athos<sup>65</sup> à d'autres. Et moi, qui ai gravi la plus haute de toutes les montagnes, je descendrai sans avoir rien appris.

— Ce qui vous arrive leur est arrivé, reprit Apollo-

---

<sup>64</sup> Anaxagore, philosophe du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. ; Thalès, du VI<sup>e</sup> siècle.

<sup>65</sup> Le Pangée, l'Athos, montagnes de Thrace.

nus. En effet, que voit-on de ces observatoires ? Le ciel plus bleu, les astres plus grands, et le soleil se levant du sein de la nuit ; mais les bergers et les chevriers en savent autant. Quant aux soins que Dieu prend des hommes, au plaisir qu'il goûte à être honoré par eux, à ce que c'est que la justice et la tempérance, voilà ce que ne sauraient apprendre à ceux qui gravissent leurs cimes ni le mont Athos, ni l'Olympe si célébré des poètes ; il faut que ce soit l'âme qui pénètre toutes ces choses ; l'âme en effet, lorsqu'elle est pure et sans souillure, en abordant cette contemplation, peut s'élancer bien au-dessus du Caucase. »

VI. Ayant dépassé la montagne, ils rencontrèrent des hommes montés sur des éléphants. Ce sont des peuplades qui habitent entre le Caucase et le fleuve Cophène<sup>66</sup> ; elles sont pauvres et se servent d'éléphants comme de chevaux. Quelques-uns conduisent des chameaux, dont les Indiens se servent pour la course ; ces animaux font mille stades par jour sans se reposer. Un Indien, monté sur un chameau, demanda au guide où ils allaient ; ensuite, ayant appris le but et le motif du voyage, il l'annonça aux autres nomades, et poussèrent des cris de joie, invitèrent les voyageurs à s'approcher, puis leur donnèrent du vin qu'ils font avec des dattes, du miel composé avec le même fruit, et de la chair de panthères et de lions nouvellement écorchés. Les voyageurs acceptèrent tous ces présents, excepté les viandes, et traversèrent leur pays, se dirigeant toujours vers l'Orient.

---

<sup>66</sup> C'est un des affluents de l'Indus.

VII. Comme ils prenaient un repas près d'une fontaine, Damis versa dans une coupe du vin que leur avaient donné les Indiens : « Je vous engage, Apollonius, après une si longue abstinence de vin, à faire ici une libation à Jupiter Sauveur. Je suppose bien que vous ne refuserez pas cette liqueur, comme vous faites pour le jus de la vigne. » Et il fit une libation en invoquant Jupiter.

« Est-ce que nous ne nous abstenons pas, dit Apollonius en souriant, même des richesses ?

— Sans doute, et vous l'avez souvent montré.

— Eh quoi ! nous ne désirons ni drachme d'or ni drachme d'argent, nous résistons à la séduction de ce qui fait l'objet des convoitises, non seulement des simples particuliers, mais des rois ; et si l'on nous donne une pièce fausse, une pièce de cuivre au lieu d'une pièce d'or ou d'argent, la recevrons-nous parce que ce n'est pas ce que recherchent la plupart des hommes ? La monnaie des Indiens est en orichalque et en cuivre noir, et c'est la monnaie avec laquelle font leurs emplettes tous ceux qui viennent dans l'Inde. Eh bien ! Damis, si ces bons nomades m'avaient offert de leur monnaie, et que vous me vissiez la refuser, est-ce que vous me presseriez de l'accepter, en me faisant observer que j'ai coutume de refuser la monnaie que font frapper les Romains et le roi des Mèdes, mais que c'est ici un métal différent, à l'usage des Indiens ? Si je me laissais gagner par de telles raisons que penseriez-vous de moi ? Ne me prendriez-vous pas pour un lâche, pour un déserteur de la philosophie, plus infâme que le mauvais soldat qui jette son bouclier

sur le champ de bataille ? Qu'un bouclier soit ainsi perdu, un autre pourra le retrouver, qui vaudra bien le premier, ce que dit Archiloque<sup>67</sup> ; mais quand la philosophie est ainsi honteusement rejetée, le moyen de la reprendre ? puis, Bacchus ne saurait m'en vouloir, si je m'abstiens de toute espèce de vin ; tandis que, si je montre que je préfère le vin de datte au vin de raisin, il s'en indignera, j'en suis sûr, et dira que je méprise le don qu'il a fait aux hommes. D'ailleurs, ce Dieu n'est pas loin : le guide nous a dit que nous approchons de la montagne de Nysa, sur laquelle, si je ne me trompe, il fait beaucoup de choses merveilleuses. Enfin, Damis, l'ivresse n'est pas uniquement attachée au jus du raisin, celui des dattes produit une fureur toute semblable. Nous avons déjà rencontré plusieurs Indiens pris de ce vin ; les uns dansaient en chancelant, les autres chantaient à moitié endormis, comme ceux qui chez nous reviennent d'un festin à une heure avancée de la nuit. Vous-même, vous voyez bien que vous considérez cette boisson comme du vin, puisque vous en faites des libations à Jupiter, et que vous accompagnez ces libations des mêmes prières que si vous les faisiez avec du vin. Ce que je vous en dis, Damis, n'est que pour moi ; car je ne vous détourne pas de boire de cette liqueur, ni vous, ni tous mes compagnons ; je vous accorderais même bien volontiers l'autorisation de manger de la chair. Car, pour vous, je ne vois pas l'utilité de cette abstinence. Quant à moi, elle me sert à garder le vœu que j'ai fait dès l'enfance de vivre en philosophe. »

---

<sup>67</sup> Poète grec du VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C.



Damis et ses compagnons furent heureux d'entendre ces paroles, et ils s'empressèrent de prendre un bon repas, pensant qu'ils voyageraient avec plus d'entrain s'ils avaient fait un repas un peu copieux.

VIII. Ils passèrent le fleuve Cophène sur des barques, mais les chameaux le traversèrent à gué, le fleuve n'étant pas très profond encore à cet endroit. Ils arrivèrent alors dans une des provinces soumises au roi de l'Inde : là se trouve le mont Nysa, qui s'élève et se termine en pointe, comme le Tmolus en Lydie ; il est aisé à franchir, car il est cultivé et traversé par des routes. Au sommet ils trouvèrent l'enceinte sacrée de Bacchus, que le Dieu traça lui-même, dit-on, et qui se compose de lauriers rangés en cercle ; ce cercle n'a que les dimensions d'une enceinte sacrée d'étendue ordinaire. Autour des lauriers croissent des vignes et du lierre. Au dedans Bacchus a mis sa statue ; il savait que le temps ferait pousser les arbres, et qu'ils formeraient un couvert comme il en existe un, assez épais pour que ni la pluie ni le vent ne pussent le percer. Là on voit des serpettes, des corbeilles, des pressoirs et tout l'attirail des pressoirs : tous ces instruments sont en or ou en argent, ils sont consacrés à Bacchus comme dieu des vendanges. La statue représente un jeune Indien, elle est en pierre blanche. Lorsqu'il célèbre ses orgies et qu'il ébranle le Nysa, toutes les peuplades de la montagne l'entendent et prennent part à ses transports.

IX. Sur ce Bacchus les Grecs ne s'entendent pas avec les Indiens, ni les Indiens entre eux. Nous

disons que Bacchus le Thébain vint dans l'Inde faisant la guerre et célébrant des orgies : entre autres preuves que nous donnons de ce fait, nous invoquons l'offrande déposée à Delphes et conservée dans le trésor de ce temple ; c'est un disque d'or indien avec cette inscription :

BACCHUS FILS DE SÉMÉLÉ ET DE JUPITER  
DE RETOUR DE L'INDE  
À APOLLON DE DELPHES.

Les Indiens du Caucase et du fleuve Cophène affirment que Bacchus vint d'Assyrie, et qu'il savait toute l'histoire du Thébain ; ceux qui occupent le pays compris entre l'Indus et l'Hydraote, et toutes les contrées qui s'étendent au-delà jusqu'au Gange, disent que Bacchus était fils du fleuve Indus, que le Thébain fut son élève et que c'est de lui qu'il apprit à se servir du thyrses et à célébrer des orgies ; ils ajoutent que ce dernier se disait fils de Jupiter, qu'il prétendait avoir été gardé vivant dans la cuisse de son père pendant tout le temps que dure ordinairement la gestation, et avoir reçu de lui en présent le mont Méros<sup>68</sup>, voisin de Nysa ; enfin, selon eux, le mont Nysa aurait été planté de vignes par des Thébains qui auraient apporté des ceps de leur patrie, et c'est sur cette montagne qu'Alexandre aurait exécuté les orgies bachiques. D'un autre côté, les habitants du mont Nysa nient qu'Alexandre y soit monté. D'après eux, il l'aurait d'abord voulu, poussé par son amour de la gloire et par son goût pour les traditions antiques, mais

---

<sup>68</sup> Ce mot, en grec, signifie *cuisse*.

ensuite il aurait craint que les Macédoniens, retrouvant des vigiles après avoir été si longtemps sans en voir, ne vinssent à regretter celles de la patrie ou à désirer du vin, eux qui ne buvaient plus que de l'eau ; aussi serait-il passé ô quelque distance du mont Nysa, après avoir adressé des prières à Bacchus, et lui avoir offert un sacrifice au pied de la montagne. En parlant ainsi, je sais bien que je vais déplaire à quelques personnes ; car les relations des compagnons d'Alexandre sont menteuses sur ce point comme sur bien d'autres. Mais avant tout il me faut respecter la vérité. Si les auteurs de ces relations avaient pensé comme moi, ils n'auraient pas privé Alexandre d'une partie de sa gloire, car, être monté sur le Nysa et y avoir célébré des orgies, comme ils le prétendent, n'est-ce pas là un acte moins grand que de s'être abstenu d'y mettre le pied, afin de contenir son armée ?

X. La roche Aorne<sup>69</sup> n'est pas éloignée du mont Nysa. Damis dit ne l'avoir pas vue. C'est qu'elle est à quelque distance de la route, et que le guide craignit de s'écarter si peu que ce fût du droit chemin. Damis rapporte du moins ce qu'on lui en dit ; cette roche fut prise par Alexandre ; et on l'appelle Aorne, non à cause de sa hauteur, qui est de quinze stades (car les oiseaux sacrés volent encore plus haut), mais parce qu'il y a, dit-on, au sommet une crevasse où sont attirés tous les oiseaux qui volent au-dessus d'elle, comme on en voit une à Athènes dans l'espace qui s'étend au-devant du Parthénon, et dans plusieurs

---

<sup>69</sup> Ce mot, en grec, signifie *sans oiseau*.

endroits de la Phrygie et de la Lydie : voilà pourquoi cette roche est nommée Aorne, et comment elle justifie ce nom.XI. Comme ils continuaient leur route vers l'Indus, ils rencontrèrent un enfant de treize ans environ, monté sur un éléphant et battant cet animal. Cela les surprit. « Damis, dit Apollonius, quel est le devoir d'un bon cavalier ? N'est-ce pas, tandis qu'il est à cheval, de se rendre maître de sa monture, de la diriger avec la bride, de la retenir quand elle s'emporte, et de prendre garde qu'elle ne tombe dans quelque fossé, dans quelque trou, dans quelque bas-fond, lorsqu'il passe par un marais ou un endroit bourbeux ?

— Ne demanderons-nous rien de plus à un bon cavalier

— Il faut encore qu'à une montée, il lâche les rênes à son cheval, qu'à une descente, au contraire, il les resserre, il les ramène à lui ; qu'il lui caresse quelquefois les oreilles et la crinière, et ne se serve pas toujours du fouet. Voilà, selon moi, ce que doit faire le bon cavalier, et j'applaudirais à un homme qui monterait à cheval de cette manière.

— Et que doit faire le cavalier qui monte un cheval de guerre, et qui combat ?

— Les mêmes choses, Apollonius ; mais il doit de plus frapper l'ennemi, parer ses coups, pousser en avant, se retirer, faire une charge, accoutumer son cheval à ne pas s'effrayer du bruit des boucliers, de l'éclat des casques, des accents du clairon, ni des cris des combattants. Voilà, si je ne me trompe, en quoi consiste l'art de combattre à cheval.

— Et que direz-vous de cet enfant qui monte un éléphant ?

— Je le trouve beaucoup plus admirable que le cavalier dont nous parlions tout à l'heure ; en effet qu'un si petit être soit placé sur un si gros animal, qu'il le dirige avec cet aiguillon que vous le voyez lancer sur cette bête comme une ancre, qu'il ne s'effraye ni de la vue de cet animal, ni de sa hauteur, ni de sa force, cela tient du prodige, et je n'y eusse pas cru moi-même, par Minerve, si un autre me l'avait dit.

— Et combien donneriez-vous pour avoir cet enfant, si l'on voulait vous le vendre ?

— Par Jupiter, je donnerais tout ce que je possède. Car se tenir assis, après être monté à l'assaut de cette espèce de forteresse, et commander à l'animal le plus monstrueux de tous ceux que nourrit la terre, c'est là, selon moi, la marque d'une nature généreuse et rare.

— Mais que feriez-vous de ce garçon, si vous n'achetiez en même temps l'éléphant ?

— Je le mettrais à la tête de ma maison et de mes serviteurs, et il leur commanderait bien mieux que moi.

— Vous n'êtes donc pas capable de commander chez vous ?

— Autant que vous, Apollonius ; et la preuve, c'est que j'ai abandonné ma maison, et que me voici par voies et par chemins, comme vous, cherchant à m'instruire et à voir ce qui se passe dans les pays étrangers.

— Je suppose que vous ayez acheté cet enfant, et

que vous ayez deux chevaux, un cheval de course et un cheval de guerre ; le chargeriez-vous des deux ?

— Peut-être ne le chargerais-je que du cheval de course, car je vois souvent des enfants sur ces sortes de chevaux. Mais comment pourrait-il monter un cheval de guerre et le mener au combat ? Il ne pourrait, comme les cavaliers, porter le bouclier, le casque et la cuirasse. Et la lance, comment pourrait-il la manier, cet enfant qui serait embarrassé pour lancer une flèche ou un javelot, ce garçon qui balbutie encore, si je ne me trompe ?

— Concluez-en, mon cher Damis, que ce qui gouverne cet éléphant et le conduit, c'est autre chose que cet enfant, qui excite votre admiration, et que vous êtes tout près d'adorer.

— Et quelle peut donc être cette autre chose, Apollonius ? Car, sur l'éléphant, je ne vois que cet enfant, et rien de plus.

— Cet animal est de tous le plus docile ; et lorsqu'une fois il a appris à obéir à l'homme, il souffre tout de l'homme, et il se fait à toutes ses volontés ; il aime à recevoir sa nourriture de la main de l'homme, comme font les petits chiens ; il le flatte de sa trompe, souffre qu'il mette sa tête dans sa gueule, et la tient ouverte autant de temps qu'il plaît à l'homme, ainsi que nous l'avons vu chez les nomades. On dit que la nuit il lui arrive de déplorer sa servitude, non pas avec son cri habituel, mais avec une voix triste et lugubre ; et que, si l'homme survient tandis qu'il se plaint ainsi, l'éléphant se tait, comme par pudeur. C'est donc cet animal, Damis, qui se gouverne lui-même ; c'est sa

nature docile qui le conduit, bien plutôt que celui qui le monte et le dirige.»

XII. Arrivés à l'Indus, nos voyageurs virent, disent-ils, un troupeau d'éléphants qui traversaient le fleuve ; et on leur dit que, parmi les éléphants, les uns vivent dans les marais, les autres dans les montagnes, d'autres dans les plaines. On les prend pour la guerre ; à la guerre, ils portent des tours qui peuvent contenir jusqu'à dix et quinze Indiens ; de ces tours, les Indiens lancent des flèches et des javelots comme du haut des murailles d'une ville. L'éléphant lui-même se sert de sa trompe comme d'une main pour lancer, lui aussi, des javelots. Autant l'éléphant de Libye surpasse en hauteur les chevaux niséens, autant l'éléphant de l'Inde surpasse celui de Libye. Quant à la longévité des éléphants, plusieurs en ont parlé ; mais nos voyageurs nous affirment avoir vu dans Taxiles, la plus grande des villes de l'Inde, un éléphant que les habitants de ce pays couvraient de parfums et de bandelettes : c'était un des éléphants qui avaient combattu pour Porus contre Alexandre, et qu'Alexandre, par considération pour son ardeur au combat, avait consacré au Soleil. Il avait autour des dents ou des cornes, comme vous voudrez dire, des colliers d'or, avec une inscription en lettres grecques contenant ces mots :

ALEXANDRE FILS DE JUPITER  
CONSACRÉ AJAX AU SOLEIL.

Il avait donné un grand nom à cet éléphant, à cause du grand cas qu'il faisait de cet animal. Les indigènes

calculaient que trois cent cinquante ans s'étaient écoulés depuis le combat ; encore ne comptaient-ils pas l'âge de l'éléphant au moment de la bataille.

XIII. Le roi de Libye, Juba <sup>70</sup>, dit que les Libyens en étaient venus aux mains autrefois, montés sur des éléphants, dont les uns avaient une tour gravée sur les dents, les autres n'avaient rien ; à la tombée de la nuit, les éléphants marqués d'une tour, ayant eu le dessous, s'enfuirent sur le mont Atlas, et Juba prit l'un d'entre eux quatre cents ans après ; la marque qu'il avait sur les dents était encore parfaitement visible, et le temps ne l'avait pas effacée. Le même Juba prétend que ce qu'on appelle les dents des éléphants sont des cornes, parce qu'elles leur sortent à l'origine des tempes, qu'elles sont fort éloignées des dents véritables <sup>71</sup>, qu'elles restent comme elles sont venues, et ne tombent pas, comme les dents, pour repousser ensuite. Je ne saurais admettre ces raisons. Si les cornes ne tombent pas à tous les animaux, elles tombent aux cerfs et repoussent ; quant aux dents, elles doivent toutes chez l'homme tomber et repousser, mais aucun autre animal ne perd naturellement les défenses ou les dents canines, ou, s'il vient à les perdre, elles ne lui reviennent guère ; car ce sont autant d'armes dont la nature a muni les mâchoires. Ce n'est pas tout : les cornes dessinent

---

<sup>70</sup> Juba n'était pas roi de Libye, mais de Mauritanie. Il avait écrit des *Mémoires*, aujourd'hui perdus. (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.)

<sup>71</sup> Nous préférons la leçon d'Olarius à celle de l'édition Didot (Westermann), qui signifie : « ils ne les aiguisent contre rien. »



chaque année un cercle à leur racine, comme on peut l'observer chez les chèvres, les moutons et les bœufs, tandis que les dents naissent parfaitement lisses, et, si elles ne subissent aucune mutilation, elles restent telles ; car elles tiennent de la pierre par leur matière et leurs conditions d'existence. De plus, les cornes ne se trouvent que sur la tête des animaux qui ont l'ongle fendu ; or l'éléphant a, pour ainsi dire, cinq doigts, et la plante des pieds fendue en plusieurs endroits, laquelle, n'étant pas unie en un sabot, est toujours souple et comme humide. Ajoutez que la nature, qui donne des os creux à toutes les bêtes à cornes, leur donne aussi des cornes creuses tandis que les dents des éléphants sont partout également pleines, à part la petite alvéole qui sillonne le milieu des dents. Les éléphants de marais ont les dents livides, poreuses et difficiles à travailler ; elles ont en plusieurs endroits des creux, ou encore des nœuds qui ne cèdent guère à l'industrie de l'ouvrier. Les dents des éléphants des montagnes sont plus petites, mais elles sont assez blanches et rien n'y contrarie le travail. Les plus belles dents sont celles des éléphants de plaine ; elles sont très grandes, très blanches, faciles à travailler, et l'ouvrier en fait tout ce qu'il veut.

Faut-il maintenant dire quelques mots sur le naturel des éléphants ? Ceux qui sont pris dans les marais sont, d'après les Indiens, stupides et obtus ; ceux des montagnes sont méchants et peu sûrs, et l'homme ne peut se fier à eux, à moins qu'ils n'aient besoin de lui. Il paraît, au contraire, que les éléphants de plaine sont bons, dociles, et portés à l'imitation. On leur

fait tracer des lettres ; ils dansent au son de la flûte, battent la mesure, et se meuvent en cadence.

XIV. Un jour Apollonius vit trente éléphants en train de traverser l'Indus, sous la conduite du plus petit d'en eux ; les plus grands portaient leurs petits sur les dents qui avancent, et les retenaient avec leurs trompes comme avec des cordes.

« Chose étrange, Damis, que ces animaux fassent ces choses sans que personne le leur ait indiqué, qu'ils le fassent d'eux-mêmes, par une sorte d'intelligence naturelle ! Voyez-vous comme ils portent leurs petits après les avoir attachés, comme font les hommes de peine qui portent un fardeau ?

— Je le vois, Apollonius, et j'admire comme tout ce qu'ils font est sage et intelligent. Que devient donc la sottise discussion qui s'est engagée sur ce point : l'affection des parents pour leurs enfants est-elle naturelle ou non ? Voici des éléphants qui nous crient que c'est un instinct de la nature. À coup sûr, ce ne sont pas les hommes qui le leur ont appris, entre autres choses, car ceux-ci ne vivent pas encore dans la compagnie des hommes ; mais c'est bien naturellement qu'ils aiment leurs petits, qu'ils en prennent soin et qu'ils les élèvent. — Vous n'avez pas besoin, Damis, de parler des éléphants ; car c'est, selon moi, le premier animal après l'homme pour l'intelligence et la prudence. Mieux vaut penser aux ours, les plus féroces des animaux, qui font tout pour leurs petits ; aux loups, ces bêtes toujours avides de carnage, dont la femelle garde ce qu'elle a enfanté, et dont le mâle

lui apporte tout ce qu'il faut pour la nourrir et nourrir sa portée ; ou bien encore aux panthères, que leur tempérament chaud porte à désirer de devenir mères, et qui alors veulent commander aux mâles, et suivre tous leurs caprices, ce à quoi consentent les mâles par amour pour leurs petits. Savez-vous ce qu'on dit des lionnes ? Elles se font aimer des léopards, et les reçoivent dans les couches des lions ; puis, quand elles sont sur le point de mettre bas, elles s'enfuient vers les montagnes et vers les demeures des léopards ; alors, elles font des petits tachetés, et pour cette raison les cachent, et ne leur donnent la mamelle que dans les profondeurs les plus secrètes des bois, faisant semblant de s'absenter pour la chasse ; mais si les lions viennent à découvrir ces petits, ils les déchirent et les mettent à mort comme des bâtards. Vous devez vous rappeler, parmi les lions d'Homère, celui qui, à cause de ses petits, lance des regards terribles et ramasse ses forces pour le combat<sup>72</sup>. Et le tigre, cet animal si cruel ! voici ce qu'on dit de sa femelle dans cette contrée. Elle va sur le rivage de la mer Érythrée, et presque jusqu'au bord des vaisseaux pour redemander ses petits : si on les lui rend, elle se retire pleine de joie ; si on les emporte, elle pousse des gémissements sur le rivage, et quelquefois y expire. Qui ne connaît l'instinct des oiseaux ? Les aigles et les cigognes ne font jamais leurs nids sans mettre d'abord les uns de la *Pierre d'aigle*<sup>73</sup>, les autres de la pierre lychnite, pour rendre leurs œufs

---

<sup>72</sup> Voyez l'*Illiade*, liv. XVII, v. 133 et suiv.

<sup>73</sup> Voyez Pline, *Histoire naturelle*, XXXVII, 1.

féconds, ou pour écarter les serpents. Jetons les yeux sur les poissons. Nous ne nous étonnerons pas de voir les dauphins très attachés à leurs petits, car ils sont naturellement bons. Mais les baleines, les phoques, et tous les poissons qui mettent au monde des petits vivants, ne nous étonneront-ils pas davantage ? Que dire, par exemple, de la femelle d'un phoque, que j'ai vue à Égées, et qu'on gardait pour la pêche ? elle fut si affligée de la mort d'un petit qu'elle avait mis bas dans sa prison, que, bien qu'appartenant à une race d'animaux très vorace, elle refusa pendant trois jours toute nourriture. Que dire de la baleine, qui cache ses petits dans les profondeurs de sa gorge lorsqu'elle fuit devant un danger supérieur à ses forces ? On a vu une vipère lécher et polir avec la langue les petits serpents qu'elle venait de faire. Car, Damis, nous ne devons pas ajouter foi à cet absurde conte, d'après lequel les serpents naîtraient sans mère : la nature s'y oppose, et l'expérience le réfute. »

Damis lui répondit : « Vous êtes donc d'avis d'applaudir à ce vers qu'Euripide prête à son Andromaque : "Pour tous les hommes, les enfants c'est la vie." »

— Oui, certes, j'y applaudis. Car voilà qui est parler d'une manière sage et divine. Cependant, il aurait mieux dit encore, et dit plus vrai, s'il avait parlé de tous les animaux.

— On dirait, Apollonius, que vous voulez corriger le vers d'Euripide, et dire : "Pour tous les animaux, les enfants c'est la vie." Et en cela, je pense comme vous, car ainsi le vers a plus de sens. »

XV. « Mais j'ai une question à vous adresser. Est-ce que nous ne disions pas, au commencement de notre entretien, que les éléphants montrent dans ce qu'ils font de l'intelligence et de la prudence ?

— Et nous n'avions pas tort de le dire, Damis. Car, si cet animal n'était gouverné par la raison, il ne pourrait subsister, non plus que les nations chez lesquelles il se trouve. Alors, pourquoi traversent-ils le fleuve d'une manière si imprudente et si dangereuse pour eux ? C'est le plus petit qui les guide ; ensuite vient un éléphant un peu plus grand, puis un plus grand encore, et ce sont tous les plus grands qui ferment la marche. Ils auraient dû suivre l'ordre contraire : c'était aux plus grands de marcher les premiers, et de faire aux autres un rempart de leur corps.

— Mais, Damis, d'abord ils ont l'air de fuir des hommes qui les poursuivent, et que sans doute nous trouverons bientôt, suivant leurs traces. C'est donc leur arrière-garde qu'ils devaient de préférence fortifier contre les ennemis comme cela se fait à la guerre ; et voilà une tactique qui a fait honneur à ces animaux, n'est-il pas vrai ? Et quant au passage, si les plus grands marchaient les premiers, cela ne serait pas le moyen de connaître la profondeur de l'eau, et de savoir si tous peuvent passer : les plus grands pourraient bien trouver le passage praticable et facile ; mais pour les autres, il pourrait être difficile et même impraticable, parce que leur taille ne les élèverait pas au-dessus de l'eau ; au contraire, là où le plus petit a passé, il est évident que les autres passeront sans la moindre difficulté. D'ailleurs, si les grands marchaient les premiers, ils creuseraient encore le lit du

fleuve pour les petits ; car le poids de telles masses et la largeur de leurs pieds doivent nécessairement affaisser le limon et faire des trous. Le passage des petits ne peut nuire à celui des grands, parce qu'ils font des creux bien moins profonds<sup>74</sup>.»

XVI. J'ajouterai, d'après les Mémoires du roi Juba, que les éléphants, lorsqu'on leur fait la chasse, se prêtent secours les uns aux autres, qu'ils prennent la défense de celui qui échappe aux mains des hommes, qu'après avoir réussi le leur arracher, ils pansent ses plaies avec des larmes d'aloès, et le soignent comme des médecins. C'est ainsi qu'Apollonius et Damis dissertaient sur tous les sujets qui leur paraissaient dignes d'attirer leur attention.

XVII. Néarque<sup>75</sup> et Pythagore<sup>76</sup> disent que la rivière Acésine<sup>77</sup> se jette dans l'Indus, et qu'elle nourrit des serpents longs de soixante-dix coudées. Nos voyageurs confirment cette relation, que je remets au moment où je parlerai de la chasse des dragons, racontée par Damis. Une fois arrivés sur les rives de l'Indus, et sur le point de traverser ce fleuve, ils

---

<sup>74</sup> Voyez la même remarque dans Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 5.

<sup>75</sup> C'est le commandant de la flotte d'Alexandre II avait écrit un livre sur l'Inde, livre dont Arrien s'est beaucoup servi pour le sien.

<sup>76</sup> Il est probablement fait allusion ici à quelque livre apocryphe sur l'Inde, mis sous le nom de Pythagore.

<sup>77</sup> On retrouvera les mêmes détails sur la rivière Acésine dans l'*Histoire naturelle* de Pline (VI, 20).

demandèrent au Babylonien s'il savait quelque chose sur le passage de ce fleuve. Celui-ci leur répondit qu'il n'était jamais allé sur ce fleuve et qu'il ignorait absolument à partir de quel endroit il était navigable.

« Et pourquoi, lui dirent-ils, n'avez-vous pas loué un guide ?

— Parce que j'en ai un sous la main. »

Et en même temps il leur montra une lettre du roi qui devait y pourvoir. Grande fut, nous disent-ils, leur admiration pour la bonté prévoyante de Vardane. Cette lettre était adressée au satrape préposé à l'Indus ; ce satrape n'était pas un des sujets de Vardane, mais il avait reçu de lui quelques grâces. Le roi lui rappelait ces grâces, lui disant qu'il ne lui demandait pas de les reconnaître (car il n'était pas dans ses habitudes de réclamer service pour service), mais qu'il se considérerait au contraire comme son obligé, s'il accueillait Apollonius et lui donnait les moyens d'aller où il désirait. Il avait de plus donné de l'or au guide, pour le remettre au philosophe, s'il le voyait en avoir besoin, et pour éviter qu'il ne fût obligé de recourir à d'autres mains. L'Indien, ayant reçu la lettre du roi, se déclara fort honoré, et assura qu'il aurait autant d'égards pour Apollonius que s'il lui était recommandé par le roi de l'Inde lui-même. Il le fit monter sur son vaisseau de satrape, et lui donna d'autres barques pour porter ses chameaux, et un guide pour le conduire par tout le pays que borne l'Hydraote. Enfin, il écrivit à son roi pour l'engager à ne pas être moins généreux que Vardane envers un homme divin, qui venait de Grèce.

XVIII. Ils traversèrent ainsi l'Indus, qui a quarante stades de large, et voici ce qu'ils rapportent de ce fleuve. L'Indus prend sa source au mont Caucase ; dès le commencement de son cours, il est plus large que tous les fleuves d'Asie, et, à mesure qu'il s'avance, il reçoit les eaux de plusieurs rivières navigables. Comme le Nil, il inonde ses rives, couvre la terre d'une couche de limon, et donne aux Indiens la faculté d'ensemencer leurs champs à la manière des Égyptiens. Pour les neiges de l'Éthiopie et des monts Catadupes<sup>78</sup>, je ne veux pas y contredire, à cause des autorités qui en témoignent cependant je n'accède point à ces relations, en songeant que l'Indus fait comme le Nil, sans qu'il y ait de neiges dans la contrée d'où il descend. Je me dis d'ailleurs que Dieu a mis aux deux extrémités de la terre les Indiens et les Éthiopiens, et qu'il a voulu qu'il y eût des hommes noirs à l'orient et à l'occident : or, comment cela pourrait-il être si, dans ces pays, la chaleur ne se faisait sentir même pendant l'hiver ? Et une terre que le soleil échauffe toute l'année, comment supposer qu'il y tombe de la neige, et que cette neige, grossissant les rivières de ce pays, les fait sortir de leur lit ? Dira-t-on que la neige peut tomber dans des pays ainsi exposés au soleil ? Mais comment formerait-elle une telle mer ? comment suffirait-elle à un fleuve qui submerge l'Égypte ?

XIX. Comme ils traversaient l'Indus, nos voyageurs rencontrèrent, nous disent-ils, comme ceux qui naviguent sur le Nil, beaucoup de croco-

---

<sup>78</sup> Ce mot, en grec, signifie *cascade, cataracte*.



diles et d'hippopotames ; ils virent sur ce fleuve des fleurs semblables à celles du Nil. La température de l'Inde est chaude en hiver, étouffante en été. La Divinité a fort sagement remédié aux inconvénients que pourrait avoir cette chaleur, par les pluies fréquentes qu'elle fait tomber en ce pays. Les Indiens leur dirent que le roi vient sur les bords de l'Indus, à l'époque où il est gonflé, et qu'il sacrifie à ce fleuve des taureaux et des chevaux noirs (en effet, les Indiens estiment moins le blanc que le noir, sans doute à cause de leur couleur) ; puis il jette dans l'Indus une mesure d'or semblable à celle qui sert à mesurer le blé : pourquoi le roi jette-t-il cette mesure ? C'est une pratique dont les Indiens ne comprennent pas le sens nos voyageurs supposent que c'est une manière de demander soit l'abondance des fruits de la terre, qui sont ainsi mesurés par les cultivateurs, soit la juste proportion des eaux, dont la masse trop forte inonderait tout le pays.

XX. Quand ils eurent traversé le fleuve, le guide que le satrape leur avait donné les conduisit directement à Taxiles, où était le palais du roi de l'Inde. Les habitants du pays au-delà de l'Indus ont des habits faits avec le lin que leur fournit leur terre ; ils portent des chaussures en écorce d'arbre, et, lorsqu'il pleut, un chapeau. Les Indiens d'une condition élevée ont des vêtements de bysse ; le bysse vient d'un arbre dont la partie inférieure ressemble à celle du peuplier, et les feuilles à celles du saule. Apollonius vit avec plaisir le bysse, parce que sa couleur rousse était celle de la robe qu'il portait. Le bysse est porté

en Égypte, où l'on s'en sert pour plusieurs costumes sacrés. La ville de Taxiles est grande comme Ninive, mais elle a des murs d'une hauteur et d'une largeur modérée comme ceux des villes grecques : c'est la capitale où a régné Porus. Au-devant des murs, nos voyageurs virent un temple de presque cent pieds, bâti de porphyre, entouré de colonnes. Le sanctuaire était petit, en proportion d'un temple si vaste, mais il était d'une beauté remarquable : à chaque muraille on voyait attachées des plaques d'airain où étaient représentés les exploits de Porus et d'Alexandre. Les éléphants, les chevaux, les soldats, les casques, les boucliers étaient en orichalque, en argent, en or, en airain noir ; les lances, les javelots, les épées étaient en fer. On y remarquait tous les caractères des chefs-d'œuvre de Zeuxis, de Polygnote et d'Euphranor<sup>79</sup> : harmonieuse distribution des ombres, vie des figures, science du relief et des enfoncements, tout cela se retrouvait dans ces sculptures, où le mélange des métaux produisait tous les effets des couleurs. Ces sculptures témoignent d'ailleurs de la douceur de Porus : c'est ce roi qui les a fait poser après la mort d'Alexandre, et cependant l'on y voit le Macédonien vainqueur, relevant Porus blessé et lui rendant l'Inde qu'il vient de subjuguier. On dit que Porus pleura en apprenant la mort d'Alexandre, et que, non seulement il le regretta comme un roi généreux et magnanime, mais que, de son vivant, même après qu'il eut quitté l'Inde et malgré l'autorisation qu'il avait reçue de lui,

---

<sup>79</sup> Zeuxis, Polygnote et Euphranor, peintres grecs qui appartiennent tous les trois au siècle de Périclès.

il ne fit rien en qualité de roi, ne donna aucun ordre aux Indiens en son nom, usa de son pouvoir comme le plus modéré des satrapes, et ne négligea rien pour témoigner sa reconnaissance à Alexandre.

XXI. Mon sujet ne me permet pas de passer sous silence ce qu'on rapporte de ce Porus. Comme Alexandre allait traverser l'Indus et que quelques-uns des amis de Porus lui conseillaient de faire alliance avec les peuplades qui habitent au-delà de l'Hyphase et du Gange, assurant qu'Alexandre n'oserait jamais entreprendre la guerre contre tous les Indiens réunis, Porus répondit : « Si mes sujets sont tels que, pour me sauver, j'aie besoin d'alliés, je préfère ne pas régner. » Comme on lui annonçait la captivité de Darius, il dit : « C'est un roi, ce n'est pas un homme qu'a pris Alexandre. » L'esclave qui avait apprêté l'éléphant sur lequel Porus devait aller au combat lui ayant dit : « Voici celui qui vous conduira. » Porus répondit : « C'est moi qui le conduirai, pour peu que je me ressemble à moi-même. » On l'invitait à sacrifier au fleuve, pour qu'il ne reçût pas les bateaux qui devaient transporter les Macédoniens et ne laissât point traverser Alexandre.

« Il ne convient pas, dit-il, à des hommes qui portent des armes, de prier pour écarter un danger. » Après la bataille, dans laquelle Alexandre même jugea que Porus était un homme divin, un être d'une nature supérieure à celle des autres mortels, un de ses parents lui dit :

« Si, après le passage d'Alexandre, vous aviez voulu

courber le genou devant lui, vous n'auriez pas été cause de cette défaite, de la mort de tant d'Indiens et de votre propre blessure.

— Je sais, répondit Porus, qu'Alexandre aime la gloire ; et je me suis dit que, si je pliais le genou devant lui, il me considérerait comme un esclave, si je combattais, il me traiterait en roi. J'ai mieux aimé m'attirer l'admiration que la pitié, et j'ai bien fait : car en me montrant tel que m'a vu Alexandre, j'ai en un jour tout perdu et tout regagné. »

Tel était, selon les historiens, ce roi de l'Inde. On ajoute qu'il était le plus bel homme de son pays, qu'il était d'une taille telle qu'on n'avait pas vu d'homme semblable depuis les héros de la guerre de Troie, et qu'il était très jeune lorsqu'il combattit Alexandre.

XXII. Apollonius resta quelque temps dans le sanctuaire, attendant qu'on eût annoncé au roi qu'il lui venait des hôtes. Pendant ce temps il dit à Damis :

« Croyez-vous qu'il y ait un art de peindre ?

— Oui, s'il y a une vérité.

— Et que fait cet art ?

— Il mêle les couleurs entre elles, le bleu avec le vert, le blanc avec le noir, le rouge avec le gris.

— Et pourquoi les peintres font-ils ce mélange ? est-ce seulement pour donner à leurs tableaux de l'éclat, comme font les femmes qui se fardent ?

— C'est pour mieux imiter, pour mieux reproduire, par exemple, un chien, un cheval, un homme, un vaisseau et tout ce qu'éclaire le Soleil. La peinture

va même jusqu'à représenter le Soleil, tantôt monté sur ses quatre chevaux, comme on dit qu'il apparaît ici, tantôt embrasant le ciel de ses rayons, et colorant l'éther et les demeures des Dieux.

— La peinture est donc l'art d'imiter ?

— Pas autre chose. Si elle n'était pas cela, elle ne ferait qu'un ridicule amas de couleurs assemblées au hasard.

— Ce que nous voyons dans le ciel, alors que les nuages, se séparant, forment des centaures, des chimères, et même, par Jupiter, des loups et des chevaux, ne sont-ce pas là des œuvres d'imitation ?

— Apparemment.

— Dieu est donc peintre, Damis ? il quitte donc le char ailé sur lequel il s'en va réglant toutes les choses divines et humaines, pour s'amuser à peindre des bagatelles, comme des enfants sur le sable ? »

Damis rougit en voyant à quelle absurde conséquence aboutissait sa proposition. Cependant, Apollonius ne le reprit point avec dédain, car il n'avait rien d'amer dans la discussion.

« Ne voulez-vous pas dire plutôt, Damis, que ces nuages courent au hasard à travers le ciel, sans rien représenter, du moins sans que Dieu en ait voulu faire des images, et que c'est nous, portés comme nous sommes à l'imitation, qui imaginons et créons ces images ?

— C'est plutôt cela, Apollonius : c'est bien plus vraisemblable et plus conforme à la raison.

— Il y a donc deux imitations, Damis, l'une qui

consiste à représenter les objets à la fois avec l'esprit et avec la main, c'est la peinture ; l'autre par laquelle l'esprit seul les représente ?

— Il n'y en a pas deux, dit Damis : il n'y en a qu'une, laquelle est complète et s'appelle la peinture ; c'est celle qui peut représenter les objets à la fois avec l'esprit et avec la main. L'autre n'est qu'une partie de celle-ci : c'est par elle que, sans être peintre, on conçoit et l'on se représente des figures ; mais on serait incapable de le tracer avec la main.

— Est-ce parce que l'on est manchot ou estropié ?

— Nullement, mais parce que l'on n'a jamais touché ni crayon, ni pinceau, ni couleurs, et qu'on n'a pas étudié la peinture.

— Donc, Damis, nous sommes d'accord sur ce point que le génie de l'imitation vient de la nature, et la peinture, de l'art. Ce que nous avons dit pourrait de même s'appliquer la sculpture. La peinture elle-même n'est pas toute, selon vous, je pense, dans le mélange des couleurs : car une seule couleur suffisait aux peintres anciens ; ce n'est que plus tard qu'on en a employé quatre, puis un plus grand nombre. D'ailleurs, un dessin où sont marqués l'ombre et la lumière, même sans l'emploi de couleurs, n'est-ce pas de la peinture ? Dans de tels dessins, en effet, on voit la ressemblance, la figure, le caractère, la modestie ou la hardiesse : cependant, la couleur y fait défaut, le teint n'y est pas représenté, ni le luisant de la chevelure ou de la barbe ; avec une seule et même teinte le basané et le blanc se trouvent figurés. Par exemple, n'employons que le blanc pour peindre cet

Indien, il paraîtra cependant noir : le nez camard, les cheveux crépus, les joues avancées et une certaine expression dans les yeux, tout cela noircit les traits que l'on voit blancs et représente un Indien à tout œil un peu exercé. Aussi dirais-je volontiers que celui qui regarde un tableau doit avoir lui aussi, la faculté d'imiter. On ne saurait, en effet, accorder des éloges à une peinture figurant un cheval ou un taureau, si l'on ne se représente l'animal ainsi peint. Pas moyen d'admirer l'*Ajax furieux* de Timomaque<sup>80</sup>, si on ne le voit en esprit, après le massacre des troupeaux de Troie, assis, désespéré, tout plein de la pensée du suicide ? Quant à ces bas-reliefs de Porus, nous ne les classerons exclusivement ni parmi les sculptures, car on les dirait peints, ni parmi les peintures, car ils sont en métal ; mais nous dirons que leur auteur était à la fois un peintre et un sculpteur. Il me fait penser au Vulcain d'Homère, et son œuvre me rappelle le bouclier d'Achille : là aussi l'on voit des hommes qui tuent et des hommes qui meurent, et l'airain représente une terre ensanglantée<sup>81</sup>. »

XXIII. Comme Apollonius se livrait à ces considérations, des messagers du roi arrivèrent avec un interprète. On lui dit que le roi lui donnait l'hospitalité pour trois jours, les lois ne permettant pas aux étrangers de demeurer plus longtemps dans la ville, et on le conduisit au palais. J'ai dit comment sont

---

<sup>80</sup> Peintre grec, contemporain de César. (Voyez Pline, *Histoire naturelle*, XXXV, II.)

<sup>81</sup> Voyez l'*Illiade*, chant XVIII.

construites les murailles de Taxiles ; nos voyageurs nous apprennent qu'elle est irrégulièrement bâtie, et coupée de rues étroites comme celles d'Athènes ; elle est ornée d'édifices qui, du dehors, paraissent n'avoir qu'un étage, mais qui, lorsqu'on y entre, offrent des constructions souterraines égales à celles qui dépassent le sol.

XXIV. Ils virent, dans le temple du Soleil, l'éléphant Ajax<sup>82</sup> consacré à ce Dieu, et les statues d'Alexandre et de Porus, qui étaient en bronze doré. Les murs du temple étaient en pierres rouges enrichies d'ornements d'or qui étincelaient comme les rayons du soleil. L'image même du Dieu est faite de pierres précieuses assemblées d'une manière symbolique, selon l'usage des Barbares.

XXV. Dans le palais il ne s'offrit à leurs regards ni architecture splendide, ni soldats, ni gardes, mais, comme dans toutes les maisons riches, un certain nombre de serviteurs : trois ou quatre personnes attendaient audience. Ils préférèrent cette simplicité au faste de Babylone, et leur surprise augmenta lorsqu'ils pénétrèrent dans l'intérieur : la même sévérité régnait partout dans les appartements, dans les portiques, dans le palais tout entier.

XXVI. Tout d'abord, Apollonius considéra le roi de l'Inde comme un philosophe, et il lui fit dire

---

<sup>82</sup> Voyez plus haut, l. II, XII.



par l'interprète : « Je suis heureux, ô roi, de voir en vous un philosophe.

— Et moi, je suis plus heureux encore de vous donner de moi une telle opinion.

— Est-ce là un effet des institutions de votre pays, ou bien est-ce vous qui avez ramené à cette modestie la royauté ?

— Nos lois prescrivent la modération, et je fais plus que n'exigent nos lois. J'ai beaucoup d'hommes à mon service, mais un petit nombre me suffit : je considère la plus grande partie de ce que je possède comme appartenant à mes amis. Je vous félicite de vos richesses, si votre or et votre argent vous servent à vous faire des amis qui puissent vous rendre de nombreux et signalés services.

— Je fais part de mes trésors même à mes ennemis : en effet, les Barbares qui occupent nos frontières, avec lesquels nous avons toujours quelques démêlés et qui sont toujours prêts à faire des incursions sur notre territoire, je les contiens par mes richesses sur les limites de mon empire, pour lequel ils sont comme une avant-garde : ils n'y entrent pas, et n'y laissent pas entrer les Barbares farouches qui sont leurs voisins. »

Apollonius lui demanda si Porus aussi avait payé tribut à ces peuples. Le roi répondit : « Porus aimait la guerre, moi la paix. » Ces discours achevaient de lui concilier Apollonius, qui conçut tant d'estime pour ce roi, que plus tard, reprochant à Euphrate de ne pas se conduire en philosophe, il lui disait : « Respectons au moins l'Indien Phraote. » Tel était le nom de ce roi. D'un autre côté, un satrape, qui avait reçu de Phraote

d'éclatantes marques de sa faveur, ayant voulu lui offrir une mitre d'or enrichie de pierreries de diverses couleurs, le roi répondit : « Quand même je serais de ceux qui tiennent à de telles choses, je les refuserais et je les arracherais de ma tête, maintenant que j'ai fait la connaissance d'Apollonius : mais moi qui n'ai jamais porté de tels ornements, comment le ferais-je maintenant sans souci de mon hôte, sans souci de moi-même ? »

Apollonius l'interrogea encore sur son régime de vie. « Je bois du vin autant qu'il en faut pour offrir une libation au soleil : quand je chasse, le gibier est pour ceux qui m'ont suivi, il me suffit d'avoir pris de l'exercice. Je me nourris de légumes, de moelle de palmier, de dattes et de toutes les productions de mon jardin qu'arrose l'Indus. Je tire en grande partie ma nourriture des arbres que je cultive moi-même. » Ces paroles transportaient de joie Apollonius, qui regardait souvent Damis.

XXVII. Quand ils eurent parlé quelque temps de la route qui conduisait chez les Brahmanes, le roi fit mettre au nombre de ses hôtes le guide qui était venu de Babylone, comme il avait coutume de faire pour ceux qui venaient de ce pays ; quant à celui que le satrape avait donné à Apollonius, il le congédia, après lui avoir fait remettre des provisions pour le voyage. Puis, il prit la main d'Apollonius, et ayant fait retirer l'interprète : « Voulez-vous, lui dit-il en grec, m'admettre à un de vos repas ? » Apollonius fut étonné de l'entendre, et lui demanda pourquoi, dès le début, il ne lui avait point parlé grec. « C'est que, répondit le

roi, je n'ai pas voulu paraître présomptueux, ni être accusé de me méconnaître et d'oublier que la fortune m'a fait barbare. Mais, comme je vois que ma société vous est agréable, je ne puis résister au plaisir de me faire connaître à vous tout entier, et je vous donnerai plusieurs preuves que j'entends le grec.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas invité, au lieu de vouloir que je vous invite ?

— Parce que je vous estime comme meilleur que moi : l'autorité vraiment royale appartient à la sagesse. »

Puis il conduisit Apollonius avec ses compagnons à l'endroit où il prenait ses bains. C'était un parc d'un stade de longueur, au milieu duquel avait été creusé un bassin qui pouvait recevoir de l'eau chaude et de l'eau froide : des deux côtés de ce bassin, il y avait des allées pour courir, où le roi s'exerçait au javelot et au disque à la manière des Grecs. Il avait le corps très robuste, et parce qu'il était dans la force de l'âge, n'étant âgé que de vingt-sept ans, et à cause de ces exercices. Quand il en avait assez pris, il se jetait à l'eau et se mettait à nager. Quand ils se furent baignés, ils se mirent en route pour prendre leur repas en commun ; ils avaient une couronne sur la tête, comme c'est la coutume chez les Indiens lorsqu'ils dînent à la table du roi.

XXVIII. Je ne saurais me dispenser de rapporter, d'après Damis, qui donne sur ce point les détails les plus précis, comment on dîne chez le roi de l'Inde. Le roi est couché sur un lit, et auprès de lui se tiennent

de ses parents, cinq au plus ; tous les autres invités mangent assis. Au milieu est dressée une table comme un autel. Elle va jusqu'au genou, et occupe l'espace qu'enfermerait un chœur de trente hommes se tenant par la main. Elle est jonchée de branches de laurier et semblable au myrte. On y sert des poissons, de la volaille, des lions entiers, des lièvres, des porcs, des jambons de tigres : les Indiens ne mangent pas les autres parties de cet animal, parce qu'ils disent qu'en naissant il tend les pattes de devant vers le soleil levant. Chaque convive s'approche de la table : il emporte un de ces plats ou en coupe un morceau, puis va reprendre sa place, et mange ces mets avec beaucoup de pain.

Quand les convives sont rassasiés, on apporte des cratères d'argent et d'or, un pour dix convives, et chacun se baisse pour y boire, comme font les animaux. Pendant que les cratères se vident, les convives se livrent à des jeux pleins d'adresse et de danger. Par exemple, un enfant, comme ceux qui dansent sur le théâtre, sauta en l'air, en même temps qu'on lançait de son côté une flèche : quand il fut assez loin de terre, il pirouetta au-dessus de la flèche : s'il s'était trompé le moins du monde dans son tour, il était transpercé. Car la flèche était très perçante, et, avant de la lancer, l'archer en montrait la pointe aux convives pour les en faire juges. Lancer une flèche avec une fronde, viser un cheveu, tracer avec une flèche le contour de son propre enfant appuyé à une planche, voilà les exercices des Indiens pendant leurs festins, et ils y réussissent même lorsqu'ils sont ivres.

XXIX. Damis était stupéfait d'une telle adresse, et admirait l'habileté des Indiens à tirer de l'arc. Apollonius, qui était à côté du roi, et prenait la même nourriture, fit peu d'attention à tout cela : mais il dit au roi : « Veuillez me dire, ô roi, comment vous êtes si bien instruit de la langue grecque, et d'où vous avez tiré votre philosophie. Je ne suppose pas que vous en ayez l'obligation à des maîtres ; car je doute que, même chez les Indiens, il y ait des hommes capables d'enseigner cela. — Les anciens<sup>83</sup>, dit le roi en souriant, demandaient à tous les navigateurs qui abordaient sur leurs terres s'ils étaient des pirates, tant ils croyaient commune cette profession, quelque criminelle qu'elle soit. Vous autres Grecs, vous me faites l'effet de demander à tous ceux qui vous approchent s'ils ne sont pas philosophes : vous croyez que ce don, le plus divin de tous ceux qu'a reçus l'homme, peut se rencontrer chez le premier venu. Je sais que, chez vous, un philosophe ne vaut guère mieux qu'un pirate. Car on dit qu'on n'en a encore trouvé aucun comme vous : presque tous sont des larrons recouverts d'une robe de soie qui ne leur appartient pas, qu'ils ne savent pas porter, et dans laquelle ils se drapent orgueilleusement au milieu de vos rues. Du reste, ils font comme les pirates : se sentant sans cesse sous le coup du châtement, ils se gorgent de plaisirs ; ils s'adonnent à la gourmandise, à la débauche et au luxe le plus efféminé. La cause, la voici : vos lois

---

<sup>83</sup> Allusion à divers passages des poèmes d'Homère, assez mal placée dans la bouche d'un roi indien. Plus loin le même roi citera une tragédie d'Euripide (II, 32).

punissent de mort la falsification des monnaies, la supposition d'un enfant, et quelques autres fautes de ce genre : mais contre ceux qui corrompent et pervertissent la philosophie, je ne sache pas qu'il y ait chez vous aucune loi, aucune magistrature établie.

XXX. « Chez nous, peu d'hommes font profession de philosophie, mais voici à quelles épreuves ces hommes sont soumis. Il faut que dès la jeunesse, dès l'âge de dix-huit ans (ce qui, si je ne me trompe, est le moment où chez vous l'enfant devient éphèbe), celui qui veut être philosophe traverse le fleuve Hyphase, et aille trouver les sages vers lesquels vous vous rendez, Apollonius. D'abord, il s'engage publiquement à se faire philosophe ; et chacun peut s'y opposer, s'il est prouvé qu'il n'est pas pur. J'entends par un homme pur, celui dont premièrement les parents, les ancêtres jusqu'à la troisième génération, ont vécu exempts de tache : nul ne doit prêter au reproche de violence, de dissolution ni d'usure. Quand on s'est assuré qu'il n'y a de ce côté absolument aucune tache, aucune souillure, on se met à examiner et à éprouver le jeune homme. On veut savoir d'abord s'il a bonne mémoire ; puis s'il est naturellement modeste ou s'il fait semblant de l'être, ensuite s'il n'aime pas le vin et la bonne chère, s'il n'est pas vaniteux, rieur, audacieux, querelleur ; s'il obéit à son père, à sa mère, aux maîtres qui l'ont instruit, ou qui ont surveillé son enfance ; enfin s'il tourne à mal la fleur de son âge.

Ce qui regarde ses parents et ses ancêtres s'obtient par des témoignages et des registres publics. En effet, quand un Indien est mort, il se présente à sa porte un

magistrat auquel les lois ont confié le soin de noter comment il a vécu : si le magistrat trompe ou se laisse tromper, la loi le punit en le déclarant incapable de toute autre magistrature, comme ayant faussé la vie d'un homme. Pour ce qui concerne les jeunes gens eux-mêmes, on l'apprend en observant leur physionomie. Car les yeux indiquent souvent le caractère des hommes, et les sourcils et les joues offrent à une observation attentive bien des signes, où des savants qui ont étudié la nature peuvent voir le fond du cœur des hommes, ainsi qu'on voit les visages dans un miroir. Comme la philosophie est ici en grande estime et en grand honneur, il est de toute nécessité d'éprouver ceux qui s'y destinent et de les soumettre à un sévère examen. Vous savez maintenant comment nous choisissons les maîtres, et par quelles épreuves il faut passer chez nous pour être philosophe ; il me reste à vous dire ce qui m'est personnel.

XXXI. « Mon grand-père était roi, et son nom est le mien. Mon père fut un simple particulier. Comme il était devenu orphelin dès son bas âge, de ses parents furent, d'après nos lois, nommés ses tuteurs, et gouvernèrent en son nom d'une manière injuste, par le Soleil ! et tyrannique. Leur autorité parut à leurs sujets odieuse et insupportable. Quelques grands formèrent une conjuration : ils les égorgèrent dans une fête, au milieu d'un sacrifice au fleuve Indus, et, s'étant emparés du pouvoir, l'exercèrent en commun. Les parents de mon père, qui n'était pas encore âgé de seize ans, craignirent pour sa vie, et l'envoyèrent au-delà de l'Hyphase, chez le roi de ces contrées. Ce roi

est à la tête d'un peuple plus nombreux que le mien, et son pays est bien plus riche que celui-ci. Le roi voulant l'adopter pour fils, mon père s'excusa, disant qu'il ne voulait pas lutter avec la fortune qui lui avait enlevé un royaume, et il le pria de lui permettre de se vouer à la philosophie et d'aller trouver les sages ; c'est de cette manière, disait-il, qu'il lui serait le plus facile de supporter ses malheurs. Le roi offrit de le rétablir lui-même sur le trône de ses ancêtres ; alors mon père lui dit : « Si plus tard vous me voyez vraiment philosophe, rendez-moi mon royaume ; sinon, laissez-moi comme je suis. » Le roi vint lui-même chez les sages et leur dit qu'il leur aurait une grande obligation s'ils prenaient soin d'un enfant qui était déjà d'un naturel généreux. Les sages, voyant à cet enfant des dispositions remarquables, consentirent de grand cœur à l'instruire, et trouvèrent en lui un disciple ardent à recevoir leurs enseignements. Au bout de sept ans, le roi, étant malade et sur le point de mourir, rappela mon père, le déclara son héritier conjointement avec son fils, et lui donna en mariage sa fille, qui venait de devenir nubile. Bientôt mon père vit que le fils de son bienfaiteur se laissait aller aux séductions de la flatterie, du vin et d'autres plaisirs, et de plus qu'il ne le voyait pas d'un bon œil. Ce royaume, lui dit-il, gardez-le tout entier ; car il est ridicule qu'un homme qui n'a pas su se maintenir dans ses propres États osât prétendre à ceux d'un autre. Donnez-moi seulement votre sœur ; c'est tout ce que je demande de vos biens. » Il l'épousa en effet, et vécut près des sages, maître de sept bourgades florissantes que le jeune roi avait données en dot à sa sœur ; je suis le fruit de



cette union. Après m'avoir appris la langue grecque, mon père m'envoya chez les sages un peu avant l'âge peut-être (je n'avais que douze ans); ceux-ci m'élevèrent comme leur propre enfant: car lorsqu'il leur vient un disciple sachant le grec, ils ont pour lui une affection particulière, ils le considèrent comme déjà initié à leurs études.

XXXII. « Cependant, mes parents moururent peu de temps l'un après l'autre. J'étais arrivé à ma dix-neuvième année. Les sages m'engagèrent à aller dans mes domaines pour régler mes intérêts. Mais déjà je n'avais plus de domaines: mon excellent oncle m'avait tout enlevé, il ne m'avait pas même laissé le bien paternel, disant que tout lui appartenait, et que je devais lui être assez reconnaissant de ce qu'il me laissait la vie. Je tirai un peu d'argent des affranchis de ma mère, et j'acquis quatre esclaves. Un jour que je lisais la tragédie des Héraclides<sup>84</sup>, je vis arriver un Indien qui m'apportait une lettre d'un des amis de mon père: il me pressait de passer le fleuve Hydraote pour m'entendre avec lui sur ce royaume; il affirmait qu'en ne tardant pas, j'avais les plus grandes chances de rentrer dans mes droits. Quelque Dieu me remit en mémoire le sujet de la tragédie. J'écoutai cet avertissement d'en haut. Je traversai le fleuve, et j'appris qu'un des deux usurpateurs venait de mourir, et que l'autre était assiégé dans ce palais. Je pressai alors ma marche, et sur le chemin je criai aux habitants des bourgades que j'étais le fils du roi légitime et que

---

<sup>84</sup> Tragédie d'Euripide.

j'allais reprendre possession de mon trône. Partout je fus salué par des cris de joie : on m'accompagnait, on disait que j'étais le vivant portrait de mon aïeul ; les campagnards s'armaient d'arcs et d'épées, leur nombre grossissait à chaque instant. Enfin, j'approchai des portes, et j'y reçus l'accueil le plus sympathique. On alluma des torches sur l'autel du Soleil, devant les portes, on vint au-devant de moi, puis on me fit cortège en chantant les louanges de mon aïeul et de mon père. Quant à l'usurpateur qui était resté dans la ville, on l'étrangla sur les remparts, quoi que j'eusse pu faire pour le sauver de ce genre de mort. »

XXXIII. « — Ce que vous venez de raconter, reprit Apollonius, c'est tout à fait le retour des Héraclides. Que les Dieux soient loués d'avoir bien voulu donner le signal du départ à un roi généreux qui marchait pour reconquérir ses États ! Mais veuillez encore me répondre. Vos sages n'ont-ils pas reconnu, eux aussi, la domination d'Alexandre, et n'est-il pas vrai qu'amenés devant lui, ils se sont entretenus avec lui des choses célestes ?

— Vous voulez parler des Oxydraques, peuplade indépendante et guerrière, qui fait profession de philosophie sans être réellement bien instruite. Mais les vrais sages habitent entre l'Hyphase et le Gange ; or Alexandre n'a pas même mis le pied dans leur pays, et cela, non pas que les habitants lui aient fait peur, mais probablement parce que les augures ne lui furent pas favorables en cette occasion. Quand il aurait passé l'Hyphase et aurait pu s'emparer de tout le pays qu'arrose ce fleuve, jamais il n'aurait pu se rendre

maître de la citadelle qu'ils occupent, quand il aurait eu avec lui dix-mille Achilles et trente mille Ajax : car ce n'est point par les armes qu'ils résistent aux envahisseurs ; c'est par des prodiges, c'est par des coups de foudre qu'ils les repoussent, en hommes sacrés et amis des Dieux. Ainsi l'on rapporte qu'Hercule l'Égyptien et que Bacchus, après avoir parcouru les armes à la main l'Inde entière, se portèrent contre ces sages, et, à l'aide de machines, s'efforcèrent d'emporter d'assaut la citadelle : les sages ne firent rien pour se défendre, ils se tinrent dans le plus complet repos en face des assiégeants : mais lorsque ceux-ci approchèrent, ils furent repoussés par des éclairs, et par des coups de tonnerre qui enveloppaient les combattants et renversaient leurs armes. On dit qu'en cette rencontre Hercule jeta son bouclier d'or, les sages en ont fait une offrande aux dieux, et à cause de la gloire d'Hercule, et à cause des ciselures de son bouclier : on y voit Hercule marquant à Gades les bornes du monde, y plaçant deux montagnes comme deux colonnes, et ouvrant entre elles un passage aux eaux de l'Océan. Cela prouve que l'Hercule qui est venu à Gades, et qui a marqué les bornes du monde, ce n'est pas le Thébain, mais l'Égyptien. »

XXXIV. Leur entretien fut interrompu par un chant accompagné de flûte. Apollonius voulut savoir ce que signifiait ce chant joyeux. « Les Indiens, répondit Phraote, souhaitent ainsi le bonsoir à leur roi ; ils font des vœux pour qu'il ait de bons rêves, pour qu'il se lève homme de bien et dévoué à ses sujets. »

— Eh bien ! ô roi, que pensez-vous de cette cérémonie, puisqu'elle est à votre intention ?

— Je n'en ris pas, car il faut la respecter par égard pour la coutume, mais du reste n'avoir besoin d'aucun avertissement : en effet, quand un roi est juste et modéré, cela lui profite plus qu'à ses sujets. »

Après s'être ainsi entretenus, Apollonius et le roi allèrent se coucher.

XXXV. Au lever du jour, le roi se rendit en personne dans la chambre d'Apollonius et de ses compagnons, et, mettant la main sur le lit, il lui dit :

« À quoi songez-vous ? car un homme qui boit de l'eau et dédaigne le vin ne dort pas.

— Ainsi vous croyez que ceux qui boivent de l'eau ne dorment pas ?

— Ils dorment bien, mais d'un sommeil léger, qui réside sur l'extrémité de leurs paupières, comme on dit, mais ne s'étend pas jusqu'à l'esprit.

— C'est une erreur : chez les buveurs d'eau, ce qui dort le plus, c'est peut-être encore l'esprit ; car si l'esprit n'était pas tranquille, le sommeil ne saurait atteindre les paupières. Ainsi, les furieux ne peuvent dormir à cause de l'agitation de leur esprit ; mais, leur esprit errant çà et là, ils ont le regard terrible et effronté, comme les dragons qui ne dorment pas. Vous voyez, ô roi ! en quoi consiste le sommeil et ce que le sommeil prouve chez les hommes. Examinons maintenant pourquoi les buveurs d'eau dormiraient moins que les ivrognes.

— Pas d'artifice, dit le roi : si vous parlez d'ivrognes, il vous sera facile de montrer que ces gens-là ne dorment pas ; vous me direz que leur esprit est toujours agité par Bacchus, qu'il est ballotté et en proie à l'inquiétude. Tous les gens ivres qui essayent de dormir s'imaginent tantôt qu'on les hisse au faite des maisons, tantôt qu'on les plonge sous terre, ou bien qu'ils sont emportés dans un tourbillon, ce qui est, dit-on le supplice d'Ixion. Il ne s'agit donc pas d'un homme ivre, mais d'un homme qui a bu du vin avec sobriété : je dis que cet homme-là dort, et beaucoup mieux que celui qui ne boit que de l'eau. Voilà ce que vous aurez à examiner. »

XXXVI. Apollonius, s'adressant alors à Damis, lui dit : « J'ai affaire à forte partie : mon adversaire est un dialecticien exercé.

— Je m'en aperçois, dit Damis ; c'est, si je ne me trompe, ce qu'on appelle *tomber entre les mains du poilu*<sup>85</sup>. Ce que le roi vient de dire m'a frappé : je vous conseille donc de vous bien éveiller pour lui répondre. »

Apollonius, soulevant la tête, répondit : « Combien est plus doux le sommeil dont nous jouissons, nous autres buveurs d'eau, je vais le montrer, ô roi ! en suivant pas à pas votre raisonnement. L'esprit des gens ivres est troublé, et presque furieux, c'est un fait que vous avez clairement reconnu : ainsi, nous voyons les ivrognes s'imaginer voir deux lunes, deux soleils ; ceux qui ont moins bu, même les plus sobres, sans

---

<sup>85</sup> Expression proverbiale : c'est Hercule qui est désigné ainsi.

s'imaginer rien de semblable, se sentent transportés d'aise et de joie, et cela souvent quand il ne leur est rien arrivé d'heureux : quelquefois ils méditent des plaidoyers, bien qu'ils n'aient jamais parlé dans un tribunal, ils se disent riches, bien qu'ils n'aient pas même une drachme chez eux. Voilà, ô roi ! ce qu'on appelle des folies. En effet, la joie suffit pour troubler l'esprit, et il n'est pas rare de voir des gens que l'idée d'un grand bonheur ne laisse pas dormir, qu'elle éveille en sursaut. On a donc bien raison de dire que les biens mêmes causent des soucis. Il y a aussi des drogues que les hommes ont imaginées pour procurer le sommeil : après les avoir bues ou s'en être frotté, on dort étendu comme un mort ; quand on se lève, on a en quelque sorte perdu la mémoire, et l'on croit être n'importe où, excepté où l'on est. Aussi, tout ce qu'on boit, ou plutôt tout ce dont on accable le corps et l'esprit ne saurait procurer un sommeil véritable et naturel, mais bien un sommeil lourd et semblable à la mort, ou bien léger et envahi par des visions dont, il est vrai, quelques-unes peuvent être agréables ; voilà ce dont vous conviendrez aussitôt, à moins que vous ne préféreriez la chicane à la discussion. Au contraire, les buveurs d'eau comme moi voient les choses telles qu'elles sont, ils ne se forgent ni fantômes ni chimères ; on ne les a jamais vus ni évaporés, ni endormis, ni stupides, ni plus gais qu'il ne convient. Ils sont calmes, raisonnables, et semblables à eux-mêmes, le soir aussi bien que le matin. Ces hommes-là peuvent, sans être pris de sommeil, prolonger leurs méditations très avant dans la nuit ; ils ne sentent pas peser sur eux le sommeil, comme un maître impé-

rieux qui leur fait courber la tête ; ils ne se sont pas fait les esclaves du vin ; ils sont libres, on leur voit la tête haute. Viennent-ils à dormir, c'est avec une âme pure qu'ils reçoivent le sommeil ; ils ne sont ni exaltés par une fortune prospère, ni abattus par l'adversité : car un esprit sobre est en mesure avec l'une comme avec l'autre ; ni l'une ni l'autre ne le trouve inférieur à elle : aussi dort-il d'un sommeil très doux, et que nul souci ne vient interrompre.

XXXVII. « Ce n'est pas tout. L'art de lire l'avenir dans les songes, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus divin parmi les hommes, se découvre plus facilement à un esprit qui n'est pas troublé par les fumées du vin, mais qui les observe, et dans lequel ils pénètrent sans être interceptés par aucun nuage. Aussi ces interprètes des songes, ces oniropoles, comme disent les poètes, ne se hasarderont à expliquer aucune vision sans avoir demandé dans quelle circonstance elle est arrivée. Si elle est du matin, si elle est venue dans le sommeil qui accompagne l'aurore, ils l'interprètent, parce que l'âme, le vin une fois cuvé, est capable de concevoir des présages sérieux. Mais si elle est arrivée dans le premier sommeil ou au milieu de la nuit, alors que l'esprit est encore plongé et comme embourbé dans le vin, ils ne se chargent pas de l'expliquer et font bien. Mais les Dieux mêmes pensent ainsi, et ils n'ont mis que dans les âmes sobres le don de voir l'avenir : c'est ce que je vais vous prouver clairement. Il y a eu chez les Grecs un devin nommé Amphiaraüs.

— Je le sais, dit le roi : c'était le fils d'Oïclée, et c'est celui que la terre engloutit à son retour de Thèbes.

— Eh bien ! ce même Amphiaraüs dit maintenant l'avenir en Attique : on va le consulter, et il envoie des songes. Les prêtres ordonnent, à quiconque vient pour avoir une réponse, de s'abstenir de nourriture pendant un jour, et de vin pendant trois jours, pour qu'ils puissent recevoir les oracles avec un esprit clairvoyant. Si le vin était le meilleur moyen de procurer le sommeil, le sage Amphiaraüs eût pris des dispositions toutes différentes, il se serait fait apporter les gens à son sanctuaire pleins de vin comme des amphores. Je pourrais encore citer plusieurs oracles célèbres chez les Grecs et les Barbares, dans lesquels le prêtre parle du haut de son trépied après avoir bu de l'eau et non du vin. Vous pouvez donc croire, ô roi ! que je suis plein d'un esprit divin, moi et tous les buveurs d'eau : nous sommes possédés par les Nymphes, nous célébrons les mystères bachiques de la sobriété.

— Ne voudrez-vous donc pas m'admettre dans votre troupe ?

— Cela vous ferait mal voir de vos sujets. Une philosophie tempérée et un peu relâchée forme chez un roi un mélange admirable, comme nous le voyons en vous ; mais une philosophie austère et rigide déplaît, ô roi ! et ne semble pas convenir à votre haute condition : l'envie n'y verrait même qu'une marque d'orgueil. »

XXXVIII. Pendant cet entretien, le jour était venu. Ils sortirent. Apollonius comprit que le roi devait vaquer aux affaires, recevoir les ambassadeurs, et remplir les autres offices de la royauté.



« Vous devez, ô roi ! lui dit-il, faire ce qui convient à votre dignité ; pendant ce temps, laissez-moi au Soleil : il faut que je fasse ma prière accoutumée.

— Et puisse cette prière être écoutée ! le Soleil fera ainsi plaisir à tous ceux qui aiment votre sagesse. J'attends avec impatience que vous soyez de retour ; car je dois juger quelques procès où votre présence me sera d'un grand secours. »

XXXIX. Apollonius revint comme le jour commençait à s'avancer. Il demanda au roi quels procès il avait jugés.

— Je n'en ai pas encore jugé aujourd'hui, répondit le roi, les présages ne me l'ont point permis.

— Vous observez donc les présages avant de rendre la justice comme avant d'entreprendre un voyage ou une guerre ?

— Oui, car là aussi il y a un danger, c'est que le juge ne s'écarte de la vérité.

— C'est fort bien. Et quel est le procès que tous jugerez demain ? Je vous vois tout pensif, et hésitant sur la décision à prendre.

— Je suis indécis, je l'avoue : aussi vous allez me donner un conseil. Un homme a vendu à un autre une terre qui renfermait un trésor caché ; peu après une crevasse s'étant formée dans la terre a laissé voir un amas d'or. “C'est à moi, dit le vendeur ; jamais je n'aurais vendu ma terre si j'avais su y trouver de quoi vivre. — J'ai, dit l'acquéreur, la pleine jouissance de tout ce que renferme une terre qui est définitivement à moi.” Les raisons de l'un et de l'autre sont bonnes.

Je pourrais bien leur dire de partager la trouvaille ; mais ce serait a trop simple, une pauvre vieille en dirait autant.

— Je vois bien, dit Apollonius, que les deux plaideurs ne sont pas philosophes, puisque c'est pour de l'or qu'ils sont ainsi divisés. Quant au meilleur jugement à rendre, selon moi, vous le trouverez en songeant que le Dieux favorisent d'abord les philosophes qui ont une vertu agissante, puis ceux qui n'ont pas commis de faute, et qui n'ont jamais nui à personne. Aux philosophes, ils accordent de bien distinguer les choses divines et les choses humaines ; à ceux qui sont justes, sans être philosophes, ils donnent ce qui est nécessaire à la vie, de peur que le manque de ce nécessaire ne les rende injustes. Je pense donc, ô roi ! qu'il faut peser ces plaideurs comme dans une balance et examiner leur vie. À ce qu'il me semble, les Dieux n'auraient pas enlevé au premier son trésor, s'il n'était pas mauvais, et ils n'auraient pas donné à l'acquéreur même ce qui était sous terre, s'il ne valait pas mieux que l'autre. »

Les deux plaideurs arrivèrent le lendemain : il fut prouvé que le vendeur était un homme méchant, qu'il avait négligé d'offrir aux Dieux des sacrifices dans son champ ; que l'acquéreur, au contraire, était un homme juste et fort attentif à honorer les Dieux. L'avis d'Apollonius fut donc admis par le roi, et l'homme de bien eut gain de cause : le champ lui fut adjugé comme un présent des Dieux.

XL.            Cette affaire une fois vidée. Apollonius

s'approcha dit roi et lui dit : « C'est aujourd'hui le troisième des jours pour lesquels je suis votre hôte : à la prochaine aurore, vous devez me congédier, conformément à la loi.

— Mais la loi elle-même ne dit pas cela : vous pourrez encore rester la matinée, étant venu dans l'après-midi.

— J'accepte avec bonheur cette nouvelle grâce ; mais vous me paraissez un peu arranger la loi en ma faveur.

— Que ne puis-je l'abolir pour vous ! Mais dites-moi, Apollonius, les chameaux qui, m'a-t-on dit, vous ont porté ici, ne viennent-ils pas avec vous de Babylone ?

— Oui, dit Apollonius ; ils m'ont été donnés par le roi Vardane.

— Pourront-ils bien vous conduire encore, après avoir fourni une si longue course ? »

Apollonius garda le silence, et Damis dit au roi :

« Apollonius ne connaît pas encore la manière de voyager, ni les peuplades parmi lesquelles nous devons désormais faire route : il s'imagine qu'il trouvera partout des Vardane et des Phraote, et qu'un voyage dans l'Inde n'est qu'un jeu. Pour ce qui est de nos chameaux, il ne vous avoue pas leur état : les pauvres bêtes sont mal en point : elles ont plutôt besoin d'être portées, qu'elles ne peuvent porter personne. Nous aurions bien besoin d'en avoir d'autres ; car si nos montures viennent à nous faire défaut dans quelque désert de l'Inde, il nous faudra rester là à éloigner de nos chameaux les vautours et les loups. Mais qui nous

défendra nous-mêmes contre les attaques de ces animaux ? il nous faudra mourir avec eux.

— J'y mettrai bon ordre, dit le roi. Je vous en donnerai d'autres : il vous en faut quatre, et le satrape de l'Indus enverra les quatre autres à Babylone. J'ai près de l'Indus un troupeau de chameaux, qui sont tous blancs.

— Ne nous donnerez-vous pas un guide ? ajouta Damis.

— Oui, de plus je donnerai au guide un chameau et des provisions, et j'écrirai à Iarchas, le plus âgé des sages, de recevoir Apollonius comme son égal en sagesse, et vous tous comme des philosophes et comme les compagnons d'un homme divin. »

En même temps il leur offrit de l'or, des pierres précieuses, des vêtements et plusieurs autres choses de cette espèce. Apollonius s'excusa de recevoir l'or, disant qu'il avait assez de l'or que Vardane, à son insu, avait donné au guide ; mais il accepta les vêtements, parce qu'ils lui parurent ressembler à ceux des anciens et aux vrais vêtements attiques. Il prit aussi une des pierres précieuses, en s'écriant : O pierre rare ! par quelle bonne fortune, par quelle faveur des Dieux je te trouve ici ! »

Je suppose qu'il avait vu en elle quelque vertu secrète et divine. Damis et les autres compagnons d'Apollonius refusèrent également l'or, mais prirent un certain nombre de pierres précieuses, pour les consacrer aux Dieux après leur retour.

XLI. Ils restèrent encore le jour suivant, le

roi ne leur ayant pas donné leur congé. Puis il leur remit pour Iarchas une lettre ainsi conçue :

« Le roi Phraote à Iarchas, son maître, et à ses compagnons, salut.

« Le sage Apollonius sachant que vous êtes des sages, vient s'instruire auprès de vous. Ne le congédiez qu'après lui avoir communiqué toute votre science : votre science, croyez-le bien, ne sera pas perdue. C'est le plus éloquent des hommes, et il a une excellente mémoire. Faites-lui voir le trône sur lequel vous m'avez fait asseoir, Iarchas, mon père, et m'avez proclamé roi. Ceux qui l'accompagnent sont dignes de considération pour s'être dévoués à cet homme. Soyez tous heureux. »

XLII. Après être sortis de Taxiles, et avoir fait deux jours de route, ils arrivèrent à une plaine où l'on dit que se donna la bataille entre Alexandre et Porus. Ils y trouvèrent un arc de triomphe : on y voyait Alexandre sur un char attelé de quatre chevaux, comme dans le monument construit près de l'Issus pour célébrer sa victoire sur les satrapes de Darius. Il paraît qu'il y a encore en ce lieu, à peu de distance l'un de l'autre, deux arcs de triomphe, élevés sans doute après la bataille : sur l'un est Porus, sur l'autre Alexandre ; l'un salue, l'autre courbe le genou.

XLIII. Ils passèrent le fleuve Hydraote, traversèrent plusieurs peuplades, et arrivèrent sur les rives de l'Hyphase.

À trente stades de ce fleuve, ils rencontrèrent des autels avec ces inscriptions :

À MON PÈRE AMMON.

À MON FRÈRE HERCULE.

À MINERVE PROVIDENCE.

À JUPITER OLYMPIEN.

AUX CABIRES DE SAMOTHRACE.

AU SOLEIL INDIEN,

À APOLLON DE DELPHES.

Ils virent aussi une stèle d'airain sur laquelle étaient gravés ces mots :

ICI ALEXANDRE S'ARRÊTA.

Il est à croire que les autels furent élevés par Alexandre, jaloux de marquer ainsi glorieusement les limites de son empire, et que la stèle fut dressée par les Indiens qui habitent au-delà de l'Hyphase, tous fiers de ce qu'Alexandre ne s'était pas avancé plus loin.

## LIVRE III

### Voyage dans l'Inde Les brahmanes et leur chef Iarchas

I-III. Détails sur l'Hyphase et ses rives. — IV. Le Caucase, voisin de la mer Érythrée, franchi par Apollonius. — V. Il traverse la plaine du Gange. — VI-VIII. Chasse aux dragons. — IX. La ville de Paraca. — X. Arrivée à la citadelle des sages indiens ou Brahmanes. — XI-XII. Leur message à Apollonius. — XIII-XIV. Description du séjour des Brahmanes. Ses merveilles. — XV. Leur genre de vie. Leurs prodiges. — XVI. Première entrevue d'Apollonius et des Brahmanes. — XVII. Leurs cérémonies religieuses. — XVIII-XIX. Entretien du chef des Brahmanes Iarchas et d'Apollonius sur la métempsycose. — XX-XXI. Histoire du roi Gange, dont l'âme est passée dans le corps d'Iarchas. — XXII. Deuxième existence de Palamède. — XXIII-XXIV. Première existence d'Apollonius, qui a été autrefois pilote. — XXV. Fausses opinions répandues par les poètes sur Minos et Tantale. — XXVI-XXVII. Visite du roi aux sages. Son mépris pour les Grecs et la philosophie. — XXVIII. Présentation d'Apollonius au roi. — XXIX-XXXIII. Entretien d'Apollonius, d'Iarchas et du roi. XXXIV-XXXVII. Entretien d'Iarchas et d'Apollonius sur le monde et ses éléments. — XXXVIII-XL. Guérisons miraculeuses opérées par les sages. — XLI-LXIV. De l'astrologie et de la divination. — XLV-XLIX. Des particularités merveilleuses de l'Inde. Le martichoras, la pierre pantarbe, les pyramides, les griffons, le phénix. — L. Départ d'Apollonius après un séjour de quatre mois chez les Brahmanes. — LI. Il s'embarque. L'embouchure de l'Hyphase. — LII-LVII. Sa navigation sur la mer Érythrée. La ville de Patala, le pays des Orites, les Ichtyophages. L'île Sacrée habitée par une Néréide. La pêche des perles, les plongeurs. — LVIII. Apollonius remonte l'Euphrate et retourne en Asie Mineure par Babylone et Ninive.

I. Sur l'Hyphase, l'étendue de son parcours à travers l'Inde et les particularités remarquables qu'il présente, voici ce qu'il est nécessaire de connaître. Ce fleuve sort de terre dans une campagne : il est navigable à sa source, puis il devient impraticable aux vaisseaux : c'est que des roches énormes font saillie sous l'eau, y produisent des tourbillons et empêchent toute navigation. Sa largeur est celle de l'Ister, qui est considéré comme le plus large des fleuves de l'Europe. Les rives sont aussi couvertes d'arbres semblables à ceux des rives de l'Ister, et ces arbres distillent un baume avec lequel les Indiens font ce qu'ils appellent *l'onguent du mariage* : quand un mariage a lieu sans que les époux se soient fait frotter de ce baume, il demeure imparfait et n'obtient pas l'agrément de Vénus. À cette déesse est consacré, selon nos voyageurs, le bois dont le fleuve est entouré, ainsi que des poissons appelés *paons*, qu'on ne trouve que dans ce fleuve. On leur a donné le nom de paons, parce qu'ils ont la crête bleue, les écailles de plusieurs couleurs, la queue dorée, et pouvant, lorsqu'ils le veulent, se relever. Il y a aussi dans ce fleuve une espèce d'insectes semblables à des vers blancs, et qui, fondus, donnent de l'huile<sup>86</sup> : cette huile produit un feu qui ne peut se garder que dans du verre. C'est pour le roi seul qu'on

---

<sup>86</sup> Sur ces insectes, comme en général sur tout ce qui est dit ici avec plus ou moins d'exactitude des particularités de l'Inde, il est intéressant de comparer Philostrate et Ctésias, dans son livre *de l'Inde*, dont Photius nous a laissé des extraits ; on trouvera ces extraits traduits en français à la suite de l'Hérodote du *Panthéon littéraire*. Voir aussi les fragments de Mégasthène dans la collection Didot.



prend ces insectes, et ils servent dans les sièges : on jette cette huile sur les murailles, et aussitôt s'allume un incendie qui triomphe de tout ce que les hommes ont imaginé pour éteindre le feu.

II. Dans les marais qui bordent le fleuve, on prend des onagres. Ces animaux ont sur le front une corne, dont ils se servent pour combattre à la manière des taureaux, et cela avec beaucoup de courage. Les Indiens font de ces cornes des coupes, et leur attribuent des propriétés merveilleuses ; il suffit d'avoir bu dans une de ces cornes pour être pendant tout le jour à l'abri de toute maladie, pour ne pas souffrir d'une blessure, pour traverser impunément le feu, pour n'avoir rien à craindre des poisons les plus violents : ces coupes sont réservées aux rois, et les rois seuls font la chasse à l'onagre. Apollonius dit avoir vu un de ces animaux, et s'être écrié : « Voilà un singulier animal. » Et comme Damis lui demandait s'il croyait à ce que l'on contait des cornes de l'onagre, il répondit : « Je le croirai quand on me montrera quelqu'un de ces rois de l'Inde qui ne soit pas mortel. Lorsqu'un homme peut me présenter, ou présenter au premier venu une coupe qui, loin d'engendrer les maladies, les éloigne, comment supposer qu'il ne commence pas par s'en verser à longs traits et jusqu'à s'enivrer ? Et en vérité personne ne pourrait trouver mauvais qu'on s'enivrât à boire à une telle coupe. »

III. Nos voyageurs rencontrèrent en cet endroit une femme noire depuis la tête jusqu'aux seins, et blanche depuis les seins jusqu'aux pieds.

Effrayés à cette vue, les compagnons d'Apollonius s'enfuirent ; mais Apollonius tendit la main à cette femme, sachant ce qu'elle était : c'était une femme consacrée à Vénus, et il naît ainsi dans l'Inde, pour cette déesse, une femme de deux couleurs, comme en Égypte le bœuf Apis.

IV. Après avoir quitté les rives de l'Hyphase, nos voyageurs franchirent la partie du Caucase qui s'étend vers la mer Érythrée, et qui est couverte d'arbustes aromatiques. Sur le sommet de ces montagnes croît le cinname, semblable à des sarments nouveaux. Cet aromate est indiqué par les chèvres ; en effet, qu'un chevrier présente du cinname à une chèvre, elle lui léchera la main comme un chien ; qu'il s'éloigne, elle le suivra en approchant les narines de l'aromate ; qu'il la repousse, elle se plaindra comme s'il l'arrachait à un pâturage de lotos. Sur les côtes escarpées du Caucase poussent des arbustes élevés qui produisent l'encens, et plusieurs autres espèces d'arbustes, parmi lesquels ceux qui donnent le poivre : ce sont les singes qui cultivent ces derniers. Nos voyageurs n'oublient pas de nous dire à quels arbustes ils ressemblent, et voici ce qu'ils rapportent à ce sujet. L'arbuste à poivre ressemble à l'*agnos* des Grecs<sup>87</sup>, surtout par ses fruits en grappes ; il vient dans les endroits escarpés et inaccessibles aux hommes ; dans les cavernes et dans tous les creux de la montagne habitent des singes que les Indiens ont en grande vénération, parce qu'ils récoltent le poivre, et qu'ils protègent avec des chiens

---

<sup>87</sup> C'est l'*agnus castus* des Latins.

et des armes contre les attaques des lions. Le lion, en effet, poursuit ces singes, quand il est malade, pour se guérir, car leur chair est pour lui un remède souverain ; quand il est vieux, pour se nourrir, car lorsqu'il n'a plus assez d'agilité pour la chasse des cerfs et des sangliers, il fait usage contre les singes des forces qui lui restent. Mais les hommes viennent à leur secours, et croyant avoir des obligations à ces animaux, ils font pour eux la guerre au lion. Voici comment se fait la récolte du poivre : les Indiens s'approchent des arbres qui se trouvent au bas de la montagne, font en cet endroit de petites aires autour des arbres, et y entassent les fruits du poivrier, faisant semblant de les jeter comme chose sans valeur et sans prix pour les hommes. Les singes, du haut de leurs retraites inaccessibles, voient cela, et, pendant la nuit, ils imitent le travail des Indiens, arrachent les grappes des poivriers, et les jettent dans les aires ; le jour venu, les Indiens enlèvent une grande quantité de poivre, qu'ils ont ainsi gagné sans peine, sans travail, et en dormant.

V.           Après avoir franchi le Caucase, nos voyageurs virent une plaine entrecoupée, de fossés remplis d'eau. Les uns coulent obliquement, les autres tout droit ; tous tirent leur eau du Gange. Ils marquent les limites des propriétés, et l'on se sert de leur eau pour arroser les champs, quand ils sont secs. C'est le pays le plus fertile de l'Inde, et le plus vaste de ses terrains cultivés : il y a quinze jours de marche le long du Gange, et dix-huit de la mer à la montagne des singes, jusqu'où elle s'étend. C'est une

plaine continue, dont le sol est noir et fertile en toute sorte de productions. Ils y virent du blé droit comme des roseaux, malgré les épis dont il était chargé ; des fèves trois fois plus grosses que celles d'Égypte, du sésame, du millet et d'autres plantes d'une grandeur surprenante. On y trouve de ces noix que nous suspendons ordinairement dans nos temples comme des choses merveilleuses. Les vignes sont petites, comme celles de Lydie et de Méonie, mais elles donnent un bon vin, et, même pendant la vendange, exhalent un parfum délicieux. Nos voyageurs rencontrèrent en cet endroit un arbre semblable au laurier, dont le fruit est contenu dans un calice aussi large que la plus grosse grenade : c'est une pomme de couleur bleue, comme le calice de l'hyacinthe, et dont la saveur surpasse celle de tous les fruits que donnent les saisons.

VI. En descendant le Caucase, ils assistèrent à une chasse aux dragons<sup>88</sup>. Il est nécessaire d'en parler. En effet, quand la manière dont on prend ou dont on peut prendre les lièvres a été traitée si au long par les auteurs qui s'occupent de ces choses, serait-il raisonnable à nous de ne rien dire d'une chasse aussi noble et aussi merveilleuse que celle des dragons, et cela quand elle a attiré l'attention de celui dont nous écrivons la vie ? En effet, l'Inde entière est comme enveloppée dans les replis de dragons monstrueux : les montagnes et les marais en sont infestés, il n'y a

---

<sup>88</sup> Philostrate désigne par ce mot, non pas les animaux fantastiques qui sont ordinairement déguisés sous le nom de dragons, mais les serpents monstrueux qu'on trouve dans l'Inde.

pas une colline où il ne s'en trouve. Les dragons de marais ont trente coudées de longueur : ils sont lents, et leur tête n'est pas surmontée d'une crête ; ils ressemblent aux femelles des autres dragons : leur dos est noirâtre, et ils ont moins d'écailles que les autres. De tous les poètes, c'est Homère qui a décrit ces animaux avec le plus d'exactitude, lorsqu'il parle de ce dragon, au dos fauve, qui se tenait à Aulis, près de la fontaine<sup>89</sup> : les autres poètes disent qu'un dragon de la famille de ce dernier, celui du bois de Némée, avait la tête garnie d'une crête, ce qui n'est nullement le caractère des dragons de marais.

VII. Les dragons qui font leur séjour au pied des montagnes et sur les collines, descendent dans les plaines pour chasser. Ils sont supérieurs en tout aux dragons des marais : ils sont plus grands, ils surpassent en agilité les fleuves les plus rapides, et rien ne saurait leur échapper. Ils ont sur la tête une crête, qui est peu proéminente quand ils sont jeunes, puis qui croît et s'élève beaucoup à mesure qu'ils vieillissent : c'est alors qu'ils prennent une couleur rouge et que leur dos devient dentelé. Ces dragons ont aussi de la barbe, leur cou se dresse, leurs écailles brillent comme de l'argent, la prunelle de leurs yeux est une pierre étincelante à laquelle sont attachées plusieurs vertus secrètes. Les Indiens qui vont à la chasse des dragons des plaines les prennent au moment où ils viennent de se jeter sur un éléphant : c'est une lutte qui devient funeste à l'un et à l'autre de ces animaux.

---

<sup>89</sup> Voyez *Iliade*, II, v. 308 et suiv.

Le prix de la chasse des dragons, ce sont leurs yeux, leur peau et leurs dents : ces dents sont semblables à celles des plus grands sangliers, mais elles sont plus minces, de plus elles sont recourbées, et la pointe en est très aiguë, comme chez les grands poissons.

VIII. Quant aux dragons des montagnes, ils ont les écailles dorées, et sont plus grands que ceux des plaines ; ils ont une barbe qui frise et qui est aussi dorée. Leur sourcil est plus saillant que celui des dragons des plaines, et au-dessous du sourcil se cache un œil farouche et terrible. Lorsqu'ils ondulent sur la terre, ils font entendre un bruit semblable à celui de l'airain. Leurs crêtes sont d'un rouge plus ardent que celui d'aucune lampe. Ils viennent à bout des éléphants, mais voici comment ils sont pris par les Indiens. Les chasseurs étendent devant le repaire d'un dragon une étoffe rouge sur laquelle sont tracés des caractères magiques, qui doivent l'endormir, et qui domptent les yeux, d'ailleurs indomptables, de ce monstre. Puis ils le charment avec plusieurs enchantements. Le dragon, entraîné par une force invincible, passe alors la tête hors de sa caverne, et la couche sur les caractères magiques. Quand il est ainsi étendu, les Indiens s'élancent sur lui, le frappent à coups de hache, lui coupent la tête, et s'emparent des pierres précieuses qui s'y trouvent<sup>90</sup>. On dit en effet que la

---

<sup>90</sup> Voir, sur ce point, Pline, *Hist. nat.*, XXXVII, 57 ; Solin, c. 30 ; Isidore de Séville, *Origines*, XVI, 13. Oléarius avertit qu'il ne faut pas confondre ces pierres, que renfermait, disait-on, le crâne des dragons, avec les yeux mêmes, qui sont aussi appelés, par Philostrate, des pierres précieuses, et qui entraînent

tête des dragons renferme des pierres brillantes et de toutes couleurs, auxquelles sont attachées des propriétés merveilleuses, comme il y en avait d'attachées à la pierre du fameux anneau de Gygès. Il n'est d'ailleurs pas rare que le dragon emporte au fond de sa caverne l'Indien avec sa hache et son attirail magique, en ébranlant, ou peu s'en faut, toute la montagne. Il paraît que ces dragons occupent aussi les montagnes qui bordent la mer Érythrée, que sur ces plages on entend leur sifflement terrible, et que quelquefois, entrant dans la mer, ils s'avancent assez loin à la nage. Quant à la durée de la vie de ces animaux, elle est difficile à déterminer, et si je répétais ce qu'on en dit, je ne serais pas cru. Voilà tout ce que je sais sur les dragons.

IX. La plus grande ville qui s'offrit à nos voyageurs, après qu'ils eurent franchi le Caucase, s'appelait Paraca. Au milieu de cette ville étaient suspendues plusieurs têtes de dragons, parce que les habitants s'exercent à cette chasse dès leur enfance. On dit que les Paraciens arrivent à comprendre la voix et les cris des dragons, en leur mangeant, soit le cœur, soit le foie. Comme ils continuaient leur route, Apollonius et ses compagnons entendirent la flûte d'un berger qui rassemblait son troupeau. Or ce troupeau se composait de biches blanches. En effet, les Indiens traitent les biches, et estiment leur lait comme très nourrissant.

---

dans diverses préparations magiques. Voyez Lucain, *Pharsale*, VI, v. 657.

X. Ils marchèrent encore quatre jours à travers un pays fertile et bien cultivé, puis arrivèrent à la citadelle des sages. Alors, le guide, frappé de terreur et suant à grosses gouttes, fit courber le genou à son chameau et descendit. Apollonius comprit où il était, et riant de la peur du guide : « Voilà, dit-il, un homme qui, s'il entrait au port après une longue traversée, serait fâché de toucher la terre, et ne serait pas rassuré de voir qu'il va aborder. » En disant cela, il fit baisser son chameau, car déjà il s'était habitué à ces manœuvres. Ce qui avait effrayé le guide, c'était d'être arrivé si près des sages. Les Indiens ont en effet pour les sages plus de respect que pour le roi, parce que le roi dont ils dépendent, les consulte sur tout ce qu'il doit dire ou taire, comme on consulte un oracle, et qu'ils l'engagent à faire ce qui est bien, le détournent et l'écartent de ce qui est mal.

XI. Comme nos voyageurs se proposaient de s'arrêter, dans le bourg le plus voisin, qui est à un peu moins d'un stade de la citadelle des sages, ils aperçurent un jeune homme qui venait vers eux en courant. Il était plus noir que tous les autres Indiens ; l'intervalle de ses sourcils figurait une lune brillante. Il m'a été dit que plusieurs années après le même phénomène s'est reproduit chez l'Éthiopien Ménon, élève d'Hérodote le Sophiste. Cette lune était très visible pendant sa jeunesse, mais elle perdit son éclat à mesure qu'il avança en âge, et disparut complètement dans la vieillesse. Le jeune Indien portait une ancre d'or : c'est le caducée des Indiens ; ils donnent une ancre aux messagers, comme symbole de solidité.



XII. Il courut vers Apollonius et lui adressa la parole en grec. Cela ne parut pas étonnant, car tous les habitants du bourg où il était parlaient grec. Mais quand il dit : « Salut, Apollonius, » ses compagnons demeurèrent stupéfaits ; quant à lui, cela lui fit bien augurer de ce qui avait fait l'objet de son voyage. Il jeta un coup d'œil à Damis, et lui dit : « Nous voici chez des hommes qui possèdent réellement la science : il semble en effet qu'ils lisent dans l'avenir. » Puis il demanda au jeune homme ce qu'il devait faire : déjà il était impatient d'entrer en relation avec les sages. « Vos compagnons, répondit le messager, resteront ici ; vous, venez sur-le-champ, eux-mêmes vous y invitent. Apollonius vit déjà dans cet « eux-mêmes » un mot pythagoricien<sup>91</sup>, et il suivit de grand cœur le messager.

XIII. D'après la relation de nos voyageurs, la colline occupée par les sages a la même élévation que l'Acropole d'Athènes ; elle s'élève au milieu de la plaine ; elle est fortifiée naturellement par un rocher qui l'entoure également de tout côté ; en divers endroits de ce rocher, on voit des traces de pieds fourchus et des empreintes de visages, de barbes, de dos d'hommes qui paraissent être tombés à la renverse. En effet, lorsque Bacchus, de concert avec Hercule, voulut s'emparer de cette colline, on dit qu'il donna

---

<sup>91</sup> Allusion à la formule pythagoricienne : « Lui-même l'a dit » qu'on traduit ordinairement : « Le maître l'a dit. » C'est par respect, dit Jamblique (*Vie de Pythagore*), que les disciples de Pythagore évitaient de prononcer son nom, comme celui des Dieux.

l'ordre de l'attaque aux Pans, qu'il croyait capables de tout renverser ; mais foudroyés par les sages, ils tombèrent en désordre, et laissèrent sur les rochers la marque de leur chute. Selon nos voyageurs, la colline est entourée d'un brouillard au milieu duquel vivent les sages, se laissant voir ou se rendant invisibles, à leur volonté. Ils n'ont pu savoir si la colline a un autre abord que celui par lequel pénétra Apollonius ; car le brouillard qui entoure cette colline empêche de voir si elle est ouverte ou fermée.

XIV. Apollonius, à la suite de l'Indien, monta par le côté méridional. La première chose qu'il vit, ce fut un puits large de quatre brasses. Une vapeur azurée montait jusqu'à l'embouchure de ce puits ; et quand le Soleil, à son midi, donnait sur ce puits, ses rayons attiraient cette vapeur qui s'élevait, en offrant aux regards les couleurs de l'arc-en-ciel. Apollonius apprit plus tard que le fond du puits était d'arsenic rouge, que son eau était regardée comme sacrée, que personne n'en buvait ni n'en puisait, et que le serment le plus solennel, pour tous les peuples voisins, était celui qu'on prêtait par l'eau de ce puits. Près de là est un bassin plein de feu, d'où sort une flamme plombée sans fumée ni odeur : jamais il ne déborde, mais il est trop rempli. C'est là que les Indiens se purifient de fautes involontaires ; aussi les sages appellent-ils ce puits le Puits de la Révélation, et le feu, le Feu du Pardon.

Nos voyageurs nous disent avoir vu aussi deux tonneaux de pierre noire, l'un de la pluie, l'autre des vents. S'il arrive que l'Inde soit affligée de quelque

sécheresse, on ouvre le tonneau de la pluie, et aussitôt il en sort des nuées qui humectent tout le pays ; si les pluies deviennent excessives, on le ferme, et elles s'arrêtent. Le tonneau des vents a, si je ne me trompe, la même propriété que l'outre d'Éole<sup>92</sup> : on l'ouvre, on en laisse sortir un vent selon l'occasion, et la terre se raffermir. Ils rencontrèrent encore des statues de Dieux, non pas de Dieux indiens ou égyptiens (il n'y aurait eu là rien d'étonnant), mais des plus anciens Dieux de la Grèce, comme Minerve Poliade<sup>93</sup>, Apollon Délien, Bacchus Limnéen, Apollon Amycléen<sup>94</sup>, et autres divinités anciennes, auxquelles ces Indiens ont élevé des statues, et qu'ils honorent suivant les rites des Grecs. Les sages disent qu'ils occupent le milieu de l'Inde, et que leur colline en est le nombril. Ils y adorent le feu, qu'ils se vantent de tirer eux-mêmes du Soleil ; et, en son honneur, ils chantent un hymne tous les jours à midi.

XV.           Quels sont ces hommes, et comment ils vivent sur leur colline, Apollonius lui-même nous l'apprend : « J'ai vu, dit-il dans un de ses Discours aux Égyptiens<sup>95</sup>, les Brahmanes de l'Inde, qui habitent sur la terre et n'y habitent pas, qui ont une citadelle

---

<sup>92</sup> Voyez Homère, *Odyssée*, livre X, v. 19 et suiv.

<sup>93</sup> C'est la protectrice d'Athènes.

<sup>94</sup> C'était l'Apollon qui était adoré dans la ville d'Amycles, en Laconie. Voy. Thucydide, liv. V ; Polybe, liv. V ; Athénée, liv. VI, p. 232 ; Maury, *Hist. des religions de la Grèce*, II, p. 49. Apollon Délien est bien connu ; Bacchus Limnéen, ou *des marais*, l'est beaucoup moins.

<sup>95</sup> Voyez plus bas, liv. VI, ch. II.

sans murailles, et qui ne possèdent rien de ce que possède tout le monde.» Voilà ce qu'Apollonius a dit doctement. Suivons maintenant la relation de Damis. Les Brahmanes couchent à terre, après avoir étendu sur le sol des herbes qu'ils choisissent eux-mêmes. Damis les a vus s'élever en l'air à la hauteur de deux coudées, non pour étonner (car ils se défendent de ce génie de prétention), mais parce que, selon eux, tout ce qu'ils font en l'honneur du Soleil à quelque distance de la terre est plus digne de ce Dieu. Le feu qu'ils tirent d'un des rayons du soleil, tout matériel qu'il est, ne brûle pas sur l'autel, et n'est pas conservé dans des fourneaux : on le voit flotter en l'air comme un rayon de soleil répercuté par l'eau. Le jour ils prient le Soleil, qui dirige les saisons, de les amener selon les besoins de la terre, et de rendre l'Inde florissante et prospère ; la nuit, ils supplient le rayon qu'ils ont tiré du soleil de ne pas s'indigner des ténèbres, et de rester tel qu'il était au sortir du divin foyer. Quand Apollonius dit : « Ils sont sur terre et n'y sont pas ; » quand il dit : « Ils ont une citadelle sans murailles », il veut parler du ciel sous lequel ils vivent : tout en paraissant vivre exposés aux intempéries de l'air, ils n'ont qu'à s'entourer d'un nuage, et la pluie ne les atteint pas, et dès qu'ils le veulent, ils sont sous le soleil. Quant à ces mots : « Ils ne possèdent rien de ce que possède tout le monde », Damis les explique de la façon suivante : Toutes les fontaines qui jaillissent sous les pas des serviteurs de Bacchus, quand le Dieu les agite en même temps que la terre, sortent aussi de terre en faveur de ces Indiens, qui s'en abreuvent et en abreuvent les autres ; apparem-

ment, pour Apollonius, des hommes qui sans se donner de peine, et naturellement peuvent se procurer ce qu'ils veulent, possèdent ce qu'ils ne possèdent pas. Ils laissent croître leur chevelure, comme autrefois les Lacédémoniens, les Thuriens, les Thalesiens, les Mésiens, et tous ceux qui avaient en honneur les coutumes laconiennes. Ils portent des mitres blanches et marchent nu-pieds. Leurs vêtements ressemblent à nos exomides<sup>96</sup> : l'étoffe de ces vêtements leur est fournie par la terre ; c'est une sorte de lin qui vient de lui-même, qui est blanc comme celui de Pamphylie, mais plus mou, et qui distille une graisse semblable à de l'huile. C'est avec ce lin qu'ils font leurs vêtements sacrés ; et si quelque autre Indien veut en arracher, la terre n'en laisse pas enlever une seule tige. Les sages portent un anneau et une baguette qui ont des vertus souveraines, mais ces vertus sont secrètes.

XVI. Quand Apollonius parut, les sages l'accueillirent en lui tendant la main. Iarchas seul resta sur le siège élevé où il était assis. Ce siège était fait d'airain noir et enrichi d'ornements d'or : les sièges des autres sages étaient aussi d'airain, mais sans ornements, moins élevés, et placés au-dessous de celui d'Iarchas. Dès qu'il vit Apollonius, il le salua en langue grecque, et lui demanda la lettre du roi de l'Inde. Comme Apollonius s'étonnait de la prescience d'Iarchas, celui-ci ajouta : « Il y a dans cette lettre

---

<sup>96</sup> On appelait ainsi des tuniques à une seule manche que portaient les esclaves, les gens du peuple et quelquefois les philosophes.

une omission qui a échappé au roi : il y manque un D. » Et cela se trouva vrai. Il lut la lettre, puis dit à Apollonius :

« Que pensez-vous de nous ?

— Ce que je pense ? Ne l'ai-je pas assez fait voir par le voyage que j'ai fait pour vous voir, et qu'aucun de mes concitoyens n'avait entrepris avant moi ?

— Et que croyez-vous que nous sachions de plus que vous ?

— Je crois que votre science est beaucoup plus étendue et plus divine que la mienne. Mais si je ne trouve pas chez vous à augmenter mes connaissances, j'aurai du moins appris une chose, c'est qu'il ne me reste plus rien à apprendre. »

Iarchas lui répondit :

« Les autres hommes demandent aux étrangers qui ils sont et pourquoi ils viennent. La première preuve de notre science, c'est que nous savons qui nous arrive. Jugez-en tout d'abord. » Et il donna des détails sur la famille du père et de la mère d'Apollonius, sur tout ce qu'il avait fait à Égées, sur la manière dont Damis s'était attaché à lui, sur ce qu'ils avaient enseigné ou appris dans leur voyage : on eût dit qu'il les y avait accompagnés.

Iarchas ayant parlé sans s'interrompre, et sans la moindre obscurité, Apollonius demeura stupéfait :

— Comment pouvez-vous savoir tout cela ? s'écria-t-il.

— C'est, répondit Iarchas, par une science à laquelle

vous n'êtes vous-même pas tout à fait étranger, mais que vous ne possédez pas tout entière.

— Voulez-vous bien me l'apprendre tout entière ?

— Oui, tout entière. Car il y a plus de sagesse à cela qu'il n'y en aurait à vous cacher, par une envie maligne, ce qui mérite d'être su. D'ailleurs, je vois, Apollonius, que vous êtes plein de Mnémosyne<sup>97</sup>, et c'est de toutes les Déesses celle que nous honorons le plus.

— Vous connaissez donc la nature de mon esprit ?

— Nous connaissons toutes les sortes d'esprits, et une foule d'indices nous les révèlent. Mais voici que midi approche, et il convient d'accomplir les cérémonies sacrées. Commençons par remplir nos devoirs envers les Dieux ; après cela nous parlerons sur tel sujet que vous voudrez. Vous pouvez assister à tout ce que nous allons faire.

— Certes, je ferais injure au Caucase et à l'Indus, que j'ai franchis pour venir vers vous, si je ne rassasiais mes yeux de toutes vos cérémonies.

— Rassasiez-les donc, et suivez-nous. »

XVII. Ils arrivèrent à une fontaine qui, au rapport de Damis, qui la vit ensuite, ressemble à la fontaine Dircé en Béotie. D'abord, ils se déshabillèrent, et se frottèrent la tête avec un parfum semblable à de l'ambre : cela les échauffa tellement qu'il s'échappa de

---

<sup>97</sup> C'est la déesse de la mémoire. Le mot grec désigne à la fois la déesse et la faculté qu'elle représente. Il y a là un jeu de mot qu'une traduction ne saurait rendre.

la vapeur de leurs corps, et qu'ils furent couverts de sueur comme s'ils avaient été dans une étuve. Ensuite ils se jetèrent dans l'eau, et, après s'être lavés, ils s'avancèrent vers le lieu saint, la tête couronnée et le cœur tout à leurs hymnes. Puis ils se mirent en rond, formèrent un chœur, dont ils donnèrent la conduite à Iarchas, et frappèrent la terre du bout de leurs baguettes; et la terre, se gonflant comme les flots de la mer, les enleva en l'air à la hauteur de deux coudées. Pendant ce temps ils chantaient un chœur semblable au péan de Sophocle, qu'on chante à Athènes en l'honneur d'Esculape. Quand ils furent redescendus à terre, Iarchas appela le jeune homme qui portait l'ancre, et lui dit d'avoir soin des compagnons d'Apollonius. Celui-ci s'en alla plus vite que le plus rapide des oiseaux, et revenant aussitôt, dit à Iarchas que toutes les dispositions étaient prises.

Après avoir accompli toutes les cérémonies sacrées, les Sages s'assirent sur leurs sièges. Alors Iarchas, s'adressant au jeune homme: « Apportez, lui dit-il, le trône de Phraote, et que le sage Apollonius s'y assoie pour s'entretenir avec nous. »

XVIII. Apollonius ayant pris place, Iarchas lui dit:

« Faites-nous telle question que vous voudrez, car vous êtes venu vers des hommes qui connaissent tout.

— Vous connaissez-vous aussi vous-mêmes? » demanda Apollonius; car il pensait que pour Iarchas, comme pour les Grecs, la connaissance de soi-même dût paraître une science difficile.



Mais, contre l'attente d'Apollonius, il répliqua :

« Nous connaissons tout, parce que nous avons commencé par nous connaître nous-mêmes. Sans cette connaissance, nul d'entre nous n'aurait abordé une science comme la nôtre. »

Apollonius se rappela ce que lui avait dit Phraote, et comment celui qui veut philosopher doit d'abord s'examiner lui-même. Il approuva donc ce qu'il venait d'entendre, d'autant plus qu'il en était persuadé pour son compte. Il fit une seconde question :

« Que croyez-vous être ?

— Des Dieux.

— Pourquoi ?

— Parce que nous sommes vertueux. »

Cette réponse parut à Apollonius si pleine de sens, que plus tard il en fit usage dans sa défense devant Domitien.

XIX. Reprenant donc son interrogation :

« Que pensez-vous sur l'âme ? leur demanda-t-il.

— Ce que vous avez appris de Pythagore, et les Égyptiens de nous.

— Mais Pythagore déclarait avoir été autrefois Euphorbe ; diriez-vous de même, Iarchas, qu'avant d'entrer dans le corps où vous êtes, vous fûtes un des Troyens, un des Grecs ou quelque autre héros ?

— Ce qui a perdu Troie, répondit Iarchas, c'est l'expédition des Grecs ; ce qui vous perd, vous autres Grecs, ce sont les fables répandues sur Troie. Pour vous, les seuls hommes sont ceux qui ont pris part

à cette guerre ; et vous ne songez pas à des hommes plus nombreux et plus divins, qu'ont portés et votre terre, et l'Égypte et l'Inde. Puis donc que vous m'interrogez sur mon existence antérieure, dites-moi quel est le héros que vous trouvez le plus admirable parmi les adversaires ou les défenseurs de Troie.

— C'est Achille, fils de Thétis et de Pélée. Homère l'a chanté comme le plus beau des hommes et le plus grand des Grecs ; il savait tous ses exploits. Il a encore beaucoup d'estime pour les Ajax et les Nirée, et dans ses chants, ils tiennent la première place après Achille pour la beauté et la valeur.

— Eh bien ! comparez à ce héros mon prédécesseur, ou du moins le corps qui a précédé le mien. Car voilà ce que Pythagore disait avoir été Euphorbe.

XX. « Il y eut un temps où ce pays était occupé par les Éthiopiens, nation indienne. Il n'y avait pas alors d'Éthiopie, mais l'Égypte s'étendait au-delà de Méroé et des cataractes du Nil ; elle contenait dans ses limites les sources de ce fleuve, et se terminait à son embouchure. Tant que les Éthiopiens habitèrent ce pays et obéirent au roi Gange, la terre les nourrit abondamment, et les Dieux prirent soin d'eux. Mais ils tuèrent ce roi. À partir de ce moment, ils furent considérés par les autres Indiens comme impurs, et la terre ne leur permit pas d'y prolonger leur séjour : les semences qu'ils lui confiaient se gâtaient avant de germer, les femmes ne menaient pas jusqu'au terme le fruit de leurs entrailles, les troupeaux ne trouvaient pas une nourriture suffisante, et partout où

ils voulaient fonder des villes, le sol céda et s'affaissa sous leurs pieds. Le fantôme de Gange les poursuivait partout où ils allaient, jetant le trouble dans la multitude, et il ne cessa de s'attacher à eux que lorsqu'ils eurent sacrifié à la Terre les chefs du complot et ceux qui avaient trempé leurs mains dans son sang. La taille de Gange n'était de dix coudées, jamais on n'avait vu un homme aussi beau, et il était fils du fleuve Gange. Longtemps ce fleuve avait fait de l'Inde entière un vaste marais ; c'est son fils qui détourna ses eaux dans la mer Érythrée, et qui le rendit favorable à la terre de l'Inde : aussi lui fournit-elle, pendant sa vie, tous les biens en abondance, et le vengea-t-elle après sa mort. Et maintenant l'Achille d'Homère s'en va pour Hélène à Troie ; il prend sur mer douze villes, et onze sur le continent ; l'outrage d'Agamemnon, qui lui enlève une captive, enflamme sa colère, et l'expose aux reproches d'insensibilité et de dureté. À un tel homme comparons notre Indien. Il fonda soixante villes, les plus illustres de ce pays : y a-t-il un homme qui trouve plus glorieux de détruire des villes que d'en fonder ? Il chassa les Scythes qui avaient franchi le Caucase et fait une incursion dans l'Inde les armes à la main, montrer sa valeur en délivrant son pays, n'est-ce pas bien plus beau que d'asservir une ville pour venger l'enlèvement d'une femme qui était probablement d'accord avec son ravisseur ? Enfin, son allié, le roi du pays où commande aujourd'hui Phraote, lui ayant, avec autant d'injustice que d'insolence, enlevé sa propre femme, il ne voulut pas rompre le traité qu'il avait fait ; il disait avoir prêté

un serment trop solennel pour être dégagé de sa foi même par l'injustice de son allié.

XXI. « Je vous rapporterais bien d'autres actes de Gange, si je ne craignais de m'arrêter à me louer moi-même : car je suis ce Gange. Je l'ai bien prouvé, alors que je n'avais encore que quatre ans. Gange avait enfoncé en terre sept épées d'acier, afin qu'aucune terreur n'approchât jamais de cette contrée ; un jour les Dieux ordonnèrent de faire un sacrifice à l'endroit où étaient enfoncées ces épées, sans indiquer cet endroit ; moi, qui n'étais encore qu'un petit enfant, je conduisis les interprètes de la parole divine à un fossé, et leur dis qu'ils pouvaient faire creuser en cet endroit, que là étaient déposées les épées.

XXII. « Que moi, Indien, je sois passé dans un Indien, il n'y a encore là rien d'étonnant ; mais voyez celui-ci (il montrait un jeune homme de vingt ans environ) : il est mieux doué que personne pour la philosophie. De plus, il a une constitution robuste, comme vous voyez, son corps est des plus vigoureux, il ne craint ni le feu ni les blessures ; et avec tout cela il ne peut sentir la philosophie.

— Que veut dire cela ? demanda Apollonius. Quoi ! un homme ainsi favorisé par la nature, ne pas embrasser la philosophie, ne pas être épris du savoir, et cela quand il vit avec vous !

— Ce n'est pas avec nous qu'il vit. Il est comme un lion captif ; il se sent prisonnier chez nous, et bien que

nous le caressions pour l'appivoiser, il nous regarde avec colère. Ce jeune homme a été Palamède, l'un des héros du siège de Troie : ses grands ennemis sont Ulysse et Homère, le premier qui a ourdi contre lui un complot et l'a fait lapider, le second qui n'a pas même daigné lui consacrer un vers. Aussi, comme sa science (car il était savant) ne lui a servi à rien, et ne lui a pas même valu les éloges d'Homère, qui a rendu célèbres même des hommes peu dignes de la célébrité, comme il a été écrasé par Ulysse, auquel il n'avait fait aucun mal, il parle fort mal de la philosophie et déplore son infortune. Voilà ce Palamède, qui écrit sans avoir jamais appris à écrire.»

XXIII. Comme ils s'entretenaient ainsi, le messager vint dire à Iarchas que le roi viendrait vers la première heure du soir leur parler de ses affaires. « Qu'il vienne, dit Iarchas ; il se peut fort bien qu'il s'en retourne meilleur, après avoir fait la connaissance d'un Grec. » Et aussitôt il reprit son précédent propos.

« Apollonius, dit-il, nous direz-vous qui vous étiez auparavant ?

— Mon ancien état ayant été sans gloire, je m'en souviens peu.

— Comment, sans gloire ? Est-ce ainsi que vous parlez de la condition de pilote d'un vaisseau égyptien. Car, je le vois, c'est ce que vous étiez.

— Vous ne vous trompez pas, Iarchas, j'étais pilote. Or, je dis que non seulement c'est une condition sans gloire, mais qu'elle est décriée. Ce n'est pas qu'un

pilote ne doive être estimé des hommes autant qu'un magistrat ou qu'un général ; mais c'est un état qui est en mauvaise réputation par la faute des gens de mer. Aussi la plus belle action que j'aie jamais faite n'a-t-elle pas obtenu un seul éloge.

— Et quelle peut bien être cette belle action ? Est-ce d'avoir doublé le cap Malée ou le cap Sunium, en arrêtant la marche rapide de votre vaisseau ; d'avoir bien prévu d'où viendraient les vents, du côté de la proue ou du côté de la poupe ; d'avoir conduit heureusement votre navire sur les côtes de l'Eubée, à travers les brisants dont la mer est semée en cet endroit ?

XXIV. « Puisque vous m'embarquez, dit Apollonius, dans un discours sur la navigation, je vais vous dire, Iarchas, ce que je crois avoir fait de bien. La mer était infestée de pirates phéniciens, qui se tenaient autour des ports pour s'enquérir des vaisseaux qui allaient partir et de leur chargement. Voyant mon vaisseau chargé de marchandises précieuses, leurs émissaires me prirent à part et me demandèrent quelle serait ma part de bénéfice pour la navigation que j'allais entreprendre.

— Mille drachmes, répondis-je, car j'ai avec moi trois autres pilotes.

— Avez-vous une maison ? me demandèrent-ils encore.

— J'ai une mauvaise cabane dans l'île de Pharos, où habitait autrefois Protée.

— Eh bien ! voulez-vous changer la mer contre la terre, votre cabane contre une maison ? voulez-vous

que votre navigation vous rapporte dix fois plus ? voulez-vous échapper à tous les maux auxquels les tempêtes exposent les pilotes ?

— Je ne demande pas mieux, répondis-je. Mais je n'irai pas faire le brigand, quand je suis un pilote habile, et que mon art me vaut des couronnes. »

« Mes gens s'enhardirent : ils me promirent dix mille drachmes, si je voulais faire ce qu'ils me diraient. Je les engageai à parler, et leur donnai à entendre que je serais tout à eux. Ils me déclarèrent alors qu'ils étaient les agents des corsaires ; ils me prièrent de ne pas empêcher ceux-ci de s'emparer de mon vaisseau, de ne pas rentrer en ville après avoir mis à la voile, mais de jeter l'ancre près du cap, les embarcations des pirates se tenant dans les environs. Ils m'offrirent de me garantir par serment ma propre vie et celle des hommes pour qui je la demanderais. Je crus qu'il était peu sûr de leur faire des observations, dans la crainte qu'ils ne changeassent d'avis, ne nous attaquassent quand nous serions au large, et ne nous fissent périr en quelque endroit de la haute mer. Je promis donc tout ce qu'ils voulurent, et leur fis jurer qu'ils me tiendraient parole. Ils prêtèrent serment devant les autels, car c'était dans un temple que se tenait notre conversation, et je leur dis : « Allez trouver les pirates ; nous partirons cette nuit. » Pour écarter tout soupçon, je leur dis que j'entendais être payé en bonnes espèces, bien entendu quand ils seraient maîtres du vaisseau. Ils s'en allèrent : je gagnai le large, laissant le cap bien loin derrière moi.

— Pensez-vous, Apollonius, demanda Iarchas, avoir fait là un acte de justice ?

— Oui, et d'humanité. Ne pas livrer des hommes à la mort, ne pas faire prendre aux maîtres du vaisseau leurs marchandises, ne pas succomber à l'amour des richesses, quand on est pilote, voilà, je vous assure, plus d'un mérite. »

XXV. L'Indien se mit à rire. « On dirait, reprit-il, que pour vous la justice consiste à ne pas commettre d'injustice. C'est là, je crois, l'opinion de tous les Grecs. Des Égyptiens qui sont venus ici m'ont dit qu'on vous envoie de Rome des gouverneurs qui tiennent toujours levée sur vos têtes une hache nue, et cela avant de savoir s'ils ont à commander à des méchants, et vous, pourvu qu'ils ne vendent pas la justice, vous les trouvez justes. C'est aussi, m'a-t-on dit, ce que pratiquent chez vous les marchands d'esclaves : quand ils vous amènent des esclaves de Carie et qu'ils vous disent leur caractère, ils comptent parmi leurs qualités de n'être pas voleurs. Vous faites le même honneur aux magistrats qui vous gouvernent, vous leur accordez le même éloge qu'à vos esclaves, et croyez leur donner une gloire à faire envie. Mais, quand vous voudriez être justes et vertueux, vos poètes, même les plus sages, ne vous le permettraient pas. Que font-ils de Minos, de ce tyran qui fut le plus cruel des hommes, et qui avec sa flotte réduisit en servitude toutes les côtes et toutes les îles de la Grèce ? Ils l'honorent du sceptre de la justice, et le font siéger aux Enfers comme juge des âmes. Au contraire, Tantale, qui était bon, et qui donnait à ses



amis une part de l'immortalité qu'il avait reçue des Dieux, ils le condamnent à la faim et à la soif. Il y en a même qui suspendent au-dessus de sa tête des rochers, faisant ainsi outrage à un homme vertueux et divin, quand ils devraient plutôt faire jaillir tout autour de lui ce nectar qu'il prodiguait autrefois avec tant de bonté et de générosité. Et, en disant ces mots, il montrait à sa gauche une statue, sous laquelle on lisait cette inscription : Tantale. Cette statue était haute de quatre coudées, elle représentait un homme de cinquante ans, vêtu à la mode d'Argos, mais avec un manteau thessalien, qui avait l'air de tendre une coupe : dans cette coupe, pleine jusqu'aux bords, sans qu'une goutte en tombât, bouillonnait une liqueur très pure en quantité suffisante pour éteindre la soif d'un homme. Je dirai bientôt ce qu'ils pensent de cette liqueur et dans quelle occasion ils en boivent. Pour le moment, ce qu'il y a de certain, c'est que les poètes ont beau faire la guerre à Tantale pour n'avoir pas retenu sa langue et avoir fait part aux hommes du nectar ; il n'est nullement mal vu des Dieux : s'il était pour eux un objet de haine, jamais il n'aurait été tenu en honneur chez les Indiens, les plus pieux des hommes, qui ne font rien en dehors de l'inspiration des Dieux.

XXVI. Comme ils s'entretenaient ainsi, un grand bruit parti du bourg voisin vint jusqu'à eux : c'était le roi qui venait, paré de riches vêtements, à la manière des Mèdes, et avec un appareil plein de faste. Iarchas ne dissimula pas son mécontentement. Si c'était Phraote, dit-il, qui fût venu ici, vous auriez

vu tout tranquille comme dans les mystères.» Apollonius comprit que ce roi était inférieur à Phraote, non sur un point de la philosophie, mais sur le tout : il fut surpris de voir les Sages rester immobiles, sans rien préparer de ce dont pouvait avoir besoin le roi, venant après midi.

— Où donc, demanda-t-il, logera le roi ?

— Ici : nous passerons la nuit à parler de ce qui l'amène : c'est le temps le meilleur pour les délibérations.

— Et ne lui servira-t-on rien à son arrivée ?

— On lui fera bonne chère, et on lui donnera de tout ce que nous avons.

— Vous faites donc bonne chère ?

— Nos repas, à nous, sont fort légers : nous avons des vivres en abondance, mais nous aimons à nous contenter de peu. Mais il en faut beaucoup au roi, car il l'entend ainsi. Toutefois, il ne mangera rien qui a eu vie (de tels mets sont interdits ici) : nous lui offrirons des légumes, des racines, des fruits, ce que l'Inde produit en cette saison, et les prémices de la saison prochaine ; mais le voici lui-même.»

XXVII. Le roi s'avancait avec son frère et son fils, tout étincelant d'or et de pierreries. Apollonius allait se lever, mais Iarchas le retint sur son siège, lui disant que ce n'était pas l'usage chez eux. Damis nous avertit qu'il ne fut pas lui-même présent à cette réception, mais qu'il a inséré dans son histoire le récit que lui en a fait Apollonius. Les Sages restèrent donc assis, et le roi se présenta, tendant vers eux les mains comme

un suppliant. Ils firent un signe qui lui fit connaître qu'ils accédaient à sa demande. Cela le rendit joyeux, comme s'il eût reçu d'un oracle une réponse favorable. Quant au frère du roi et à son fils, jeune homme d'une rare beauté, les Sages ne firent pas plus attention à eux que si c'eussent été des esclaves appartenant à la suite du prince. Alors, Iarchas se leva et engagea le roi à prendre une collation. Celui-ci accepta, non sans empressement : aussitôt quatre trépieds, semblables à ceux de Delphes, vinrent d'eux-mêmes, comme ceux d'Homère<sup>98</sup> ; au-dessus d'eux étaient des échansons en airain noir, comme les Ganymède et les Pélops des Grecs. La terre se couvrit d'un gazon plus moelleux que tous les lits. Les légumes, le pain, les racines, les fruits mûrs se succédèrent dans un plus bel ordre que s'ils avaient été disposés par des maîtres d'hôtel. Deux des trépieds fournirent du vin, deux autres donnèrent en abondance, l'un de l'eau chaude, l'autre de l'eau froide. Les pierres qui viennent de l'Inde sont, chez les Grecs, montées sur des colliers et des bagues à cause de leur petitesse ; dans l'Inde, elles sont assez grandes pour qu'on en fasse des amphores, des vases à rafraîchir le vin, et des cratères dont le contenu est capable de désaltérer quatre hommes en plein été. Les échansons d'airain mêlaient l'eau et le vin d'après des mesures réglées, présentaient les coupes, ainsi que c'est l'usage dans les festins. Les convives étaient couchés comme dans les repas ordinaires, et cela sans

---

<sup>98</sup> Homère parle en effet aussi de trépieds marchant d'eux-mêmes, qui étaient l'œuvre de Vulcain (*Iliade*, liv. XVIII, v. 373 et suiv.).

qu'il y eût de place d'honneur pour le roi (ce à quoi les Grecs et les Romains attachent un grand prix), mais chacun au hasard, et comme cela s'était trouvé.

XXVIII. Le repas durait depuis quelque temps, lorsque Iarchas dit au roi : « Je vous présente, ô roi ! ce Grec » ; il montrait Apollonius couché à côté de lui, et du geste indiquait que c'était un homme vertueux et divin.

« J'ai appris, dit le roi, que ce Grec et ceux qui sont logés dans le bourg voisin sont des amis de Phraote.

— C'est vrai, parfaitement vrai, dit Iarchas ; et c'est encore Phraote qui lui donne ici l'hospitalité.

— Quelles sont ses occupations ?

— Celles de Phraote.

— Vous ne faites pas l'éloge de cet étranger, quand vous dites qu'il a embrassé un genre de vie qui n'a pas permis à Phraote lui-même d'être un homme.

— O roi ! soyez plus réservé envers la philosophie et envers Phraote ; lorsque vous étiez tout jeune, votre jeunesse excusait ces témérités ; mais maintenant que vous arrivez à l'âge viril, il faut éviter de tenir des propos irréfléchis et légers. »

Alors Apollonius, à qui Iarchas servait d'interprète<sup>99</sup> :

« Qu'avez-vous gagné, ô roi ! à ne pas être philosophe ?

---

<sup>99</sup> Iarchas pouvait s'épargner cette peine. Apollonius savait toutes les langues (Note de Castillon.)

— D'avoir toute vertu, et de ne faire qu'un avec le Soleil. »

Apollonius, pour confondre un tel orgueil, lui dit : « Si vous étiez, philosophe, vous parleriez tout autrement.

— Mais vous, excellent homme, vous qui êtes philosophe, que pensez-vous de vous-même ?

— Que je suis vertueux, autant que je ne m'écarte pas de la philosophie.

— Par le Soleil ! s'écria le roi en levant les mains au ciel, vous nous venez tout plein de Phraote. »

Apollonius s'empara de ce mot, et reprit : « Ce n'est pas en vain que j'ai voyagé, si je suis plein de Phraote : que si vous le rencontriez à son tour, vous pourriez dire qu'il est plein de moi. Il voulait me donner une lettre pour me recommander à vous ; mais, ayant su de lui que vous êtes un homme de bien, je lui ai dit de ne pas se donner cette peine, attendu que je n'avais pas eu besoin de recommandation auprès de lui. »

XXIX.      Là s'arrêta la première insolence du roi. Lorsqu'il sut que Phraote avait dit du bien de lui, il oublia tout ombrage, et baissant le ton :

« Soyez le bienvenu, dit-il, vertueux étranger.

— Soyez aussi le bienvenu, ô roi ! car il me semble que vous ne faites que d'arriver.

— Qui vous a attiré ici ?

— Ce sont ces hommes sages et divins.

— Parle-t-on beaucoup de moi chez les Grecs ?

— Autant qu'on parle des Grecs ici.

— Pour moi, je ne trouve rien chez les Grecs qui vaille la peine qu'on en parle.

— Je leur rapporterai votre opinion, et ils vous couronneront à Olympie. »

XXX. Apollonius se pencha vers Iarchas, et lui dit : « Laissez cet homme à son ivresse, et dites-moi pourquoi vous n'admettez pas à la table commune ces deux autres qui sont venus avec lui, et qui sont, dites-vous, son frère et son fils, pourquoi vous ne leur rendez aucun honneur.

— Parce qu'ils espèrent régner un jour. Il est bon qu'on les néglige, pour qu'ils apprennent à ne pas négliger les autres. Puis, voyant que les Sages étaient au nombre de dix-huit, il lui demanda quelle était la raison de ce nombre. En effet, ce n'est pas un nombre carré, ni un de ceux que l'on estime et que l'on honore, comme dix, douze, seize, et quelques autres semblables.

— Nous ne sommes pas les esclaves des nombres, répondit Iarchas, pas plus que les nombres ne sont les nôtres ; si l'on estime quelque chose en nous, c'est la science et la vertu ; tantôt nous sommes plus nombreux, tantôt nous le sommes moins. J'ai ouï dire que mon grand-père, lorsqu'il a été admis parmi les Sages, et cela dès sa première jeunesse, en était le soixante-dix-huitième ; arrivé à l'âge de cent trente ans, il resta seul ; il avait vu mourir tous ses compagnons, et l'Inde ne comptait pas une seule âme généreuse et amie de la philosophie. Il lui vint d'Égypte une lettre, dans laquelle on le félicitait vivement d'avoir été seul pen-

dant quatre ans assis sur ce siège ; mais il pria qu'on cessât de reprocher à l'Inde le petit nombre des Sages qu'elle produisait. Pour nous, Apollonius, nous avons entendu parler, par les Égyptiens, de la coutume des Éléens, et des dix *Hellanodices*<sup>100</sup> qui président aux jeux Olympiques ; mais nous n'approuvons pas la loi qui règle leur élection. Elle est laissée au sort, qui est sans discernement, et qui peut favoriser le plus indigne. Quand même on procéderait par choix, et quand on en appellerait à un vote, n'y aurait-il pas encore des erreurs possibles ? Tout autant. En effet, si l'on ne peut sortir du nombre dix, et qu'il y ait plus de dix hommes justes, on fait tort à quelques-uns ; si, au contraire, il n'y en a pas dix, ce nombre ne signifiera rien. N'est-il pas vrai que les Éléens auraient été bien mieux avisés, s'ils avaient fait une condition absolue, non du nombre, mais de la justice ? »

XXXI. Comme ils raisonnaient ainsi, le roi se mit à les interrompre, se jetant au travers de leur conversation, et ne cessant de dire des sottises et des inepties.

« De quoi raisonnez-vous ? leur demanda-t-il.

— Nous parlons de grandes choses, des choses les plus considérées chez les Grecs ; mais elles vous paraîtraient méprisables, puisque vous dites que vous n'aimez guère tout ce qui tient à la Grèce.

— Il est vrai que je ne l'aime pas ; mais je veux savoir

---

<sup>100</sup> On les appelait *Hellanodices* ou juges des Grecs, parce qu'ils étaient appelés à juger des athlètes venus de toutes les parties de la Grèce.

de quoi il s'agit. Vous parlez des Athéniens esclaves de Xerxès, n'est-ce pas ?

— Pas précisément. Mais, puisque vous venez de mettre en avant assez hors de propos, et contre toute vérité, le nom des Athéniens, répondez-moi un peu : avez-vous des esclaves, ô roi ?

— J'en ai vingt mille, et je n'en ai pas acheté un seul : ils sont tous nés chez moi. »

Apollonius lui demanda encore, par l'intermédiaire d'Iarchas, si c'était lui qui fuyait ses esclaves, ou si c'étaient ses esclaves qui le fuyaient.

« Voilà, dit le roi d'un ton insultant, une question digne d'un esclave. Je veux bien y répondre cependant. Celui qui fuit est un esclave, et un mauvais esclave ; mais comment le maître fuirait-il devant un homme qu'il peut mettre à la torture et rouer de coups ?

— Tout ce que vous dites prouve que Xerxès était l'esclave des Athéniens, et un mauvais esclave, puisqu'il a fui devant eux : en effet, vaincu dans une bataille navale, Salamine, et craignant pour son pont de bateaux de l'Hellespont, il s'enfuit avec un seul vaisseau.

— Mais il incendia de ses mains Athènes.

— C'est une audace dont il a été puni comme jamais homme ne le fut : car il a dû se retirer en fuyant devant des hommes qu'il se flattait de détruire. Quand je songe aux pensées de Darius, partant pour la Grèce, je me dis qu'on a pu avec quelque raison le prendre pour Jupiter. Mais quand je pense à sa fuite, je le considère comme le plus malheureux des hommes.



S'il était mort entre les mains des Grecs, qui aurait obtenu de plus magnifiques éloges que lui ? À qui les Grecs auraient-ils élevé un plus magnifique tombeau ? Quelles luttes d'armes ou de musique n'eût-on pas instituées en son honneur ? En effet, si les Mélicerte, les Palémon<sup>101</sup>, qui moururent à la mamelle ; si Pélops, l'étranger venu de Lydie, qui subjuga l'Arcadie, l'Argolide et tout le pays compris en deçà de l'isthme<sup>102</sup>, restent honorés par les Grecs presque à l'égal des Dieux, que n'auraient pas fait pour Xerxès des hommes naturellement épris de toute espèce de mérite, et qui auraient eu leur gloire intéressée à glorifier celui qu'ils avaient vaincu ? »

XXXII. Le roi ne put entendre Apollonius sans verser des larmes :

« Ami, lui dit-il, quels hommes vous me révélez dans ces Grecs !

— Comment se fait-il donc, ô roi que vous fussiez si prévenu contre eux ?

— Étranger, c'est que les Égyptiens qui viennent ici disent beaucoup de mal des Grecs ; ils prétendent avoir en propre la sagesse et la sainteté, et disent que ce sont eux qui, les premiers, ont réglé les cérémonies

---

<sup>101</sup> Les mythographes confondent ordinairement en un seul personnage Mélicerte et Palémon. Voir Pausanias, *Attique*, fin ; et, dans Ovide (*Métamorphoses*, liv. IV), la fable d'Ino et de ses fils Léarque et Mélicerte. Selon Pausanias, les jeux Isthmiques furent institués en l'honneur de ce dernier.

<sup>102</sup> Ce personnage mythologique est le fils de Tantale, le père d'Airée et de Thyeste. Il a donné son nom au pays en deçà de l'isthme (le Péloponnèse).

des sacrifices et des mystères en usage chez les Grecs. Selon eux, il n'y a rien de bon chez ce peuple ; on n'y trouve que violence, désordre, anarchie ; les Grecs ne sont que des conteurs de fables, des hâbleurs, des mendiants, et des mendiants qui se font de leur pauvreté, non pas un titre de gloire, mais une excuse pour leurs larcins. Après ce que je vous ai entendu dire, et puisque les Grecs aiment la gloire et la vertu, me voici réconcilié pour toujours avec eux ; je n'aurai pour eux que des éloges, je ferai pour leur prospérité tous les souhaits possibles, et je n'aurai plus confiance dans les Égyptiens.

— Je savais bien, dit alors Iarchas, que vos oreilles avaient été remplies de mensonges par ces Égyptiens ; mais je n'ai pas voulu vous parler des Grecs avant d'avoir trouvé un auxiliaire tel que celui-ci. Maintenant, ô roi ! que ce sage a dissipé votre erreur, buvons tous la liqueur que nous offre Tantale, et dormons pour nous préparer à notre entretien de la nuit : quant à la science des Grecs, la plus riche de toute la terre, je vous en instruirai plus tard, et vous serez heureux de m'en entendre parler chaque fois que vous viendrez. Et le premier il approcha ses lèvres de la coupe, qui suffit pour abreuver tous les convives ; en effet, elle se remplissait sans cesse, comme une source intarissable. Apollonius en but aussi, car ce breuvage est destiné chez les Indiens à affermir l'amitié, et ils le font verser par Tantale, parce que Tantale leur a paru de tous les hommes le plus sensible à l'amitié.

XXXIII. Quand ils eurent achevé leurs libations, ils se couchèrent sur le lit tout préparé que la terre

leur fournissait avec son gazon. Quand le milieu de la nuit fut arrivé, ils se levèrent et commencèrent par célébrer le rayon de Soleil, en se tenant en l'air comme ils l'avaient fait à midi ; puis ils se mirent à la disposition du roi. Damis dit Apollonius qu'Apollonius n'assista pas à l'entretien du roi avec les Sages, mais pensa que le roi avait communiqué aux Sages quelques secrets d'État.

Le matin, après avoir sacrifié, le roi vint trouver Apollonius, et lui offrit l'hospitalité dans son palais, lui promettant de le renvoyer en Grèce chargé de présents. Apollonius le remercia de sa bonté, mais s'excusa d'aller chez un homme d'une vie si différente de la sienne : « D'ailleurs, ajouta-t-il, il y a assez longtemps que je suis en voyage, et mes amis pourraient se plaindre d'être négligés par moi. » Et comme le roi le suppliait de rester, et se livrait à des instances par trop obséquieuses :

« Lorsqu'un roi demande une chose en s'abaissant, on peut croire que c'est un piège.

— O roi ! dit Iarchas intervenant entre eux, vous manquez à ce séjour sacré, quand vous voulez en arracher un homme malgré lui. Songez que cet homme est un de ceux qui lisent dans l'avenir ; sans doute il y voit qu'il serait mauvais de vivre avec vous, comme cela pourrait ne pas vous être avantageux à vous-même. »

XXXIV. Le roi retourna ensuite au bourg ; car la loi des Sages ne permettait pas au roi de rester avec eux plus d'une journée. Iarchas dit alors au messager : « Nous admettons aussi Damis à nos mystères.

Qu'il vienne. Quant aux autres, faites en sorte qu'ils aient tout ce dont ils auront besoin. »

Quand il fut parti, ils s'assirent de la manière accoutumée, et engagèrent Apollonius à les interroger.

Il leur demanda de quoi ils croyaient que se compose le monde.

— D'éléments, répondit Iarchas.

— De combien ?

— De quatre ?

— Non ; mais de cinq.

— Et quel est le cinquième, celui qui vient après l'eau, l'air, la terre et le feu ?

— L'éther, d'où certainement sont nés les Dieux. En effet, tout ce qui respire de l'air est mortel ; au contraire, dans l'éther, tout est immortel et divin.

— Et quel est le plus ancien des éléments ?

— Ils ont tous la même ancienneté ; car aucun animal ne se produit par parties.

— Dois-je regarder le monde comme un animal ?

— Oui, si vous voulez avoir des idées justes ; car c'est lui qui produit tous les animaux.

— L'appellerons-nous mâle ou dirons-nous qu'il a les deux sexes ?

— Nous dirons qu'il a les deux sexes en effet, par le commerce qu'il a avec lui-même, il remplit l'office de père et de mère à la fois, pour la génération des animaux : il a pour lui-même un amour plus ardent que les autres animaux pour ceux de leur espèce, puisqu'il s'unit et s'accouple à lui-même, et que ce

mélange n'a rien que de naturel. Et de même que tout animal se meut par les pieds et les mains, et qu'il a au dedans une âme qui met tout en branle, de même nous devons penser que le monde a une âme, grâce à laquelle toutes ses parties s'accoutument à ce qui naît et se produit. C'est cette âme qui envoie aux hommes les maux qu'amène la sécheresse, lorsque la justice est méprisée et abandonnée par les hommes. Cet animal est conduit, non par une seule main, mais par plusieurs mains mystérieuses ; bien qu'il semble ne pouvoir être dirigé, à cause de sa grandeur, il est cependant docile et se laisse guider.

XXXV. « Prenons un exemple. Mais quel exemple pourra donner une idée de choses si grandes et si supérieures à notre entendement ? Figurons-nous un vaisseau, comme celui que construisent les Égyptiens et qu'ils amènent dans notre mer, pour échanger les marchandises de leur pays contre celles du nôtre. Il existe une ancienne loi au sujet de la mer Érythrée ; elle a été portée par le roi Érythras, alors qu'il régnait sur toute cette mer. D'après cette loi, les Égyptiens ne doivent pas y naviguer avec des vaisseaux longs, ils n'y doivent avoir qu'un seul vaisseau marchand. Que firent les Égyptiens ? Ils imaginèrent un vaisseau qui leur tint lieu de plusieurs autres ; ils observèrent les proportions convenables pour la carène, mais ils élevèrent les côtés, prirent un mât plus grand, firent sur le pont un plus grand nombre de cases, y mirent plusieurs pilotes sous la direction du plus âgé et du plus expérimenté, quelques-uns devant se tenir à la proue, les plus habiles et les plus adroits devant monter aux

voiles. Dans ce navire, il y a aussi une force armée ; car il faut qu'il soit prêt à résister aux Barbares qui occupent le côté droit de notre golfe, et qui peuvent l'attaquer pour le piller. Croyons-le bien, il en est de même pour le monde ; l'économie de ce vaisseau nous fournit une image de l'ordre qui le régit. Le premier rang, le rang suprême appartient à Dieu, au créateur de cet animal. La place suivante est due aux Dieux qui en gouvernent les parties. Et ici nous acceptons pleinement ce que disent les poètes, qu'il y a un grand nombre de Dieux au ciel, un grand nombre sur la mer, un grand nombre dans les fleuves et les fontaines, un grand nombre sur terre, et qu'il y en a même plusieurs sous terre. Cependant, comme les espaces qui s'étendent sous terre, s'il y en a en effet, sont dans les chants des poètes des séjours d'horreur et de mort, séparons-les du reste du monde. »

XXXVI. Ce discours de l'Indien émut vivement Damis, qui ne put retenir un cri d'admiration : « Jamais, s'écria-t-il, je n'eusse pensé qu'un Indien pût aller si loin dans la connaissance de la langue grecque, ni que, même sachant parfaitement cette langue, il pût la parler avec autant de facilité et d'élégance. » Dans ses Mémoires, il loue même la physionomie d'Iarchas, son sourire, l'air inspiré qu'il avait en exprimant ses idées. Il ajoute qu'Apollonius, bien qu'il parlât modestement et sans bruit, gagna beaucoup au contact de l'éloquence de cet Indien, et que, lorsqu'il parlait assis (ce qui lui arrivait souvent), il ressemblait à Iarchas.

XXXVII. Les autres Sages approuvèrent et les idées et les paroles d'Iarchas. Apollonius leur fit encore une question :

« Laquelle est la plus grande, la terre ou la mer ?

— Si l'on compare, répondit Iarchas, la terre à la mer, la terre sera plus grande, car elle contient la mer ; mais si l'on considère toute la masse des eaux, c'est la terre qui sera la plus petite, car elle est soutenue par les eaux. »

XXXVIII. Ces discours furent interrompus par l'arrivée du messager. Il amenait des Indiens qui imploraient le secours des Sages. Il leur présenta une pauvre femme qui leur recommandait son fils ; il avait, disait-elle, seize ans, et depuis deux ans il était possédé par un démon malin et menteur.

« Sur quel fondement croyez-vous cela ? demanda un des Sages.

— Vous le voyez, c'est un bel enfant, eh bien ! un démon est devenu amoureux de lui ; il ne le laisse pas disposer de sa raison ; il l'empêche d'aller à l'école, d'apprendre à tirer de l'arc, et même de rester à la maison ; il l'entraîne dans des endroits écartés. L'enfant n'a même plus sa voix ; il fait entendre des sons bas et graves, comme un homme fait. Les yeux avec lesquels il regarde ne sont pas ses yeux. Tout cela me désole, je me déchire la poitrine, et je cherche à ramener mon enfant, mais il ne me reconnaît pas. Comme je me disposais à venir ici (et il y a déjà un an que j'y songe), le démon s'est révélé moi par la bouche de mon enfant. Il m'a déclaré qu'il est l'esprit d'un

homme mort à la guerre, et qui est mort aimant sa femme. Mais sa femme ayant souillé sa couche trois jours après sa mort par un nouveau mariage, il s'est mis détester l'amour des femmes, et a reporté toute sa passion sur cet enfant. Il m'a promis, si je consentais à ne pas vous le dénoncer, de faire beaucoup de bien à mon fils. Ces promesses m'ont un peu séduite, mais voici déjà longtemps qu'il me promène, et qu'il est seul maître chez moi, où il ne pense à rien de bon ni d'honnête.

Le Sage lui demanda si l'enfant était là.

— « Non, répondit la mère. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'amener ; mais le démon menace de le jeter dans des gouffres, dans des précipices, de le tuer enfin, si je l'accuse lui-même devant vous.

— Soyez tranquille, dit le Sage ; il ne tuera pas votre enfant quand il aura lu ceci. »

Et il tira de son sein une lettre qu'il donna à cette femme. La lettre était adressée au démon, et contenait les menaces les plus terribles à son adresse.

XXXIX. Il se présenta encore un boiteux. C'était un jeune homme de trente ans, ardent chasseur de lions. Attaqué par un de ces animaux, il s'était luxé la hanche, et avait ainsi une jambe plus courte que l'autre. Iarchas lui toucha la jambe, aussitôt elle se redressa, et le jeune homme s'en alla guéri. Un homme qui avait les deux yeux crevés revint après les avoir recouverts tous les deux. Un autre, qui était manchot, reprit l'usage de son bras. Une femme, qui avait eu déjà sept couches difficiles, fut, sur la prière de son



mari, guérie de la façon suivante : Iarchas ordonna au mari de porter dans la chambre de sa femme, quand le moment de l'accouchement serait venu, un lièvre vivant caché dans son sein, de faire le tour de son lit, et de lâcher le lièvre au moment de la délivrance ; il ajouta que, si le lièvre n'était pas chassé immédiatement, la matrice sortirait avec l'enfant.

XL. Un père vint dire que ses enfants venaient d'abord à merveille, mais qu'ils mouraient dès qu'ils commençaient à boire du vin : « Il vaut mieux qu'ils soient morts, dit Iarchas ; s'ils avaient vécu, ils n'auraient pu éviter des passions désordonnées, car évidemment ils avaient reçu de leurs parents un tempérament trop chaud. Vos enfants devront donc s'abstenir de vin, de manière à n'en éprouver jamais même le désir. S'il vous reste un enfant (et je vois que vous en avez un depuis huit jours), il vous faut observer où la chouette fait son nid, lui prendre ses œufs, et les donner à votre enfant cuits à point. S'il mange de ces œufs avant de goûter du vin, il prendra en haine cette liqueur, et sera fort tempérant, n'ayant que sa chaleur naturelle.

Apollonius et Damis recueillaient avec avidité toutes ces paroles, admiraient la science inépuisable de ces sages, et leur faisaient chaque jour beaucoup de questions, comme aussi ils étaient souvent interrogés à leur tour.

XLI. Tous deux assistaient à ces sortes d'entretiens. Mais il y avait des séances secrètes, consa-

créées à la science des astres, à la divination, à l'art de lire dans l'avenir ; on y faisait les sacrifices et les invocations les plus agréables aux Dieux. À ces séances, nous dit Damis, Apollonius seul assistait avec Iarchas. Il en a profité pour les quatre livres qu'il a écrits sur l'astrologie, dont a parlé Méragène<sup>103</sup>, et pour un livre sur les sacrifices, où il indique la manière de sacrifier la plus appropriée et la plus agréable à chaque Dieu. Cette science de l'astrologie et des secrets qu'elle révèle me semble au-dessus de la nature humaine, et j'ignore si quelqu'un l'a jamais possédée. Quant au livre sur les sacrifices, je l'ai vu dans plusieurs temples, dans plusieurs villes, même chez plusieurs savants hommes ; et qui pourrait se faire l'interprète d'une œuvre composée par Apollonius avec tant d'élévation et avec l'accent qui lui était propre ? Damis dit encore que Iarchas fit présent à Apollonius de sept anneaux qui portaient les noms des sept planètes, et Apollonius en mettait un chaque jour, selon le nom du jour.

XLII. Un jour la conversation était tombée entre eux sur la science de l'avenir, qu'Apollonius étudiait avec ardeur, et dont il faisait l'objet de la plupart de ses conférences avec Iarchas. Celui-ci le félicita et lui dit : « Ceux qui aiment la divination, vertueux Apollonius, deviennent par elle des hommes divins et fort utiles aux autres hommes. En effet, ce que doit savoir celui-là seul qui s'approche du Dieu, c'est-à-dire l'avenir, le savoir soi même et le dire aux

---

<sup>103</sup> Voyez livre I, chap. 3.

autres qui l'ignorent, n'est-ce pas là être parfaitement heureux, n'est-ce pas être aussi puissant qu'Apollon de Delphes ? Et puisque l'art de la divination veut que ceux qui viennent consulter le Dieu y viennent purs, ou bien qu'ils sortent du temple, il me semble que l'homme qui veut connaître l'avenir doit se conserver sans tache, ni admettre dans son âme aucune souillure, ne laisser graver dans son esprit aucune empreinte de pensée mauvaise ; il doit prophétiser avec un cœur pur, il ne doit jamais abandonner la conscience de lui-même et de l'oracle qu'il porte dans son cœur. De cette manière, il rendra des réponses plus claires et plus vraies. Aussi ne faut-il pas s'étonner si vous aussi vous vous êtes adonné à cet art, vous dont l'âme est toute céleste. »

XLIII. Puis il se tourna vers Damis, et lui dit en plaisantant : « Et vous, l'Assyrien, est-ce que vous n'avez aucune connaissance de l'avenir, vous qui vivez avec un tel homme ? — J'en ai bien quelque petite intuition, du moins pour ce qui me concerne. En effet, dès que j'ai rencontré Apollonius, que j'ai pu juger de sa sagesse, de sa force de volonté, de sa tempérance, que j'ai vu combien il était bien doué pour la mémoire, combien il était savant et avide de s'instruire toujours, il m'est venu une inspiration d'en haut : je me suis dit qu'en m'attachant à lui, je pourrais d'ignorant et de grossier devenir savant, de Barbare devenir un homme cultivé ; je me suis dit qu'en le suivant, en m'associant à ses recherches, je verrais l'Inde, je vous verrais, et je pourrais me mêler aux Grecs, ayant été fait Grec par lui. Votre science, qui

roule sur de si grands objets, donnez-lui les noms de Delphes, Dodone ou de tout autre oracle. Quant à la mienne, puisque c'est la science de Damis et qu'elle n'intéresse que Damis, libre à vous de l'estimer tout juste autant que celle de quelque vieille diseuse de bonne aventure, que l'on consulte sur le bétail et autres choses de ce genre.»

Cette réponse excita l'hilarité de tous les sages.

XLIV. Quand ils eurent cessé de rire, Iarchas se remit à parler de la divination. Il dit qu'elle avait rendu aux hommes les plus grands services, et que le plus grand de tous était de leur avoir donné la médecine ; que jamais les savants fils d'Esculape n'auraient connu l'art de guérir, si Esculape lui-même, fils d'Apollon, n'eût, d'après les oracles et les prédictions de son père, composé et transmis à ses enfants les remèdes appropriés à chaque maladie ; s'il n'eût dit à ses disciples les herbes qu'il faut mettre sur les ulcères humides ou sur les escarres sèches ; les proportions qu'il faut observer dans l'apprêt des potions pour produire une dérivation chez les hydropiques, pour arrêter les hémorragies, pour guérir les phtisies et autres maladies internes. Et les remèdes contre le poison, et l'usage des poisons eux-mêmes dans quelques maladies, qui pourrait nier qu'on doive tout cela à la divination ? Car jamais, sans doute, ajoutait Iarchas, sans l'art qui fait connaître l'avenir, les hommes ne se fussent hasardés à mêler aux substances salutaires celles qui donnent la mort.

XLV. Damis a aussi consigné dans ses Mémoires un entretien qui eut lieu entre Apollonius et les sages au sujet des récits extraordinaires sur les animaux, les fontaines et les hommes de l'Inde. Je le rapporterai, moi aussi, parce qu'il est bon de ne pas tout en croire, de n'en pas tout rejeter. Apollonius demanda d'abord :

« Est-il vrai qu'il existe ici un animal appelé martichoras ?

— Et que vous a-t-on dit, demanda Iarchas, sur cet animal ? Car il est probable que ce nom vous représente une forme quelconque.

— On en conte des choses étranges, incroyables : c'est, dit-on, un quadrupède ; il a la tête d'un homme et la taille d'un lion ; sa queue est toute hérissée de poils longs d'une coudée et semblables à des épines, et il les lance comme des flèches contre ceux qui lui font la chasse. »

Il interrogea encore Iarchas sur l'eau d'or qu'on dit jaillir d'une source ; sur une pierre qui a la propriété de l'aimant ; sur les hommes qui habitent sous terre ; sur les Pygmées et les Sciapodes<sup>104</sup>. Iarchas répondit : « Sur les animaux, les plantes et les fontaines que vous avez vues vous-même en venant ici, je n'ai rien à vous dire. C'est à vous de le rapporter à d'autres. Quant à un animal qui lance des flèches ou à une fon-

---

<sup>104</sup> Ce mot désigne en grec des hommes qui se servent de leurs pieds pour se faire de l'ombre. Tous ces contes se trouvent déjà dans Ctésias et dans Mégasthène, auxquels il est bon de se reporter. Nous en avons déjà prévenu pour tout ce troisième livre de la *Vie d'Apollonius*.

taine d'où coule de l'or, je n'en ai pas encore entendu parler ici.»

XLVI. « Pour ce qui est de la pierre qui attire les autres pierres et se les attache à elle-même, il n'y a pas à en douter. Il dépend de vous de voir cette pierre et d'en admirer les propriétés. La plus grande est de la taille de cet ongle (il montrait son pouce) ; on la trouve dans des creux de la terre, à quatre brasses de profondeur ; elle est si pleine de vent qu'elle fait gonfler la terre, et que la production de cette pierre amène souvent des crevasses. Il n'est pas permis de la rechercher ; elle s'évanouit entre les mains, si on ne la prend par artifice. Nous sommes les seuls qui puissions l'extraire, grâce à certaines cérémonies et à certaines formules. Elle se nomme pantarbe<sup>105</sup>. La nuit, elle donne de la lumière, comme le feu, tant elle est brillante et étincelante ; le jour, elle éblouit les yeux par des milliers de reflets. Cette pierre a une force d'aspiration incroyable : elle attire tout ce qui est proche. Que dis-je, ce qui est proche ? Vous pouvez plonger des pierres où vous voudrez, dans une rivière, dans la mer, non pas près les unes des autres, mais çà et là, au hasard ; si vous enfoncez de ce côté la pantarbe, elle les attire, et en quelque sorte les aspire toutes, et vous les voyez suspendues à elle en grappe,

---

<sup>105</sup> La pierre pantarbe, vu ses propriétés merveilleuses, est fort appréciée des romanciers grecs. Héliodore en a tiré un grand parti dans son roman d'*Héliodore et Chariclée* (liv. VIII). Il ne s'est, du reste, pas fait faute de modifier à sa guise ces propriétés : chez lui, la pantarbe a la facilité de préserver du feu.

comme un essaim d'abeilles. » Après avoir parlé ainsi, il montra à Apollonius la pantarbe et lui donna des preuves de ses propriétés.

XLVII. Il lui dit encore : « Les Pygmées habitent sous terre et vivent au delà du Gange de la manière que l'on rapporte. Quant aux Sciapodes, aux Macrocéphales <sup>106</sup>, et à tout ce que content sur eux les Mémoires de Scylax <sup>107</sup>, ils n'existent ni dans l'Inde ni dans aucune autre partie de la terre.

XLVIII. « L'or qu'on dit que les griffons tirent de terre n'est autre chose que de la pierre parsemée de paillettes d'or, qui brillent comme des étincelles, pierre que cet animal brise avec son bec puissant. Cette sorte d'animal existe dans l'Inde ; elle est consacrée au Soleil, et les peintres qui, chez les Indiens, représentent ce Dieu, le figurent sur un char attelé de quatre griffons. Pour la taille et la force, ils ressemblent aux lions, et, comme ils ont sur eux l'avantage des ailes, ils ne craignent pas de les attaquer. Ils viennent à bout même des éléphants et des dragons. Leur vol est peu élevé, et semblable à celui des oiseaux qui l'ont le plus court : c'est qu'ils n'ont pas

---

<sup>106</sup> Homme à la tête allongée.

<sup>107</sup> On connaît plusieurs Scylax. Nous avons, sous le nom de l'un d'eux, un *Périple de la mer Intérieure* (Méditerranée), publié dans les *Geographi graeci minores*. Il est question ici d'un Scylax plus ancien dont parle Hérodote (IV, 44), qui avait voyagé dans l'Inde. Il ne nous est resté de sa relation que le souvenir, et quelques mentions dans divers auteurs, par exemple dans Tzetzés (*Chiliades*, VII, v. 634).

de plumes, comme les oiseaux ; les côtés de leurs ailes sont jointes par des membranes rouges, de manière à leur permettre de voler en tournant et de combattre en l'air. Le tigre est le seul animal qu'ils ne puissent vaincre, parce qu'il court comme le vent.

XLIX. « L'oiseau qu'on nomme phénix, et qui tous les cinq cents ans vient en Égypte, vole dans l'Inde pendant tout cet espace de temps. Il est seul de son espèce. Il naît des rayons du Soleil, est tout étincelant d'or, a la taille et la forme d'un aigle, et se pose sur un nid qu'il se fait lui-même avec des aromates près des sources du Nil. Quant à ce que disent les Égyptiens qu'il passe dans leur contrée, cela est confirmé par le témoignage des Indiens, qui ajoutent que le phénix se brûle dans son nid en se chantant à lui-même son hymne funèbre. C'est ce que disent aussi des cygnes ceux qui savent les écouter. »

L. Tels furent les objets dont Apollonius s'entretint avec les sages pendant les quatre mois qu'il passa auprès d'eux. Il fut admis à tous leurs discours, publics ou secrets. Quand il songea au départ, ils l'engagèrent à renvoyer à Phraote, avec une lettre, son guide et ses chameaux ; puis, après lui avoir donné un autre guide et d'autres chameaux, lui firent la conduite, en le félicitant et en se félicitant eux-mêmes de son voyage. Enfin, ils lui dirent adieu, l'assurant que, non seulement après sa mort, mais de son vivant même, il serait un dieu pour la plupart des hommes ; et ils revinrent au lieu de leurs méditations, se retournant souvent de son côté, et lui montrant par



des gestes qu'ils se séparaient de lui à regret. Apollonius, après avoir quitté la sainte montagne, descendit vers la mer, ayant à droite le Gange, à sa gauche l'Hyphase. Ce voyage dura dix jours. Sur leur route, Apollonius et ses compagnons virent une grande quantité d'autruches, de bœufs sauvages, d'ânes, de lions, de panthères, de tigres, des singes différents de ceux qu'ils avaient vus autour des arbres à poivre : ceux-là étaient noirs et velus ; ils avaient la forme de chiens et la taille de petits hommes. Tout en causant sur ce qu'ils voyaient, comme c'était leur coutume, ils arrivèrent à la mer, sur le bord de laquelle ils trouvèrent de petits entrepôts de commerce, et de petites embarcations semblables aux navires tyrrhéniens. La mer Érythrée, nous disent-ils, est très bleue, et son nom lui vient de l'ancien roi Érythras, qui le lui a donné lui-même.

LI. Apollonius, en arrivant à la mer, renvoya les chameaux à Iarchas avec cette lettre : « Apollonius à Iarchas et aux autres sages, salut. Je suis allé chez vous par terre ; non seulement, vous m'avez frayé le chemin de la mer, mais votre sagesse m'a frayé le chemin du ciel. J'aurai soin de dire aux Grecs vos bienfaits, et je converserai encore avec vous, comme si vous étiez présents : car ce n'est pas en vain que j'aurai bu dans la coupe de Tantale. Adieu, les meilleurs des philosophes. »

LII. Apollonius s'embarqua ensuite, et fit route par un vent doux et propice, admirant l'embouchure de l'Hyphase, qui se précipite dans la mer avec

violence. J'ai dit en effet qu'à la fin de son cours, il tombe dans des lieux pierreux, étroits, escarpés, à travers lesquels il se fraye un passage et se jette dans la mer par une embouchure unique, fort dangereuse pour ceux qui naviguent trop près de terre en cet endroit.

LIII. Les compagnons d'Apollonius rapportent aussi qu'ils ont vu l'embouchure de l'Indus, près de laquelle se trouve la ville de Patala qu'il baigne de tous côtés. C'est là que vint la flotte d'Alexandre, commandée par Néarque, cet amiral si expérimenté. Damis s'assura de la vérité de ce que dit Orthogoras<sup>108</sup>, que l'on ne voit pas la grande Ourse dans la mer Érythrée, qu'à midi les navigateurs n'y jettent pas d'ombre, et que les étoiles qu'on y aperçoit n'apparaissent pas dans l'ordre où nous les connaissons ; il faut donc croire qu'Orthogoras a bien observé et bien rapporté les particularités du ciel dans cette contrée. Nos voyageurs citent aussi une petite île, nommée Biblos, où l'on trouve attachés aux rochers des rats de mer<sup>109</sup>, des huîtres et autres coquillages dix fois plus gros que ceux de la Grèce. On y trouve aussi des crustacés dont la coquille est blanche, et qui ont à la place du cœur une perle.

LIV. Ils prirent terre à Pagades, dans le pays

---

<sup>108</sup> Auteur d'un livre sur l'Inde cité par Strabon (XVI, p. 766), et par Élien (*Hist. des animaux*, pass.).

<sup>109</sup> Les Grecs appelaient ainsi une espèce de coquillage. Voy. Aristote, *Hist. des animaux*, liv. IV, ch. 7).

des Orites, où les pierres et le sable sont de cuivre, où les rivières charrient des paillettes de cuivre. C'est un cuivre excellent, et qui fait croire aux Orites que leur pays produit de l'or.

LV. Ils arrivèrent chez les Ichtyophages<sup>110</sup>, dont la ville s'appelle Stobéra. Ils ont pour vêtements des peaux de gros poissons. Leurs moutons ont goût de poisson, et on les engraisse d'une manière singulière : on les nourrit de poissons, comme en Carie de figes. Les Indiens qu'on nomme Carmans sont assez civilisés. La mer, près de leurs côtes, est si poissonneuse, qu'ils n'ont même pas de viviers pour y mettre le poisson, et qu'ils ne prennent pas, comme cela se fait sur le Pont, la précaution d'en saler un certain nombre, mais qu'après en avoir vendu une certaine quantité, ils rejettent à la mer les autres encore en vie.

LVI. Ils touchèrent aussi à Balara, ville commerçante, toute pleine de myrtes et de palmiers ; ils y virent aussi des lauriers. Tout le pays abonde en sources. On n'y voit partout que des vergers et des jardins, des fruits et des fleurs. Le port de Balara est très sûr. Au-devant de ce port est l'île sacrée de Sélère, à cent stades de la terre. Elle est habitée par une Néréide, divinité terrible, qui souvent enlève les navigateurs qui passent sur ces parages, et ne permet même pas qu'on attache un câble à son île.

---

<sup>110</sup> Ce mot désigne un peuple qui se nourrit de poisson.

LVII. Nous ne saurions omettre ce que l'on dit d'un autre genre de perles que celui dont nous avons parlé. Car Apollonius n'a pas vu là un conte puéril, mais un récit au moins bien imaginé, et le plus merveilleux de tous ceux qu'on fait sur la mer. Du côté de l'île qui regarde la haute mer est un immense gouffre sous-marin, qui porte des huîtres renfermées dans une coquille blanche; elles sont pleines de graisse, mais n'ont pas, comme les autres, de pierre à l'intérieur. On attend que la mer soit calme, et l'on en rend la surface unie en y jetant de l'huile. Alors, un plongeur s'en va à la pêche des huîtres équipé comme ceux qui vont à la pêche des éponges; il a de plus un moule en fer et une cassolette de parfums. Arrivé près de l'huître, il se sert du parfum comme d'un appât; l'huître s'ouvre et s'enivre de parfum; aussitôt elle est transpercée avec une pointe de fer, et de sa blessure sort une humeur que le plongeur reçoit dans son moule composé de petits creux ronds. Là, cette humeur se pétrifie et prend la forme de la perle naturelle. Ainsi, une goutte du sang blanc d'un crustacé de la mer Érythrée produit une perle. On dit que les Arabes qui habitent sur le rivage opposé s'adonnent aussi à cette pêche. Toute cette mer est pleine de cétacés monstrueux qui s'y rassemblent par bandes; pour les écarter, les navires portent, à la proue et à la poupe, des cloches, dont le bruit les effraye et les empêche d'approcher.

LVIII. Enfin, nos voyageurs entrèrent dans l'Euphrate, et, en remontant ce fleuve, arrivèrent à Babylone, auprès de Bardane, qu'ils retrouvèrent

tel qu'ils l'avaient laissé. Ils repassèrent ensuite par Ninive. Comme Antioche était toujours livrée à la licence et ne montrait nul goût pour les études des Grecs, ils descendirent vers la mer, s'embarquèrent à Séleucie, naviguèrent vers l'île de Chypre, et descendirent à Paphos, où Apollonius admira la statue symbolique de Vénus<sup>111</sup>. Après avoir enseigné bien des choses aux prêtres sur les rites de ce sanctuaire, il fit voile pour l'Ionie. Déjà il était l'objet de l'admiration générale et de la vénération de tous ceux qui estimaient la sagesse.

---

<sup>111</sup> Elle était représentée par une pierre grossièrement taillée. Voyez Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, t. III, p. 194.

## LIVRE IV

### Apollonius en Ionie, en Grèce et à Rome Néron persécute les philosophes

I.— Honneurs rendus à Apollonius en Ionie. Entrée triomphale à Éphèse. — II-IV. Exhortations aux Éphésiens. Il leur prédit la peste. — V-VI. Apollonius au Panionium. Il réprimande les Ioniens, mais prie les Dieux en leur faveur. — VII-IX. Diverses exhortations d'Apollonius aux habitants de Smyrne. — X. Peste d'Éphèse. Le démon chassé. — XI-XII. Apollonius à Troie. Visite à l'ombre d'Achille qui lui ordonne de congédier un de ses disciples, Troyen d'origine, et de rendre honneur au tombeau de Palamède à Lesbos. — XIII. Il va dans l'île de Lesbos réparer le tombeau de Palamède. — XIV. Visite au sanctuaire d'Orphée. — XV. Apollonius navigue vers la Grèce. Entretiens pendant ce voyage. — XVI. Récit de son entrevue avec l'ombre d'Achille. — XVII. Arrivée à Athènes, dans le temps des mystères d'Éleusis. — XVIII. Le grand prêtre refuse de l'admettre à l'initiation comme magicien. — XIX. Divers discours aux Athéniens. — XX. Il délivre un démoniaque. — XXI-XXII. Il reproche aux Athéniens leur goût pour les pantomimes et les gladiateurs. — XXIII. Apollonius en Thessalie, aux Thermopyles. — XXIV. Visites aux divers oracles de la Grèce (Dodone, Delphes, Amphiaräus, Trophonius, Muses). — Prédiction au sujet de l'isthme de Corinthe. — XXV. Le cynique Démétrius se lie à Corinthe avec Apollonius. Histoire d'une Empuse qui, sous la figure d'une belle femme, se fait aimer du philosophe Ménippe. — XXVI. Apollonius et le parricide Bassus. — XXVII. Lettre aux Lacédémoniens, qui l'invitent à les visiter. Réprimande sur leur luxe. — XXVIII-XXIX. Apollonius en Élide, à Olympie. Interprétation mythique de la statue de Milon de Crotone. Les jeux Olympiques. — XXX. Apollonius donne une leçon de modestie à un rhéteur. — XXXI. Apollonius à Lacédémone. — XXXII. Il obtient la grâce d'un descendant

de Callicratides. — XXXIII. Conseil prudent aux Lacédémoniens. — XXXIV. Un songe l'avertit de visiter la Crète, patrie de Jupiter, avant d'aller à Rome. — XXXV-XXXVI. À Rome, au moment où y arrive Apollonius, sous Néron, les philosophes sont persécutés. Captivité de Musonius. Fuite de Philolaüs. — XXXVII-XXXIX. Apollonius est abandonné de tous ses disciples, à l'exception de huit, avec lesquels il entre à Rome. — XL-XLI. Le consul Télésinus l'accueille avec faveur. — LXII. Démétrius chassé de Rome. — LXIII-LXIV. Apollonius mis en accusation et emprisonné par ordre du préfet du prétoire, Tigellin, qui le prend pour un démon et le remet en liberté. — XLV. Jeune fille ressuscitée par Apollonius. — LXVI. Correspondance secrète avec Musonius — LXVII. Les philosophes chassés de Rome. Départ d'Apollonius pour Gades.

I. Apollonius, arrivé en Ionie, se dirigea vers Éphèse. Partout sur sa route les artisans eux-mêmes quittaient leur ouvrage et le suivaient, admirant les uns sa science, les autres sa beauté, ceux-ci son genre de vie, ceux-là son costume, quelques-uns toutes ces choses à la fois. Il n'était bruit que de réponses rendues en sa faveur, soit par l'oracle de Colophon, qui avait déclaré qu'Apollonius participait à la science d'Apollon, que c'était un vrai sage, et choses semblables ; soit par l'oracle de Didyme<sup>112</sup> et par celui du temple de Pergame : là le Dieu avait ordonné à plusieurs de ceux qui lui demandaient la santé d'aller trouver Apollonius ; il avait ajouté que telle était sa volonté et celle des Parques. Des villes lui envoyaient des députations pour lui conférer le droit de cité et lui soumettre diverses questions relatives à leurs mœurs, à la consécration des autels et des statues des

---

<sup>112</sup> C'est le fameux oracle des Branchides, à Didyme, près de Milet. V. Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, II, p. 497.

Dieux. Il répondait à tout soit par des lettres, soit par la promesse de sa visite. Smyrne, comme les autres, lui envoya une députation, mais sans dire ce qu'elle demandait, le priant seulement de venir dans son sein.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il au messager.

— Nous ne voulons, que vous voir et être vus de vous.

— J'irai, répondit Apollonius ; et vous, ô Muses ! faites que j'aime Smyrne, et qu'elle m'aime.

II. Il fit sa première allocution aux Éphésiens de la porte du temple. Il ne parla pas à la manière des disciples de Socrate, mais il s'efforça de les détacher de toute occupation et de tout travail autre que la philosophie, il les exhorta à s'attacher à elle seule, et à répandre dans Éphèse l'amour de la sagesse au lieu de l'esprit d'oisiveté et d'insolence qu'il y voyait régner ; en effet, ils raffolaient de pantomimes, ne songeaient eux-mêmes qu'à la danse, et partout il n'y avait que flûtes, qu'hommes efféminés et que bruit. Ces reproches ne laissaient pas d'abord d'indisposer les Éphésiens contre Apollonius ; mais il ne voulut pas fermer les yeux sur ces désordres, et il réussit à les détruire et à les rendre odieux au plus grand nombre.

III. Il tint ses autres harangues dans les bosquets qui entouraient les *xystes*<sup>113</sup>. Un jour qu'il parlait de l'obligation de s'entr'aider, et qu'il disait que

---

<sup>113</sup> On appelait ainsi des galeries couvertes où s'exerçaient les athlètes pendant les mauvais temps.



les hommes doivent nourrir les hommes et être nourris par les hommes, il vit des moineaux perchés sur les arbres et silencieux ; un autre moineau vola vers eux en poussant des cris, comme pour les avertir de quelque chose ; alors, ils se mirent tous à crier et s'envolèrent en le suivant. Apollonius s'arrêta ; il savait fort bien pourquoi les oiseaux s'étaient envolés, mais il ne voulait pas encore le dire à la foule. Tous suivirent des yeux ces oiseaux en l'air, et quelques-uns pensèrent mal à propos que c'était quelque présage. Mais Apollonius changea de propos et dit : « Un enfant portait du blé dans un panier ; il est tombé et s'en est allé après avoir mal ramassé son blé, et en laissant plusieurs grains épars dans telle rue. Le moineau l'a vu et est venu chercher les autres pour les faire profiter de cette bonne aubaine, et les inviter en quelque sorte à son festin. » La plupart de ses auditeurs se mirent à courir pour vérifier le fait. Apollonius continua sa harangue sur l'obligation de s'entr'aider, et comme ceux qui étaient partis revenaient tout émerveillés et poussant des cris d'enthousiasme :

« Vous voyez, s'écria-t-il, comme les moineaux s'occupent les uns des autres, comme ils aiment à partager leurs biens ; et nous, loin de faire comme eux, si nous voyons un homme faire part de ses biens aux autres, nous lui donnons les noms de dépensier, de prodigue, et d'autres semblables ; et ceux qui sont admis à sa table, nous les appelons des flatteurs et des parasites. Que nous reste-t-il à faire, sinon à nous claquemurer comme de la volaille qu'on engraisse, à nous gorger de nourriture chacun dans notre coin, jusqu'à ce que nous crevions d'embonpoint ? »

IV. Cependant, la peste commençait à se glisser dans Éphèse. Le fléau n'était pas encore bien déclaré ; mais Apollonius en pressentit l'approche, et il l'annonça plusieurs fois au milieu de ses allocutions. Il disait : « O terre, reste telle que tu es. » Ou bien il prononçait d'autres paroles menaçantes, comme : « Sauve ces peuples ! » Ou encore il s'écriait : « Ici, tu t'arrêteras. » Mais on n'y faisait pas attention, et l'on croyait que ces paroles étaient des formules sacramentelles, d'autant plus qu'on le voyait sans cesse dans les temples cherchant par ses prières à détourner le mal qu'il prévoyait. Voyant l'aveuglement des Éphésiens, il pensa qu'il n'y avait plus lieu à leur venir en aide, et il parcourut tout le reste de l'Ionie, redressant partout le mal sur son passage, et tenant toujours des discours salutaires à ceux qui les entendaient.

V. Comme il était en route pour Smyrne, les Ioniens vinrent à sa rencontre. C'était le temps des fêtes du Panionium<sup>114</sup>. Apollonius lut un décret par lequel les Ioniens le priaient de se rendre au lieu de leur réunion. Ses yeux tombèrent sur un nom qui n'était pas ionien ; c'était celui d'un certain Lucullus, qui était inscrit au bas du décret. Il envoya une lettre au Conseil pour lui reprocher de reconnaître des noms barbares ; il avait encore lu sur le décret le nom de Fabricius, et quelques autres semblables. Ses

---

<sup>114</sup> La réunion des représentants de la confédération des villes ioniennes avait lieu au sud d'Éphèse, près de Mycale.

reproches furent pleins de véhémence, comme on le voit par sa Lettre aux Ioniens <sup>115</sup>.

VI. Le jour où il vint à l'assemblée des Ioniens, il demanda :

« Quelle est cette coupe ? — C'est, lui répondit-on, la coupe de la confédération Ionienne. »

Il y mit du vin, et faisant une libation, il s'écria : « O Dieux qui présidez aux villes Ioniennes, faites que cette belle colonie ait une mer sûre, qui ne lui apporte aucun mal ; faites qu'Egéon <sup>116</sup>, qui ébranle la terre, ne renverse jamais ces villes ! »

S'il fit cette prière, c'est, sans doute, qu'il prévoyait le tremblement de terre qui dans la suite affligea Smyrne, Milet, Chio, Samos et plusieurs autres villes ioniennes.

VII. Voyant les habitants de Smyrne adonnés à toute espèce d'études, il les exhorta à persévérer, échauffa leur zèle, et les invita à songer plutôt à leur âme qu'à la beauté de leur ville.

« Sans doute, leur disait-il, Smyrne est la plus belle des villes qu'éclaire le Soleil, sans doute la mer

---

<sup>115</sup> Voyez *Lettres d'Apollonius* (la 71e et la 44e). Plusieurs Grecs pour se faire bien venir des Romains, affectaient de porter des noms romains. C'était un acte d'adulation qu'Apollonius, ou Philostrate sous le couvert d'Apollonius, avait raison de blâmer sévèrement. L'inconvenance d'un tel acte apparaît plus clairement dans une assemblée ionienne.

<sup>116</sup> C'est le nom terrestre du géant qui s'appelait Briarée parmi les Dieux. Voyez Homère, *Iliade*, liv. I, V. 403-404.

est à elle, et elle renferme les sources du Zéphyre ; mais n'est-elle pas plus heureuse d'avoir pour couronne une population d'hommes, que des portiques, des peintures et de l'or, quand elle en aurait en plus grande quantité qu'elle n'en possède ? Car les édifices demeurent toujours à la même place, on ne peut les voir que dans la contrée où ils sont bâtis ; au contraire, des hommes dignes de ce nom peuvent être vus partout, entendus partout ; ils peuvent étendre la gloire de leur patrie aussi loin que peuvent aller leurs pas. Les villes qui ne sont belles que par leurs édifices qui ressemblent au Jupiter d'Olympie, œuvre de Phidias, qui est représenté assis (ainsi l'a voulu l'artiste) ; mais les hommes qui parcourent le monde entier peuvent se comparer au Jupiter d'Homère, que le poète représente sous plusieurs formes, chacune plus admirable que la statue d'ivoire de Phidias ; l'un n'apparaît que sur la terre, l'imagination représente l'autre partout dans le ciel. »

VIII. Comme les habitants de Smyrne étaient divisés d'opinion sur le gouvernement de leur république, Apollonius leur parla de ce qui fait la tranquillité des États. « Pour qu'un État soit prospère, leur dit-il, il faut qu'il y règne une concorde mêlée de désaccord. » Cette proposition parut inadmissible et contradictoire. Apollonius, voyant qu'il n'était pas compris du plus grand nombre, dit alors : « Il est impossible que le blanc et le noir deviennent une seule couleur, que le doux et l'amer forment un bon mélange ; mais c'est pour le salut des républiques qu'il y aura quelque discord dans la concorde. Je

m'explique. Il faut qu'une république soit exempte de ces discords qui portent les citoyens à lever le glaive les uns contre les autres ou à se lapider ; car elle ne vit que par l'éducation, par les lois, par des hommes qui sachent parler et agir. Mais les rivalités au sujet du bien commun, les luttes ardentes pour surpasser les autres dans les conseils donnés au peuple, dans les magistratures, dans les ambassades, dans la magnificence des édifices publics, à la construction desquels il préside, ne sont-ce pas là des querelles et des discords qui tournent au profit de la république ? Je sais bien qu'autrefois les Lacédémoniens trouvaient puéril de prétendre travailler au bien public en s'attachant à des occupations différentes ; chez eux on ne songeait qu'à la guerre, c'est vers la guerre que se tournaient tous les efforts, la guerre était toute leur vie. Mais il me semble préférable que chacun fasse ce qu'il sait et ce qu'il peut. Que l'un se fasse admirer par son talent à conduire le peuple par la parole, l'autre par sa sagesse, un autre par des richesses dont il fait profiter ses concitoyens, celui-ci par sa bonté, celui-là par une sévérité qui ne pardonne aucune faute, ce dernier par une intégrité au-dessus de tous les soupçons ; voilà comment la république restera prospère, ou, pour mieux dire, voilà comment sa prospérité croîtra. »

IX. Comme il parlait ainsi, il aperçut un vaisseau à trois voiles qui allait sortir du port, et dans lequel tous les matelots, chacun de son côté, faisait ses préparatifs. « Voyez l'équipage de ce vaisseau, dit-il à ses auditeurs, en le leur montrant du doigt ;

les uns sont des rameurs, les voici à bord des chaloupes ; les autres lèvent les ancres et les suspendent aux flancs du navire ; d'autres tendent les voiles au vent ; d'autres encore surveillent les manœuvres de la proue et de la poupe. Qu'un seul de ces hommes manque si peu que ce soit à la tâche qui lui est échue, ou qu'il y soit inexpérimenté, le vaisseau sera mal conduit, et c'est comme s'il recérait dans son sein la tempête. Qu'au contraire chacun y mette de l'émulation, qu'ils se disputent tous à qui l'emportera sur l'autre, d'abord ils sortiront heureusement du port, puis ils ne trouveront dans toute leur navigation que bon temps et vent favorable ; leur prudence sera pour eux un Neptune tutélaire. »

X. Par ces discours, il calma les esprits émus des habitants de Smyrne. Cependant, la peste s'était abattue sur Éphèse. Ne trouvant aucun remède à opposer au fléau, les Éphésiens envoyèrent des députés à Apollonius dont ils espéraient leur guérison. Apollonius ne crut pas devoir différer : « Allons, » dit-il, et au même instant il fut à Éphèse, sans doute pour imiter Pythagore, qui s'était trouvé en même temps à Thurium et à Métaponte. Il rassembla les Éphésiens et leur dit : « Rassurez-vous, dès aujourd'hui je vais arrêter le fléau. » Il dit et mena la multitude au théâtre, à l'endroit où se trouve aujourd'hui une statue d'Hercule Sauveur. Là se tenait un vieux mendiant, qui feignait de loucher ; cet homme portait une besace remplie de morceaux de pain, était vêtu de haillons, et avait le visage pâle et défait. « Entourez, s'écrie Apollonius, cet ennemi des Dieux, ramas-

sez autant de pierres que vous en pourrez trouver, et jetez-les lui.» Un tel ordre étonne les Éphésiens : ils jugent inique de tuer cet étranger, un homme dont la position était si misérable, et qui, par ses prières, s'efforçait de provoquer leur commisération. Mais Apollonius insistait et pressait les Éphésiens de ne pas le laisser aller. Quelques-uns se mettent à lui jeter des pierres ; alors, cet homme, qui avait paru louche, fait voir des yeux étincelants et tout flamboyants. Les Éphésiens reconnaissent un démon, et l'ensevelissent sous un monceau de pierres. Après un court intervalle, Apollonius ordonne d'enlever ces pierres, pour que tous voient le monstre qui vient d'être tué. On les écarte, et que voit-on ? Le vieux mendiant a disparu, et en sa place est là gisant un énorme molosse, de la taille d'un fort lion, tout meurtri et la gueule remplie d'écume comme un chien enragé. C'est à la place même où le mauvais génie fut ainsi lapidé qu'a été élevée la statue d'Hercule Sauveur.

XI. Après avoir délivré du fléau les Éphésiens, et être resté assez de temps en Ionie, Apollonius fut impatient d'aller en Grèce. Cependant, il commença par se rendre à Pergame, et s'arrêta avec plaisir dans le temple d'Esculape : à ceux qui étaient venus consulter le Dieu, il indiqua ce qu'il fallait faire pour obtenir des songes contenant des présages favorables, et il fit plusieurs cures. Puis il alla sur le territoire de Troie : là, il évoqua toutes les traditions que rappellent ces lieux, visita tous les tombeaux des Achéens, tint plusieurs discours en leur mémoire, leur offrit plusieurs sacrifices comme il les faisait,

des sacrifices purs et non souillés de sang ; après cela, il dit à ses compagnons de regagner le vaisseau, et annonça l'intention de passer une nuit près du tombeau d'Achille. Ses disciples (ils s'étaient groupés en grand nombre autour de lui, et comptaient déjà parmi eux les Dioscorides et les Phédimes) essayèrent de l'effrayer, et lui dirent que l'ombre d'Achille apparaissait terrible, au dire des habitants du territoire de Troie. « C'est une erreur, dit Apollonius. Je sais qu'Achille aime fort la conversation : et la preuve, c'est sa grande amitié pour Nestor, qui venait de ce que le roi de Pylos avait toujours quelque chose de bon à lui dire ; la preuve, c'est son estime pour Phénix, qu'il appelait son père nourricier, son compagnon, et qu'il comblait de toute sorte de témoignages d'estime, parce que Phénix savait le distraire par ses discours. La preuve encore, c'est la douceur avec laquelle il considéra Priam, son ennemi le plus odieux, après que Priam eut parlé ; c'est, à l'époque même de sa retraite, sa modération envers Ulysse, auquel il parut plus beau que terrible. Quant à son bouclier, et à son casque dont les mouvements, dit-on, sont si menaçants, tout cela ne menace que les Troyens, auxquels Achille ne peut pardonner leur perfidie au sujet de son hymen. Mais moi, je n'ai rien de commun avec les Troyens, et je prétends bien avoir avec lui un entretien plus agréable que n'en ont jamais eu ses anciens amis. S'il me met à mort, comme vous me l'annoncez, eh bien, j'irai rejoindre Memnon et Cycnus <sup>117</sup>, et

---

<sup>117</sup> Ce Cycnus n'est pas un personnage d'Homère. On ne le trouve que dans les cycliques.



peut-être Troie me donnera-t-elle, comme à son Hector, une fosse pour sépulture. » Tel fut le langage que tint Apollonius à ses disciples d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant : puis il s'avança seul vers le tombeau, et ses compagnons retournèrent au vaisseau comme il faisait déjà nuit.

XII. Au point du jour, Apollonius revint les trouver et demanda : « Où est Antisthène de Paros ? » C'était un jeune homme qui, depuis sept jours, était venu à Troie se joindre à ses disciples.

« Me voici, » répondit Antisthène, qui s'était entendu appeler.

— N'avez-vous pas, lui demanda Apollonius, un peu de sang troyen dans les veines ?

— Beaucoup, répondit le jeune homme ; mes ancêtres étaient Troyens.

— N'êtes-vous pas même de la famille de Priam ?

— Oui, certes, aussi je me flatte d'être homme de cœur et d'appartenir à une race d'hommes de cœur.

— Achille a donc raison de me défendre toute liaison avec vous. En effet, il m'a chargé d'avertir les Thesaliens d'un grief qu'il a contre eux, et comme je lui demandais si je ne pouvais pas encore faire quelque chose qui lui fût agréable, il m'a répondu : « Ce sera de ne pas admettre au nombre de vos disciples le jeune homme de Paros : car c'est un pur Troyen, et il ne cesse de chanter les louanges d'Hector. » »

Antisthène quitta donc Apollonius, mais à regret.

XIII. Cependant, le jour était venu, le vent soufflait de terre et le vaisseau se préparait à partir ; bien qu'il fût petit, une foule d'hommes qui ne faisaient pas partie des disciples d'Apollonius se pressaient sur le rivage pour partir avec lui. C'est que l'automne approchait, et que la mer était peu sûre. Or tous ces gens, dans la conviction qu'Apollonius commandait à la tempête, au feu, à toutes les puissances de la nature, désiraient s'embarquer avec lui et le prièrent de les admettre à faire avec lui cette navigation.

Mais le vaisseau était déjà plein. Apollonius en avisa un autre plus grand (il y en avait un grand nombre autour du tombeau d'Ajax), et dit : « Montons dans celui-ci : il est beau d'arriver à bon port avec un plus grand nombre de passagers. » Une fois en mer, il doubla le promontoire de Troie et ordonna au pilote d'aborder en Éolie, en face de Lesbos, dans le port le moins éloigné de Méthymne. « C'est là, dit-il, que repose Palamède, comme je l'ai appris d'Achille, et il y a en cet endroit une statuette du héros, haute d'une coudée, et représentant un homme au-dessus de l'âge où était arrivé Palamède. » Quand il fut arrivé, il dit en descendant à terre : « O Grecs ! honorons un homme de cœur de qui nous tenons toutes les sciences. Nous pourrions nous dire meilleurs que les Achéens, si nous rendons hommage au mérite d'un homme qu'ils ont mis à mort contre toute justice. » Tous les passagers mirent pied à terre : le tombeau de Palamède s'offrit au regard d'Apollonius, et il trouva la statuette entermée tout près de là. Il y avait sur le piédestal :

Apollonius mit la statuette à son ancienne place, où je l'ai vue, consacra tout autour un espace de terre d'une étendue égale à ceux que l'on consacre en l'honneur d'Hécate, c'est-à-dire l'espace nécessaire pour un repas de dix convives, et fit cette prière : « Palamède, oublie la colère que tu as autrefois conçue contre les Achéens, et fais que leurs descendants soient sages en grand nombre. Exauce-moi, ô Palamède ! maître de l'éloquence, maître des Muses, mon maître ! »

XIV. Il aborda ensuite à Lesbos et visita le sanctuaire d'Orphée. On dit qu'Orphée aimait à prédire l'avenir en cet endroit, avant qu'Apollon lui-même se fût chargé de ce soin.

En effet, il était arrivé que l'on n'allait plus demander l'avenir, ni à Grynée, ni à Claros, ni dans aucun des autres endroits où il y avait un trépied d'Apollon : Orphée seul, dont la tête était récemment arrivée de Thrace, rendait des oracles à Lesbos. Mais Apollon vint l'interrompre : « Cesse d'empiéter, lui dit-il, sur mes attributions ; il n'y a que trop longtemps que je souffre tes oracles. »

XV. Nos voyageurs, ayant remis à la voile, naviguèrent sur la mer d'Eubée, qu'Homère lui-même regarde comme une des plus difficiles et des plus orageuses, mais elle était alors d'un calme peu ordinaire en cette saison. Les conversations, comme c'est l'usage en mer, roulaient sur les îles que l'on

rencontrait (elles étaient nombreuses et célèbres), et aussi sur l'art de fabriquer et de diriger les vaisseaux. Damis tantôt blâmait ces conversations, tantôt les interrompait, quelquefois refusait de répondre aux questions qui lui étaient adressées. Apollonius comprit que Damis voulait qu'on tînt des discours plus sérieux.

« Pourquoy, lui dit-il, Damis, nous coupez-vous toujours la parole ? Ce n'est pas le mal de mer ou la fatigue de la navigation qui vous indispose contre ce qui se dit. Vous voyez comme la mer se courbe sous notre vaisseau et nous ouvre un libre passage. D'où vient donc votre mauvaise humeur ?

— C'est que nous avons abandonné un grand sujet, sur lequel il serait bien préférable de vous interroger, et que nous sommes à vous faire des questions sur des sujets insignifiants et rebattus.

— Et quel est donc le sujet auprès duquel les autres vous semblent frivoles ?

— Comment ! vous avez conversé avec Achille, vous avez appris de lui sans doute une foule de choses que nous ignorons, et vous ne nous en dites rien ! Vous ne nous dites même pas connaître sous quelle forme Achille vous est apparu ; mais vous êtes dans vos discours à tourner autour des îles et à bâtir des vaisseaux.

— Je vous dirai tout, répondit Apollonius, mais à la condition que vous ne me ferez pas le reproche de fanfaronnade. »

XVI.        Tous les passagers se joignirent à Damis

pour exprimer à Apollonius le désir d'entendre ce récit.

« Je n'ai pas, dit Apollonius, creusé une fosse, comme Ulysse<sup>118</sup>, je n'ai pas versé le sang des brebis pour évoquer l'ombre d'Achille. Je me suis borné à faire la prière que les Indiens m'ont dit qu'ils font à leurs génies : O Achille ! le vulgaire te croit mort, mais tel n'est pas mon sentiment, ni celui de Pythagore, mon maître. Si nous avons raison, offre-toi à mes regards sous la forme qui est aujourd'hui la tienne ; tu seras assez payé de t'être montré à moi, si tu m'as pour témoin de ton existence présente. »

J'avais à peine dit ces mots que la terre trembla légèrement autour du tombeau, et je vis se dresser devant moi, haut de cinq coudées, un jeune homme couvert d'une chlamyde thessalienne, qui n'avait rien de cet air fanfaron que l'on prête quelquefois au fils de Pélée, mais grave et d'un visage qui n'avait rien que d'aimable. Sa beauté n'a pas encore été, selon moi, vantée comme elle le mérite, bien qu'Homère en ait beaucoup parlé ; mais c'est qu'on ne saurait en donner une idée, et que celui qui entreprend de la louer risque plutôt de lui faire tort que d'en parler dignement. Il apparut avec la taille que je viens de dire ; peu à peu, il sembla que sa taille grandit, bientôt qu'elle fut doublée, enfin qu'elle fut plus haute encore. Lorsqu'il eut acquis toute sa grandeur, je crus le voir haut de douze coudées ; et sa beauté croissait avec sa

---

<sup>118</sup> Voy. *Odyssée*, liv. XI. Héliodore, dans le VI<sup>e</sup> livre de son roman de *Théagène et Chariclée*, raconte une évocation à peu près semblable faite par une magicienne de Thessalie.

taille. On voyait que sa chevelure n'avait jamais été coupée<sup>119</sup> : il l'avait conservée entière pour le fleuve Sperchius, le premier oracle qu'il eût consulté. Son menton avait gardé sa première barbe.

« C'est avec plaisir, me dit-il, que je reçois votre visite, car il y a longtemps que je désire me trouver en face d'un homme tel que vous. Il y a longtemps que les Thessaliens négligent de m'offrir des sacrifices. Je ne veux pas encore écouter ma colère ; car, si je le faisais, ils périraient en plus grand nombre que ne périrent autrefois les Grecs ici même. J'aime mieux les avertir avec douceur de ne pas outrager mon ombre en lui refusant les honneurs qui lui sont dus, et de ne pas se montrer moins respectueux envers moi que les Troyens, qui, bien que je leur aie tué tant d'hommes autrefois, m'offrent des sacrifices publics, m'apportent les prémices de leurs champs, et m'adressent des prières pour rentrer en grâce avec moi, ce qu'ils n'obtiendront pas : car leur parjure envers moi sera un éternel obstacle à ce que Troie revienne à son ancienne prospérité et reprenne la splendeur qu'ont reprise quelquefois des villes après une ruine passagère ; ce parjure fera que leur ville sera toujours comme si elle était prise d'hier. Je ne voudrais pas exercer contre les Thessaliens de sem-

---

<sup>119</sup> Ici, comme en plusieurs endroits de la *Vie d'Apollonius de Tyane* et surtout de *l'Héroïque* ou *Dialogue sur les héros de la guerre de Troie*, Philostrate contredit une tradition homérique. Selon Homère, Achille avait coupé, en l'honneur de Patrocle, sa chevelure, que son père avait promise au Sperchius (*Iliade*, XXIII, v. 142 et suiv.).

blables rigueurs. Aussi je vous prie de rapporter mes paroles à leur assemblée.

— Je le ferai, répondis-je, heureux de me charger d'un message d'où dépendait le salut des Thessaliens. Mais à mon tour, Achille, j'aurais quelque chose à vous demander.

— Je vous entends, vous voulez m'interroger sur ce qui s'est fait à Troie. Eh bien ! vous pouvez me poser cinq questions, celles que vous voudrez et auxquelles les Parques me permettront de répondre. »

Je lui demandai d'abord si, comme le disent les poètes<sup>120</sup>, il avait été enseveli.

— Je repose, me répondit-il, de la manière qui fut le plus agréable et à Patrocle et à moi : unis dès notre plus tendre enfance, nous reposons ensemble dans une même urne d'or, qui renferme nos cendres confondues. On dit que j'ai été pleuré par les Muses et les Néréides : la vérité est que les Muses n'ont jamais mis le pied ici, et que les Néréides y viennent souvent encore.

Je lui demandai en second lieu si Polyxène avait été immolée sur son tombeau<sup>121</sup>.

— Il est vrai qu'elle est morte sur mon tombeau, mais ce ne sont pas les Grecs qui l'ont immolée, c'est elle-même qui s'y est rendue de son propre mouvement, et qui, pour faire honneur à notre amour, s'est

---

<sup>120</sup> Voyez Homère, *Iliade*, XXIII, v. 91 et suiv. ; Tryphiodore, *Prise de Troie*, v. 17.

<sup>121</sup> Tel était le récit du poète cyclique Aretinus. (Voy. *Cycli fragmenta*, à la suite de l'Homère, édition Didot, p. 584).

précipitée sur une épée. » Ma troisième question fut celle-ci : Est-il vrai qu'Hélène soit venue à Troie ? ou bien ce voyage est-il une fiction d'Homère ? C'est par l'effet d'une longue erreur que nous envoyâmes des députations à Troie, et que croyant Hélène à Troie, nous combattîmes pour la reprendre : car, après l'enlèvement de Pâris, elle vint en Égypte et habita la demeure de Protée<sup>122</sup>. Quand nous sûmes la vérité, nous ne voulûmes pas nous retirer honteusement, et c'est pour Troie elle-même que nous combattîmes. »

Je vins alors à ma quatrième question :

« Une chose m'étonne fort, lui dis-je, c'est que la Grèce ait produit en même temps autant de guerriers (et quels guerriers !) qu'Homère en range sous les murs de Troie.

— Mais, répondit Achille, les Barbares eux-mêmes nous cédaient à peine sur ce point, tant la bravoure florissait alors sur toute la terre. »

Enfin, voici quelle fut ma cinquième question : Comment se fait-il qu'Homère n'ait pas connu Palamède, ou que, l'ayant connu, il ne lui ait pas fait place comme à vous tous dans ses chants ?

— Palamède est venu sous les murs de Troie, cela est aussi vrai qu'il y a eu une Troie. Mais cet homme, l'un des plus savants et des plus courageux, est mort victime des artifices d'Ulysse ; et si Homère n'a pas

---

<sup>122</sup> D'après l'*Iliade*, Hélène a été menée à Troie ; mais, dans l'*Odyssée*, il est fait allusion à la tradition que rappelle ici Philostrate (Voy. *Odyssée*, IV, v. 125). Elle est rapportée également par Hérodote (II, 11 2-120), et Euripide en a fait le point de départ de sa tragédie d'*Hélène*.



mis son nom dans ses poèmes, c'est pour ne pas perpétuer par ses chants la honte d'Ulysse. Et Achille gémit sur le sort de ce héros si grand, si beau, si jeune, si vaillant, qui surpassait tous les autres en sagesse et qui avait eu souvent commerce avec les Muses.

— Mais toi, Apollonius (car les sages sont unis entre eux par une sorte de confraternité), aie soin de son tombeau, et relève sa statue honteusement renversée : tu la trouveras en Éolie, près de Méthymne, dans l'île de Lesbos.

Après m'avoir donné ces renseignements, et m'avoir parlé du jeune homme de Paros, il jeta une légère lueur et disparut : déjà les coqs commençaient à chanter.

XVII. Ainsi se passa la traversée. Apollonius arriva au port du Pirée à l'époque des mystères ; à ce moment Athènes est la ville la plus peuplée de la Grèce. Après avoir débarqué, il se rendit à la ville en toute hâte. Sur sa route il rencontra plusieurs philosophes qui descendaient au port de Phalère : quelques-uns d'entre eux s'exposaient nus au soleil, qui est très chaud à Athènes en automne, d'autres lisaient, s'exerçaient à la parole ou discutaient. Pas un d'eux ne passa indifférent : tous, devinant qu'il était Apollonius, le saluèrent avec joie et se détournèrent pour lui de leur chemin. Il fut rencontré par une bande de dix jeunes gens qui, levant les mains vers l'Acropole, s'écrièrent : « Par Minerve, protectrice d'Athènes, nous nous rendions précisément au Pirée pour aller vous trouver en Ionie. »

Apollonius leur dit qu'il était heureux de les voir, et les félicita de s'être voués à la philosophie.

XVIII. C'était le jour des fêtes Épidauriennes. Dans ces fêtes, il est d'usage encore aujourd'hui, qu'après la proclamation et toutes les cérémonies de l'initiation terminées, on procède à de nouveaux sacrifices en souvenir d'Esculape, qui était arrivé d'Épidaure, les mystères étant déjà terminés, et pour qui on les avait recommencés. La plupart de ceux qui étaient venus pour les mystères les quittaient pour suivre Apollonius, et se montraient plus empressés de l'entendre que d'aller se faire initier. Apollonius leur dit qu'il leur parlerait plus tard, et les engagea à suivre les cérémonies sacrées ; il ajouta que lui-même voulait se faire initier. Mais l'hiérophante ne voulut pas l'admettre dans le temple, déclarant que jamais il n'initierait un magicien, et ne découvrirait les mystères d'Éleusis à un homme qui profanait les choses divines. Cet affront ne troubla nullement Apollonius, qui répondit à l'hiérophante : « Vous pouviez encore me faire un autre reproche, c'est que, plus instruit que vous sur les initiations, je me suis présenté à vous comme à un homme plus savant que moi. » Tous ceux qui entendirent cette réponse en louèrent la fermeté et la convenance. L'hiérophante s'aperçut que tout le monde le désapprouvait d'avoir repoussé Apollonius, et, changeant de ton, il lui dit :

« Venez vous faire initier, car je crois voir en vous un sage.

— Je me ferai initié plus tard, répondit Apollonius, mais par un tel. »

Et, grâce à sa science de l'avenir, il désigna l'hiérophante qui devait succéder à celui-là, et auquel en effet le temple fut confié quatre ans après.

XIX. Damis dit qu'Apollonius fit aux Athéniens plusieurs discours ; mais qu'il ne les écrivit pas tous : il écrivit seulement les plus nécessaires et ceux dont les sujets étaient les plus importants. Comme il vit que les Athéniens aimaient à sacrifier, c'est sur les sacrifices que porta sa première harangue : il leur dit quels étaient les rites particuliers à chaque divinité, le moment du jour ou de la nuit où l'on devait offrir des sacrifices, des libations ou des prières. On peut rencontrer un livre d'Apollonius, où il enseigne tout cela avec l'éloquence qui lui est propre. Tel fut le sujet de son premier discours chez les Athéniens, soit qu'il le crût digne de sa science et de la leur, soit qu'il voulût convaincre l'hiérophante de calomnie et de maladresse : en effet, qui aurait pu accuser de profaner les choses divines un homme qui parlait si doctement des honneurs à rendre aux Dieux ?

XX. Comme il dissertait sur les libations, il vint dans son auditoire un jeune homme d'une tenue si molle et si efféminée, qu'il était devenu le héros de quelques chansons de table. Il avait pour patrie Corcyre, et il se disait descendu d'Alcinoüs le Phéacien, l'hôte d'Ulysse. Apollonius parlait donc des libations, et disait qu'il ne fallait pas boire soi-même,

mais conserver le breuvage pur et intact pour le Dieu. Il ajouta que le vase devait avoir des anses, et qu'il fallait verser la libation du côté de l'anse, parce que l'homme ne boit jamais de ce côté : à ce moment le jeune Corcyréen fit entendre un éclat de rire bruyant et plein d'insolence. Apollonius tourna les yeux vers lui et lui dit :

« Ce n'est pas vous qui êtes coupable, c'est le démon qui vous pousse sans que vous le sachiez. »

En effet, ce jeune homme ne savait pas qu'il était possédé : aussi lui arrivait-il de rire de ce qui ne faisait rire personne, puis, tout à coup, de se mettre à pleurer sans cause, ou bien de se parler à lui-même et de chanter. On croyait généralement que c'était la fougue de la jeunesse qui le rendait si peu maître de lui, mais il ne faisait que suivre les impulsions d'un démon ; et, comme il venait de se conduire en homme ivre, les assistants le croyaient ivre. Mais, Apollonius continuant à fixer sur lui ses regards, le démon poussait des cris de peur et de rage, comme un malheureux qu'on aurait brûlé ou torturé ; il jurait de quitter ce jeune homme et de ne plus entrer chez personne. Mais Apollonius l'apostrophait avec colère, comme eut fait un maître envers un esclave rusé, menteur et impudent ; il lui commandait de partir et de donner quelque signe de son départ. « Je renverserai telle statue », cria le démon, et il montra une des statues du portique royal, près duquel se passait cette cène. La statue chancela et tomba. Le bruit qui s'éleva, l'admiration et les applaudissements qui éclatèrent alors, je renonce à les décrire. Le jeune homme parut sortir d'un profond sommeil : il se frotta les yeux, les tourna

vers le soleil, et fut confus de voir tous les regards fixés sur lui ; il n'y avait plus rien en lui d'immodeste, son regard n'était plus égaré, il était rentré en possession de lui-même absolument comme s'il venait de prendre quelque remède. Bientôt il quitta son manteau, les étoffes délicates dont il était couvert, et tout l'attirail de la mollesse ; il s'éprit de l'extérieur négligé et du grossier manteau d'Apollonius, et embrassa tout son genre de vie.

XXI. Damis rapporte qu'Apollonius réprimanda les Athéniens au sujet des Dionysiaques qu'ils célèbrent dans le mois Anthestérion<sup>123</sup>. Il pensait qu'ils se réunissaient au théâtre pour entendre des monodies, des mélopées, des chœurs et de la musique comme il s'en trouve dans les tragédies et dans les comédies ; mais, apprenant qu'on y exécutait, au son de la flûte, des danses efféminées<sup>124</sup>, et qu'en accompagnant de rythmes consacrés par la haute poésie et les hymnes sacrés d'Orphée, on jouait le rôle d'Heures, de Nymphes, de Bacchantes, il ne put s'empêcher de leur adresser des reproches.

« Cessez, leur dit-il, d'insulter aux héros de Salamine et à beaucoup d'autres hommes de cœur qui sont morts pour la patrie. Si vos danses ressemblaient à celles de Lacédémone, à la bonne heure, soldats ! vous dirais-je. Vous vous exercez à la guerre, je suis

---

<sup>123</sup> C'est-à-dire le mois des fleurs. Ce mois, dans l'année grecque, correspondait à peu près à notre mois de février.

<sup>124</sup> Sous l'empire, la pantomime avait hérité de la popularité de l'ancien théâtre tragique et comique.

prêt à prendre part à vos danses. Mais comme c'est une danse molle et efféminée, que deviennent vos trophées ? Ce n'est pas contre les Perses et les Mèdes qu'ils se dresseront désormais, c'est contre vous-mêmes, si vous dégénérez de ceux qui les ont érigés. D'où vous viennent ces vêtements de pourpre et de safran ? Est-ce ainsi qu'étaient autrefois équipés les Acharniens et les chevaliers de Colone<sup>125</sup> ? Que dis-je ? Une femme de Carie<sup>126</sup> est venue avec Xerxès, à la tête d'un vaisseau qu'elle a conduit contre nous ; elle n'avait rien d'une femme, elle était vêtue et armée comme un homme ; et vous, plus mous que les femmes de Xerxès, vous vous tournez contre vous-mêmes tous tant que vous êtes, vieillards, jeunes gens, éphèbes. Ces éphèbes, qui viennent de jurer dans le temple d'Agraule<sup>127</sup> de combattre et de mourir pour la patrie, vont-ils, maintenant prêter serment de prendre le thyrses, d'exécuter des danses bachiques pour la patrie, et, au lieu de porter le casque, de se parer honteusement, comme dit Euripide, d'une coiffure de femme ? Que ne me dit-on pas ? Que vous figurez les Vents, que vos tuniques, agitées et gonflées en l'air, représentent les voiles d'un navire. Mais ne devriez-vous pas respecter les Vents, vos alliés, les puissants auxiliaires de votre marine ? N'avez-vous pas honte de changer en femme Borée, votre protecteur et le plus mâle de tous les Vents ? Je vous jure

---

<sup>125</sup> Acharnes et Colone étaient deux dèmes de l'Attique.

<sup>126</sup> Artémise (Voyez Hérodote, liv. VII, ch. 99).

<sup>127</sup> C'était une des filles de Cécrops.

qu'Arithie elle-même n'aurait pas enflammé son cœur, s'il l'avait jamais vue danser. »

XXII. Apollonius redressa un autre abus. Les Athéniens se rassemblaient au théâtre qui est au pied de l'Acropole pour y voir des hommes s'entr'égorger, et ce spectacle était encore plus populaire à Athènes qu'il ne l'est aujourd'hui à Corinthe. On faisait venir, au prix de sommes considérables, des adultères, des débauchés, des perceurs de murailles, des coupeurs de bourses, des trafiquants d'hommes et autres gens de cette espèce, qui procuraient des gladiateurs et les mettaient aux prises. Apollonius blâma aussi cette coutume, et comme les Athéniens l'invitaient à une de leurs assemblées, il déclara qu'il n'irait pas dans un lieu impur et souillé de sang. Ce fut pour lui le sujet d'une lettre où il disait, entre autres choses : « Je m'étonne que la déesse n'ait pas encore quitté votre Acropole, quand elle vous voit répandre sous ses yeux un tel sang. Il ne vous reste plus qu'un pas à faire : c'est, à la prochaine procession des Panathénées, de sacrifier à Pallas, non plus des bœufs, mais des hécatombes humaines. Et toi, Bacchus, comment viens-tu encore sur ce théâtre où l'on fait un semblable carnage ? Quoi c'est en cet endroit que les spirituels Athéniens vous offrent des libations ! Retire-toi, ô Bacchus ! toi aussi, le Cithéron est bien autrement pur. » Tels furent, selon la relation de Damis, les actes les plus importants d'Apollonius à Athènes.

XXIII. Il alla ensuite en Thessalie s'acquitter du message dont Achille l'avait chargé : c'était l'époque

de la réunion du conseil amphictyonique aux Thermopyles. Les Thessaliens, effrayés de ce que leur dit Apollonius, ordonnèrent par un décret que les sacrifices dus au tombeau d'Achille seraient rétablis. Apollonius, passant près du tombeau du Spartiate Léonidas, fut tenté de consacrer un espace de terre tout autour, tant il se sentait d'admiration pour ce héros. Comme il se dirigeait vers la colline où l'on dit que les Lacédémoniens furent écrasés par une grêle de traits, il entendit ses disciples discuter sur la montagne de la Grèce qui pouvait être la plus haute : cette discussion avait été amenée par la vue de l'Œta, qui était devant leurs yeux. Quand Apollonius fut au haut de la colline : «Voilà, dit-il, à mon avis, la plus haute de toutes les montagnes. Car, en mourant ici pour la liberté, les compagnons de Léonidas ont élevé cette colline à la hauteur de l'Œta et au-dessus de plusieurs Olympes. Pour moi, j'admire ces héros, mais je mets encore avant eux tous l'Acarnanien Mégistias : car il savait quel serait leur sort<sup>128</sup>, et il a voulu le partager, craignant, non de mourir, mais de ne pas mourir avec eux. »

XXIV. Apollonius visita successivement tous les oracles de la Grèce, celui de Dodone, celui de Delphes, celui d'Abes<sup>129</sup>, celui d'Amphiaräus, celui de

---

<sup>128</sup> Il était d'une famille de devins, les Mélémpides (Voy. Hérodote).

<sup>129</sup> C'était un sanctuaire de Phocide, l'un des plus anciens de la Grèce (Voy. Pausanias, X, ch. 35 Maury, *Religions de l'antiq.*, l. II, p. 495).



Trophonius, et il monta au sanctuaire des Muses, sur l'Hélicon.

Pendant qu'il visitait les temples et qu'il en réformait les rites, il était accompagné par les prêtres, et ses disciples le suivaient ; sa parole était comme une coupe toujours remplie à laquelle on était libre de venir étancher sa soif. L'époque des jeux Olympiques approchait, et les Éléens engageaient Apollonius à prendre part à leurs jeux. « Il me semble, répondit-il, que vous faites tort à la célébrité des jeux Olympiques, quand vous croyez devoir envoyer des messagers pour inviter à y venir. »

Il était dans l'isthme, et la mer mugissait autour du cap Léchée<sup>130</sup> : « Cette langue de terre, dit Apollonius, sera coupée, ou plutôt elle ne le sera pas. » Par ces mots, il prédit le projet que forma Néron, sept ans après, de percer l'isthme de Corinthe. En effet, Néron quitta son palais pour venir en Grèce afin de répondre à l'appel des jeux Olympiques et Pythiques. À ces jeux, et aux jeux Isthmiques, il fut vainqueur dans les concours de joueurs de cithare et de crieurs publics : il remporta de plus à Olympie le prix des concours tragiques. C'est à cette occasion, dit-on, qu'il songea au percement de l'isthme : il voulait y frayer une route aux navires en unissant la mer Égée à l'Adriatique. Ainsi, les vaisseaux auraient été dispensés de doubler le cap Malée, et la plupart d'entre eux auraient profité de l'ouverture de l'isthme pour éviter ce long détour. Mais comment se vérifia l'oracle d'Apollonius ? Les travaux furent commencés à partir du cap Léchée, on

---

<sup>130</sup> Près de Corinthe.

creusa l'espace de quatre stades environ, puis tout fut abandonné. On prétend que Néron fut détourné de son entreprise par des Égyptiens qui, sur son ordre, examinèrent les deux mers, et lui dirent que la haute mer qui s'étendait au delà du Léchée, en se déversant dans l'isthme, submergerait l'île d'Égine ; d'autres disent qu'il craignit quelque révolution dans l'empire. C'est pourquoi Apollonius avait dit que l'isthme serait coupé et qu'il ne le serait pas.

XXV. Il y avait alors à Corinthe un philosophe nommé Démétrius, qui s'était approprié la mâle vigueur de la doctrine cynique, et dont Favorinus<sup>131</sup> a souvent parlé avec éloge. Démétrius eut pour Apollonius les mêmes sentiments qu'Antisthène, dit-on, eut pour Socrate. Il le suivit en élève assidu, et le fit suivre par le meilleur de ses propres disciples. De ce nombre était Ménippe, de Lycie, âgé de vingt-cinq ans, d'un esprit distingué et d'une beauté remarquable : on l'eût pris pour un athlète aussi bien né que bien fait de corps. On croyait généralement que Ménippe était aimé de je ne sais quelle étrangère. On eût dit que cette femme était belle, agréable et riche ; mais il n'y avait rien de vrai dans tout cela, ce n'étaient que des apparences. Un jour que Ménippe marchait seul sur la route qui mène à Cenchrées, un fantôme lui apparut sous la figure d'une femme, qui lui prit la main, lui dit qu'elle l'aimait depuis longtemps, qu'elle était Phénicienne et demeurait dans

---

<sup>131</sup> Philosophe du temps d'Adrien (Voy. Philostrate, *Vies des sophistes*, liv. I).

un faubourg de Corinthe qu'elle lui désigna : « Venez me trouver le soir, continua-t-elle, vous m'entendrez chanter, je vous ferai boire du vin comme vous n'en avez pas encore bu, vous n'aurez pas à craindre de rival : belle comme je suis, je serai heureuse de vivre avec un beau jeune homme comme vous. »

Le jeune homme fut vaincu par ces paroles ; car, bien que philosophe du reste très solide, il ne savait pas résister à l'amour. Il alla donc chez cette femme chaque soir, et pendant longtemps la fréquenta comme sa maîtresse, sans se douter que ce n'était qu'un fantôme. Apollonius considéra Ménippe avec le regard attentif d'un sculpteur ; quand il eut ses traits bien gravés dans la mémoire, il lui dit :

« Savez-vous, beau jeune homme, vous qui êtes courtisé par les belles dames, que vous réchauffez un serpent et qu'un serpent vous réchauffe ? » Ménippe fut étonné ; Apollonius continua : « Vous êtes lié avec une femme qui n'est pas votre épouse. Mais croyez-vous qu'elle vous aime ?

— Oui, certes, toute sa conduite me le donne à croire. - Et l'épouseriez-vous bien ?

— Ce serait pour moi un grand bonheur que d'épouser une femme qui m'aime.

— À quand la noce ?

— A bientôt, à demain peut-être. »

Apollonius attendit le moment du festin, et quand les convives furent arrivés, il entra dans la salle :

« Où est, demanda-t-il, la belle que vous fêtez ?

— La voici, dit Ménippe qui se leva en rougissant.

— À qui de vous deux appartient l'or, l'argent et les autres objets précieux qui ornent cette salle ?

— À ma femme, car voici tout ce que je possède, et Ménippe montrait son manteau.

Apollonius se tournant vers les convives :

« Connaissez-vous les jardins de Tantale, qui sont et ne sont pas ?

— Oui, mais seulement par Homère<sup>132</sup>, car nous ne sommes pas descendus dans le Tartare.

— Eh bien tout ce que vous voyez ici est la même chose : il n'y a ici nulle réalité, tout n'est qu'apparence. Voulez-vous que je me fasse mieux comprendre ? La charmante épousée est une de ces Empuses, que le peuple appelle *Lamies* ou *Mormolyces*<sup>133</sup>. Elles aiment beaucoup l'amour, mais encore plus la chair humaine elles allèchent par la volupté ceux qu'elles veulent dévorer.

« Indigne calomnie ! » s'écria la jeune femme, et elle parut indignée de tout ce qu'elle venait d'entendre, et s'emporta contre les philosophes, qu'elle taxa de cerveaux creux. Tout d'un coup, les coupes d'or et les vases qu'on avait crus d'argent s'évanouirent, tout disparut, on ne vit plus ni échantons, ni cuisiniers, ni aucun des autres serviteurs : les paroles d'Apollonius avaient dissipé le prestige ; alors, le fantôme se mit à pleurer et supplia Apollonius de ne pas le mettre

---

<sup>132</sup> Voyez *Odyssée*, livre XI, v. 585 et suiv.

<sup>133</sup> Ce sont les noms des êtres fantastiques de l'antiquité qui répondent à nos vampires, à nos larves, à nos ogres et croque-mitaines.

à la torture pour lui faire avouer ce qu'il était. Mais, comme Apollonius le pressait et ne voulait pas le lâcher, le fantôme finit par reconnaître qu'il était une empuse, qu'il avait voulu gorger Ménippe de plaisirs pour le dévorer ensuite, et qu'il avait coutume de se nourrir ainsi de beaux jeunes gens parce qu'ils ont le sang très frais. C'est là un des faits les plus célèbres de la vie d'Apollonius; cependant, j'ai cru nécessaire d'y insister. C'est que, s'il est plus connu que les autres, ayant eu lieu au milieu de la Grèce, en général on sait seulement qu'il a dévoilé une lamie à Corinthe. Mais dans quelle circonstance ce fait eut-il lieu? comment intéresse-t-il Ménippe? Voilà ce qu'on ne savait pas encore et ce qui n'est raconté que dans les *Mémoires* de Damis et dans l'extrait que je viens d'en donner.

XXVI. C'est à la même époque qu'Apollonius eut un démêlé avec Bassus de Corinthe; cet homme passait pour avoir tué son père, et il y avait de graves raisons de le soupçonner de ce crime; cela ne l'empêchait pas de simuler la sagesse, et sa langue était d'une audace sans frein. Apollonius réprima son insolence par ses lettres et par les discours qu'il tint contre lui. En effet, du moment qu'Apollonius se faisait l'écho de l'accusation de parricide, on la supposait fondée: on ne croyait pas possible qu'un homme comme lui tint de semblables propos s'ils n'étaient pas vrais.

XXVII. Revenons au voyage d'Apollonius à Olympie. Comme il s'y rendait, il reçut des députés de Lacédémone, qui l'invitèrent à venir dans leur ville. Ces députés n'avaient rien de lacédémonien; au

contraire, toute leur personne annonçait une mollesse digne des Sybarites. En voyant des hommes aux jambes épilées, à la chevelure parfumée, au visage sans barbe, au vêtement recherché, il écrivit aux Éphores qu'ils devraient bien provoquer un décret pour interdire l'usage de la poix dans les bains, pour proscrire les épileuses, et pour rétablir les anciennes mœurs. Cela remit en honneur les palestres, fit revivre les exercices gymniques et reflleurir les repas en commun : Lacédémone redevint semblable à elle-même. Dès qu'Apollonius eut appris l'heureux amendement qui s'était introduit chez les Lacédémoniens, il leur envoya d'Olympie une lettre plus courte qu'un de leurs messages. La voici :

« Apollonius aux Éphores, salut. De véritables hommes ne doivent pas faire de fautes, mais il n'appartient qu'aux hommes de cœur, s'ils commettent des fautes, de les reconnaître. »

XXVIII. Ayant vu la statue de Jupiter à Olympie : « Salut, » s'écria-t-il, ô bon Jupiter ! Votre bonté est si grande que vous daignez vous communiquer aux hommes. » Il expliqua ce que signifiait la statue de bronze de Milon, et rendit compte de l'attitude que l'artiste a donnée à l'athlète. On voit Milon sur un disque, les pieds joints ; de la main gauche, il tient une grenade, les doigts de sa main droite sont étendus et allongés. On dit communément à Olympie et en Arcadie qu'on n'avait pas de prise sur cet athlète, et qu'une fois qu'il avait pris une position, il était impossible de l'en faire bouger ; on en conclut que la grenade dans sa main droite indique la force de ses doigts fermés,

et que ses autres doigts allongés et serrés les uns contre les autres montrent qu'on ne saurait les séparer, même en s'attaquant à un seul. Quant à la bandelette qui retient ses cheveux, c'est, ajoute-t-on, un symbole de tempérance. « Tout cela est très ingénieux, dit Apollonius, mais la vérité l'est encore davantage. Voulez-vous savoir ce que signifie ce Milon ? Sachez d'abord que les Crotoniates avaient fait de cet athlète un prêtre de Junon. Est-il besoin d'expliquer ce que signifie l'ornement de sa tête, quand j'ai dit qu'il était prêtre ? Le grenadier est la seule plante consacrée à Junon. Si Milon est sur un disque, c'est que le prêtre de Junon adresse ses prières à la déesse montée sur un petit bouclier ; sa main droite est dans l'attitude de la prière. Que si les doigts de la main et les deux pieds sont joints ensemble, qu'est-ce autre chose qu'un des caractères de la sculpture antique ?

XXIX. Apollonius, étant témoin des jeux, loua fort les Éléens pour le soin qu'ils y apportaient, pour l'ordre qu'ils y faisaient régner, pour la pensée, sans cesse présente à leur esprit, qu'ils étaient soumis aux jugements de la Grèce aussi bien que les athlètes qui prenaient part aux concours, enfin pour l'attention qu'ils apportaient à ne commettre aucune faute volontaire ou involontaire. Et comme ses compagnons lui demandaient ce qu'il pensait des dispositions prises par les Éléens au sujet des jeux : « Je ne sais, répondit-il, si ces dispositions sont savantes, mais je les tiens pour habiles. »

XXX. Voici une anecdote qui prouvera com-

bien Apollonius critiquait les écrivains présomptueux et comme il taxait d'ignorance ceux qui s'essayaient à des compositions au-dessus de leurs forces. Un jeune homme qui se croyait du talent rencontra un jour Apollonius dans le temple de Jupiter, et lui dit :

« Je vous prie de m'honorer demain de votre présence, je ferai une lecture.

— Et que lirez-vous ? demanda Apollonius.

— C'est un éloge de Jupiter, répondit le jeune homme, » et il lui montra sous son manteau un manuscrit volumineux, dont il était tout fier.

— Et que louerez-vous de Jupiter ? Sera-ce un éloge du Jupiter d'Olympie, et vous attacherez-vous à prouver qu'il n'y a rien sur la terre qui puisse lui être comparé ?

— Je dirai cela et bien d'autres choses avant et après ; car tout vient de Jupiter, et les saisons, et ce qui est sous la terre, et a ce qui est sur la terre, et les vents et les astres.

— Je vois, dit Apollonius, que vous êtes un excellent panégyriste.

— Aussi, ai-je fait un éloge de la goutte, de la cécité et de la surdité.

— Je vous conseille, puisque vous aimez à louer ces sortes de choses, de ne pas dédaigner le catarrhe ni l'hydropisie ; vous feriez même bien de suivre les morts et de faire l'éloge des maladies auxquelles ils ont succombé ; cela soulagerait la douleur de leurs pères, de leurs enfants et de leurs proches. »

Cela rabattit un peu l'arrogance du jeune homme.



Apollonius s'en aperçut et lui dit : « Quand on veut faire un éloge, qu'est-ce qu'on loue le mieux, ce qu'on sait ou ce qu'on ignore ?

— Ce qu'on a sait. Car comment louer ce qu'on ignore ?

— Eh bien ! avez-vous déjà écrit l'éloge de votre père ?

— J'y avais songé, mais comme c'est à mes yeux un homme remarquable, un homme de cœur, le plus beau de tous les hommes que je connais, un maître de maison capable, un esprit également propre à tout, je me suis abstenu de faire son éloge, de peur que mon discours ne répondît pas au mérite de mon père. »

Apollonius ne put réprimer un mouvement de colère, dont il n'était pas maître, quand il avait affaire à des impertinents : « Ainsi, misérable, s'écria-t-il, vous ne vous croyez pas en état de louer convenablement votre père, que vous connaissez comme vous-même, et le père des Dieux et des hommes, l'architecte de l'univers, l'ordonnateur de tout ce qui est autour de nous et au-dessus de nous, vous vous trouvez à votre aise pour faire son éloge, vous ne craignez pas l'être que vous louez, et vous ne comprenez pas que vous avez pris là un sujet qui dépasse les forces humaines. »

XXXI. Pendant le séjour d'Apollonius à Olympie, il traita les sujets les plus importants, par exemple, de la sagesse, du courage, de la tempérance et de toutes les vertus l'une après l'autre. Il parlait de la porte du temple, et excitait l'admiration non seule-

ment par le fond des pensées, mais par les beautés de l'élocution.

Un jour des Lacédémoniens l'entourèrent et le proclamèrent, à la face de Jupiter, l'hôte de leur république, le père et le précepteur de la jeunesse de Lacédémone, l'honneur de ses vieillards. Un Corinthien, choqué de ce qu'il voyait, demanda si l'on n'allait pas aussi lui décerner les honneurs divins. « Par les Tyndarides, s'écria un Lacédémonien, ils sont tout prêts. » Apollonius, pour éviter l'envie, les détourna de rien faire de semblable.

Quand il eut franchi le Taygète, et qu'il vit Lacédémone florissante et les institutions de Lycurgue en vigueur, il se rendit avec empressement à l'appel des magistrats, qui désiraient l'entretenir et lui poser diverses questions. Ils lui demandèrent d'abord :

« Comment faut-il servir les Dieux ?

— Comme des maîtres.

— Comment les demi-dieux ?

— Comme des pères.

— Comment les hommes ?

— Ce n'est pas une question digne de Lacédémoniens.

— Que pensez-vous de nos lois ?

— Ce sont d'excellents maîtres, et ce qui fait la gloire des maîtres, c'est la diligence des disciples.

— Et quels conseils avez-vous à nous donner au sujet du courage ?

— Ce que je conseille ? Tout simplement d'en avoir. »

XXXII. Pendant qu'Apollonius était à Lacédémone, un jeune homme fut traduit en justice pour avoir manqué aux mœurs de la patrie. Il descendait de ce Callicratidas qui avait commandé aux Arginuses la flotte lacédémonienne ; il aimait le commerce maritime, et au lieu de s'occuper des affaires publiques allait sans cesse à Carthage ou en Sicile sur des vaisseaux qu'il s'était fait construire. Apollonius, ayant appris le genre d'accusation qui pesait sur ce jeune homme, pensa qu'il y aurait de la dureté à l'abandonner dans cette circonstance.

— Mon ami, lui dit-il en l'abordant, qu'avez-vous à vous promener ainsi tout pensif ?

— Un procès m'est intenté au nom de l'État, parce que je suis tout entier au commerce sur mer, et ne m'occupe pas des affaires publiques.

— Votre père et votre grand-père étaient-ils armateurs ?

— Loin de là, c'étaient des gymnasiarques, des épheores, des patronomes<sup>134</sup>, et l'un de mes ancêtres, Callicratidas, a commandé une flotte.

— Est-ce celui des Arginuses ?

— Lui-même, celui qui a péri dans le combat.

— Quoi ! la mort de votre ancêtre ne vous a pas rendu la mer odieuse ?

— Nullement ; je ne vais pas en mer pour combattre.

— Mais y a-t-il une race d'hommes plus misérable que celle des marchands, et surtout de ceux qui font

---

<sup>134</sup> C'était le nom des magistrats de Sparte qui étaient chargés de veiller à la conservation des lois.

le commerce sur mer ? D'abord, ils sont sans cesse en course pour chercher un marché mal approvisionné ; ils passent leur vie au milieu des courtiers et des petits trafiquants, à vendre, à acheter, à placer leur argent à des intérêts iniques, afin de rentrer le plus tôt possible dans le capital. S'ils réussissent, c'est bien, ils voguent à pleines voiles, et ils sont tout fiers de n'avoir fait couler leur vaisseau ni volontairement ni involontairement ; mais si le profit ne suffit pas à payer les dettes, ils montent dans la chaloupe, conduisent le navire sur des récifs, et, par un artifice impie, vont eux-mêmes, de leur plein gré, perdre la fortune d'autrui, en alléguant l'irrésistible volonté des Dieux. Je veux bien que la race des marchands navigateurs soit meilleure que je ne dis ; mais quand on est Spartiate, quand on descend d'hommes qui ont habité au cœur de Sparte, aller s'ensevelir dans un vaisseau, oublier Lycurgue et Iphitus, pour ne songer qu'à des ballots de marchandises et à tous les menus détails de la navigation, n'est-ce pas une honte ? Quand il n'y aurait pas d'autre considération, en voici une qui mérite de vous arrêter : tant que Sparte s'est tenue à la terre, elle a porté sa gloire jusqu'aux nues ; mais le jour où elle s'est adonnée à la marine, son empire a été, je ne dirai pas seulement englouti par la mer, mais anéanti même sur terre. » Ces paroles produisirent un tel effet sur le jeune homme, qu'il baissa la tête et se mit à pleurer, en songeant qu'il avait dégénéré à ce point de ses pères. Il vendit les vaisseaux où il avait passé sa vie. Apollonius, le voyant bien affermi dans sa résolution de vivre sur terre, le mena devant les éphores, et le fit renvoyer absous.

XXXIII. Voici un autre incident du séjour d'Apollonius à Lacédémone. Il vint aux Lacédémoniens une lettre de l'empereur, qui reprochait à leur république de pousser la liberté jusqu'à la licence ; une dénonciation du gouverneur de l'Achaïe leur avait attiré cette lettre. Les Lacédémoniens étaient indécis et divisés. Ils se demandaient s'ils devaient conjurer la colère de l'empereur ou lui répondre avec fierté. Ils voulaient consulter Apollonius sur l'esprit que devait avoir leur réponse ; Apollonius, voyant la divergence des opinions, vint à l'assemblée et ne dit que ces mots : « Si Palamède a inventé l'écriture, ce n'est pas seulement pour qu'on pût écrire, mais pour qu'on sût quand il ne faut pas écrire. » C'est ainsi qu'il les détourna de montrer ni audace ni lâcheté.

XXXIV. Apollonius resta à Sparte depuis l'époque des jeux Olympiques jusqu'à la fin de l'hiver. Au commencement du printemps, il se rendit au cap Malée afin de s'embarquer pour Rome. Comme il se préparait au départ, il eut un songe. Il vit une femme de haute taille et d'un âge vénérable qui l'attirait dans ses bras et le priait d'avoir commerce avec elle avant d'aller en Italie ; elle se disait la nourrice de Jupiter et portait une couronne ornée de toutes les productions de la terre et de la mer. En réfléchissant à ce songe, il comprit qu'il devait commencer par visiter la Crète, que nous considérons comme la nourrice de Jupiter, puisqu'il y est né ; quant à la couronne, elle pouvait aussi bien désigner toute autre île. Il y avait au cap Malée plusieurs vaisseaux qui allaient partir pour la Crète ; il en prit un qui pût contenir toute

sa société ; il entendait par là ses disciples et leurs esclaves, car il ne dédaignait pas même les esclaves. Il passa devant Cydon sans y descendre et débarqua à Cnosse. Ses compagnons voulurent voir le labyrinthe qu'on y montre, et qui, j'imagine, renfermait autrefois le Minotaure. Il les y autorisa, mais déclara qu'il ne voulait pas voir le théâtre de l'injustice de Minos. Il alla ensuite à Gortyne pour voir le mont Ida. Il y monta, visita les lieux recommandés par des traditions sacrées, et se rendit au temple Lébénéen, dédié à Esculape. Ce temple est le rendez-vous de toute la Crète, comme Pergame de toute l'Asie ; on y vient même souvent de la Libye. Ce temple regarde la mer de Libye près de Phœstum, ville où la mer est retenue par un petit rocher. Il est appelé, dit-on, Lébénéen, parce qu'il est sur un promontoire qui a la figure d'un lion, comme cela est fréquent pour les amas de rochers : d'après une légende du pays, ce lion serait un de ceux qui furent autrefois attelés au char de la déesse Rhéa.

Un jour qu'Apollonius s'entretenait dans ce temple, vers midi, avec plusieurs personnes attachées au service de l'autel, la Crète fut ébranlée par un violent tremblement de terre, un coup de tonnerre se fit entendre, parti non des nuages, mais du fond de la terre, et la mer se retira de près de sept stades. La plupart des interlocuteurs d'Apollonius craignaient que la mer, en se retirant, n'emportât le temple et ceux qui s'y trouvaient ; mais il leur dit : « N'ayez pas peur, c'est la mer qui vient d'enfanter de la terre. » On crut qu'il voulait dire simplement par là que la concorde régnait parmi les éléments, sans indiquer que la mer

eût produit aucune nouveauté sur la terre. Mais, quelques jours après, des voyageurs venus de Cydon annoncèrent que le jour du tremblement de terre, vers midi, une île était sortie des flots dans le détroit qui sépare la Crète de l'île de Théra. Mais abrégeons, et venons à ce que fit Apollonius à Rome immédiatement après avoir quitté la Crète.

XXXV. Néron s'opposait aux études philosophiques. Les philosophes lui paraissaient s'adonner à des connaissances inutiles, il les prenait pour des magiciens déguisés, et le manteau des philosophes était traduit devant les tribunaux comme un voile pour la magie. Sans parler de bien d'autres, Musonins, qui n'était inférieur qu'au seul Apollonius, fut jeté dans les fers pour crime de philosophie ou de magie. Il courut en prison les plus grands dangers, et même il y serait mort s'il n'avait tenu qu'à ses persécuteurs et s'il eut été moins robuste. Telle était la situation de la philosophie à Rome, lorsque Apollonius y arriva, sous Néron.

XXXVI. Comme il était encore à cent vingt stades, il rencontra Philolaüs de Cittium dans le bois d'Aricie. Philolaüs était un parleur disert, mais il était peu ferme contre l'adversité, il venait de quitter Rome en fugitif, et toutes les fois qu'il rencontrait un philosophe, il l'invitait à en faire autant. Il engagea donc Apollonius à céder aux circonstances, et ne pas venir à Rome dans moment où la philosophie était décriée : il lui raconta tout ce qui s'y passait, en prenant soin

de se retourner souvent, de peur qu'on ne l'entendit par derrière.

« Vous venez, lui disait-il, avec un cortège de philosophes, semant partout le soupçon sur votre route. On voit que vous ne connaissez pas à quels hommes Néron a confié la garde des portes. Ils vont mettre la main sur vous et sur eux avant que vous a ne soyez entrés.

— Philolaüs, quelles sont les occupations favorites de l'empereur ?

— Il promène des chats en public, il chante, monté sur les théâtres des Romains, il vit avec des gladiateurs, lui-même fait le métier de gladiateur et se plaît à égorger des hommes.

— Eh quoi ! dit Apollonius, croyez-vous, mon cher Philolaüs, qu'il y a ait un spectacle plus intéressant pour des hommes instruits qu'un prince qui se déshonore ? L'homme est le jouet de Dieu, suivant le sentiment de Platon. Or un prince qui devient le jouet d'un homme, qui, pour amuser le peuple, étale devant lui sa honte, quels sujets de discours pour les philosophes !

— Assurément, reprit Philolaüs, si cela était sans danger. Mais si vous êtes enlevé et mis à mort, si Néron vous mange tout vif avant que vous ayez rien pu voir de ce qu'il fait, il vous en coûtera beaucoup de lui être tombé sous la main, il vous en coûtera plus qu'à Ulysse, lorsqu'il vint chez le Cyclope. Il perdit plusieurs de ses compagnons pour n'avoir pas su résister à la curiosité, pour avoir voulu voir un être difforme et hideux.



— Pensez-vous, répliqua Apollonius, qu'il soit moins aveugle que le Cyclope, s'il se conduit comme vous dites ?

— Qu'il devienne ce qu'il voudra ; mais vous, sauvez ces hommes ! »

Philolaüs dit ces dernières paroles en élevant la voix et en poussant un soupir.

XXXVII. Damis craignit que la pusillanimité de Philolaüs n'ébranlât les plus jeunes disciples d'Apollonius. Il dit au maître : « Ce lièvre-là, jetant partout l'effroi et le découragement, va perdre nos jeunes gens.

— Quoi ! dit Apollonius, les Dieux ont bien souvent exaucé mes prières ; mais, je le déclare, jamais ils ne m'ont accordé une faveur aussi grande qu'aujourd'hui. Une occasion s'offre à moi d'éprouver ces jeunes gens. Je vais voir ceux d'entre eux qui sont vraiment attachés à la philosophie, et ceux qui pensent à toute autre chose. »

Apollonius connut en effet les faibles d'entre eux épouvantés par les paroles de Philolaüs, les uns se dirent malades, les autres prétendirent avoir épuisé leurs provisions de route, d'autres furent pris du mal du pays, ou bien des songes les détournèrent de continuer leur voyage ; si bien que, de trente-quatre qui avaient dû le suivre à Rome, le nombre des élèves d'Apollonius se réduisit à huit. Les autres s'enfuirent par peur de Néron et de la philosophie.

XXXVIII. Apollonius réunit ceux qui lui restaient,

parmi lesquels était Ménippe, le fiancé de l'empuse, Dioscoride, l'Égyptien, et Damis.

« Je ne dirai rien de désobligeant, leur dit-il, de ceux qui nous ont quittés j'aime mieux à vous complimenter, vous qui êtes des hommes aussi bien que moi. Je n'appellerai pas lâche qui est parti par crainte de Néron, mais ceux qui ont surmonté cette crainte, je leur donnerai le titre de philosophes, et je leur apprendrai tout ce que je sais. Commençons, s'il vous plaît, par remercier les Dieux qui vous ont inspirés tous, eux comme vous, et par les prier de nous conduire ; car, sans l'aide des Dieux, où pourrions-nous fixer nos pas ? Entrons dans cette ville, qui commande à une si grande partie de la terre habitée. Et comment, s'ils ne nous conduisaient, y pourrions-nous entrer sous une tyrannie si cruelle qu'elle proscrie la philosophie ? Qu'on ne nous traite pas d'insensés, parce que nous osons marcher dans une route que fuient beaucoup de philosophes. D'abord, je ne crois pas qu'il y ait rien chez les hommes d'assez terrible pour effrayer un sage. Et puis, pourquoi recommanderais-je le courage, s'il n'y avait pas de périls à affronter ? D'ailleurs, moi qui ai parcouru plus de pays qu'aucun autre homme, j'ai rencontré en Arabie et dans l'Inde une foule de bêtes féroces ; mais cette bête féroce, qu'on appelle un tyran, je ne sais pas encore combien elle a de têtes, ni si elle a des griffes bien crochues et des dents bien tranchantes. On dit que cette bête est sociable et qu'elle habite au sein des villes ; cependant, je la trouve plus sauvage que celles qui vivent sur les montagnes et dans les forêts : car il arrive quelquefois que les lions et les panthères

se laissent apprivoiser par des caresses et changent de naturel, tandis que ce monstre s'irrite quand on veut le toucher, redouble de férocité et déchire tout. Vous ne pourriez dire d'aucune bête féroce qu'elle dévore sa mère ; Néron, lui, est gorgé de cette pâture. Si cela s'est déjà vu dans Oreste et Alcméon, ils avaient au moins pour excuse leurs pères, dont l'un avait été tué l'autre avait été vendu pour un collier par sa propre femme. Mais Néron, que sa mère a fait adopter par le vieil empereur, qui doit à sa mère l'héritage du trône, il a fait construire pour elle un vaisseau dans lequel il l'a noyée à quelque distance du rivage<sup>135</sup>.

« Si, après cela, quelqu'un s'imagine que Néron soit redoutable, et si, pour cette raison, il déserte la philosophie, croyant dangereux de déplaire à ce tyran, je lui affirme que les hommes vraiment redoutables, ce sont ceux qui pratiquent la tempérance et la sagesse, car les Dieux sont de leur côté. Quant aux impies, leurs menaces doivent faire pitié, comme des propos d'ivrogne : car eux aussi sont insensés, mais non redoutables. Allons donc à Rome si nous avons du cœur. Contre les décrets de Néron, qui proscrivent la philosophie, nous avons le mot d'Antigone dans Sophocle<sup>136</sup> : "Ce n'est pas de Jupiter que sont émanés de pareils décrets."

« Ils ne sont pas non plus émanés des Muses ni

---

<sup>135</sup> Philostrate oublie les faits. Agrippine ne périt pas noyée ; mais, étant parvenue à échapper à ce danger, elle fut peu après égorgée sur le rivage par ordre de son fils (Voy. Tacite, *Annal.*, XIV, 9).

<sup>136</sup> *Antigone*, V. 456.

d'Apollon, dieu de la sagesse. Du reste, il est probable que Néron, qui aime la tragédie, à ce que l'on dit, connaît ces vers de Sophocle. »

Le lecteur se rappelle-t-il ce passage d'Homère, où il dit que lorsqu'une harangue a transporté d'une commune ardeur des guerriers, ils ne font plus qu'un seul casque, un seul bouclier<sup>137</sup> ? C'est ce qui arriva au discours d'Apollonius. Enflammés par ses paroles, tous se trouvèrent prêts à mourir pour la philosophie et à montrer qu'ils avaient le cœur plus ferme que ceux qui s'étaient retirés.

XXXIX. C'est dans ces dispositions que nos voyageurs arrivèrent aux portes de Rome. Les gardes ne leur adressèrent aucune question, mais examinèrent avec admiration leur tenue : ils voyaient bien que c'étaient des hommes respectables et non des vagabonds. Ils s'arrêtèrent dans une auberge voisine et y prirent leur repas. Il était tard. Au milieu de leur repas se présente un homme aviné, mais d'une voix agréable. Cet homme faisait le tour de Rome en chantant les vers de Néron ; il s'en faisait un revenu, et quand on l'écoutait avec négligence ou qu'on le payait mal, il avait le droit de poursuivre pour crime de lèse-majesté. Il avait une cithare et tous les instruments du citharède ; de plus, il portait dans une petite boîte une corde usée à force de servir, qu'il

---

<sup>137</sup> *Iliade*, XIII, 130. Homère ne dit pas cela sous forme générale ; il représente seulement les Grecs, après une harangue de Neptune, *s'avançant en rangs serrés, bouclier contre bouclier, casque contre casque*.

disait venir de la cithare même de Néron ; il ajoutait qu'il l'avait payée deux mines et qu'il ne la vendrait à personne, si ce n'est à quelque excellent joueur de lyre qui eût concouru aux jeux Pythiques. Il préluda, selon sa coutume, par un petit hymne de Néron, puis déclama des morceaux de l'Orestie, d'Antigone, ou de quelque autre de ses tragédies, vocalisant et imitant toutes les intonations hasardées dont s'était servi Néron. Les voyant peu attentifs, il déclara que c'était une offense à l'empereur et un acte d'hostilité contre sa voix divine ; mais ils n'eurent même pas l'air de s'apercevoir de ce qu'il leur disait. Seulement Ménippe demanda à Apollonius ce qu'il pensait des menaces de cet homme.

« J'en pense, dit Apollonius, ce que je pense de ses chants. Cependant, Ménippe, il faut que nous soyons calmes et que nous le payions, le laissant libre de sacrifier tant qu'il voudra aux muses de Néron. »

XL. L'insolence de cet ivrogne n'eut pas de suite. Le jour venu, Télésinus, l'un des consuls, ayant mandé Apollonius, lui demanda :

« Qu'est-ce que ce vêtement ?

— Un vêtement pur, répondit Apollonius, où n'entre rien de ce qui a eu vie.

— En quoi consiste votre sagesse ?

— C'est une inspiration d'en haut, c'est la science des prières et des sacrifices.

— Mais, ô philosophe ! qui donc ne sait pas cela ?

— Cette connaissance n'est pas aussi commune que

vous croyez ; mais pour celui même qui la posséderait, il y aurait avantage à savoir d'un homme plus sage que lui, qu'il sait bien ce qu'il sait. »

A ces mots, Télésinus, qui n'était pas indifférent aux choses divines, reconnut quel homme il avait devant lui, d'après ce qu'il avait déjà entendu dire d'Apollonius. Il ne voulut pas lui demander publiquement son nom, dans le cas où il voudrait le cacher quelque temps ; mais il le ramena sur ce qui a rapport aux Dieux, car il était tout disposé à ce genre d'entretien. Il interrogea donc Apollonius comme un sage :

« Quand vous approchez des autels, quelle est votre prière ?

— Je demande aux Dieux de faire que la justice règne, que les lois soient respectées, que les sages restent pauvres, que les autres s'enrichissent, mais par des voies honnêtes.

— Quoi ! quand vous demandez tant de choses, pensez-vous être exaucé ?

— Sans doute, car je demande tout cela en un seul mot ; et, m'approchant des autels, je dis : O Dieux ! donnez-moi ce qui m'est dû. Si je suis du nombre des justes, j'obtiendrai plus que je n'ai dit ; si au contraire les Dieux me mettent au nombre des méchants, ils me puniront, et je ne pourrai faire de reproches aux Dieux si, n'étant pas bon, je suis puni. »

Ces discours étonnèrent Télésinus ; mais, voulant être agréable à Apollonius, il lui dit :

« Vous pouvez aller dans tous les temples, j'écrirai à tous les prêtres de vous accueillir et de recevoir les observations que vous aurez à leur adresser.

— Ne m'accueilleraient-ils pas sans un mot de vous ?

— Non, j'ai ordre d'y veiller.

— Je suis heureux de voir de si hautes fonctions entre les mains d'un homme juste, mais je voudrais vous dire encore un de mes goûts : J'aime à habiter les temples qui ne sont pas fermés avec trop de rigueur, aucun Dieu ne me refuse l'hospitalité, tous m'admettent sous leur toit. Je vous demande encore cette permission, que les Barbares m'ont toujours accordée. C'est un grand mérite dont les Barbares ont enlevé l'initiative aux Romains : mais je veux que nous ne restions pas en arrière sur eux. »

Apollonius habita donc dans le temple, tantôt dans un, tantôt dans un autre. Comme on le lui reprochait, il dit : « Les Dieux n'habitent pas toujours dans le ciel ; tantôt ils s'en vont en Éthiopie, ils vont sur les cimes de l'Olympe et de l'Athos : il me semble absurde que, lorsque les Dieux viennent si souvent chez les hommes, les hommes n'aillent jamais chez les Dieux. Cependant, on ne peut blâmer les maîtres qui négligent leurs esclaves, car peut-être les négligent-ils parce qu'ils ont à s'en plaindre ; mais des esclaves qui ne prennent pas tous les moyens pour être agréables à leurs maîtres méritent d'être anéantis comme des maudits et des ennemis des Dieux. »

XLI. Les discours qu'Apollonius tenait dans les temples augmentaient le respect des Dieux ; on voyait s'y porter une plus grande affluence d'hommes qui espéraient se rendre les Dieux plus favorables ;

et l'on ne pouvait encore trouver rien de mal à ses entretiens, qui avaient lieu en public, car il n'allait pas frapper aux portes, faire la cour aux grands ; il accueillait tous ceux qui venaient à lui, et leur disait ce qu'il disait au peuple.

XLII. Démétrius, dont j'ai déjà dit, au sujet du voyage à Corinthe, les bonnes dispositions pour Apollonius, vint à Rome quelque temps après. Il voyait assidûment Apollonius, et se déchaînait contre Néron. Les soupçons commencèrent à se porter sur la science d'Apollonius, qu'on accusait d'avoir excité Démétrius. Ils redoublèrent lorsque Néron fit construire un gymnase, le plus beau des gymnases de Rome. Ce jour solennel fut célébré par des sacrifices auxquels prirent part l'empereur, le sénat et les chevaliers ; Démétrius vint à entrer dans ce gymnase, et prononça tout un discours contre les baigneurs, les traitant d'efféminés qui se souillaient au lieu de se nettoyer, et montrant que tout cela n'était qu'une vaine recherche de luxe. Démétrius aurait sur-le-champ payé de sa vie son audace, si Néron ne s'était trouvé ce jour-là même se surpasser comme chanteur : c'est dans une taverne attenante au gymnase que Néron avait chanté, et cela, nu, ou du moins avec une simple ceinture, comme les derniers des histrions. Les paroles de Démétrius ne demeurèrent, du reste, pas impunies. Tigellin, qui tenait en main le glaive de Néron<sup>138</sup>, le chassa de Rome comme ayant par son discours démolé les bains ; et il surveilla secrè-

---

<sup>138</sup> Il était préfet du prétoire.



tement Apollonius pour voir s'il ne tiendrait pas, lui aussi, des propos coupables ou à double entente.

XLIII. Mais Apollonius ne donnait aucune marque de mépris, et ne paraissait même pas se tenir sur ses gardes comme un homme qui veut éviter un danger ; mais il dissertait avec aisance sur tous les sujets qui lui étaient soumis, soit par Télésinus, soit par d'autres qui venaient philosopher avec lui, et qui, malgré le discrédit de la philosophie, ne croyaient pas s'exposer en fréquentant Apollonius. Cependant, je l'ai dit, il était tenu pour suspect, et le fut encore plus après ce qu'il eut dit au sujet d'un prodige. Il y avait eu une éclipse de soleil, accompagnée d'un coup de tonnerre, phénomène peu ordinaire pendant une éclipse. « Quelque chose, dit Apollonius, en regardant le Ciel, arrivera et n'arrivera pas. » Que signifiaient ces paroles ? Ses auditeurs se le demandèrent en vain pendant deux jours ; mais le troisième, tous comprirent. Néron était à table, lorsque la foudre tomba sur la table et traversa la coupe que l'empereur tenait en main et qu'il approchait de ses lèvres. On comprit que ces mots « quelque chose arrivera et n'arrivera pas » faisaient allusion au péril si pressant qu'avait couru Néron. Tigellin, ayant été informé de cette prédiction d'Apollonius, commença à craindre que cet homme ne fût très versé dans les choses célestes : il ne voulut pas le mettre ouvertement en accusation, pour ne pas s'exposer à quelque mal qu'Apollonius eût pu lui faire en secret ; mais qu'il parlât ou se tût, qu'il fût assis ou se promenât, qu'il prît un repas et chez qui que ce fût, qu'il sacrifiât ou ne sacrifiât pas, il l'observa de tous

ses yeux, je veux dire de tous ceux qui sont au service du pouvoir.XLIV. Une maladie épidémique vint à se déclarer à Rome. Les médecins la désignent du nom de catarrhe : le malade tousse et sa voix est altérée. Les temples étaient remplis de suppliants, parce que Néron avait la gorge enflée et la voix enrouée. Apollonius ne pouvait souffrir la démence de tout ce peuple, mais il ne disait rien à personne et même, comme Ménippe était indigné de ce qu'il voyait, Apollonius le calma et lui dit que les Dieux avaient bien le droit d'aimer les bouffons. Ce mot fut rapporté à Tigellin, qui le fit amener à son tribunal pour se justifier du crime de lèse-majesté. Tigellin avait chargé de l'accusation un homme qui avait déjà perdu plus d'un accusé, un athlète chargé de couronnes. Cet homme tenait à la main un rouleau contenant son accusation, et il l'agitait au-dessus de la tête d'Apollonius, disant que c'était une épée bien affilée, et qu'il ne résisterait pas à ses coups. Tigellin ouvrit le rouleau, et n'y trouva pas trace d'une seule lettre, d'un seul caractère. Tigellin crut avoir affaire à un démon. On dit que le même fait se reproduisit depuis avec Domitien<sup>139</sup>. Tigellin prit donc à part Apollonius, le mena dans l'endroit le plus secret du tribunal, où il jugeait loin des yeux de tous les choses les plus importantes ; et là, sans témoin, il lui demanda qui il était. Apollonius désigna son père et sa patrie ; il dit pourquoi il s'était voué à la philosophie, c'est-à-dire pour connaître les Dieux et comprendre les hommes ; car,

---

<sup>139</sup> Philostrate, quand il en sera arrivé à cette partie de son récit, oubliera ce fait.

ajouta-t-il, il est moins aisé de se connaître soi-même que de connaître les autres.

« Mais, Apollonius, comment mettez-vous à découvert les démons et les spectres ? Comme les meurtriers et les sacrilèges. »

Ce mot était à l'adresse de Tigellin, qui provoquait Néron à toute sorte de cruautés et de débauches.

« Voudriez-vous bien, si je vous en priais, me prédire quelque chose ?

— Comment le pourrais-je, n'étant pas devin ?

— Cependant, on vous attribue le mot : *Quelque chose arrivera et n'arrivera pas.*

— Il est vrai que j'ai dit ce mot ; mais cela ne vient pas de l'art du devin, ne le croyez pas, cela vient de la science que Dieu accorde aux hommes sages.

— Pourquoi ne craignez-vous pas Néron ?

— Parce que le même Dieu qui lui a donné de paraître terrible m'a donné d'être sans crainte.

— Que pensez-vous de Néron ?

— J'en pense plus de bien que vous autres : car vous le croyez digne de chanter, et moi de se taire.

— Je vous laisse votre liberté, s'écria Tigellin, frappé de ces réponses ; mais vous me donnerez caution pour votre personne.

— Et qui voudra cautionner une personne que nul ne peut enchaîner ? » Tout cela parut à Tigellin au-dessus de l'homme, et, croyant à la présence de quelque démon, il ne voulut pas combattre en quelque sorte avec un Dieu. Allez-vous en, dit-il, où vous voudrez,

car vous êtes trop fort pour que mon pouvoir vous atteigne. »

XLV. Voici encore un miracle d'Apollonius. Une jeune fille nubile passait pour morte, son fiancé suivait le lit mortuaire en poussant des cris, comme il arrive quand l'espoir d'un hymen a été trompé, et Rome tout entière pleurait avec lui, car la jeune fille était de famille consulaire. Apollonius, s'étant trouvé témoin de ce deuil, s'écria : « Posez ce lit, je me charge d'arrêter vos larmes. » Et il demanda le nom de la jeune fille. Presque tous les assistants crurent qu'il allait prononcer un discours comme il s'en tient dans les funérailles pour exciter les larmes. Mais Apollonius ne fit que toucher la jeune fille et balbutier quelques mots ; et aussitôt cette personne qu'on avait crue morte parut sortir du sommeil. Elle poussa un cri et revint à la maison paternelle, comme Alceste rendue à la vie par Hercule<sup>140</sup>. Les parents firent présent à Apollonius de cent cinquante mille drachmes, qu'il donna en dot à la jeune fille. Maintenant, trouva-t-il en elle une dernière étincelle de vie, qui avait échappé à ceux qui la soignaient ? Car on dit qu'il pleuvait, et que le visage de la jeune personne fumait. Ou bien la vie était-elle en effet éteinte, et fut-elle rallumée par Apollonius ? Voilà un problème difficile à résoudre, non seulement pour moi, mais pour les assistants eux-mêmes.

XLVI. Vers ce temps il se trouva que dans les

---

<sup>140</sup> Voir la tragédie d'Euripide, Alceste.

prisons de Néron était enfermé un homme que l'on dit avoir été un philosophe accompli, Musonius. Apollonius n'eut pas d'entrevue avec lui, Musonius s'y étant refusé par mesure de prudence pour l'un comme pour l'autre ; mais ils entretenirent un commerce de lettres par l'intermédiaire de Ménippe et de Damis, qui allaient voir Musonius dans sa prison. Nous laisserons de côté celles de leurs lettres qui sont peu importantes, mais nous rapporterons celles où l'on trouvera quelque chose de grand.

« Apollonius au philosophe Musonius, salut. Je veux vous aller trouver, converser avec vous, partager votre toit et essayer de vous être utile. Si vous ne mettez pas au rang des fables le récit sur Thésée retiré des enfers par Hercule, dites-moi ce que je dois faire. Portez-vous bien. »

« Musonius au philosophe Apollonius, salut. Vos bonnes intentions méritent mes éloges ; mais un homme qui compte se justifier et prouver qu'il n'est pas coupable se délivrera lui-même. Portez-vous bien. »

« Apollonius au philosophe Musonius, salut. Socrate ne consentit pas à être tiré de sa prison par ses amis ; il se présenta devant les juges, et fut mis à mort. Portez-vous bien. »

« Musonius au philosophe Apollonius, salut. Socrate fut mis à mort parce qu'il ne voulut pas se défendre, mais je me défendrai. Portez-vous bien. »

XLVII. Néron, partant pour la Grèce, fit un décret pour interdire le séjour de Rome à tous les

philosophes. Apollonius prit alors la résolution de parcourir les parties occidentales de la terre, qui sont bornées par les colonnes d'Hercule, ; il voulait voir le reflux de l'Océan et le pays de Gades, car il avait entendu dire qu'il y avait là aussi des philosophes assez avancés dans la connaissance des choses divines. Tous ses disciples le suivirent, enchantés à la fois et du voyage et de leur maître.

## LIVRE V

# Apollonius en Espagne Retour en Grèce Voyage en Égypte Relations avec Vespasien

I.-VI. Les colonnes d'hercule. — Détails sur l'Océan, Gades, les îles Fortunées et la Bétique. — VII. Entretien sur Néron. — VIII. Victoires de Néron dans des concours de tragédie. — IX. Un acteur tragique à Hispola. Ignorance des habitants de la Bétique sur cet art grec. — X. Conspiration de Vindex. Part qu'y prend Apollonius. — XI. Il passe en Afrique, puis en Sicile. Il prédit l'élévation et la chute de Vitellius, de Galba et d'Othon. — XII. Apologie d'Apollonius, qu'il ne faut pas confondre avec les magiciens. — XIII. Prodige qui donne à Apollonius l'occasion de renouveler sa prédiction. — XIV-XVII. De la fable chez les poètes et chez Ésope, au sujet des fables sur l'Etna et Typhée. — XVIII. Nouvelle prédiction d'Apollonius. — XIX. Retour en Grèce. À Athènes, il est initié aux mystères. — XV. Reproches à un marchand de statues de Dieux. — XXI-XXIII. Divers entretiens, à Rhodes, avec au joueur de flûte, avec un riche ignorant, etc. — XXIV. Prédiction d'Apollonius à son arrivée à Alexandrie, où il est accueilli comme un Dieu. — XXV. Entretien avec le grand prêtre sur la divination par le feu. — XXVI. Apollonius réprimande les Alexandrins. — XXVII-XXIX. Vespasien en Égypte. Il demande conseil à Apollonius. — XXX. Prédiction d'Apollonius à Vespasien. — XXXI-XXXVI. Vespasien prend conseil d'Apollonius, de Dion et d'Euphrate. Discours pour et contre la monarchie. Apollonius engage Vespasien à accepter l'empire, et lui énumère ses devoirs. — XXXVII-XXXIX. Jalousie d'Euphrate contre Apollonius. Rupture entre eux. — LX. Jugement sur Dion. — XLI. Méintelligence entre Apollonius et Vespasien au sujet de la Grèce.

— XLIII. Apollonius et le lion apprivoisé en qui était passée l'âme d'Amasis — XLIII. Apollonius annonce à ses disciples son départ pour l'Éthiopie. Quelques-uns d'entre eux restent à Alexandrie.

I. Sur les colonnes qu'on dit avoir été posées de la main d'Hercule, et qui marquent la limite de la terre, on raconte bien des fables que je laisserai de côté, pour m'attacher aux relations sérieuses et dignes d'attention. Les deux promontoires qui terminent l'Europe et la Libye forment un détroit, large de soixante stades, par laquelle l'Océan entre dans le bassin des mers intérieures. Le promontoire de Libye, qu'on nomme Abinna, se compose de montagnes élevées, dont les sommets sont habités par des lions, et qui s'étendent jusqu'au pays des Gétules et des Tingitains<sup>141</sup>, peuples sauvages, comme tous ceux de la Libye; du côté de l'Océan, ces montagnes vont jusqu'à l'embouchure du fleuve Salec, à neuf cents stades du détroit. Elles se prolongent même plus loin, mais sur quelle étendue? Personne ne saurait le dire. Car, au-delà de ce fleuve, la Libye est inhabitable et déserte. Le promontoire d'Europe s'appelle Calpis; il est à droite pour qui entre dans l'Océan, et il a une longueur de soixante stades; il se termine à l'antique ville de Gades.

II. On parle beaucoup du flux et du reflux de l'Océan; j'ai moi-même été le témoin de ce phénomène chez les Celtes. Mais pourquoi la mer fait-

---

<sup>141</sup> L'ancienne ville de Tingis est aujourd'hui la ville de Tanger.



elle tant de chemin en avant et en arrière ? C'est ce qu'Apollonius me paraît avoir parfaitement expliqué. Dans une de ses Lettres aux Indiens, il dit que ce qui fait que l'Océan s'avance et se retire, c'est qu'il est poussé par des vents sous-marins, sortis de plusieurs cavernes qui sont placées au-dessous de la mer ou sur ses bords ; c'est un mouvement semblable à celui de la respiration qui produit le flux et le reflux. Apollonius confirme son opinion par une observation que lui ont fournie les malades de Gades : pendant tout le temps du flux, le souffle n'abandonne pas les mourants, ce qui ne s'explique que parce qu'alors le vent se répand sur la terre. Ce qu'on remarque pour la lune, qui est tour à tour naissante, pleine et décroissante, se retrouve dans l'Océan : il suit les modifications de la lune ; il croît et décroît avec elle.

III. Chez les Celtes, comme chez nous, le jour succède à la nuit et la nuit au jour, par une progression insensible de la lumière ou de l'obscurité ; mais à Gades et aux colonnes d'Hercule, nous disent nos voyageurs, l'obscurité et la lumière frappent les yeux tout d'un coup, comme des éclairs. Les îles des Bienheureux sont à l'extrémité de la Libye, non loin d'un promontoire inhabité.

IV. Gades est à la limite de l'Europe. Les habitants de ce pays sont d'une religion minutieuse. Ils ont élevé un autel à la Vieillesse, ils sont les seuls hommes sur la terre qui chantent des hymnes à la Mort. Ils ont aussi des autels consacrés à la Pauvreté, à l'Art, à Hercule Égyptien, à Hercule Thébain ; ils

disent que le second alla jusqu'à l'île Érythie, voisine de Gades <sup>142</sup>, lorsqu'il vainquit Géryon et s'empara de ses bœufs ; et que le premier, qui se voua à la science, parcourut la terre entière d'un bout à l'autre. Nos voyageurs nous disent que les habitants de Gades sont Grecs d'origine, et que leur éducation est la même que la nôtre ; ils honorent les Athéniens plus que tous les autres Grecs, et offrent des sacrifices à l'Athénien Ménesthée. Dans leur admiration pour Thémistocle, qui commanda la flotte athénienne avec tant d'habileté et de courage, ils lui ont élevé une statue d'airain, qui le représente dans une attitude de recueillement, et comme un homme qui écoute un oracle.

V. Nos voyageurs virent dans ce pays des arbres tels qu'ils n'en avaient jamais vus, et qu'on appelle arbres de Géryon. Ils sont deux et sortent du tombeau de Géryon ; ils tiennent du pin et du sapin, et distillent du sang comme les peupliers Héliades distillent de l'or <sup>143</sup>. L'île où est le temple n'est pas plus grande que le temple même ; on n'y trouve pas de pierre, on dirait partout un pavé taillé et poli.

Les deux Hercules sont adorés dans ce temple. Ils n'ont pas de statue, mais Hercule Égyptien a deux autels d'airain, sans inscription ni figure, et Hercule Thébain a un autel en pierre, sur lequel on voit des

---

<sup>142</sup> L'île Érythie, appelée aussi l'île Junonienne, qui formait le royaume fabuleux de Géryon, est une île de l'Océan, à l'embouchure du Bétis.

<sup>143</sup> Souvenir mythologique. Les Héliades, sœurs de Phaéton, à force de pleurer leur frère, furent changées en peupliers d'où découlait de l'or.

bas-reliefs représentant l'hydre de Lerne, les chevaux de Diomède et les douze travaux d'Hercule. Dans ce temple dédié aux Hercules se trouve aussi l'olivier d'or de Pygmalion<sup>144</sup> où on admire beaucoup le travail, qui est exquis, mais on admire surtout les fruits, qui sont en émeraude. On y montre aussi le baudrier d'or d'Ajax, fils de Télamon : comment et pourquoi ce héros navigua vers l'Océan, Damis dit qu'il l'ignore, et qu'on n'a pu lui donner de renseignements sur ce point. Les colonnes d'Hercule, qu'on voit dans le temple, sont d'or et d'argent mêlés ensemble et formant une seule couleur ; elles ont plus d'une coudée de hauteur, elles sont quadrangulaires comme des enclumes, et leurs chapiteaux portent des caractères qui ne sont ni égyptiens ni indiens, ni de nature à être déchiffrés. Comme les prêtres gardaient le silence à ce sujet, Apollonius leur dit : « Hercule Égyptien ne me permet pas de taire ce que je sais. Ces colonnes sont les liens de la Terre et de l'Océan. Ces caractères, c'est Hercule qui les a gravés dans la demeure des Parques, pour empêcher toute guerre entre les éléments, et maintenir inviolable la concorde qui les unit. »

VI. Nos voyageurs remontèrent le fleuve Bétis, où Apollonius trouve une des principales preuves de son explication du flux et du reflux. En effet, lorsque la mer est haute, le fleuve remonte vers sa source par l'effet des vents dont j'ai parlé, qui l'éloignent de la mer. La région qui, du nom de ce

---

<sup>144</sup> Il s'agit du statuaire qui est célèbre pour être devenu amoureux de sa Vénus (Voy. Ovide, *Métamorphoses*, X, v. 247).

fleuve, s'appelle Bétique, est la plus riche de la terre ; on y trouve partout des villes et des pâturages que traverse le Bétis ; les champs y sont très bien cultivés, et la température y est aussi agréable que celle de l'Attique à l'automne, au temps des mystères.

VII. Damis nous dit qu'Apollonius parla souvent sur ce qui s'offrait à leurs yeux ; mais il n'a jugé nécessaire de rapporter qu'un de ses entretiens ; c'est le suivant. Un jour qu'ils étaient réunis dans le temple des deux Hercules, Ménippe vint à parler de Néron, et dit en riant :

« Que pensez-vous que devienne cet illustre vainqueur ? Quels prix a-t-il remportés ? N'êtes-vous pas d'avis que ces bons Grecs doivent pouffer de rire en se rendant aux jeux ?

— J'ai entendu dire, répondit Apollonius, que Néron craint le fouet des Éléens. En effet, comme ses courtisans l'engageaient à remporter une victoire aux jeux Olympiques, et à faire proclamer avec son nom celui de Rome, il s'écria : " Pourvu que les Éléens ne me jalouent pas ; car on dit qu'ils fouettent <sup>145</sup> et qu'ils se croient au-dessus de moi." Et il ajouta plusieurs pauvretés encore plus misérables. Pour moi je garantis que Néron sera vainqueur à Olympie ; qui donc serait assez audacieux pour se poser comme son adversaire ? Cependant, il ne sera pas vainqueur aux jeux Olympiques, car ce n'est pas le moment de les célébrer. Suivant l'usage traditionnel, ces jeux

---

<sup>145</sup> Les athlètes qui violaient quelque loi des jeux pouvaient être fouettés (Oléarius).

devaient être célébrés l'année dernière; Néron les a fait différer jusqu'à son voyage, apparemment parce que ces jeux sont célébrés en l'honneur de Néron plutôt qu'en l'honneur de Jupiter. Il annonce une tragédie et des chants à des hommes qui n'ont pas même de théâtre ni de scène pour les représentations de ce genre, mais qui ont un stade naturel, et chez lesquels il n'y a que des combats gymniques. Il va être couronné pour des choses qu'il devrait cacher. Il va déposer la robe de Jules César et d'Auguste pour revêtir le costume d'Amébée et de Terpnus<sup>146</sup>. Que dire de tout cela? Quoi! Il apporte assez de scrupules dans les rôles de Créon et d'Œdipe, pour avoir peur de commettre quelque faute sur le choix de la porte<sup>147</sup>, sur le costume ou sur la manière de porter le sceptre! Au mépris de sa dignité d'empereur et de Romain, au lieu de régler l'État, il s'occupe de régler sa voix, il fait l'histrion hors d'une ville où doit siéger sans cesse le prince qui tient en sa main les destinées du monde! Mon cher Menippe, les acteurs tragiques, parmi lesquels Néron vient de se faire inscrire, sont en assez grand nombre. Eh bien! si l'un d'entre eux, après avoir représenté Œnomaus ou Cresphonte, quittait le théâtre plein de son rôle, au point de vouloir commander aux autres, et se croire roi, que diriez-vous de lui? Ne diriez-vous pas qu'il a besoin d'ellébore ou de toute autre potion propre à purger le cerveau?

---

<sup>146</sup> C'étaient des joueurs de cithare fameux du temps de Néron (Voyez Athénée, liv. XIII, et Suétone, *Vie de Néron* (ch. 2).

<sup>147</sup> Il y avait sur les théâtres tragiques trois portes: la porte du milieu pour les premiers rôles; celle de droite pour les seconds rôles; celle de gauche pour les rôles inférieurs.

Mais si c'est un prince qui, laissant là sa grandeur, se confond avec des acteurs et des artistes assouplissant sa voix, tremblant devant les juges d'Olympie ou de Delphes, ou bien encore jouant mal avec sécurité, s'il ne craint pas d'être frappé de verges par ceux auxquels il est chargé de commander, que diriez-vous des pauvres peuples qui sont soumis à un tel misérable ? Que va-t-il être aux yeux des Grecs ? Le prendra-t-on pour un Xerxès dévastateur, ou pour un Néron citharède ? Songez un peu aux dépenses que vont entraîner pour eux ses chants ; voyez-les chassés de leurs maisons, dépouillés de leurs meubles les plus précieux et de leurs plus beaux esclaves, outragés dans leurs femmes et leurs enfants par les pourvoyeurs des infâmes plaisirs de Néron, accablés d'accusations, ne fût-ce qu'au sujet de ses tragédies et de ses chants. Vous n'êtes pas venu, leur dira-t-on, écouter Néron ; ou bien vous êtes venu, mais vous avez écouté négligemment, vous avez ri, vous n'avez pas applaudi, vous n'avez pas fait de sacrifices pour qu'il fût en voix, et revint plus illustre des jeux Pythiques.

« Quelles sources de maux pour la Grèce ! Il y a là le sujet de plusieurs Iliades. Quant au percement de l'isthme, qui s'exécutera ou plutôt ne s'exécutera pas (j'apprends qu'on y travaille), il y a longtemps qu'un Dieu me l'a annoncé.

— Mais, interrompit Damis, le percement de l'isthme n'est-il pas l'acte le plus considérable du règne de Néron ? N'est-ce pas là une grande pensée ?

— La pensée est grande, en effet, Damis ; mais, comme l'œuvre restera inachevée, il me semble qu'on

peut dire de Néron qu'il creuse comme il chante, c'est-à-dire d'une manière imparfaite. Quand je passe en revue les actes de Xerxès, je lui sais gré, non d'avoir enchaîné l'Hellespont, mais de l'avoir traversé ; quant à Néron, je vois qu'il ne naviguera jamais à travers l'isthme, et qu'il ne mènera pas jusqu'au bout son entreprise. Je le vois même s'enfuir de Grèce tout tremblant. Si je me trompe, c'est qu'il n'y a plus de vérité. »

VIII. Quelque temps après, un de ces hommes qui portent les nouvelles avec célérité vint annoncer à Gades qu'il fallait se réjouir et faire des sacrifices en l'honneur de la triple victoire de Néron aux jeux Olympiques. Les habitants de Gades comprirent de quelle victoire il s'agissait : ils se dirent qu'il y avait en Arcadie quelques jeux célèbres où Néron avait été vainqueur ; j'ai déjà dit qu'ils se piquaient de connaître les choses de la Grèce<sup>148</sup>. Mais les peuples éloignés de Gades ne savaient ce que c'était que les jeux Olympiques, ni même de quels jeux et de quels combats il était question, ni à propos de quoi ils sacrifiaient. Ils finirent par se faire une opinion assez plaisante : ils s'imaginèrent que Néron avait été vainqueur dans quelque guerre, et qu'il avait exterminé je ne sais quels Olympiens. Les pauvres gens n'avaient

---

<sup>148</sup> Cela n'empêche pas qu'ils ne se trompent sur la géographie et ne mettent en Arcadie des jeux qui se célèbrent en Élide. Peut-être est-ce une malice de Philostrate, qui s'exerce en cet endroit à la satire.

jamais assisté ni à une tragédie ni à un concours de cithare.

IX. À ce propos Damis raconte un fait qui me paraît digne de trouver place ici. Je veux parler du singulier effet qu'un acteur tragique produisit sur les habitants d'Hispolo, ville de Bétique. Comme les sacrifices se multipliaient dans les villes (on venait encore d'annoncer la victoire de Néron aux jeux Pythiques), un des acteurs de tragédies qui n'osaient concourir contre Néron parcourait les villes de l'Occident pour y faire quelque argent. Son talent lui avait attiré quelque réputation dans les villages qui n'étaient pas trop barbares, d'abord parce que les peuples chez lesquels il venait n'avaient jamais entendu de tragédies, ensuite parce qu'il affirmait reproduire exactement les intonations de Néron. Quand il fut arrivé chez les habitants d'Hispolo, ceux-ci furent épouvantés avant même qu'il eût dit un mot. Dès qu'ils le virent marcher à grands pas, se dresser sur ses cothurnes, ouvrir une large bouche, et se draper dans une robe démesurément large, ils ne purent se défendre de quelque effroi ; mais lorsqu'il se fit entendre et se mit à déclamer, la plupart crurent que c'était un démon qui hurlait à leurs oreilles, et s'enfuirent. On voit combien les mœurs de ces populations sont simples et primitives

X. Le gouverneur de la Bétique exprima le désir d'être admis aux entretiens d'Apollonius. Celui-ci répondit que ces entretiens n'avaient rien d'agréable pour ceux qui n'aimaient pas la philosophie. Mais le gouverneur insista ; c'était un homme



dont on disait beaucoup de bien et qui était mal vu des mimes de Néron. Apollonius lui écrivit de venir à Gades aussitôt, laissant de côté l'orgueil du pouvoir, le gouverneur s'y rendit avec quelques-uns de ses plus intimes amis. Après s'être salués, ils s'entretenirent à l'écart, et personne ne sait sur quel sujet : Damis suppose qu'ils formèrent un complot contre Néron. Ce qui le lui fait croire, c'est que leurs entretiens secrets se poursuivirent pendant trois jours. À son départ, le gouverneur serra dans ses bras Apollonius, qui lui dit : « Adieu. Souvenez-vous de Vindex. »

Que signifiaient ces paroles ? Pendant que Néron chantait en Achaïe, les peuples de l'Occident furent soulevés par Vindex, homme tout à fait capable de couper les cordes que Néron touchait si mal. Il tint à l'armée qu'il commandait un discours contre Néron : ce discours était plein de la plus généreuse philosophie dont on puisse s'inspirer pour parler contre un tyran. Il dit que Néron était tout plutôt que joueur de cithare, et que cependant il était encore plutôt joueur de cithare qu'empereur ; il ajouta qu'il lui reprochait sa démence, son avarice, sa luxure, mais qu'il ne lui reprochait pas le plus grand de ses crimes, son paricide ; il avait eu raison de tuer sa mère, puisqu'elle avait enfanté un tel monstre.

Apollonius, prévoyant ce qui allait se passer, ménageait à Vindex l'alliance du gouverneur de la province voisine : c'était presque comme s'il eût porté les armes pour Rome.

XI.            Lorsque nos voyageurs virent l'Occident

commencer à s'agiter, ils passèrent en Libye, de là dans le pays des Tyrrhéniens ; puis, continuant leur route, partie sur terre, partie sur mer, ils s'arrêtèrent à Lilybée, en Sicile. Après qu'ils eurent passé Messine et traversé le détroit, ou le mélange de la mer Tyrrhénienne et de l'Adriatique produit le dangereux tourbillon de Charybde, ils apprirent que Néron était en fuite, que Vindex était mort, et que l'empire était en proie à l'ambition de quelques citoyens de Rome et de quelques étrangers. Les compagnons d'Apollonius lui demandèrent ce qu'allait devenir tout cela, et à qui devait désormais appartenir l'empire. « À quelques Thébains. »

Il comparait dans sa pensée le court règne de Vitellius, de Galba et d'Othon à la puissance des Thébains, qui furent si peu de temps les chefs de la Grèce.

XII. S'il connaissait à l'avance tous ces faits, c'était par suite d'une inspiration divine, et ceux qui pensent que c'était un magicien ont bien tort : déjà tout ce que nous avons dit jusqu'ici le prouve, mais il faut nous expliquer sur ce point. Les magiciens sont, à mon avis, les plus misérables des hommes : ils se flattent de changer la destinée, les uns en tourmentant des esprits, les autres par des sacrifices barbares, d'autres par des charmes ou des préparations magiques. Plusieurs d'entre eux, mis en jugement, ont reconnu que telle était leur science. Apollonius, au contraire, se conformait aux décrets du destin, il annonçait qu'ils devaient s'accomplir ; et s'ils lui étaient révélés à l'avance, ce n'était point par des enchantements, c'était par des signes où il savait lire

la volonté des Dieux. Voyant chez les Indiens les trépieds, les échansons d'airain et autres objets qu'ils disaient se mouvoir d'eux-mêmes, Apollonius n'avait pas demandé le secret de leur construction, et n'avait pas désiré qu'on le lui apprit : il avait loué l'artifice, mais sans vouloir l'imiter.

XIII. Comme ils étaient à Syracuse, une femme de la haute classe mit au monde un enfant monstrueux : il avait trois têtes attachées par trois cous différents à un même corps. Plusieurs interprétations grossières avaient été données de ce prodige. D'après les uns, la Sicile, cette île aux trois promontoires, devait périr s'il n'y régnait la concorde et l'union ; or, il y avait partout des discussions, soit des villes entre elles, soit des citoyens de chaque ville. D'après d'autres, Typhée, le géant à plusieurs têtes, menaçait la Sicile de quelque ébranlement. « Damis, dit Apollonius, allez voir ce qui en est. » L'enfant était exposé en public pour qu'il pût être vu de quiconque savait expliquer les prodiges. Damis revint dire à Apollonius que c'était un enfant mâle, qui avait en effet trois têtes. Alors, rassemblant ses compagnons, il leur dit : « Il y aura trois empereurs : ce sont ceux que j'appelais dernièrement des Thébains. Aucun d'eux ne s'emparera de tout l'empire ; mais après qu'ils auront exercé le pouvoir, deux d'entre eux à Rome même, le troisième dans le voisinage de Rome, ils périront ; et leur rôle n'aura pas même duré autant que le rôle des rois de théâtre. »

Cette prédiction ne tarda pas à se vérifier : Galba mourut aux portes de Rome après avoir été un ins-

tant empereur ; Vitellius mourut aussi après l'avoir été, pour ainsi dire, en rêve ; enfin, Othon mourut en Occident, chez les Gaulois, sans même avoir obtenu les honneurs d'une sépulture illustre, car il fut enseveli comme un simple particulier. La Fortune, en sa course, accomplit toutes ces révolutions dans l'espace d'un an.

XIV. Nos voyageurs allèrent ensuite à Catane, près de laquelle est le mont Etna. D'après les traditions du pays, c'est là que Typhée est enchaîné, et c'est lui qui vomit le feu dont l'Etna est embrasé. Mais ils se firent de ce phénomène une idée plus vraisemblable et plus digne de philosophes. Apollonius leur fraya le chemin par quelques questions qu'il leur adressa.

— Vous connaissez ce qu'on appelle les fables ?

— Oui, répondit Ménippe ; les poètes en parlent assez.

— Et que pensez-vous d'Ésope ?

— C'est un conteur de fables et de contes.

— Parmi les fables, quelles sont les plus savantes ?

— Celles des poètes, parce qu'elles sont vraisemblables.

— Et qu'est-ce que les fables d'Ésope ?

— Ce ne sont que grenouilles, ânes, et bagatelles de ce genre, véritable pâture de vieilles femmes et d'enfants.

— Eh bien ! selon moi, ce, sont les fables d'Ésope qui sont le plus propres à la science. En effet, celles

qui parlent des héros (et toute la poésie en est pleine), corrompent ceux qui les écoutent : les poètes ne parlent que d'amours criminels et incestueux, de blasphèmes contre les Dieux, d'enfants dévorés, de perfidies et de querelles coupables. Et de plus, la vraisemblance même que recherchent les poètes est, pour les hommes passionnés, envieux, avares ou ambitieux, une excitation à faire ce que les fables rapportent. Ésope était trop sage pour aller se joindre à la foule de ceux qui chantent ces sortes de fictions ; il a mieux aimé se frayer un chemin particulier ; puis, comme les cuisiniers qui savent faire d'excellents repas avec les mets les plus simples, il fait sortir des plus petits objets les plus grands enseignements, il ajoute à ses récits une moralité, et ainsi atteint la vérité bien plutôt que les poètes. Les poètes, en effet, torturent leurs récits pour les rendre vraisemblables : Ésope, au contraire, annonce un récit que tout le monde sait imaginaire, et qui est vrai, sans chercher à le paraître. Quand le poète a fait sa narration, il laisse l'auditeur sensé examiner si elle est vraie ou fausse ; mais le fabuliste qui, comme Ésope, conte une fable et en tire un précepte de morale, montre qu'il se sert de la fiction pour l'utilité même de ses auditeurs. Ce qu'il a de plus charmant, c'est qu'il donne de l'agrément même aux bêtes et les rend dignes de l'attention des hommes : comme, dès l'enfance, nous avons été entretenus de ces fables, comme elles ont été nos institutrices, nous nous formons certaines idées sur le caractère de chacun des animaux : les uns nous semblent des esprits de rois, d'autres des intelligences vulgaires ; à d'autres, nous attribuons de l'esprit ou de

la candeur. Enfin, le poète nous dit : “Les destins sont changeants”, ou quelque chanson de ce genre, et puis il nous laisse là. Ésope, lui, ajoute, pour ainsi dire, un oracle à sa fable, et ne prend congé de ses auditeurs qu’après les avoir conduits où il a voulu. »

XV. « Lorsque j’étais petit enfant, Ménippe, ma mère m’a appris sur la science d’Ésope une fable que je veux vous conter à mon tour. Ésope était berger, il faisait paître son troupeau près d’un temple de Mercure. Comme il aimait la science, il la demanda au Dieu. Beaucoup d’autres étaient venus faire la même demande à Mercure, déposant sur son autel soit de l’or, soit de l’argent, soit un caducée d’ivoire, soit quelque autre riche présent. Ésope n’était pas d’une condition à faire de telles offrandes, mais il était économe même de ce qu’il avait, il se bornait à verser en libation tout le lait d’une chèvre, à porter au Dieu autant de miel qu’en pouvait tenir sa main, ou encore à lui offrir quelques grains de myrte, quelques roses ou quelques violettes. “Est-il nécessaire, O Mercure, disait-il, que je néglige mon troupeau pour te tresser des couronnes ?” Le jour fixé pour le partage de la science arriva. Mercure, comme le dieu de l’éloquence et du gain, dit à celui qui lui avait apporté les plus riches offrandes : “Je te ferai part de ma science. Prends place parmi les orateurs.” Puis se tournant vers ceux qui étaient au second rang par leurs dons :

— Toi, tu seras astronome ; toi, musicien ; toi, poète héroïque ; toi, poète iambique.

Le Dieu, malgré son habileté, distribua par mégarde

toutes les sciences, et dans cette distribution il oublia Ésope. En ce moment, il lui revint à la mémoire que les Heures qui l'avaient nourri sur le sommet de l'Olympe, comme il était au berceau, lui avaient conté une fable sur l'homme et le bœuf, où le bœuf disait toute sorte de choses sur lui-même et sur la terre, et que cela lui avait fait désirer les bœufs d'Apollon. Alors, il fit don à Ésope de l'art des fables, le seul qui restât en sa possession. "Reçois, lui dit-il, la première chose que j'aie apprise." C'est ainsi qu'Ésope fut doté de sa facilité pour varier les formes de son art, et qu'il excella dans la composition des fables.

XVI. « Mais je ne sais à quoi je pense. Je voulais vous amener à une explication plus conforme à la vérité des choses que les contes du vulgaire au sujet de l'Etna, et voici que je me suis laissé entraîner à un éloge des fables d'Ésope. Après tout, cette digression a son prix, car la fable que je réfute n'est pas une de celles d'Ésope, mais une de celles qui retentissent sur le théâtre, et qui sont sans cesse répétées par les poètes. A les entendre, sous cette montagne, gémit enchaîné quelque géant, Typhée ou Encelade, qui, dans sa longue agonie, vomit tout ce feu. J'accorde qu'il a existé des géants ; car, en divers endroits, des tombeaux entr'ouverts nous ont fait voir des ossements qui indiquent des hommes d'une taille extraordinaire ; mais je ne saurais admettre qu'ils soient entrés en lutte avec les Dieux : tout au plus peut-être ont-ils outragé leurs temples et leurs statues. Mais qu'ils aient escaladé le ciel et en aient chassé les Dieux, il est insensé de le dire, il est insensé d'y croire.

Une autre fable, qui paraît moins irrévérente envers les Dieux, et dont cependant nous ne devons pas faire plus de cas, c'est que Vulcain travaille à la forge dans les profondeurs de l'Etna, et qu'il y fait sans cesse retentir l'enclume. Il y a, sur différents points de la terre, d'autres volcans, et l'on ne s'avise guère de dire qu'il ait autant de Géants et de Vulcains.

XVII. « D'où viennent donc les feux qui sortent de ces montagnes ? La terre, mêlée de bitume et de soufre, fume naturellement, mais sans flamme. Que si elle est pleine de cavités, si l'air pénètre à l'intérieur de ces cavités, elle élève comme une torche enflammée. Puis la flamme, comme un torrent grossi, se précipite des montagnes, se répand dans la plaine et va jeter dans la mer en ruisseaux de feu. Vous savez qu'il y a là un champ, appelé le champ des enfants pieux, lequel fut respecté par la lave qui coula tout autour<sup>149</sup>. C'est une preuve que pour les hommes pieux la terre entière et une demeure sûre, et que la mer ne leur offre aucun danger, soit qu'ils y naviguent, soit qu'ils y nagent. »

C'est ainsi qu'Apollonius terminait ses entretiens par quelque leçon morale.

XVIII. Après être resté en Sicile autant de

---

<sup>149</sup> Allusion à une légende qu'on trouve rapportée dans plusieurs auteurs anciens (Strabon, livre VI ; Solin, Polyhistor, ch. XI ; Valère Maxime, V, 4, etc.). Il s'agit de deux frères qui, dans une éruption de l'Etna, auraient emporté leurs parents à travers des ruisseaux de lave, et les auraient sauvés.



temps qu'il trouva de quoi s'instruire, il s'embarqua pour la Grèce au temps où se lève l'Arcture<sup>150</sup>. Après une heureuse traversée, il prit terre à Leucade. Là il dit : « Changeons de navire : il ne nous serait pas bon d'aller en Achaïe avec celui-ci. »

Ceux-là seuls firent attention à cette parole, qui connaissaient Apollonius. Il partit sur un vaisseau leucadien avec ceux qui désirèrent l'accompagner dans sa navigation, et aborda au cap Léchée ; le vaisseau syracusain qu'il avait quitté périt en entrant dans le golfe de Crissa.

XIX. Il fut initié à Athènes par l'hierophante qu'il avait prédit au prédécesseur de celui-ci. Là il trouva le philosophe Démétrius, qui s'y était établi après ce qu'il avait dit des Thermes de Néron, et dont l'âme était toujours si ferme qu'il ne quitta pas la Grèce, même pendant le temps des folies de Néron aux jeux de Delphes et d'Olympie. Démétrius disait avoir vu Musonius enchaîné et confondu avec les ouvriers qui travaillaient au percement de l'isthme : il s'en était indigné, comme c'était naturel ; mais Musonius, saisissant sa pioche, l'avait vigoureusement enfoncée en terre ; puis, levant les yeux vers Démétrius, il lui avait dit :

« Vous êtes affligé de me voir travailler au percement de l'isthme ; aimeriez-vous mieux me voir jouer de la cithare, comme Néron ? »

Je pourrais rapporter beaucoup d'autres détails, et

---

<sup>150</sup> Vers le milieu du mois de septembre.

de plus remarquables, sur Musonius. Mais je m'arrête, pour ne point paraître enhardi par la négligence avec laquelle on a parlé de Musonius<sup>151</sup>.

XX. Apollonius passa l'hiver à visiter tous les temples de la Grèce. Au printemps, il se prépara à faire un voyage en Égypte. Après avoir adressé aux villes des reproches, des conseils, ou des éloges (car il ne s'abstenait pas de louer quand il voyait quelque chose de bien), il descendit au Pirée. Il y avait dans ce port un navire dont les voiles étaient déjà déployées, et qui allait partir pour l'Ionie. Mais le maître de ce vaisseau n'y voulait recevoir personne, disant qu'il l'avait équipé à ses frais et pour son compte.

— Quelle est votre cargaison ? demanda Apollonius.

— Ce sont des statues de Dieux, que je porte en Ionie ; les unes sont de marbre et d'or, les autres d'or et d'ivoire.

— Est-ce pour les consacrer vous-même ?

— Non, mais pour les vendre à qui voudra les consacrer.

— Avez-vous peur, mon ami, que nous ne volions vos statues ?

— Ce n'est pas cela que je crains ; mais j'ai peur de prendre des passagers qui les souillent par des conversations et par des mœurs comme sont en général celles des gens de mer.

— Mais, mon ami, vous êtes Athénien, je crois : eh

---

<sup>151</sup> Allusion à quelque récente biographie de Musonius, que Philostrate jugeait peu instructive.

bien ! les navires, dont vous vous êtes servi contre les Barbares, et qui étaient remplis de marins licencieux, les Dieux y sont montés avec vous, sans crainte d'être souillés par votre compagnie ; et vous êtes assez malavisé pour repousser de votre navire des philosophes, les meilleurs amis des Dieux, vous qui trafiquez avec les statues des Dieux ! ce ne sont pas les traditions de la statuaire antique. Autrefois, les sculpteurs ne colportaient pas les Dieux de ville en ville pour les vendre ; ils ne voyageaient qu'avec leurs mains et les outils nécessaires pour tailler le marbre ou l'ivoire : la matière informe leur était fournie dans les temples, et c'est dans les temples qu'ils travaillaient. Mais vous, vous portez les Dieux dans les ports et sur les marchés, comme vous feriez (le dirai-je ?) pour des esclaves d'Hyrkanie ou de Scythie ; vous ne croyez pas commettre une impiété ! Je vois quelques bateleurs plaisants porter des statues de Cérès ou de Bacchus, et dire qu'ils sont nourris par les Dieux qu'ils portent : mais se nourrir des Dieux eux-mêmes, et cela sans se rassasier jamais, quel honteux commerce, ou plutôt quelle folie, si vous vous y livrez avec sécurité ! »

Après cette réprimande, Apollonius monta sur un autre vaisseau.

XXI. Arrivé Chio, il ne mit même pas pied à terre, mais sauta dans un vaisseau voisin, qui s'annonçait comme allant partir pour Rhodes. Ses compagnons firent comme lui, sans dire un mot ; car leur première étude était d'agir et de parler comme lui. Un vent favorable amena bientôt Apollonius à Rhodes, et voici les conversations qu'il y tint. Comme il était

allé voir le colosse, Damis lui demanda s'il connaissait quelque chose de plus grand que cette statue. « Oui, dit Apollonius, c'est un homme qui est philosophe sainement et de bonne foi. »

Il y avait alors à Rhodes un musicien, nommé Canus, qui passait pour le plus habile joueur de flûte qui existât. Apollonius le fit venir et lui dit :

« Quel est le triomphe du joueur de flûte ?

— De faire tout ce que désire celui qui l'écoute.

— Mais, parmi ceux qui l'écoutent, beaucoup aimeraient mieux être riches que d'entendre jouer de la flûte. Donnez-vous donc la richesse à ceux que vous voyez la désirer ?

— Nullement, quelque désir que j'en aie.

— Et donnez-vous la beauté aux jeunes gens de votre auditoire ? Car tous les jeunes gens voudraient être beaux.

— Pas davantage, quoiqu'un charme infini soit attaché à ma flûte.

— Qu'est-ce donc que demandent, selon vous, vos auditeurs ?

— Ce qu'ils demandent ? L'affligé veut que ma flûte endorme son chagrin ; l'heureux, que j'ajoute à sa joie ; l'amoureux, que j'échauffe sa passion ; l'homme religieux, que j'augmente son ardeur pieuse, et que je le dispose à chanter les hymnes aux Dieux.

— D'où vient cet effet ? Est-ce de ce que la flûte est composée d'or, d'orichalque, d'os de cerf ou d'âne ? Ou bien cette puissance vient-elle d'une autre cause ?

— La cause est autre, Apollonius. La musique,

la modulation, le mélange et la variété des sons, le caractère particulier des harmonies, voilà ce qui a de l'action sur les auditeurs et ce qui les rend tels qu'ils désirent être.

— Je comprends les effets que peut produire votre art : ce qui fait votre étude, ce que vous communiquez à vos élèves, c'est d'obtenir sur votre instrument la plus grande variété et la plus grande souplesse de sons. Mais il me semble que vous n'avez pas tout dit, et que la flûte a besoin de quelques autres conditions : il faut que le souffle soit bon, que la bouche s'applique convenablement à la flûte, et que celui qui en joue ait une certaine adresse de main. Le souffle est bon, lorsqu'il est net et clair et qu'il ne fait aucun bruit en sortant du gosier ; car le bruit qui vient de là est fort désagréable. La bouche s'applique convenablement à la flûte, lorsque les lèvres en embrassent bien le bout, sans que le visage se gonfle. Enfin, il ne faut pas dédaigner l'adresse de main : le joueur de flûte ne doit pas courber le poignet, de manière à ce qu'il refuse son office, et il ne faut pas que ses doigts soient lents à voler sur les trous ; ceux-là seuls qui ont la main agile peuvent passer vite d'un mode à un autre. Si vous réunissez toutes ces conditions, Canus, vous pouvez jouer hardiment ; vous aurez Euterpe avec vous. »

XXII. Il y avait à Rhodes un jeune homme nouvellement enrichi et sans instruction qui faisait bâtir une maison, et pour l'orne rassembler des tableaux et des statues de tous les pays. Apollonius lui demanda combien avait coûté son instruction.

« Pas même une drachme, répondit le jeune homme.

— Et combien vous coûte votre maison ?

— Dix talents, et elle m'en coûtera peut-être encore tout autant.

— Que ferez-vous d'une telle demeure ?

— Ce sera une habitation splendide ; elle contient des promenades et des bosquets, de sorte que j'aurai rarement besoin de sortir ; et ceux qui viendront me voir auront les yeux charmés comme s'ils allaient dans un temple.

— Croyez-vous que les hommes soient estimables par eux-mêmes ou par ce qui les entoure ?

— Par leur richesse, car rien n'est aussi puissant que la richesse.

— Qui est-ce qui gardera le mieux ses richesses, l'homme instruit ou l'ignorant ? »

Le jeune homme garda le silence. Apollonius reprit : « Il me semble que ce n'est pas vous qui possédez votre maison, mais que c'est votre maison qui vous possède. Pour moi, j'aimerais bien mieux aller dans un petit temple et y admirer une statue d'or et d'ivoire, que d'entrer dans un temple immense et de n'y trouver qu'une misérable statue d'argile. »

XXIII. Apollonius vit un autre jeune homme d'un fort embonpoint, et qui se vantait de manger et de boire plus que personne.

« C'est vous, lui dit-il, qui soignez si bien votre ventre ?

— C'est moi-même ; je fais des sacrifices pour lui.

— Que vous revient-il de tant manger ?

— Je fais l'étonnement de tout le monde et j'attire sur moi tous les regards : ne savez-vous pas que les grands repas d'Hercule ont été chantés à l'égal de ses travaux ?

— Oui, mais c'était Hercule. Et vous, malheureux, quel est votre mérite ? Toute votre gloire est de vous emplir jusqu'à crever. »

XXIV. Nous avons dit ce que raconte Damis sur le séjour d'Apollonius à Rhodes, disons ce qui se rapporte à son séjour à Alexandrie, où il débarqua ensuite. Avant même qu'Apollonius ne fût venu dans leur ville, les habitants d'Alexandrie l'aimaient et le désiraient, comme un ami désire un ami. Ceux de la haute Égypte, fort adonnés à la science des choses divines, faisaient des vœux pour qu'il les vint visiter. Comme il y avait de fréquents rapports entre la Grèce et l'Égypte, Apollonius était fort célèbre dans ce pays, et les oreilles des Égyptiens se dressaient au seul nom d'Apollonius. Quand il fut débarqué et qu'il eut pris le chemin de la ville, tous fixaient sur lui leurs regards, comme sur un Dieu, et dans les passages étroits, tous lui cédaient le pas, comme à un prêtre portant des objets sacrés. Comme il s'avavançait avec un cortège plus considérable que celui des chefs du pays, il rencontra douze brigands que l'on menait à la mort. Apollonius les regarda, et dit :

« Tous ne sont pas coupables. En voici un qui s'est faussement accusé. » Puis, se tournant vers les bour-

reaux qui conduisaient ces hommes : Ralentissez un peu votre marche, leur dit-il, allez lentement au lieu du supplice, et ne mettez cet homme à mort qu'après les autres, car il n'est pas coupable. Vous feriez bien de donner quelques heures de grâce à ces misérables, et même vous feriez encore mieux de leur laisser la vie. Et il traînait son allocution en longueur, contre son habitude, qui était d'être bref. La raison de cette conduite fut bientôt connue ; car, à peine huit têtes étaient-elles tombées, qu'un cavalier vint à toute bride au lieu du supplice, et cria : « Ne touchez pas à Phanion. » Puis il expliqua qu'il n'était pas coupable de brigandage, mais qu'il s'était accusé pour éviter la torture, et que les tourments avaient fait avouer aux autres son innocence. Il n'est pas besoin de dire les trépignements d'enthousiasme et les applaudissements que ce fait excita chez les Égyptiens, déjà pleins d'admiration pour Apollonius.

XXV. Apollonius entra dans le temple. Là tout ce qu'il vit, tout ce qu'il entendit lui parut divin et conforme à la sagesse ; il n'y eut que les sacrifices de taureaux et d'oies qu'il désapprouva, comme indignes des festins des Dieux. Le prêtre lui demanda par quelles raisons il ne faisait pas de ces sacrifices :

« Dites-moi plutôt, répondit Apollonius, pourquoi vous-mêmes vous en faites de semblables.

— Et quel est le Sage assez sûr de lui pour blâmer ce que font les Égyptiens ?

— Le premier venu, pourvu qu'il vienne de chez les Indiens. Je brûlerai aujourd'hui un bœuf, veuille en



partager avec nous le parfum : vous ne vous plaindrez pas de votre part, car les Dieux n'en auront pas d'autre. »

Apollonius fit brûler le simulacre d'un bœuf. Pendant qu'il se consumait :

« Voyez le sacrifice, dit-il au prêtre.

— Quel sacrifice ? Je ne vois rien ici.

— Quoi, mon ami, les Iamides, les Telliades, les Clytiades et la race prophétique des Mélampodides n'ont donc débité que des sottises, lorsqu'ils ont tant parlé du feu et en ont tiré tant d'oracles Ou bien, si vous croyez que la flamme d'une torche de pin ou de cèdre peut prédire l'avenir, et qu'elle a une vertu prophétique, ne pensez-vous pas que le feu qui sort de ces larmes si grasses et si pures est bien préférable ? Si vous possédiez bien la science du feu, vous liriez beaucoup de signes dans le disque du soleil levant. »

C'est ainsi qu'Apollonius fit honte au prêtre de son ignorance des choses divines.

XXVI. Les habitants d'Alexandrie aimaient beaucoup les chevaux, et toute la ville se portait à l'hippodrome pour voir les courses. Ce spectacle donnait lieu à des rixes qui devenaient quelquefois mortelles. Apollonius blâma de telles mœurs. Il alla au temple, et là s'adressant à la foule :

« Jusques à quand, s'écria-t-il, vous verrai-je affronter la mort, non pour défendre vos enfants et vos autels, mais pour profaner vos temples, en y entrant souillés de sang et de poussière, et pour venir expirer dans leur enceinte ? Troie a été perdue, dit-

on, par un seul cheval, fabriqué par les Grecs ; mais contre vous sont équipées des centaines de chars, qui vous rendent très difficiles à conduire ; et ce qui vous perd, ce ne sont pas les Atrides ou les Éacides, c'est vous-mêmes, ce qui n'est pas arrivé aux Troyens mêmes dans leur ivresse. À Olympie, où il y a des concours de lutte et de pancrace, personne n'est mort pour des athlètes ; et cependant là il y aurait une sorte d'excuse : on ne ferait que dépasser les bornes en imitant ce qu'on a vu. Mais ici, que vois-je ? A propos de chevaux, des épées nues sans cesse hors du fourreau, et des pierres toutes prêtes à être lancées par des bras forcenés. Puisse le feu détruire une ville où l'on n'entend que les cris plaintifs ou furieux

*Des meurtriers et des victimes, où des ruisseaux  
de sang inondent le sol*<sup>152</sup>

Respectez donc le Nil, cette coupe où s'abreuve toute l'Égypte. Mais que vais-je parler du Nil à des hommes plus habitués à mesurer les inondations de sang que celles du fleuve ? »

Il ajouta plusieurs invectives, que rapportent les *Mémoires* de Damis.

XXVII. Vespasien, qui aspirait à l'empire, se trouvait alors dans le voisinage de l'Égypte. Il se dirigea vers ce pays. Les Dion et les Euphrate, dont il sera parlé un peu plus loin, engageaient tous les habitants à se réjouir. En effet, depuis le premier empereur, qui avait réglé les affaires de Rome, des tyrannies

---

<sup>152</sup> Apollonius cite ici un vers d'Homère (*Iliade*, VI, v. 450).

violentes avaient sévi pendant cinquante ans, et le règne de Claude lui-même, qui occupa un intervalle de treize ans, n'avait pu compter pour un bon règne. Cependant, cet empereur était arrivé au pouvoir à cinquante ans, c'est-à-dire à l'âge où d'ordinaire l'homme est dans toute la force de son intelligence, et il paraissait aimer tous les genres d'instruction ; mais ce vieillard avait fait plusieurs actes de jeune homme, il avait laissé l'empire en proie à des femmes, et était mort par leurs mains honteusement : en effet, quoiqu'il prévît bien ce qui devait lui arriver, il n'avait pas même pris les précautions nécessaires ! Apollonius se réjouissait, autant que Dion et Euphrate, de l'arrivée de Vespasien, mais il n'en faisait pas l'objet de discours publics, jugeant que de tels discours convenaient moins à un philosophe qu'à des rhéteurs. Lorsque l'empereur entra dans la ville, les prêtres allèrent à sa rencontre, ainsi que les principales autorités de l'Égypte, les chefs des Nomes, les philosophes et tous les savants. Apollonius, sans s'inquiéter de ces cérémonies, resta dans le temple à philosopher. L'empereur dit quelques mots pleins de noblesse et de douceur aux députations, puis demanda si le Tyanéen n'était pas en Égypte.

« Il y est, répondit-on, et travaille à nous rendre meilleurs.

— Comment puis-je le voir ? J'en ai le plus vif désir.

— Vous le trouverez, répondit Dion, dans le temple, où il m'a dit se rendre comme je venais ici.

— Allons, dit l'empereur, adresser des prières aux Dieux et voir cet homme vertueux. »

C'est de cette entrevue qu'est venu le bruit que Vespasien, en faisant le siège de Jérusalem, avait songé à s'emparer de l'empire ; qu'il avait prié Apollonius de venir lui donner des conseils à ce sujet ; que celui-ci avait refusé de se rendre dans un pays souillé par les crimes et par les souffrances<sup>153</sup> de ses habitants ; et qu'alors Vespasien, déjà maître de l'empire, était venu lui-même en Égypte, pour avoir avec Apollonius l'entretien dont je vais rendre compte.

XXVIII. Dès qu'il eut sacrifié, et sans se donner le temps de répondre convenablement aux députés des villes, il se tourna vers Apollonius comme un suppliant, et lui dit :

« Faites-moi empereur.

— Je vous ai déjà fait empereur, répondit Apollonius. Quand je demandais aux Dieux un prince juste, vertueux, sage, orné d'une couronne de cheveux blancs, un véritable père, c'est vous que je demandais. » Ces mots comblèrent de joie l'empereur, et la multitude qui était dans le temple les confirma par ses acclamations.

« Que pensez-vous, demanda Vespasien, du règne de Néron ?

— Néron savait peut-être bien accorder sa cithare,

---

<sup>153</sup> Le scholiaste pense qu'il en fait ici allusion aux persécutions contre le Christ et les apôtres. C'est une hypothèse purement gratuite. Oléarius fait observer, avec juste raison, qu'il est simplement question des séditions et des guerres intestines des Juifs.

mais il déshonorait l'empire, tantôt en tendant trop, tantôt en relâchant trop les cordes.

— Vous voulez donc qu'un chef d'État sache observer la mesure.

— Ce n'est pas moi qui le veux, c'est le Dieu qui a mis la justice dans la modération. Du reste, voici de bons conseillers, ajouta Apollonius en montrant Dion et Euphrate ; ce dernier n'était pas encore devenu son ennemi. Alors, l'empereur, levant les mains au ciel :

« O Jupiter, s'écria-t-il, puisse-t-il se faire que je commande à des sages et que des sages me commandent ! »

Puis, se tournant vers les Égyptiens :

« Vous pourrez puiser à ma libéralité comme vous puisiez à votre fleuve. »

À partir de ce moment, l'Égypte respira du joug qu'elle avait porté.

XXIX. Lorsque Vespasien sortit du temple, il prit Apollonius par la main et le conduisit au palais. « Peut-être, lui dit-il, trouvera-t-on que j'ai fait un trait de jeune homme en m'emparant de l'empire à soixante ans : je vais me justifier auprès de vous pour que vous puissiez me justifier auprès des autres. L'amour de l'or, je ne me souviens pas qu'il m'ait jamais dominé, même dans ma jeunesse. Pour les charges et les dignités de l'empire, je ne me suis montré ni indifférent ni empressé, et l'on ne peut me taxer, à cet égard, ni de présomption ni d'humilité. Une révolution, je n'y ai jamais songé, même sous Néron, comme il était arrivé à l'empire, sinon légi-

timement, du moins par la volonté de son prédécesseur, je me suis soumis à lui par respect pour Claude, qui m'avait fait consul et m'avait mis au nombre de ses conseillers. Je jure par Pallas que je n'ai pas été une fois témoin des infamies de Néron sans verser des larmes, en songeant à quel monstre Claude avait laissé la meilleure part de son héritage. Mais comme je vois que l'empire, même débarrassé de Néron, n'en va pas mieux, et que l'autorité suprême est avilie au point d'être tombée aux mains d'un Vitellius, je n'hésite plus, je me porte prétendant à l'empire, d'abord parce que je veux que les hommes conçoivent de moi une haute estime, ensuite parce que, si je vais avoir à combattre, c'est contre un homme qui vit dans la crapule. Vitellius use pour ses bains plus de parfums que je n'use d'eau : il me semble que, s'il est percé d'une épée, il sortira de son corps plus de parfums que de sang. Il noie sa raison dans le vin dont il se gorge. Il passe son temps à jouer, plein d'inquiétude sur sa chance au jeu ; et l'empire même, il le livre au caprice d'un coup de dés. Il est entouré de courtisanes, ce qui ne l'empêche pas d'aimer des femmes mariées ; car il dit que le péril ajoute un attrait à l'amour. Je ne vous dis rien de ses plaisirs infâmes, pour ne pas souiller vos oreilles de telles ordures. Non, je ne puis voir d'un œil tranquille les Romains commandés par un pareil homme, mais, que les Dieux me conduisent, et je me montrerai semblable à moi-même. C'est sur vous, Apollonius, que reposent mes espérances ; car je sais que presque tous les secrets des Dieux vous sont connus. Conseillez-moi. Vous voyez les soins qu'exigent la terre et la mer. Si les Dieux sont pour

moi, je vais poursuivre mon entreprise ; s'ils nous sont contraires, à moi et aux Romains, je ne veux pas aller à l'encontre de la volonté des Dieux. »

XXX.       Vespasien se tut, et Apollonius, se sentant inspiré d'un transport divin, s'écria : « O Jupiter Capitolin, car c'est de vous que dépendent les affaires présentes, conservez-vous pour Vespasien, et conservez Vespasien pour vous. Car votre temple qui a été incendié hier par des mains criminelles, le Destin veut qu'il soit rétabli par cet homme. »

Comme Vespasien manifestait son étonnement, Apollonius ajouta : « Un jour viendra où ce que je dis apparaîtra ; ne m'interrogez pas davantage, et achevez ce que vous avez si bien commencé. »

Voici ce qui était arrivé. Le fils de Vespasien, Domitien, en était venu aux mains avec Vitellius pour soutenir les prétentions de son père. Vitellius avait été assiégé dans le Capitole, d'où il avait pu s'échapper, mais le temple avait été brûlé, et Apollonius l'avait su bien plus vite que si cet événement se fût passé en Égypte.

Après cet entretien, Apollonius prit congé de l'empereur, disant que les coutumes indiennes, qu'il suivait, ne lui permettaient pas de faire à midi autre chose que ce que font les Indiens eux-mêmes. Vespasien se sentit plein d'une ardeur nouvelle, et, loin de laisser les affaires lui échapper des mains, il vit dans ce que lui avait dit Apollonius de nouvelles raisons de les considérer comme solides et assurées, et d'y porter une main ferme.

XXXI. Le lendemain, à la pointe du jour, Apollonius vint au palais. Il demanda aux gardes ce que faisait l'empereur. Il lui fut répondu qu'il était levé depuis longtemps et occupé à écrire des lettres. Apollonius n'en demanda pas davantage ; il s'en alla en disant à Damis : « Cet homme saura commander. »

Il retourna au palais quand le soleil fut levé, et trouva aux portes Dion et Euphrate, qui le questionnèrent avec empressement sur l'entretien qu'il avait eu la veille avec l'empereur. Apollonius leur communiqua l'apologie de Vespasien, telle qu'il la tenait de sa bouche, sans leur dire ce qu'il pensait lui-même. Introduit le premier, il dit à l'empereur :

« Dion et Euphrate, dont la réputation est depuis longtemps parvenue jusqu'à vous, sont aux portes de votre palais, et s'intéressent à vos affaires. Vous pouvez les faire appeler et les admettre à notre entretien : ce sont deux hommes fort savants.

— Les portes de mon palais, répondit Vespasien, ne sont jamais fermées pour les savants ; quant à vous, mon cœur même, sachez-le bien, vous est ouvert. »

XXXII. Dion et Euphrate furent introduits.

« J'ai présenté hier, leur dit-il, l'apologie de ma conduite au vertueux Apollonius.

— Il nous l'a communiquée, répondit Dion, et elle nous semble excellente.

— Aujourd'hui, mon cher Dion, nous allons raisonner ensemble sur mon entreprise, afin que tout ait un bon succès et tourne au plus grand bien des hommes. Voyons d'abord Tibère : il changea le pouvoir en une



tyrannie cruelle. Après lui, Caligula fut en proie à une sorte de fureur bachique ; il aimait à se vêtir d'une robe lydienne et à triompher pour des guerres imaginaires : il troubla tout l'empire par un règne qui ne fut qu'une honteuse orgie. Ensuite vint Claude, tout débonnaire, qui se laissa dominer par des femmes au point d'oublier le soin de son empire, le soin même de sa vie, car on dit que sa mort fut leur ouvrage. Que pourrai-je dire de Néron après les paroles si brèves et si expressives d'Apollonius ? Je me rappelle ces *cordes trop tendues ou relâchées* qui, disait-il, ont fait la honte de Néron et de l'empire. Que dire encore des intrigues de Galba, qui fut tué au milieu du Forum au moment où il songeait à se faire des enfants plus ou moins légitimes d'Othon et de Pison ? Laisser l'empire à Vitellius, le plus vicieux de tous, ce serait faire revivre Néron. Mes amis, voyant l'empire avili par les tyrans que je viens de vous nommer, j'ai voulu prendre conseil de vous sur la manière de le relever dans l'estime des hommes.

— Un jour, dit Apollonius, un joueur de flûte des plus habiles envoya ses élèves chez les mauvais joueurs de flûte, pour leur apprendre comment il ne faut pas jouer ; vous savez maintenant, Vespasien, comment il ne faut pas régner, vos prédécesseurs vous l'ont appris. Réfléchissons maintenant à la manière de bien régner. »

XXXIII. Euphrate était déjà secrètement jaloux d'Apollonius, voyant l'empereur plus empressé auprès de lui que ne le sont, auprès des oracles, ceux qui les viennent consulter. Il ne put alors se conte-

nir, et, élevant la voix plus qu'à l'ordinaire, il dit : « Il ne faut point flatter les passions, ni laisser follement entraîner avec ceux qui leur lâchent la bride ; mais nous devons les contenir si nous voulons agir en philosophes. Nous devons, avant tout, examiner s'il fallait agir : or voici que vous nous demandez de vous indiquer la manière d'agir, et cela, avant de savoir si l'entreprise dont nous allons délibérer est juste. Pour moi, j'approuve que Vitellius soit renversé, car je sais que c'est un homme souillé de vices et de crimes, mais je ne crois pas qu'il convienne à un homme loyal et généreux comme vous de chercher à réparer le mal fait par Vitellius, et de vous ignorer vous-même. Tous les excès qu'entraîne la monarchie, je n'ai pas à vous les dire, vous-même les avez rappelés. Mais, sachez-le bien, un jeune homme qui s'empare du pouvoir agit suivant son caractère ; car la jeunesse aime le pouvoir, comme le vin, comme les femmes, et un jeune homme qui s'est emparé de l'autorité suprême n'est pas toujours mauvais, bien que l'exercice de cette autorité lui donne quelquefois l'occasion de paraître cruel et licencieux. Quand c'est un vieillard qui s'empare du pouvoir, tout d'abord on le blâme d'avoir de semblables désirs : il a beau être humain et modéré, ce n'est pas à lui qu'on en fait un mérite, c'est à son âge et à son expérience. De plus, on dira qu'il avait eu cette ambition de bonne heure, dès sa jeunesse, mais sans succès ; et ces sortes d'insuccès sont attribués en partie à la mauvaise fortune, en partie à la timidité. On se dit, ou bien que, peu confiant en sa fortune, il a renoncé à l'espoir de régner, ou bien qu'il a cédé l'empire à un autre, dont il a craint le caractère énergique.

Pour la mauvaise fortune, je n'en parle pas ; quant à la timidité, comment vous justifier d'un tel reproche, surtout quand l'homme que vous paraîtriez avoir craint, c'est Néron, le plus lâche et le plus indolent des hommes ? L'entreprise qu'a tentée Vindex, c'est vous, par Hercule, qu'elle réclamait tout le premier. N'aviez-vous pas une armée ? Et les forces que vous meniez contre les Juifs n'auraient-elles pas été mieux employées au châtement de Néron ? Il y a longtemps que les Juifs sont séparés, je ne dis pas de Rome, mais du reste du monde : en effet, un peuple qui vit à l'écart des autres peuples, qui n'a rien de commun avec les autres, ni tables, ni libations, ni prières, ni sacrifices, n'est-il pas plus éloigné de nous que les habitants de Suse, ou ceux de Bactres, ou même les Indiens ? Aussi, à quoi bon châtier, pour s'être séparée de l'empire, une nation qu'il eût mieux valu n'y pas faire entrer ? Quant à Néron, il n'est pas un homme qui n'eût fait des vœux pour tuer de sa propre main un homme en quelque sorte gorgé de sang, et qui se plaisait à chanter au milieu des massacres. Pour moi, j'avais l'oreille toujours tendue vers les bruits qui venaient de vous, et quand un messenger nous apprit que vous aviez fait périr trente mille Juifs dans une première bataille, et cinquante mille dans une seconde, je le pris à part et lui demandai en confidence :

— Que fait Vespasien ? Ne médite-t-il pas quelque plus grand projet ? Maintenant, puisque vous vous êtes fait de Vitellius un autre Néron, et que vous lui faites la guerre, persistez dans votre généreuse entreprise, mais que la fin réponde au début ! Vous savez combien la démocratie est chère aux Romains, et que

c'est sous cette forme de gouvernement qu'ils ont conquis presque tout ce qui leur est soumis. Mettez donc fin à la monarchie, en vue de laquelle vous avez cru devoir vous justifier, rendez aux Romains le gouvernement populaire, et assurez-vous la gloire d'avoir rétabli la liberté.

XXXIV. Tandis qu'Euphrate parlait, Apollonius regardait Dion. Celui-ci partageait l'opinion d'Euphrate, et le faisait paraître par des gestes et par des paroles d'approbation :

« Dion, dit Apollonius, n'avez-vous rien à ajouter ?

— Je voudrais, répondit Dion, dire quelques mots, partie pour confirmer, en partie pour combattre ce que vient de dire Euphrate. Oui, il eût été bien plus important de renverser Néron que de pacifier la Judée : moi-même, je vous l'ai déjà dit ; mais vous sembliez ne travailler qu'à consolider pour toujours son empire : en effet, rétablir ses affaires, là où elles étaient troublées, n'était-ce pas lui donner de nouvelles forces contre tous ceux qu'il opprimait ? J'approuve votre entreprise contre Vitellius, mais il est plus grand de ne pas laisser naître la tyrannie que de la détruire quand elle est établie. J'aime le gouvernement populaire : si ce gouvernement ne vaut pas l'aristocratie, il est cependant, pour les gens le bien, préférable à l'oligarchie et à la tyrannie. Mais je crains que les tyrannies qui se sont succédé n'aient corrompu les Romains, et n'aient rendu difficile un changement de ce genre. Je crains qu'ils ne puissent ni vivre en liberté, ni regarder en face le gouverne-

ment populaire, comme les personnes qui, au sortir des ténèbres, sont exposées à une lumière vive. Il faut donc, selon moi, enlever l'empire à Vitellius, et prendre toutes les mesures pour que cette révolution s'accomplisse le plus vite et le mieux possible. Préparez-vous comme pour une guerre, non qu'il y ait à déclarer la guerre à un tel homme : menacez-le seulement du dernier supplice s'il ne se démet de l'empire. Quand vous serez maître de lui, et vous y arriverez sans beaucoup de peine, laissez aux Romains le choix de leur gouvernement : s'ils choisissent la démocratie, contentez-les, un tel acte sera plus glorieux pour vous que plusieurs royaumes, que plusieurs palmes olympiques ; votre nom sera partout gravé dans Rome, partout vous aurez des statues d'airain, et vous fournirez des sujets de discours incomparables : Harmodius et Aristogiton ne seront rien auprès de vous. Si les Romains acceptent la monarchie, quel autre que vous sera l'élu du peuple ? Comment ne vous donnerait-on pas, de préférence à tout autre, un bien qui aura été votre conquête, et que vous aurez volontairement mis en commun ? »

XXXV. Ces paroles furent suivies d'un profond silence. Le visage de Vespasien trahissait le combat qui se livrait dans son âme : après avoir agi et parlé en qualité d'empereur, il se voyait ainsi détourné de l'empire. Apollonius prit enfin la parole : « Vous avez grand tort, selon moi, ci dit-il à Euphrate et à Dion, d'ébranler dans l'esprit de l'empereur une résolution déjà prise : de tels discours sont des déclamations de jeune homme, et supposent des «loisirs que

les circonstances ne nous donnent pas. Si c'était moi qui possédais le pouvoir qui est aux mains de Vespasien, et si, consultés par moi sur ce qu'il faudrait faire pour le bien des hommes, vous veniez me donner le conseil que vous venez de donner, votre discours pourrait avoir de l'effet : car les paroles dictées par la philosophie agissent sur les auditeurs qui sont des philosophes. Mais vous parlez à un consulaire, à un homme habitué à commander, et qui, s'il vient à quitter le pouvoir, peut craindre pour sa vie : pouvez-vous le blâmer s'il ne repousse pas les dons de la Fortune, s'il les accueille quand ils viennent à lui, et cela quand il demande conseil sur la manière d'en user avec modération ? Je suppose que nous rencontrions un athlète grand, plein d'ardeur, le corps assoupli par l'exercice traversant l'Arcadie pour se rendre aux jeux Olympiques, et puis, qu'après l'avoir exhorté à bien tenir contre ses adversaires, quand il a remporté la victoire, nous lui défendions de laisser proclamer son nom par le héraut, d'accepter la couronne d'olivier : on dirait que nous sommes des insensés, ou que nous nous faisons un jeu des fatigues des autres. Eh bien ! songeons à l'homme qui est devant nous, à toutes les lances qui l'entourent, à toutes les armures qui étincellent autour de lui, à tous les cavaliers qui le suivent, et en même temps à sa sagesse, à sa modération, à son mérite qui le rend digne du rang où il aspire, et nous le laisserons s'élançer vers le but qu'il s'est assigné, nous ferons retentir à ses oreilles des paroles de bon augure, et nous lui ferons des promesses meilleures que celles que je viens d'entendre. Assurément vous n'avez pas réfléchi que Vespasien a

deux fils, qui tous les deux commandent des armées et que, s'il ne leur donne pas une part de l'empire, il se fait deux ennemis acharnés. Et que lui reste-t-il, sinon à prendre les armes contre sa propre maison ? Au contraire, qu'il accepte l'empire, et il sera respecté de ses enfants, ils seront son appui comme il sera le leur, et il aura pour veiller à sa sûreté, non pas des mercenaires ou des gens contraints et affectant un zèle simulé, mais des satellites dévoués et affectionnés. Pour moi, tous les gouvernements sont indifférents, car je ne relève que de Dieu ; mais je ne veux pas que le bétail humain périclite, faute d'un bon et fidèle pasteur. De même, en effet, qu'un homme d'un mérite éminent fait que la démocratie devient évidemment le gouvernement d'un seul, le gouvernement du meilleur, de même le gouvernement d'un seul, lorsqu'il veille au bien de tous, c'est la vraie démocratie. Mais, objectera peut-être Euphrate, vous n'avez pas renversé Néron. Et vous, Euphrate, l'avez-vous renversé ? Et Dion ? Et moi ? Cependant, personne ne nous en fait un reproche, personne ne nous accuse de lâcheté, parce que, tant de philosophes ayant avant nous détruit des tyrannies, nous n'avons rien fait en faveur de la liberté. Pour ce qui me concerne, je me suis un peu mesuré contre Néron : j'ai tenu contre lui plusieurs discours hostiles, j'ai réprimandé en face le cruel Tigellin ; en Occident, j'ai fait cause commune avec Vindex, ce qui était élever un mur contre Néron. Cependant, je n'ai pas la prétention de dire que ce soit par moi que ce tyran a été renversé ; et, parce que vous n'avez rien fait contre lui, je ne vous ferai pas le reproche d'avoir montré moins de courage qu'il

ne convient à un philosophe. Il est bon qu'un philosophe dise franchement ce qui lui vient à l'esprit ; mais il doit cependant prendre garde de rien dire de contraire à la prudence et à la raison : quand un consulaire songe à renverser un tyran, il faut d'abord qu'il médite mûrement, pour pouvoir attaquer sans avoir donné l'éveil ; puis, qu'il ait un prétexte honorable, afin de ne point passer pour parjure. En effet, quand un homme va prendre les armes contre celui qui l'a investi d'un commandement, et auquel il a juré de rendre tous les services possibles, soit par l'action, soit par la parole, il doit commencer par se justifier devant les Dieux, et par leur prouver qu'il n'y a rien que de juste dans son parjure ; puis il lui faut beaucoup d'amis, car il ne saurait tenter de pareilles entreprises sans être bien appuyé et bien défendu ; il lui faut beaucoup d'argent, pour se concilier les puissants, surtout quand il attaque un homme qui dispose de la terre entière. Combien tout cela demande de temps et de soins ! Du reste, prenez-le comme vous voudrez ; car nous n'irons pas examiner ce que, selon toute apparence, Vespasien a considéré autrement, et ce que la fortune favorise, même sans aucun effort de sa part. Mais voici à quoi je vous défie de répondre. Hier Vespasien fut couronné empereur, devant les autels, par les députés des villes de l'Égypte, son règne s'annonce avec éclat et avec grandeur, et vous voulez qu'il fasse déclarer par la voix d'un héraut que désormais il ne sera qu'un simple particulier, et qu'en aspirant à l'empire il a fait acte de folie. Qu'arrivera-t-il ? De même que s'il persiste dans sa résolution, il peut compter sur l'élan de ses gardes, dont la fidélité



connue l'a engagé dans cette entreprise, de même, s'il change d'avis, il aura pour ennemis ces hommes auxquels il aura retiré sa confiance. »

XXXVI. L'empereur fut heureux d'entendre parler ainsi Apollonius :

« Quand vous verriez à nu mon cœur, lui dit-il, vous n'expliqueriez pas plus clairement mes intentions. Je suivrai donc votre avis ; car tout ce qui sort de votre bouche me paraît un oracle des Dieux. Maintenant, enseignez-moi tout ce que doit faire un bon prince.

— Ce que vous me demandez ne s'enseigne pas : l'art de régner est ce qu'il y a de plus grand sur la terre, et l'on n'en saurait donner des leçons. Cependant, je vais vous dire ce qui ne saurait manquer de vous mériter des éloges. Considérez comme richesses, non l'argent enfoui, et qui ne sert pas plus qu'un tas de sable, ni l'argent arraché à des populations gémissant sous le poids des tributs ; car l'or qui vient des larmes est sans éclat et de mauvais aloi. Voulez-vous être le prince qui fasse le meilleur emploi de ses richesses ? Secourez les indigents, et laissez les riches jouir en paix de leurs biens. Craignez votre pouvoir absolu ; c'est le moyen d'en user plus modérément. Gardez-vous de couper les épis qui s'élèvent au-dessus des autres, comme le conseille fort injustement Aristote ; ayez plutôt soin d'enlever la haine des cœurs, comme on enlève des blés les mauvaises herbes ; faites-vous craindre des fauteurs de troubles, moins en punissant qu'en laissant croire que vous allez punir. Prince, obéissez à la loi tout le premier ; si vous l'observez, vous serez

vous-même un législateur prudent. Respectez les Dieux plus encore que par le passé ; car vous avez reçu beaucoup d'eux, et vous leur demandez beaucoup. Faites comme empereur ce qui convient à votre autorité, comme simple particulier ce qui convient à votre personne. Quant à la passion du jeu, à celle du vin ou des femmes, et du blâme qu'entraînent ces passions, je n'ai pas de conseil à vous donner, puisqu'il paraît que même dans votre jeunesse vous vous en êtes abstenu. Vous avez, prince, deux fils, qu'on dit hommes de bien. Ils doivent vous obéir plus que tous vos sujets ; car c'est sur vous que retombe l'odieuse de leurs fautes. Allez jusqu'à les menacer de ne pas leur laisser l'empire, s'ils ne restent pas bons et honnêtes : l'empire ne doit pas être à leurs yeux une part de leur héritage, mais une récompense de leur mérite. Les plaisirs qui ont pour ainsi dire droit de cité dans Rome, et ils sont nombreux, doivent, selon moi, être contenus avec modération ; il est difficile d'exiger du peuple une tempérance absolue, mais il faut peu à peu régler les âmes, en les redressant soit ouvertement soit en secret. Réprimez l'insolence des affranchis et des esclaves que votre autorité vous donne ; habituez-les à être d'autant plus modestes que le maître dont ils dépendent est puissant. Je n'ai plus à vous parler que des gouverneurs de province, non pas de ceux que vous choisirez vous-même (car votre choix ne tombera que sur le mérite), mais de ceux qui devront leurs charges au sort<sup>154</sup>. Ceux-là mêmes, il

---

<sup>154</sup> Sur ces provinces données au sort à des candidats désignés par le sénat, voyez Dion Cassius, liv. LIII, p. 505.

faut qu'ils conviennent, autant que le sort le permet, aux provinces où ils doivent être envoyés ; que ceux qui parlent grec soient envoyés dans les pays grecs, ceux qui parlent latin chez les peuples qui parlent la même langue. Je vais vous dire ce qui me fait songer à cela. Lorsque j'étais dans le Péloponnèse, la Grèce avait pour gouverneur un homme qui ne connaissait rien aux choses de la Grèce ; et qui ne pouvait se faire comprendre des Grecs. De là bien des fautes de sa part. Il était presque toujours trompé : ses assesseurs, les magistrats qui siégeaient avec lui dans les tribunaux, trafiquaient des procès et traitaient le gouverneur comme un esclave. Telles sont, prince, les recommandations qui se présentent aujourd'hui à mon esprit ; s'il m'en vient d'autres, nous aurons un nouvel entretien. Pour le moment, vous devez vaquer aux affaires de l'empire, afin que vos sujets ne vous accusent pas de négligence. »

XXXVII. « J'accède, dit Euphrate, aux résolutions prises. Car je sens que je ne gagnerais rien à proposer le contraire. Mais, prince, il me reste un mot à dire : Respectez et aimez la philosophie conforme à la nature, gardez-vous de celle qui prétend communiquer avec les Dieux ; souvent on nous transporte en nous disant sur les choses divines bien des mensonges et bien des sottises. »

Ce trait était dirigé contre Apollonius, qui n'y fit pas attention, et qui, ayant dit à l'empereur tout ce qu'il voulait lui dire, se retira avec ses disciples. Euphrate se préparait à parler plus librement contre Apollonius ; l'empereur s'en aperçut, et l'interrom-

pant : « Introduisez, dit-il, ceux qui demandent à parler à l'empereur, et que le conseil s'assemble comme de coutume. » Euphrate ne vit pas qu'il s'était fait le plus grand tort auprès de l'empereur, qui le regarda comme un envieux et un insolent, et qui considéra ce qu'il avait dit en faveur de la démocratie non comme l'expression de sa pensée, mais comme un moyen de contredire Apollonius qui était favorable à la monarchie. Cependant, l'empereur ne l'éloigna pas de lui, et ne lui témoigna même aucun ressentiment. Il regretta que Dion eût soutenu la même opinion qu'Euphrate ; cependant, il ne cessa pas de l'aimer, parce qu'il parlait agréablement, qu'il évitait les disputes, que tous ses discours répandaient un parfum semblable à celui qui s'exhale des temples, et qu'il était le plus habile des improvisateurs. Pour Apollonius, non seulement l'empereur l'aimait, mais il l'écoutait volontiers parler des temps anciens, raconter ce qu'il savait de Phraote, décrire les fleuves et les animaux de l'Inde, et révéler tout ce que les Dieux lui dévoilaient au sujet de l'empire.

Quand Vespasien quitta l'Égypte, après y avoir rétabli et renouvelé toutes choses, il voulut qu'Apollonius l'accompagnât ; mais Apollonius s'excusa, parce qu'il n'avait pas encore visité toute l'Égypte et ne s'était pas encore entretenu avec les gymnosophistes, lui qui désirait vivement comparer à la science des Indiens la science égyptienne. « D'ailleurs, ajoutait-il, je n'ai pas bu de l'eau du Nil à sa source. »

L'empereur vit qu'il préparait un voyage en Éthiopie, et lui dit :

« Ne vous souviendrez-vous pas de moi ?

— Toujours, prince, tant que vous serez un bon empereur, et que vous vous souviendrez de vous-même. »

XXXVIII. Peu après Vespasien fit un sacrifice dans le temple, et déclara en public qu'il voulait faire des présents à Apollonius. Celui-ci parut accepter l'offre de l'empereur, et dit :

« Prince, combien de grâces puis-je vous demander ?

— Dix maintenant ; mais quand je serai arrivé à Rome, tout ce que je possède est à vous.

— Il faut donc que je ménage vos richesses, comme si elles étaient à moi ; il ne faut pas que je les consume maintenant, mais que je les réserve bien entières pour plus tard. Mais contentez ces hommes, qui paraissent avoir quelque grâce à vous demander, et en parlant ainsi il montrait Euphrate et ses amis.

L'empereur les engagea à énoncer sans crainte leurs désirs.

« Veuillez, prince, s'écria Dion en rougissant, me réconcilier avec mon maître Apollonius, que j'ai osé contredire, moi jusqu'alors son disciple soumis.

— Je ne puis que vous louer, répondit l'empereur ; mais la chose est faite, je l'ai obtenue hier d'Apollonius. Demandez-moi donc une grâce.

— Lasthène d'Apamée, en Bithynie, après avoir philosophé avec moi, s'est épris de la chlamyde et de la vie militaire ; maintenant il voudrait reprendre le manteau du philosophe, et vous prie de lui donner

son congé. Veuillez, prince, agréer sa prière. Vous m'obligerez, en me permettant de le conduire dans le chemin de la vertu, et lui, en l'autorisant à vivre à sa guise.

— Dès aujourd'hui, il est libre, dit l'empereur, et, puisqu'il aime la philosophie et Dion, il aura les avantages des vétérans. »

Vespasien se tourna ensuite vers Euphrate, qui avait consigné par écrit ce qu'il demandait.

Il présenta sa lettre à l'empereur, pour qu'il la lût en son particulier ; mais l'empereur, peu désireux de protéger Euphrate contre la critique, lut tout haut sa lettre. Euphrate y demandait des grâces pour lui et pour quelques-uns de ses amis ; et ces grâces, c'étaient des dons d'argent ou des faveurs qui devaient rapporter de l'argent.

Cela fit rire Apollonius, qui dit à Euphrate : « C'était bien la peine de parler en faveur de la démocratie, pour faire ensuite toutes ces demandes à un prince ! »

XXXIX. Tels sont les faits qui, à ma connaissance, firent naître l'inimitié d'Apollonius et d'Euphrate. Quand l'empereur eut quitté l'Égypte, ils parlèrent ouvertement l'un contre l'autre, Euphrate avec colère et en disant des injures, Apollonius en philosophe qui a surtout recours aux raisons. Tous les reproches qu'Apollonius faisait à Euphrate, comme à un homme dont la conduite n'était pas celle d'un philosophe, on peut les voir dans les nombreuses lettres

d'Apollonius à Euphrate<sup>155</sup>. Mais je ne veux pas insister sur cet homme, mon dessein n'étant pas de dire du mal d'Euphrate, mais de faire connaître à ceux qui l'ignorent la vie d'Apollonius. Quant à ce qu'on rapporte, qu'Euphrate aurait une fois menacé du bâton Apollonius dans une discussion entre eux, mais s'en serait tenu à la menace, généralement on attribue cette retenue à l'autorité d'Apollonius, pour moi j'aime mieux en faire honneur à Euphrate lui-même, qui aura vaincu sa colère au moment où elle semblait avoir triomphé de lui.

XL. Pour ce qui est de Dion, Apollonius trouvait qu'il y avait dans sa philosophie trop de rhétorique, et qu'il cherchait trop à séduire les auditeurs par les agréments de sa parole. Pour lui faire sentir ce défaut, il lui écrivit : « Puisque vous voulez charmer les oreilles, pourquoi ne pas vous servir de la lyre ou de la flûte ? »

En plusieurs endroits de ses Lettres à Dion, il blâme cette manie de plaire.

XLI. Après le voyage de Vespasien en Égypte, Apollonius ne le revit plus et n'eut plus d'entretiens avec lui, bien que l'empereur lui ait écrit plusieurs lettres pour l'inviter à venir à Rome. Je vais dire pourquoi Apollonius ne se rendit pas à son désir. Néron, dont on n'aurait guère attendu cet acte de modération, rendit à la Grèce la liberté ; les villes revinrent aux institutions attiques et doriennes, la concorde

---

<sup>155</sup> Voyez le recueil des Lettres d'Apollonius.

donna à toute la Grèce un aspect florissant, que depuis longtemps elle n'avait pas eu. Vespasien, ayant visité la Grèce, lui enleva cette liberté, prenant prétexte de quelques séditions et de quelques fautes qui ne méritaient pas un semblable châtement. Cette mesure parut, non seulement à ceux qui en souffraient, mais à Apollonius lui-même, d'une dureté peu digne d'un chef d'État. Aussi écrivit-il ces lettres à l'empereur :

« Apollonius à l'empereur Vespasien, salut. On dit que vous avez asservi la Grèce. Vous croyez vous être élevé au-dessus de Xerxès, vous ne voyez pas que vous êtes tombé au-dessous de Néron. Néron pouvait agir comme vous, mais il ne l'a pas voulu. Adieu. »

(Au même.) « Vous qui haïssez les Grecs au point de les avoir réduits en servitude, qu'avez-vous besoin de mes entretiens ? Adieu. »

(Au même.) « Néron a rendu la liberté aux Grecs par manière de jeu, vous, vous les avez asservis avec connaissance de cause, Adieu. »

Voilà ce qui indisposa Apollonius contre Vespasien ; mais ayant su depuis qu'il administrait l'empire avec sagesse, il ne dissimula pas qu'il était satisfait, et se sentait de la reconnaissance envers l'empereur.

XLII. Voici encore une circonstance du séjour d'Apollonius en Égypte, qui parut merveilleuse. Un homme avait un lion apprivoisé, qu'il menait en laisse comme un chien, et ce lion flattait, non seulement son maître, mais quiconque s'approchait de lui. Il s'en allait ainsi à travers les villes, où son maître vivait d'aumônes, et il était admis même dans les temples,



parce qu'il était pur : il ne léchait même pas le sang des victimes, il ne se jetait pas sur leurs chairs écorchées et dépecées, mais il se nourrissait de galettes de miel, de pain, de gâteaux et de viandes cuites : il buvait quelquefois du vin, sans que son naturel en fût changé. Un jour qu'il était entré dans le temple d'Alexandrie, il y vit Apollonius assis aussitôt il se coucha à ses pieds, en faisant entendre un murmure caressant, et resta auprès de lui beaucoup plus longtemps qu'auprès des autres. Tout le monde crut qu'il faisait ces caresses pour savoir quelque chose. Mais Apollonius dit aux assistants : « Ce lion me prie de vous nommer l'homme dont l'âme est passée en lui. C'est ce fameux Amasis, roi d'Égypte dans le nome de Saïs. » Quand le lion eut entendu ces paroles, il rugit d'une manière touchante et plaintive, et, pliant les genoux, il poussa des gémissements et versa de vraies larmes. Apollonius le caressa et ajouta : « Je suis d'avis que ce lion soit envoyé à Léontopolis, pour y être gardé dans le temple. Car il n'est pas convenable qu'un roi, dont l'âme est passée dans le corps de ce royal animal, erre ainsi comme les mendiants. » Les prêtres s'assemblèrent, offrirent un sacrifice au roi Amasis, ornèrent l'animal d'un collier et de bandelettes, et le conduisirent solennellement dans l'Égypte intérieure, en jouant de la flûte et en chantant des hymnes et des cantiques.

XLIII. Quand Apollonius connut suffisamment Alexandrie, il partit pour aller dans l'Égypte intérieure et dans l'Éthiopie visiter les gymnoso-

phistes<sup>156</sup>. Comme il avait reconnu en Ménippe un disciple déjà capable de discuter et qui ne craignait pas de dire librement son avis, il le laissa dans cette ville pour observer Euphrate. D'un autre côté, voyant que Dioscoride n'était pas assez robuste pour supporter les fatigues du voyage, il l'en détourna. Puis il rassembla ses autres disciples, dont le nombre s'était grossi depuis que quelques-uns l'avaient abandonné auprès d'Aricie, et leur annonça ainsi son projet : « Mes amis, leur dit-il, j'ai à vous faire une allocution comme on en fait aux lutteurs qui doivent concourir dans les jeux Olympiques. Quand le temps des jeux est arrivé, les Éléens font faire dans l'Élide même, des exercices à trente athlètes ; et comme, à l'époque des jeux Pythiques, les Delphiens, et à l'époque des jeux Isthmiques, les Corinthiens rassemblent les athlètes, et leur disent : « Entrez dans le stade et faites en sorte d'être vainqueurs » ; de même les Éléens, lorsqu'on part pour Olympie, disent aux athlètes : « Si vous avez travaillé de manière à vous rendre dignes de venir à Olympie, si la mollesse et la lâcheté vous sont inconnues, allez sans crainte en avant ; mais si vous n'êtes pas assez exercés, allez-vous-en où vous voudrez. » Ses disciples comprirent ce qu'il voulait leur dire ; vingt d'entre eux environ restèrent auprès de Ménippe ; les autres, qui étaient, je crois, au nombre de dix, firent des prières aux Dieux, leur offrirent des sacrifices comme on en offre avant un embarquement, puis s'en allèrent directement vers les pyramides. Ils voyageaient à dos de chameau, laissant le

---

<sup>156</sup> Mot grec qui signifie les Sages qui vivent nus.

Nil à droite. Souvent aussi ils montaient en bateau pour connaître tout ce que le fleuve offrait de remarquable. Leur relation ne passe sous silence aucune des villes, aucun des temples, aucun des lieux consacrés de l'Égypte ; partout ils écoutaient et faisaient entendre des discours sacrés, et le bateau sur lequel était monté Apollonius ressemblait à une théorie<sup>157</sup>.

---

<sup>157</sup> On appelle *théorie* une députation envoyée par une ville à quelque temple ou à quelque sanctuaire célèbre.

## LIVRE VI

### Voyage en Éthiopie Les Gymnosophistes Relations avec Titus Suite des voyages d'Apollonius

I-II. L'Éthiopie. Le pays et ses usages. — III. Épisode de Timasion et de sa belle-mère, devinée par Apollonius. — IV. La statue de Memnon. — V. Un homicide involontaire purifié par Apollonius, qui devine la parenté de la victime. — VI. Pays des gymnosophistes, leurs usages. — VII. Un émissaire d'Euphrate prévient les gymnosophistes contre Apollonius. — VIII-IX. Au grand étonnement de Damis, les gymnosophistes font attendre Apollonius. — X-XIII. Premier entretien entre Apollonius et Thespésion, chef des gymnosophistes. — XIV. Il leur raconte son voyage dans l'Inde. — XV-XVII. Épisode du jeune gymnosophe Nil, qui se fait disciple d'Apollonius et lui conte son histoire. — XVIII-XXII. Suite des entretiens de Thespésion et d'Apollonius. — XXIII-XXVI. Voyage d'Apollonius aux Catadupes et aux sources du Nil. — XXVII. Apollonius calme un satyre. — XXVIII. Retour à Alexandrie. — XXIX-XXXIV. Lettre d'Apollonius à Titus, ses entretiens avec cet empereur à Argéopolis. — XXXV. Suite du voyage d'Apollonius. — XXXVI-XXXVIII. Incidents de son séjour en Cilicie : l'homme qui instruit des oiseaux ; l'or du Pactole ; tremblement de terre à Antioche. — XXXIX. Apollonius, par son art de deviner, enrichit un père de famille. — XL. Il ramène à la raison un jeune homme amoureux de la Vénus de Cnide. — XLI. Tremblements de terre arrêtés sur les rives de l'Hellespont. — XLII. Mot d'Apollonius au sujet d'un décret de Domitien. — XLIII. Il guérit de la morsure d'un chien enragé un enfant en qui était passée l'âme de Télèphe.

I. L'Éthiopie occupe la pointe occidentale de la terre exposée au soleil, comme l'Inde occupe la pointe orientale. Elle est limitrophe de l'Égypte du côté de Méroé, et, se prolongeant au-delà de la partie inconnue de la Libye, elle a pour borne la mer que les poètes appellent Océan, nom qu'ils donnent à la mer qui entoure la terre entière. C'est l'Éthiopie qui donne à l'Égypte le Nil : ce fleuve vient des Catadupes<sup>158</sup>, et apporte de l'Éthiopie tout le limon dont il couvre l'Égypte. Cette contrée n'est pas, pour l'étendue, comparable à l'Inde, pas plus qu'aucune autre des terres que les hommes appellent des continents. Même en ajoutant l'Éthiopie à l'Égypte (le Nil ne les unit-il pas ?) ces deux pays, comparés à l'Inde, qui est immense, sont encore loin de l'égaliser. En songeant aux particularités de l'Indus et du Nil, on trouve entre ces deux fleuves de grands rapports de ressemblance : ils inondent la terre à l'époque de l'année où la terre a besoin d'eau ; ce sont les seuls fleuves qui nourrissent des crocodiles et des hippopotames ; les cérémonies religieuses y sont les mêmes, le Nil est l'objet d'un culte comme l'Indus. Il y a aussi similitude entre les deux terres, témoin les plantes aromatiques qui y croissent, témoin les lions et l'éléphant, qui, dans l'Égypte comme dans l'Inde, subit la captivité et l'esclavage. Ces deux terres nourrissent des bêtes féroces qu'on ne trouve pas ailleurs, des hommes noirs que n'ont pas les autres continents, des pygmées, des cynocéphales et autres monstres.

---

<sup>158</sup> Montagnes de la haute Éthiopie. V. plus loin, ch. XXIII-XXVI.

Les griffons de l'Inde et les fourmis de l'Éthiopie, sous des formes différentes, ont, dit-on, le même instinct : on prétend qu'ils aiment les terres où il y a de l'or, et que, dans chacune de ces deux terres, ils sont préposés à la garde de ce métal. Je n'ajouterai pas d'autres détails ; revenons où nous en étions, et suivons notre héros.

II.            Quand il fut arrivé aux frontières de l'Égypte et de l'Éthiopie, à l'endroit qu'on nomme Sycaminon, il trouva, au détour de deux routes, de l'or fin monnayé, du lin, de l'ivoire, des racines, des parfums et des aromates : toutes ces choses étaient là sans gardien. Je vais expliquer ce fait qui vient d'un usage conservé jusqu'à nous. Les Éthiopiens tiennent un marché de tous les produits de l'Éthiopie : les Égyptiens les emportent, et apportent au même lieu des objets de même valeur fournis par leur terre pour échanger ce qu'ils ont contre ce qui leur manque. Les peuples qui occupent la frontière des deux pays ne sont pas tout à fait noirs, ils tiennent de la couleur des Égyptiens et de celle des Éthiopiens, moins noirs que les Éthiopiens, plus noirs que les Égyptiens. Apollonius ayant appris la manière de commercer de ces peuples dit : « Nos marchands grecs soutiennent qu'ils ne peuvent vivre si l'obole n'enfante pas une obole, s'ils ne sont pas maîtres de fixer selon leur caprice le prix des marchandises, faisant un trafic sordide et enfermant avec soin ce qu'ils vendent, donnant pour raison, l'un qu'il a une fille à marier, l'autre qu'il a un fils à établir, celui-ci qu'il a une somme à compléter, celui-là qu'il bâtit, un autre qu'il serait honteux pour

lui qu'on pût dire qu'il a moins amassé d'argent que son père. Heureux le temps où la richesse n'était pas honorée, où l'égalité florissait,

*Où le noir fer était encore enfoui dans le sol*<sup>159</sup>,

où les hommes vivaient dans la concorde, et où toute la terre semblait ne former qu'un seul pays ! »

III. Apollonius parlait ainsi, fidèle à sa coutume de tirer des circonstances le sujet de ses entretiens. Il se dirigea d'abord vers le lieu consacré à Memnon. Il avait pour guide un jeune Égyptien, sur lequel Damis nous donne les détails suivants. Il se nommait Timasion ; il était à peine sorti de la première jeunesse, et il avait gardé toute sa beauté. Sa belle-mère était éprise de lui, et n'ayant pu vaincre sa chasteté, elle avait indisposé contre lui son père, non point par des artifices semblables à ceux de Phèdre, mais en le représentant comme un mignon, qui préférait les caresses des hommes à celles des femmes. Ce jeune homme quitta la ville de Naucratis, où tout cela s'était passé, et vint s'établir près de Memphis ; il y acheta une misérable embarcation, et se fit batelier sur le Nil. Comme il descendait le fleuve, il vit Apollonius qui le remontait avec ses compagnons : leurs manteaux et les livres qu'ils avaient entre les mains apprirent à Timasion que ce bateau avait des sages pour passagers. Il demanda qu'on l'autorisât, comme ami de la sagesse, à se joindre aux voyageurs.

---

<sup>159</sup> Allusion à un passage d'Hésiode (*Œuvres et jours*, v. 160).

« Ce petit jeune homme, dit Apollonius, est chaste, et mérite qu'on lui accorde sa demande. »

Et, tandis que Timasion ramait pour aborder, il conta à voix basse, aux disciples qui l'entouraient, l'histoire de sa belle-mère. Quand les bateaux se furent touchés, Timasion passa du sien dans celui d'Apollonius, donna des instructions à son pilote sur ce qu'il devait faire de sa cargaison, et salua Apollonius et ses disciples. Apollonius le fit placer devant lui, et lui dit : « Jeune Égyptien (car vous paraissez être de ce pays), dites-moi ce que vous avez fait de bien ou de mal ; je vous pardonnerai vos fautes, par égard pour votre âge, je vous louerai de vos bonnes actions, et je vous admettrai à philosopher avec moi et mes compagnons. » Timasion rougit et se demanda s'il devait parler ou se taire. Apollonius, voyant son hésitation, renouvela plusieurs fois sa demande, comme s'il n'avait rien deviné. Timasion, se rassurant, s'écria :

« O Dieux ! que dirai-je de moi ? Je n'ai pas fait de mal, et je ne sais si je dois croire que j'aie fait du bien. Car ne pas mal faire, ce n'est pas là un mérite.

— Oh ! oh ! jeune homme, dit Apollonius, vous parlez comme si vous reveniez de l'Inde ; car vous me dites ce que pense le divin Iarchas. Mais, d'où viennent ces idées ? De qui les tenez-vous ? On dirait que vous avez eu à vous défendre contre une occasion de pécher. »

Dès qu'il eut commencé à raconter la conduite de sa belle-mère envers lui et sa résistance, les disciples d'Apollonius, voyant que leur maître avait tout



deviné par une inspiration divine, poussèrent des cris d'admiration.

« Qu'avez-vous, amis ? leur demanda Timasion. Ce que j'ai dit n'est pas plus étonnant que risible, à ce qu'il me semble.

— Notre étonnement vient d'une autre cause, que vous ignorez encore. Quant à vous, jeune homme, ce que nous admirons en vous, c'est la modestie avec laquelle vous croyez n'avoir rien fait qui mérite des éloges.

— Offrez-vous des sacrifices à Vénus ? demanda Apollonius.

— Oui, certes, répondit-il, et tous les jours. Car je crois que cette déesse est partout présente dans les choses divines et humaines. »

Apollonius, charmé, s'écria :

« Décernons, mes amis, une couronne à ce chaste jeune homme, bien plutôt qu'au fils de Thésée. Hippolyte, en effet, méprisait Vénus, et c'est probablement pour cela qu'il était fort contre la volupté, et que l'Amour ne venait pas jouer autour de lui : il était d'un caractère trop sauvage et trop rude. Ce jeune homme, au contraire, bien qu'il honore Vénus, lui-même nous le dit, n'a pas répondu à la passion de la femme qui l'aimait, et s'est enfui, craignant la vengeance de la déesse elle-même, s'il ne se gardait d'un amour criminel. Détester une divinité quelconque, comme Hippolyte détestait Vénus, ce n'est pas là ce que j'appelle de la sagesse ; il est plus sage de respecter tous les Dieux, et surtout à Athènes, où il y a des autels élevés même aux Dieux inconnus. »

Tels sont les discours que Timasion fournit à Apollonius, qui l'appelait Hippolyte, à cause de la conduite qu'il avait tenue envers sa belle-mère : il paraissait de plus avoir pris soin de son corps et avoir pris des mouvements gracieux dans les exercices de la gymnastique.

IV. Timasion servit de guide à nos voyageurs au lieu consacré à Memnon. Voici ce que Damis rapporte au sujet de Memnon. Il était fils de l'Aurore, et mourut non pas à Troie (il n'y vint même jamais), mais en Éthiopie, où il régna durant cinq générations. Or les Éthiopiens, qui sont les peuples de la terre chez lesquels la vie est la plus longue, pleurent Memnon comme un jeune homme emporté à la fleur de son âge. L'endroit où s'élève sa statue ressemble à une vieille agora, comme il en reste dans les ruines des villes antiques, présentant des tronçons de colonnes et de murailles, des sièges, des portes, des Hermès, le tout détruit par la main des hommes ou par le temps. La statue de Memnon est tournée vers l'Orient : elle représente un jeune homme imberbe ; elle est en pierre noire. Les deux pieds sont joints, suivant l'usage des sculpteurs du temps de Dédale ; les deux mains sont droites et appuyées sur le siège on dirait un homme assis qui va se lever. Ce mouvement, l'expression des yeux, et ce que l'on dit de sa bouche, qui semble près d'émettre des sons, tout cela n'est pas ce qui d'abord frappa le plus nos voyageurs, qui n'en connaissaient pas l'artifice : mais, lorsque le premier rayon éclaira la statue (ce qui arrive au lever du soleil), ils ne se tinrent plus d'admiration.

Aussitôt, en effet, que le rayon eut atteint la bouche, Memnon parla, ses yeux devinrent brillants comme ceux d'un homme exposé au soleil. Nos voyageurs comprirent alors que Memnon semble se lever devant le soleil, comme on se lève pour mieux honorer une divinité. Ils sacrifièrent au Soleil éthiopien et à Memnon Oriental : ce sont les noms que leur donnent les prêtres. Ce nom d'Éthiopien est donné au soleil parce qu'il chauffe et brûle ; celui d'Oriental à Memnon parce qu'il a pour mère l'Aurore. Après cela, nos voyageurs partirent, montés sur des chameaux, pour les demeures des gymnosophistes.

V. Ils rencontrèrent un homme habillé à la mode de Memphis, et qui paraissait marcher au hasard, et non se diriger droit vers un but. Damis lui demanda qui il était et pourquoi il errait ainsi.

« Questionnez-moi plutôt que lui, dit Timasion ; car il rougirait de vous dire le malheur qui lui est arrivé. Mais moi, qui le connais et qui le plains, je vous dirai toute son histoire. Il a tué involontairement un habitant de Memphis, et les citoyens de cette ville condamnent quiconque est coupable d'homicide involontaire à s'expatrier. Il doit aller trouver les gymnosophistes ; s'il revient purifié, il peut rentrer dans sa patrie après s'être présenté au tombeau du mort et y avoir fait quelque léger sacrifice. Tant qu'il n'a pas été reçu par les gymnosophistes, il erre dans ces lieux, jusqu'à ce qu'il obtienne d'eux qu'ils l'admettent comme un suppliant.

— Et que pensent de cet homme les gymnosophistes ? demanda Apollonius.

— Je ne sais, répondit Timasion, car voici sept mois qu'il est ici en suppliant, et il n'est pas encore purifié.

— Les gymnosophistes, reprit Apollonius, ne sont pas des sages s'ils ne purifient pas cet homme. Ignorent-ils donc que l'homme qu'il a tué, Philisque, descendait de l'Égyptien Thamus, qui ravagea autrefois le pays des gymnosophistes ?

— Que dites-vous ? demanda Timasion étonné.

— Je dis ce qui est, jeune homme. Thamus préparait une révolution à Memphis : les gymnosophistes, l'ayant convaincu de complot, s'opposèrent à ses menées ; trompé dans son ambition, il ravagea toutes leurs terres, et, à la tête d'une bande de brigands, s'établit aux environs de Memphis. Philisque, que cet homme a tué, est, je le sais, le treizième descendant de Thamus, et il devait être un objet d'horreur pour ceux dont Thamus a autrefois dévasté le territoire. Cet homme, il faudrait le couronner, s'il avait commis le meurtre de dessein prémédité ; eh bien ! parce qu'il a commis un meurtre involontaire, qui, après tout, profite aux gymnosophistes, est-il sage de ne pas le purifier ? »

Timasion, étonné de ce qu'il venait d'entendre, s'écria :

« Qui donc êtes-vous, ô étranger ?

— Vous le saurez, répondit Apollonius, chez les gymnosophistes. Mais comme je ne puis sans sacrilège parler à un homme encore souillé de sang, dites-lui, jeune homme, d'avoir bon espoir : bientôt il sera purifié ; qu'il me suive jusqu'à l'endroit où je vais m'arrêter. »

Quand le suppliant se fut présenté, Apollonius fit sur lui toutes les cérémonies prescrites pour les expiations par Empédocle et Pythagore, puis il lui dit de s'en aller et de se considérer comme purifié.

VI. Ils quittèrent, au lever du soleil, l'endroit où s'était arrêté Apollonius, et arrivèrent avant midi au séjour des gymnosophistes. La relation de Damis nous apprend qu'ils habitent sur une colline peu élevée, à peu de distance du Nil. Ils sont, pour la sagesse, beaucoup plus au-dessous des Indiens qu'ils ne sont au-dessus des Égyptiens : ils sont nus, comme les Athéniens qui s'exposent au soleil. Il y a peu d'arbres dans ce pays : on n'y voit qu'un petit bois où ils se réunissent pour délibérer sur les affaires publiques. Ils n'ont pas un sanctuaire unique, comme les Indiens ; mais ils ont plusieurs chapelles dispersées sur la colline, et fort bien entretenues, au rapport des Égyptiens. Ils honorent surtout le Nil, qu'ils pensent être à la fois terre et eau. Ils ne sentent le besoin ni de maisons, ni même de cabanes : ils vivent en plein air et ne connaissent d'autre toit que le ciel ; mais, pour recevoir les étrangers, ils ont construit un petit portique, de la même étendue que celui d'Olympie, où les athlètes viennent attendre le cri du héraut à midi.

VII. Ici, Damis rapporte un acte d'Euphrate, que je ne veux pas appeler puéril, mais qui trahit une jalousie peu digne d'un philosophe.

Ayant souvent entendu Apollonius dire qu'il se

proposait de comparer la sagesse des Égyptiens à celle des Indiens, il envoya chez les gymnosophistes Thrasybule de Naucratis, pour le calomnier auprès d'eux. Thrasybule leur dit qu'il venait s'entretenir avec eux, et les avertit qu'ils seraient visités par Apollonius de Tyane, et que cette visite ne laisserait pas d'être un danger pour eux. Il leur représenta Apollonius comme se croyant plus sage que les Indiens, qu'il exaltait cependant à toute occasion, et comme ayant préparé contre les gymnosophistes toute sorte d'arguments captieux, comme n'accordant aucun pouvoir au soleil, au ciel, ni à la terre, mais arrangeant leurs mouvements à sa façon et bouleversant tout selon sa fantaisie.

VIII. Après avoir ainsi décrié Apollonius, Thrasybule repartit. Les gymnosophistes ajoutèrent foi à ses paroles; et, sans refuser tout à fait de s'entretenir avec Apollonius, ils lui firent dire qu'ils avaient de graves affaires qui les occupaient tout entiers, qu'ils viendraient lui parler quand ils auraient du loisir et qu'il leur aurait fait connaître l'objet de sa visite et les questions qu'il voulait leur poser. Leur messager engagea Apollonius et ses compagnons à s'établir sous le portique. « A quoi bon parler d'un endroit couvert ? dit Apollonius. Le climat ne permet-il pas ici de vivre nu ? » C'était une manière, de faire sentir que, si les gymnosophistes vivaient nus, ce n'était pas par choix, c'était par nécessité. Il ajouta : « Quant à l'objet de ma visite et aux questions que je veux leur poser, je ne m'étonne pas qu'ils me le demandent : cependant, les Sages indiens n'ont pas eu besoin de me le

demander. » Puis Apollonius s'appuya contre un arbre et répondit à toutes les questions que lui adressèrent ses compagnons.

IX.           Damis, prenant à part Timasion, lui dit : « Mon ami, vous avez été, je crois, avec ces Sages ; eh bien ! dites-moi en quoi consiste leur sagesse.

— Elle est, répondit Timasion, très étendue et très élevée.

— Cependant, mon ami, leur conduite envers nous n'est pas très sage. En effet, ne pas vouloir parler de sagesse avec un homme comme celui-ci, et le prendre de haut avec lui, comment appeler cela, sinon un insupportable orgueil ?

— Je n'ai pas encore vu chez eux d'orgueil, et cependant je suis venu déjà deux fois les trouver : jusqu'ici je les ai toujours vus modestes et pleins de bienveillance pour ceux qui les visitaient. Ainsi, récemment, il y a cinquante jours environ, il se trouvait ici un certain Thrasybule, qui n'est cependant pas un philosophe bien illustre : eh bien ! cet homme s'étant présenté comme un des disciples d'Euphrate, il fut accueilli par eux avec beaucoup d'empressement.

— Que dites-vous, jeune homme ? dit Damis. Vous avez vu ici Thrasybule de Naucratis ?

— Sans doute, et même, c'est dans ma barque qu'il a redescendu le fleuve.

— J'y suis maintenant, s'écria Damis d'un air indigné ; je suis sûr qu'il y a là-dessous quelque fourberie.

— Hier, reprit Timasion, quand j'ai demandé à

votre chef qui il est, il a jugé convenable de m'en faire un secret ; maintenant, à moins qu'il y ait là quelque mystère, dites-le-moi : peut-être pourrai-je contribuer à la découverte de que vous cherchez.

— C'est Apollonius de Tyane, dit Damis.

— Tout est découvert, s'écria Timasion. En effet, comme Thrasybule descendait le Nil dans ma barque, je lui demandai pourquoi il était venu ici ; alors, il me dévoila ses mauvais desseins, et me dit qu'il avait rempli l'esprit des gymnosophistes de préventions contre Apollonius, afin qu'il fût mal reçu à son arrivée. Les motifs de haine qu'il a contre lui, je les ignore ; mais, avoir recours à la calomnie contre un ennemi, cela ne me paraît digne ni d'un homme ni d'un philosophe. Je veux aller trouver les gymnosophistes (car je suis de leurs amis) et m'informer de leurs dispositions. »

Timasion revint le soir ; il ne dit rien à Apollonius, si ce n'est qu'il venait de voir les gymnosophistes ; il dit en particulier à Damis qu'ils viendraient le lendemain, pleins des préventions que leur avait inspirées Thrasybule.

X. La soirée se passa en conversations ordinaires, et qui ne méritent pas d'être rapportées. Ils prirent leur repas et dormirent au même endroit ; au lever du jour, comme Apollonius, après avoir, selon sa coutume, adoré le Soleil, se livrait à une méditation, il vit accourir vers lui Nil le plus jeune des gymnosophistes, qui lui dit : « Nous sommes à vous.

— Vous faites bien ; car, pour venir vous trouver, j'ai fait un long voyage depuis la mer jusqu'ici. »



En disant ces mots, il suivit Nil, et rencontra les gymnosophistes près du portique. Après les saluts donnés et reçus, il leur demanda où aurait lieu leur entretien.

— Dans ce bois, répondit Thespésion.

C'était le plus ancien et le chef des gymnosophistes, qui le suivaient, comme les Hellanodices<sup>160</sup> suivent le plus âgé d'entre eux, d'un pas lent et réglé. Ils s'assirent au hasard (car ici l'ordre cessait); puis, tous portèrent les yeux sur Thespésion, comme sur le dispensateur de la parole, et il commença ainsi :

« Apollonius, vous avez vu les jeux Pythiques et les jeux Olympiques, nous le savons par Stratoclès de Pharos, qui vous y a rencontré et qui nous l'a rapporté; or, on dit que Delphes reçoit ses visiteurs avec un cortège de chanteurs et de joueurs de flûte et de cithare, qu'ils leur font fête avec des comédies et des tragédies, et qu'à la fin seulement ils leur donnent le spectacle des combats gymniques; on dit, au contraire, qu'à Olympie, on rejette comme inutiles et peu convenables au lieu tous les préambules de ce genre, et que l'on n'offre aux spectateurs que les jeux gymniques, conformément à l'institution d'Hercule. Il en est de même de notre sagesse, comparée à celle des Indiens. Comme les ordonnateurs des jeux de Delphes, les Indiens cherchent à attirer les visiteurs par diverses séductions; chez nous, comme à Olympie, il n'y a que des hommes nus. Ici, vous ne verrez pas la terre étendre sous nos corps des tapis de gazon, vous ne la verrez pas nous verser du lait ou du vin,

---

<sup>160</sup> C'était le nom des juges des jeux Olympiques.

comme aux Bacchantes ; l'air ne nous soutient pas élevés au-dessus du sol ; mais nous nous faisons un lit de la terre même, et nous vivons sans lui demander autre chose que le nécessaire, afin qu'elle nous le donne de bon gré et ne souffre de nous aucune violence. Mais, pour que vous ne croyiez pas que nous sommes impuissants à faire des prodiges, voyez vous-même. Arbre, s'écria-t-il, en montrant un orme, le troisième arbre à partir de celui sous lequel avait lieu l'entretien, saluez le sage Apollonius. L'arbre obéit, et, d'une voix de femme très distincte, fit entendre ces mots : « Salut, sage Apollonius. » Thésépion fit ce prodige pour diminuer les Indiens dans l'esprit d'Apollonius, et pour changer son opinion à l'égard de ces Sages, dont il allait partout vantant les paroles et les actes. Il ajouta qu'il suffit au sage d'être pur de toute nourriture qui ait eu vie, des désirs qui s'allument par les yeux, de l'envie qui est la mère de l'injustice, et qui porte au crime l'esprit et la main. « Enfin, dit-il, la vérité n'a pas besoin de prodiges ni d'opérations magiques. Voyez Apollon de Delphes, qui occupe le milieu de la Grèce et rend des oracles. Là, vous le savez, quiconque veut avoir une réponse du Dieu expose sa demande en peu de mots ; Apollon répond selon sa sagesse, et cela sans prodiges. Rien ne lui serait plus facile que d'ébranler tout le Parnasse, de changer en vin l'eau de la fontaine Castalie, d'arrêter le cours du Céphise ; au lieu de faire tout ce fracas, il se borne à dire la vérité. Croyons bien que c'est malgré lui qu'on lui apporte de l'or et des offrandes magnifiques ; son temple même ne lui fait pas de plaisir, et ne lui en ferait pas, quand il serait

deux fois plus vaste qu'il n'est : ce Dieu, en effet, habita autrefois une modeste demeure, et il construisit une étroite cabane, selon la tradition, avec de la cire apportée par des abeilles et des plumes apportées par des oiseaux<sup>161</sup>. La sagesse, la vérité s'apprennent à l'école de la simplicité : soyez simple, rejetez les prestiges des Indiens, vous paraîtrez un sage accompli. Pour dire : "Faites ou ne faites pas, je sais ou je ne sais pas, c'est ceci ou c'est cela", qu'y a-t-il besoin de faire du tapage, de lancer la foudre, ou plutôt d'être comme si on en avait été frappé ? Vous connaissez, entre autres allégories, celle de Prodicus sur Hercule. Hercule est représenté comme un jeune homme ; il hésite entre le genre de vie qu'il doit embrasser. La Volupté et la Vertu s'emparent de lui et s'efforcent de l'attirer chacune de son côté. La Volupté est parée de colliers d'or, elle porte une robe de pourpre, ses joues sont brillantes, sa chevelure est nouée avec art, ses yeux sont entourés de vermillon, et, pour compléter la magnificence de sa toilette, elle a des chaussures dorées. La Vertu a l'air d'une personne fatiguée, son regard a quelque chose de sévère ; elle se fait une parure de son extérieur négligé : elle marche nu-pieds, n'a qu'une robe courte, et n'en aurait pas du tout, si la pudeur n'interdisait aux femmes la nudité. Eh bien ! Apollonius, supposez que vous êtes vous-même placé entre la sagesse indienne et la nôtre. L'une vous dit qu'elle vous préparera pour votre sommeil un lit de fleurs, qu'elle a du lait pour votre soif et du miel pour votre faim, qu'elle vous fournira, quand vous vou-

---

<sup>161</sup> Voyez Pausanias, liv. V, ch. 10.

dre, du nectar, que pour vos repas elle formera un cercle de trépièds et de sièges d'or, que vous n'aurez pas à prendre de peine, que toutes ces choses viendront d'elles-mêmes vous trouver. L'autre vous dit, au contraire, qu'il convient de coucher sur la dure, de vivre nu, comme nous, et au milieu des fatigues de ne prendre ni goût ni plaisir à tout ce qui n'aura pas été gagné avec peine, d'éviter l'ostentation et le faste, de rejeter loin de vous les visions et les songes qui font oublier la terre. Si vous choisissez comme Hercule, si votre jugement est bien ferme, si vous ne dédaignez ni ne repoussez la simplicité qui est conforme à la nature, vous pourrez vous vanter d'avoir dompté plusieurs lions, d'avoir coupé la tête à plusieurs hydres, d'avoir vaincu des Géryons et des Nessus, afin d'avoir accompli tous les travaux d'Hercule : que si vous préférez les artifices des charlatans, vous pourrez flatter les yeux et les oreilles, mais vous ne serez pas plus sage qu'un autre, et vous serez battu par un gymnosophiste égyptien.»

XI. Quand Thespésion eut fini de parler, tous jetèrent les yeux sur Apollonius, ses compagnons persuadés qu'il saurait bien répondre, et ceux de Thespésion se demandant ce qu'il pourrait avoir à dire. Apollonius commença par louer Thespésion de l'aisance et de l'animation de sa parole, et lui demanda s'il n'avait rien à ajouter. « Rien, répondit, Thespésion ; j'ai dit tout ce que j'avais à dire. »

Apollonius voulut savoir si quelque autre des Sages avait quelque chose à ajouter.

« Tous ont parlé par ma bouche, dit Thespésion. »

Apollonius, après s'être recueilli un instant, les yeux en quelque sorte fixés sur ce qu'il avait entendu, s'exprima ainsi : « Le choix que, selon Prodicus, Hercule fit dans sa jeunesse, a été interprété par vous sagement, et dans un esprit vraiment philosophique ; mais, sages égyptiens, cela ne s'applique pas à moi. Si je viens vous visiter, ce n'est pas pour vous demander conseil sur le genre de vie que je dois suivre, il y a longtemps que mon choix est fait. Je suis plus âgé que vous tous, excepté Thespésion, et je serais bien plutôt en état de vous donner des conseils à vous-mêmes sur le choix à faire entre les sagesse, si vous n'aviez déjà fait le vôtre. Cependant, quelque soit mon âge, et quelque soit le degré de sagesse où je suis parvenu, je ne craindrai pas de discuter avec vous le genre de vie que j'ai embrassé, pour vous prouver que j'ai bien fait de le choisir, n'en ayant pas encore trouvé de meilleur. J'ai vu dans la philosophie de Pythagore quelque chose de grand : j'ai vu que, par l'effet d'une sagesse mystérieuse, il savait non seulement ce qu'il était, mais ce qu'il avait été, qu'il ne s'approchait des autels que dans un état d'entière pureté, qu'il ne se souillait jamais par une nourriture qui eût eu vie, qu'il éloignait de son corps le contact de toute étoffe faite avec la dépouille des bêtes, que le premier des hommes il sut enchaîner sa langue et fit une loi du silence, que tout le reste de sa philosophie porte le caractère de l'utilité pratique et de la vérité, et j'ai embrassé sa doctrine. Je n'ai pas choisi entre deux sagesse, comme l'excellent Thespésion me le conseille ; mais la Philosophie a mis devant mes yeux toutes ses sectes,

elle a paré chacune d'elles des ornements qui lui sont propres, puis elle m'a dit de les regarder et de bien faire mon choix. Toutes me parurent belles et d'un extérieur divin, quelques-unes même étaient de nature à éblouir les yeux et à frapper d'admiration : mais je regardais fixement chacune d'elles ; elles-mêmes m'enhardissaient en cherchant à m'attirer à elles et en m'annonçant tous les présents qu'elles se proposaient de me faire. L'une me disait que, sans la moindre peine, je verrais fondre sur moi tout l'essaim des plaisirs ; l'autre m'assurait qu'après la peine viendrait pour moi le repos ; une troisième promettait de mêler des jouissances à mes labeurs. Partout brillaient à mes yeux des plaisirs, la permission de lâcher les rênes à ma glotonnerie, d'étendre la main vers les richesses, et de ne réprimer en rien mes regards ; amours, désirs, passions de ce genre, tout m'était accordé. Une seule de toutes ces sagesse se vantait d'opposer un frein à ces appétits ; elle était fière, portée à réprimander les vices, et d'une activité toujours en éveil ; elle avait une beauté ineffable qui avait autrefois séduit Pythagore. Elle ne se confondait pas avec la foule des autres sagesse, mais elle se tenait à l'écart et silencieuse. Voyant que je ne m'attachais pas à ses rivales, et que cependant je ne la connaissais pas encore elle-même, elle me dit : « Jeune homme, je suis sans agrément, et je n'aime que l'austérité. Quand un homme embrasse mes doctrines, il se résigne à retrancher de sa table tout ce qui a eu vie, il renonce au vin, il ne s'expose jamais à troubler le pur breuvage de la sagesse, qui est le privilège des esprits qui s'abstiennent de vin ; il ne se plaît pas à porter des

vêtements faits avec le poil ou la laine des animaux ; ses chaussures sont faites d'écorce d'arbre ; il dort comme il se trouve ; est-il sensible aux plaisirs de l'amour ? J'ai des gouffres où la Justice, ministre de la Sagesse, l'entraîne et le précipite. Enfin, jugez de ma dureté envers ceux qui adoptent mes préceptes : j'enchaîne jusqu'à leur langue. Maintenant, si vous supportez une telle vie, voulez-vous savoir ce que vous y gagnerez ? Vous y gagnerez d'être tempérant et juste, de ne trouver personne digne d'envie, d'être redouté des tyrans au lieu de leur être asservi, d'être évidemment plus agréable aux Dieux en leur offrant de modiques sacrifices, que ceux qui versent à flots en leur honneur le sang des taureaux. Comme vous serez pur, je vous donnerai la science de l'avenir, j'éclaircirai vos yeux au point que vous pourrez reconnaître un Dieu, distinguer un démon, et dissiper les fantômes nébuleux qui souvent prennent la forme humaine. Telle est, sages Égyptiens, la vie que j'aie choisie ; ce choix, inspiré par Pythagore, je m'en applaudis, et jamais je n'ai trahi mes engagements, pas plus que je ne me suis vu trahi : car je suis ce qu'un philosophe doit être, et j'ai tout ce qui m'avait été promis. J'ai étudié les origines de la philosophie, j'en ai vu les principes, et il m'a semblé qu'elle vient de quelques hommes qui ont bien connu les choses divines et qui ont exercé leur âme : leur nature immuable et immortelle est la source d'où a jailli la philosophie. Je ne crois pas qu'il faille faire honneur de cette découverte aux Athéniens, car si Platon a chez eux disserté sur l'âme d'une manière divine et tout à fait sage, eux-mêmes ont altéré ses doctrines et

se sont jetés dans des opinions contraires et tout à fait fausses. Je voulais savoir quelle est la ville, quelle est la nation, où je ne dis pas celui-ci et celui-là, mais une génération tout entière a tenu le même langage sur l'âme. C'est alors que, jeune encore et inexpérimenté, je tournai les yeux de votre côté, parce qu'on vous attribuait des connaissances tout à fait merveilleuses, et j'en parlai à mon maître de philosophie. Il me retint et me dit : "Je suppose que vous soyez porté à l'amour et en âge d'aimer : vous faites la rencontre d'un bel adolescent, et vous vous éprenez de lui ; vous vous informez de ce qu'est son père, on vous dit que son père fut chevalier ou général, que ses aïeux ont été chorèges. Allez ensuite lui parler de son père comme d'un simple triérarque ou d'un simple phylarque<sup>162</sup> ; vous verrez si c'est le moyen de vous le concilier, et si au contraire vous ne le choquerez pas en lui donnant un nom obscur et étranger plutôt que celui de son père. Eh bien ! vous êtes épris d'une sagesse qui vient des Indiens, et au lieu de lui donner le nom de ses pères naturels, vous lui donnez celui des hommes qui l'ont adoptée ; et par là vous accordez aux Égyptiens un avantage plus considérable que si vous leur rendiez celui dont ils se vantent d'avoir joui jadis, d'avoir l'eau du Nil mêlée de miel." Ces paroles me décidèrent à visiter les Indiens avant vous : je me disais que de tels hommes devaient être d'un esprit plus subtil, comme ils vivaient au milieu d'une lumière plus pure, et qu'il devait y avoir plus de vérité

---

<sup>162</sup> Le triérarque commandait une galère, le phylarque un corps d'infanterie.



dans leurs doctrines sur la nature et les Dieux, comme ils vivaient plus près des Dieux et habitaient non loin des principes de la substance éthérée et vivifiante. Lorsque j'eus été en relation avec eux, il m'arriva, au sujet de leurs promesses, ce qui arriva, dit-on, aux Athéniens au sujet de l'art du poète Eschyle. C'était un poète tragique ; voyant son art encore grossier et sans règle, il réduisit le nombre excessif des choristes, il créa le dialogue en évitant de laisser trop longtemps la parole à un même acteur, il voulut que les meurtres eussent lieu derrière la scène, et non sous les yeux du spectateur : un poète qui a tant fait pour son art est certes un homme de génie, et il ne faut pas croire qu'un poète moins habile eût eu les mêmes idées. Eschyle, se sentant capable de parler la langue de la tragédie, et considérant que cette sorte de poème s'accommode mieux du sublime que du bas et du rampant, imagina un appareil qui répondît à l'extérieur des héros : il fit chausser aux acteurs le cothurne, pour qu'ils eussent leur taille et leur démarche, il leur donna le premier des vêtements semblables à ceux qu'avaient dû porter les héros et les héroïnes ; aussi les Athéniens voyaient-ils en lui le père de la tragédie, et, même après sa mort, l'appelaient-ils aux concours tragiques des Dionysiaques : un décret permettait de remettre sur la scène les pièces d'Eschyle, et ainsi se renouvelaient ses triomphes. Et cependant, le plaisir d'une tragédie bien représentée ne subsiste pas longtemps : il ne dure que quelques heures, comme les Dionysiaques elles-mêmes. Au contraire, la philosophie, réglée comme elle l'a été par Pythagore, et inspirée d'un souffle divin, comme déjà elle l'était avant

Pythagore, chez les Indiens, procure des jouissances moins fugitives, des jouissances infinies en nombre et en durée.

« Il me semble donc que je n'ai pas été déraisonnable de me laisser séduire par une philosophie si richement parée que les Indiens, après l'avoir couverte de vêtements magnifiques, exposent à tous les regards sur une montagne haute et divine. Il est temps de vous prouver que j'ai eu raison d'admirer les Indiens et de les considérer comme des sages et des bienheureux. J'ai vu des hommes qui habitent sur la terre et n'y habitent pas, qui ont une citadelle sans en avoir, et qui ne possèdent rien que ce que possède tout le monde. Si je vous parle par énigmes, la sagesse de Pythagore m'y autorise : celui qui enseigna la loi du silence apprit aussi à parler par énigmes. Vous-mêmes, vous avez autrefois encouragé Pythagore dans cette philosophie, alors que vous approuviez la sagesse des Indiens, car vous êtes Indiens d'origine : mais rougissant du motif pour lequel vous êtes venus ici, par suite de la colère de la terre, vous avez voulu passer pour autre chose que pour des Éthiopiens venus de l'Inde, et vous avez tout fait pour arriver à ce but. Vous avez commencé par rejeter les vêtements indiens, comme si avec l'habillement vous quittiez le nom d'Éthiopiens ; vous êtes convenus d'honorer les Dieux plutôt d'après les rites égyptiens que d'après les vôtres ; vous avez mal parlé des Indiens, comme si vous-mêmes vous n'étiez pas suspects comme venant du pays dont vous critiquiez les Sages. Vous n'avez pas même encore aujourd'hui renoncé à ces critiques, et vous venez de m'en donner

une preuve dans les injures et dans les plaisanteries de Thespésion : selon vous, il n'y a rien de bon dans les pratiques des Indiens, ce ne sont qu'artifices pour effrayer ou séduire soit les yeux soit les oreilles. Vous ne connaissez pas encore ma science, et je vois que vous êtes incapables m'apprécier. Je ne veux rien dire pour moi-même : puissé-je seulement être tel que les Indiens me croient !

« Mais je ne puis souffrir qu'on les attaque. Pour peu qu'il y ait en vous quelque chose du bon sens de Stésichore, qui, après avoir composé des vers contre Hélène, en fit d'autres qu'il appela sa *Palinodie*, et qu'il commença ainsi : "Non, je n'ai pas dit la vérité", il est temps que vous fassiez, vous aussi, une rétractation, et que vous preniez à leur égard d'autres sentiments. Que si c'est trop demander à votre muse qu'une *Palinodie* comme celle de Stésichore, au moins épargnez des hommes auxquels les Dieux accordent tous les biens qui leur appartiennent, et dont les biens ne sont pas dédaignés par les Dieux eux-mêmes. Vous avez dit en passant, Thespésion, que la Pythie rend ses oracles simplement et sans aucun appareil, et vous avez tiré un argument en votre faveur de ce temple qui fut autrefois formé de cire et de plumes. Il me semble que cela ne se fit pas sans quelque préparation. Ainsi ces paroles :

*Oiseaux, apportez vos plumes, abeilles,  
apportez votre cire*<sup>163</sup>,

---

<sup>163</sup> On attribue ce vers à la première prêtresse de Delphes, Phémoneé. (Oléarius.)

ne sont-elles pas d'un homme qui se prépare une demeure et imite la forme d'une maison ? Mais le Dieu, jugeant cette demeure trop étroite et peu digne de sa sagesse, en a voulu une autre, puis une autre, et maintenant il veut de grands temples, des temples de cent pieds. À la voûte de l'un d'eux<sup>164</sup>, on dit qu'il a suspendu des bergeronnettes d'or qui attirent comme les Sirènes. Pour orner le temple de Delphes, il y a entassé les offrandes les plus magnifiques. Il n'a même pas dédaigné la sculpture, il a laissé porter dans son temple des statues colossales de Dieux, d'hommes, de chevaux, de taureaux et d'autres animaux, et n'a pas dédaigné le plat ciselé que lui apportait Glaucus<sup>165</sup>, ni la prise de la citadelle de Troie qu'y a peinte Polygnote<sup>166</sup>. Ce n'est pas qu'Apollon ait pensé que l'or des rois de Lydie<sup>167</sup>, par exemple, fût un bien grand sujet d'orgueil pour Delphes, mais c'est dans l'intérêt des Grecs qu'il le fit mettre dans son temple, sans doute pour qu'ils fussent témoins de la richesse des Barbares, et fussent plus portés à désirer l'or de l'Asie qu'à ravager le pays les uns des autres. Mais il orna son temple à la manière des Grecs, et comme il convenait à sa propre sagesse, et c'est par là qu'il donna tant d'éclat au temple de Delphes. Je vois encore, et je ne crois pas me tromper, le souci de l'ornement, dans ses oracles rendus en vers. En effet, s'il

---

<sup>164</sup> À Delphes (Voy. Pausanias, X, ch. 5. — Athénée, VII, 2).

<sup>165</sup> Artiste de Chio ou de Samos. Sur cette offrande de Glaucus, voy. Pausanias, X, 16.

<sup>166</sup> Voyez Pausanias, X, 25.

<sup>167</sup> Sur les nombreuses et riches offrandes des rois de Lydie, voy. Pausanias, X, 16.

n'avait pas pensé à cela, voici quelles auraient été ses réponses : « Faites ou ne faites pas ceci ; allez ou n'allez pas ; concluez cette alliance ou ne la concluez pas. » Voilà qui eut été plus court, et, pour parler comme vous, plus nu. Mais Apollon a voulu se servir d'un langage plus élevé et plus agréable aux auditeurs, et il a parlé en vers. Il croit tout savoir ; il dit même savoir le nombre des grains de sable de la mer, pour les avoir comptés ; il dit avoir mesuré la mer entière. Mettez-vous au nombre des vanteries de charlatan ces paroles qu'Apollon prononce avec la majesté de son langage et la rectitude de sa raison ? Mais (puissiez-vous ne pas vous choquer de ceci, Thespésion !), je vous dirai que des vieilles, armées de cribles, s'en vont parmi les bergers et les bouviers, se faisant fort de guérir par la divination les animaux malades, et qu'elles veulent se faire passer pour savantes et plus savantes que les véritables devins. C'est l'effet que vous me produisez, lorsque je compare votre sagesse à celle des Indiens. Les Indiens sont des hommes divins et parés à la manière de la Pythie, et vous... Mais je ne veux pas aller plus loin ; j'aime, comme les Indiens, la modération dans les discours ; et puissé-je en faire toujours la compagne et la conductrice de ma langue, moi qui m'efforce d'avoir ce qui est à ma portée, en les louant et en les aimant, au lieu de répandre l'invective sur ce que je ne puis atteindre. Vous avez vu, dans les chants d'Homère sur les Cyclopes<sup>168</sup>, que la terre nourrit sans semence et sans culture les plus cruels et les plus injustes des hommes ; cette histoire vous fait plaisir :

---

<sup>168</sup>

*Odyssée*, liv. X.

si quelques Édones ou quelques Lydiens célèbrent Bacchus, vous ne mettez pas en doute que la terre ne fasse jaillir pour eux des sources de lait et de vin, et ne les abreuve à leur gré ; et ceux qui célèbrent les Bacchanales de la sagesse, vous ne voulez pas que la terre produise rien pour eux d'elle-même ! Dans les banquets des Dieux, il y a des trépieds qui se meuvent d'eux-mêmes<sup>169</sup>, et Mars, malgré son ignorance et son inimitié, n'a pas accusé Vulcain à ce sujet. Jamais les Dieux n'ont entendu une accusation comme celle-ci : "Vous avez tort, Vulcain, d'orner le banquet des Dieux et d'y faire paraître des merveilles." Il a fait des servantes d'or, et personne ne lui a reproché de corrompre les métaux, en donnant la vie à l'or. L'ornement est le but de tous les arts : ils n'ont été inventés qu'en vue de l'ornement. Ceux qui marchent nu-pieds, qui portent le manteau et la besace, ne cherchent-ils pas un genre particulier d'ornement ? Et ceux qui vivent nus, comme vous, il semble que leur extérieur soit ce qu'il y a de plus simple et de plus dépourvu de recherche ; cependant, cette nudité même, c'est un ornement, ou du moins cela s'en rapproche par une autre sorte de faste, comme on dit. Il faut juger d'après les mêmes principes le culte du Soleil et les rites nationaux des Indiens. Les Dieux terrestres aiment les fosses et les sacrifices qu'on fait dans les creux de la terre ; mais l'air est le véhicule du Soleil, et ceux qui veulent l'honorer convenablement doivent s'élever au-dessus de la terre et se maintenir

---

<sup>169</sup> *Iliade*, XVIII, v. 375

ainsi avec ce Dieu c'est ce que tout le monde voudrait, et ce que peuvent les seuls Indiens. »

XII. Damis respira, lui-même nous le dit, après avoir entendu ce discours. Les paroles d'Apollonius produisirent un grand effet sur les Égyptiens : Thespésion, quoiqu'il fût noir, rougit d'une manière fort sensible ; tous les autres furent saisis de la fermeté et de l'éloquence qu'Apollonius avait déployée ; et Nil, le plus jeune des gymnosophistes, tout transporté d'admiration, s'avança vers Apollonius, lui prit la main et le pria de lui rapporter les entretiens qu'il avait eus avec les Indiens.

« Je ne vous cacherai rien, à vous, lui dit Apollonius, car je vois que vous êtes docile et que vous aimez toute sorte de sagesse ; mais pour Thespésion et pour ceux qui regardent comme des radotages les enseignements des Indiens, je n'ai garde de leur communiquer les doctrines que je tiens de ces philosophes.

— Si vous étiez marchand ou armateur, dit Thespésion, et que vous nous apportassiez des marchandises de ce pays, auriez-vous la prétention, sous prétexte qu'elles viennent de l'Inde, de nous les faire accepter sans examen, et de nous les vendre sans les laisser voir ni goûter ?

— Je les laisserais examiner, reprit Apollonius, par ceux qui le désireraient ; mais si, à mon arrivée au port, je voyais venir un homme qui méprisât ma marchandise, qui prétendit que je viens d'un pays qui ne produit rien de bon, et que je n'ai rapporté de ma navigation que des objets sans valeur, et si cet homme

entraînait les autres dans son opinion, est-il, je vous le demande, un marchand qui à ma place voulût jeter l'ancre et attacher son vaisseau dans un tel port ? Ne se déciderait-il pas à remettre à la voile, à prendre de nouveau le large et à confier sa fortune aux vents, plutôt que d'en faire présent à des gens ignorants et inhospitaliers ?

— Mais moi, s'écria Nil, je me saisis du câble et je vous conjure, armateur, de me faire part des marchandises que vous apportez ; je suis même tout disposé à monter dans votre vaisseau en qualité de passager et de contrôleur de votre cargaison. »

XIII. Thespésion voulut mettre fin à ces propos irritants : « Je suis heureux, dit-il à Apollonius, de vous voir si sensible à ce que je vous ai dit : cela vous disposera sans doute à nous pardonner, si nous avons été sensibles aux traits que vous avez lancés contre la sagesse égyptienne, avant d'en avoir fait l'épreuve. Apollonius fut un instant surpris de ces paroles : il n'avait rien appris des intrigues de Thrasybule et d'Euphrate ; mais soupçonnant, avec sa sagacité habituelle, ce qui était arrivé, il répondit : « Thespésion, rien de semblable ne serait arrivé aux Indiens, et ils n'auraient pas prêté l'oreille à un Euphrate, s'il était venu les trouver : c'est qu'ils savent deviner. Pour moi, je n'ai eu avec Euphrate aucun démêlé à moi personnel. Mais j'ai voulu le mettre en garde contre sa passion pour l'or, et contre son empressement à s'enrichir par tout moyen ; il a trouvé mes conseils déplacés et au-dessus de ses forces ; il a même pensé que ce que j'en disais était pour le discréditer, et il



ne cesse de machiner quelque chose contre moi. Mais puisqu'il a trouvé créance auprès de vous en m'attaquant, faites attention qu'il vous a attaqués vous-mêmes tout les premiers. Il me semble, en effet, que tout homme qui est l'objet de mauvais propos est fort exposé : on le haïra sans qu'il ait rien fait de mal. Mais ne croyez pas qu'ils courent moins de danger, ceux qui ont prêté l'oreille à ces mauvais propos ; ils font voir d'abord qu'ils aiment le mensonge, et qu'ils en font autant de cas que de la vérité ; puisqu'ils sont légers et crédules, ce qui est honteux même pour des jeunes gens... ; qu'ils sont portés à l'envie, puisque c'est l'envie qui enseigne à écouter les discours injustes ; enfin, qu'ils sont assez disposés à la calomnie, puisqu'ils l'acceptent si facilement sur les autres. En effet, l'esprit des hommes est porté à faire ce qu'il est porté à croire. Puisse un homme d'un tel caractère ne jamais parvenir à l'autorité suprême, et ne jamais être à la tête du peuple ! car la démocratie même deviendrait, sous lui, une insupportable tyrannie. Puisse-t-il n'être jamais juge ! car il ne prendrait pas d'informations ; ni commandant d'un vaisseau, car tout l'équipage se révolterait ; ni chef d'armée ! car cela ferait les affaires de l'ennemi ; ni philosophe ! car la vérité ne guiderait pas son esprit. Euphrate vous a fait tort, même de votre sagesse : car des hommes qui se sont laissé séduire par des mensonges, comment prétendraient-ils être sages ? Est-ce faire preuve de sagesse, que de croire les rapports les plus invraisemblables ?

— Assez parlé d'Euphrate et de petits sujets, dit Thespésion, d'une voix qui annonçait qu'il voulait calmer Apollonius. Nous tâcherons de vous réconci-

lier tous les deux, car nous pensons qu'il appartient à la sagesse de vider les débats entre les Sages. Mais qui me réconciliera avec vous et vos amis ? Car, je comprends qu'un homme, qui a été calomnié, soit toujours en garde contre la calomnie.

— C'est bien, dit Apollonius, mettons-nous à philosopher ; c'est ce qui nous réconciliera le mieux. »

XIV. Nil, qui désirait vivement entendre Apollonius, lui dit :

« Il convient que vous commenciez ce que vous avez à nous dire par la relation de votre voyage dans l'Inde et des entretiens que vous avez eus avec les Sages ; les sujets en ont sans doute été magnifiques.

— Je désire vous entendre aussi parler, dit Thésésion, de la sagesse de Phraote ; car on dit que vous rapportez aussi de l'Inde l'empreinte profonde de ses discours. Apollonius leur raconta tout ce qu'il avait appris dans ses voyages, en commençant par Babylone. Les gymnosophistes l'écoutèrent avec plaisir et avec l'attention la plus soutenue ; à midi, ils interrompirent l'entretien : les gymnosophistes, comme les Indiens, accomplissent à ce moment les cérémonies religieuses.

XV. Comme Apollonius et ses compagnons prenaient leur repas, Nil vint à eux avec des légumes, des pains et des gâteaux, dont il portait une partie, et dont le reste était porté par d'autres. Il leur dit en plaisantant :

« Voici des présents que les Sages vous envoient,

et à moi aussi ; car on ne dira pas que je n'ai pas été invité ; je me suis invité moi-même.

— Le plus agréable des présents que vous nous apportez, répondit Apollonius, c'est vous-même, et votre esprit, qui paraît être celui d'un philosophe sincère et des mieux disposés pour les doctrines des Indiens et de Pythagore. Couchez-vous ici et mangez avec nous.

— Me voici en place, mais jamais il n'y aura de quoi satisfaire mon appétit.

— Vous êtes donc un bien grand mangeur ?

— Je suis vorace : car après le festin si copieux et si magnifique que vous nous avez servi, je ne suis pas encore rassasié ; et je ne tarderai pas à venir demander un nouveau repas. Après cela, de quel nom voulez-vous m'appeler, si ce n'est du nom d'insatiable et de glouton ?

— Rien ne vous empêche de vous satisfaire : mais vous ferez en partie les frais du régal, et je me charge du reste. »

XVI. Le repas achevé, Nil commença ainsi : « Jusqu'ici, j'ai servi dans les rangs des gymnosophistes. Je m'étais enrôlé dans les troupes légères et parmi les frondeurs : je m'en vais me faire inscrire parmi les hoplites, et me parer, Apollonius, de votre bouclier.

— Mais, mon cher Égyptien, Thespésion et les autres gymnosophistes se plaindront de ce que vous embrassez notre parti, avant de nous avoir bien exa-

minés, et avec plus de précipitation que n'en comporte le choix d'un genre de vie.

— Sans doute, répliqua Nil, mais s'il y a quelque chose à dire contre qui choisit, que n'y aura-t-il pas à dire contre qui n'aura pas choisi ! Et ils seront plus blâmés s'ils viennent à faire ensuite le même choix que moi. Quand des hommes plus âgés que moi, et plus sages, n'auront pas choisi depuis longtemps ce que je choisis aujourd'hui, on aura droit de leur savoir mauvais gré de ce que, ayant sur moi de tels avantages, ils n'ont pas su mieux faire leur choix.

— On ne saurait mieux dire, jeune homme ; mais peut-être, précisément en raison de leur âge et de leur sagesse, ont-ils bien fait le choix qu'ils ont fait, peut-être ont-ils eu raison de se garder du vôtre, peut-être enfin aurez-vous été un peu téméraire, en agissant de vous-même, au lieu d'agir en suivant leur impulsion. »

L'Égyptien répondit contre l'attente d'Apollonius : « Pour toutes les choses, un jeune homme doit obéissance à ses aînés, je n'ai jamais été en défaut. Tant que j'ai cru voir en eux plus de sagesse que chez les autres hommes, je me suis attaché à eux. Voici ce qui me donna lieu de prendre cette résolution : Mon père navigua autrefois pour son plaisir sur la mer Érythrée ; il commandait un vaisseau que les Égyptiens envoient dans l'Inde. S'étant trouvé en rapport avec les Indiens qui habitent les côtes, il rapporta sur les Sages de ce pays des relations semblables à celles que vous nous avez faites. J'appris de lui que les Indiens sont les hommes les plus sages de la terre, que les Éthiopiens descendent d'une colonie indienne,

qu'il leur reste quelque chose de la sagesse de leurs ancêtres, vers laquelle sont fixés leurs regards. Dès que je fus arrivé à l'adolescence, j'abandonnai mon patrimoine à qui le voulut et je me rendis chez les gymnosophistes, nu comme eux, pour apprendre les doctrines indiennes, ou des doctrines parentes de celles-là. Je trouvai chez eux de la science, mais non la science des Indiens. Et comme je leur demandais pourquoi ils ne suivaient pas la philosophie indienne, ils se mirent à la ravalier à peu près comme ils ont fait aujourd'hui devant vous. Cependant, malgré ma jeunesse, ils m'ont admis, comme vous voyez, dans leur communauté, sans doute afin que je ne les quittasse pas pour naviguer, comme mon père, sur la mer Érythrée ; ce que, par les Dieux ! je n'eusse pas manqué de faire. Même, j'aurais poussé jusqu'à la citadelle des Sages, si quelque Dieu ne vous eût envoyé ici à mon aide : mais, de cette manière, je n'aurai pas besoin de passer la mer Érythrée et de me mettre en relation avec les habitants des rivages de l'Inde, pour connaître la sagesse indienne ; car ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai choisi mon genre de vie : ce choix était fait depuis longtemps, mais je n'avais pas ce à quoi j'aspirais. Qu'y a-t-il d'étrange à ce qu'un chasseur, qui a perdu la trace du gibier qu'il poursuit, y revienne après l'avoir retrouvée ? Et si j'arrivais à leur faire prendre le même parti, à les convaincre de ce dont je me suis persuadé moi-même, qu'y aurait-il là, je vous le demande, de si téméraire ? Il ne faut pas détourner la jeunesse d'agir ainsi, car elle est plus en état d'apprendre que la vieillesse et quand un homme conseille à un autre d'embrasser une philosophie qu'il

a embrassée lui-même, du moins ne peut-on pas lui faire le reproche de chercher à persuader ce dont il n'est pas convaincu ; au contraire, jouir seul des biens qui vous viennent de la fortune, c'est faire tort à ces biens, qui pourraient faire un plus grand nombre d'heureux. »

XVII. Il parlait ainsi, avec tout l'entrain d'un jeune homme. Apollonius répondit :

« Mais puisque ma philosophie vous plaît, ne commencerez-vous pas par traiter avec moi des honoraires ?

— Ce sera bientôt fait : vous pouvez me demander ce que vous voudrez.

— Je vous demande de garder pour vous le choix que vous avez fait, et de ne pas importuner les gymnosophistes en cherchant à les convaincre, ce à quoi vous n'arriveriez pas.

— Je vous obéirai. Ainsi nous voilà d'accord sur les honoraires. »

Tels furent leurs entretiens. Puis, Nil questionna Apollonius sur le temps qu'il se proposait de passer parmi les gymnosophistes.

« Autant de temps, répondit Apollonius, qu'il faut pour s'instruire de leur sagesse. Après cela nous irons aux Catadupes pour voir les sources du Nil : car je serai heureux, non seulement de voir ses sources, mais d'entendre le bruit de ses cataractes. »

XVIII. Le jour se passa au milieu de ces entretiens et de conversations sur l'Inde, puis ils dor-

mirent sur le gazon. Le jour suivant, dès l'aurore, ils firent leurs prières habituelles, et suivirent Nil qui les conduisit auprès de Thespésion. Après s'être salués et s'être assis dans le bois, ils se mirent à parler de philosophie. Apollonius commença ainsi : « Ce que nous avons dit hier prouve qu'il convient de ne pas tenir la science cachée. J'ai appris des Indiens tous les secrets de leur science que j'ai cru pouvoir m'approprier : plein du souvenir de mes maîtres, je parcours le monde, enseignant ce qu'ils m'ont enseigné. Vous voyez que, vous aussi, vous avez tout à gagner à me renvoyer au courant de votre science ; car je ne cesserai d'en parler aux Grecs et d'en écrire aux Indiens.

— Questionnez-moi, vous savez que l'enseignement se fait par des questions et par des réponses. »

XIX. « Ma première question, dit Apollonius, sera sur les Dieux. Pourquoi avez-vous donné aux hommes de ce pays des images de Dieux si ridicules et si grotesques, à l'exception d'un petit nombre. Que dis-je, un petit nombre ? C'est à peine s'il existe chez vous quelques représentations des Dieux qui soient raisonnables et qui conviennent à la nature divine. En voyant toutes les autres, on dirait que vous adorez non des Dieux, mais des bêtes privées de raison et de beauté. »

Thespésion ne put entendre ces mots de sang-froid ; il s'écria :

« Comment les Dieux sont-ils donc représentés chez vous ?

— De la manière la plus belle et la plus respectueuse pour les Dieux.

— Vous parlez sans doute du Jupiter d'Olympie, de la statue de Pallas-Athéné, de la Vénus de Cnide, de la Junon d'Argos, et des autres statues qui sont des chefs d'œuvre ?

— Je ne parle pas seulement de celles-là, mais je dis qu'en général la statuaire de tous les pays a observé la bienséance, tandis que vous, vous semblez plutôt chercher à tourner les Dieux en dérision qu'à les faire respecter.

— Est-ce que les Phidias et les Praxitèle sont montés au ciel, et en ont rapporté les empreintes des Dieux pour composer ensuite leurs statues ? Ou bien est-ce par un autre moyen qu'ils se sont mis à les faire ?

— C'est par un autre moyen, qui est plein d'habileté.

— Et lequel ? Ce ne peut être que par l'imitation.

— Non, c'est l'imagination qui a conduit leur main, l'imagination qui est une plus grande artiste que l'imitation. En effet, l'imitation ne représentera que ce qu'elle a vu, l'imagination représentera même ce qu'elle n'a pas vu : elle se le figurera, en se reportant au réel. Il arrive souvent que la surprise nuit à l'exactitude de l'imitation, tandis qu'elle ne peut rien sur l'imagination, qui va droit et sans se troubler à l'objet qu'elle se représente. Ainsi, celui qui s'est figuré l'image de Jupiter doit nécessairement, comme Phidias l'a fait dans un transport de génie, le voir avec le ciel, les saisons et les astres. Celui qui veut représenter Pallas doit avoir à la fois dans l'esprit et l'ardeur guerrière, et la prudence, et les arts, et la déesse



s'élançant du cerveau de Jupiter. Faites un épervier, une chouette, un loup, un chien et mettez ces images pour représenter Mercure, Pallas, Apollon, il semblera que ces images soient en l'honneur des animaux, et la dignité des Dieux se trouvera fort diminuée.

— Prenez garde de juger nos usages sans les avoir examinés. Si les Égyptiens ont montré de la sagesse en quelque chose, c'est en n'ayant pas la présomption de représenter les Dieux eux-mêmes, mais en n'offrant d'eux que des images symboliques et allégoriques. Ces images n'en sont que plus respectables.

— Mes amis, dit Apollonius en souriant, je vois que vous avez bien profité de la sagesse des Égyptiens et des Éthiopiens, puisqu'un chien, un ibis et un bouc, vous paraissent plus dignes que vous-mêmes de figurer les Dieux. C'est, en effet, ce que me dit le sage Thespésion. Qu'y a-t-il donc dans ces images qui soit propre à inspirer le respect ou l'effroi ? Les parjures, les sacrilèges, et toute l'engeance des impies méprisent de tels Dieux plutôt qu'ils ne les craignent, et c'est bien naturel. Vous trouvez vos images symboliques plus vénérables ? Mais les Dieux auraient obtenu plus de vénération en Égypte, si l'on n'avait pas fait d'images, et si vous traitiez les choses divines autrement, d'une manière plus sage et plus mystérieuse. Vous pouviez, en effet, leur bâtir des temples, leur élever des autels, leur faire des sacrifices bons ou mauvais, dont vous auriez déterminé l'époque, la durée, les paroles et les cérémonies, mais ne pas mettre de statues dans les temples, laissant ceux qui les fréquentent libres de se les figurer sous telle ou telle forme : car l'esprit est encore plus puissant pour

concevoir des images, que tout l'art des artistes pour en exécuter. Mais qu'avez-vous fait ? que les Dieux ne peuvent plus paraître beaux ni aux yeux ni à l'esprit.

— Il y a eu, répondit Thespésion, un Athénien nommé Socrate, qui était, comme nous, un vieux fou : car il prenait des chiens, des oies et des platanes pour des divinités, et il jurait par elles.

— Ce n'était pas un fou, c'était un homme divin et un vrai sage : s'il jurait par des chiens, des oies et des platanes, ce n'était pas qu'il les prît pour des Dieux, mais c'était pour éviter de jurer par les Dieux. »

XX. À ce moment Thespésion, comme un homme qui voulait changer le sujet de la conversation, interrogea Apollonius sur la peine du fouet chez les Lacédémoniens, et lui demanda si le fouet se donnait en public. « Parfaitement, dit Apollonius, et cependant c'est le plus libre et le plus fier des peuples.

— Et que font-ils aux esclaves, quand ils les prennent en faute ?

— Ils ne les tuent plus, comme le permettait la loi de Lycurgue ; mais ils se servent aussi du fouet contre eux.

— Et que pensent d'eux les autres Grecs ?

— Ils accourent à ce spectacle, comme aux Hyacinthies et aux Gymnopédies<sup>170</sup>, avec autant de joie que d'empressement.

---

<sup>170</sup> C'étaient deux fêtes lacédémoniennes, qui étaient consacrées à diverses réjouissances. Les Hyacinthies se célébraient en l'honneur du bel Hyacinthe ; les Gymnopédies étaient une

— Eh quoi ! ces braves Grecs n'ont pas honte de voir ceux qui ont été leurs maîtres fouettés publiquement ! Ils ne rougissent pas d'avoir obéi à des gens qu'on fouette ainsi en public ! Comment n'avez-vous pas corrigé cet abus ? car on dit que vous avez donné des conseils même aux Lacédémoniens.

— Mes conseils ont porté sur ce qu'il était possible de corriger, et ils se sont empressés de les suivre : car ce sont les plus libres des hommes, et ils ne se rendent qu'aux bons avis. Quant à l'usage du fouet, il est maintenu en l'honneur de Diane Scythique, et, à ce qu'il paraît, sur l'ordre formel des oracles. Or c'est une folie, je suppose, de s'élever contre la volonté des Dieux.

— Ce sont des Dieux bien peu sages que ceux des Grecs, Apollonius, s'ils ont conseillé de punir du fouet des hommes qui font profession d'être libres.

— Ils ne commandent pas de fouetter, mais d'arroser l'autel de sang humain, parce que tel était l'usage des Grecs : mais les Lacédémoniens ont habilement interprété ce qu'il y avait de barbare dans cet ordre de verser le sang, et ils en font un exercice de patience, qui ne fait pas mourir, et qui permet d'offrir à la déesse les prémices de leur sang.

— Pourquoi ne sacrifient-ils pas les étrangers à Diane, comme c'était l'usage des Scythes ?

— Parce que les Grecs n'ont pas coutume d'emprunter les coutumes des Barbares.

— Cependant, il semble qu'il y aurait eu moins d'in-

---

fête où se donnait une danse solennelle de jeunes garçons nus.

humanité de leur part à sacrifier un ou deux étrangers qu'à porter contre eux une loi qui les chasse tous.

— Thespésion, n'attaquons pas Lycurgue, et d'abord comprenons bien ce qu'il a voulu : quand il a interdit aux étrangers le séjour de Lacédémone, il n'a pas prétendu empêcher ses concitoyens de se mêler aux autres hommes, son intention a été de préserver l'intégrité de leurs mœurs en évitant le contact des étrangers dans l'intérieur de Sparte.

— Pour moi, j'aurais pour les Lacédémoniens l'estime à laquelle ils prétendent, s'ils vivaient avec les étrangers sans rien changer des mœurs de leurs pères : car le vrai mérite eut été de se conserver toujours les mêmes, non pas à la faveur de l'absence des étrangers, mais malgré leur présence. Or, qu'est-il arrivé ? Malgré leurs lois contre les étrangers, ils ont laissé leurs mœurs se corrompre, et on les a vus prendre celles du peuple qu'ils haïssaient le plus dans la Grèce. En effet, la marine et les impôts qu'a entraînés son établissement, n'est-ce pas là une institution athénienne ? Ainsi, ce que les Lacédémoniens avaient d'abord considéré comme un juste sujet de guerre contre Athènes, ils se mirent à le faire à leur tour, vainqueurs des Athéniens à la guerre, mais vaincus par leurs mœurs et leurs institutions. De plus, amener de Scythie ou de Tauride une déesse, n'était-ce pas faire un emprunt à des étrangers ? Si c'était pour obéir à des oracles, qu'était-il besoin du fouet ? Pourquoi imaginer un genre de patience convenable à des esclaves ? Je m'imagine qu'il eût été plus conforme aux mœurs lacédémoniennes, afin de se fortifier contre la mort, qu'un jeune Spartiate eût été volon-

tairement immolé : un tel sacrifice eût mieux fait éclater le courage des Spartiates, et aurait empêché la Grèce de jamais prendre les armes contre eux. Mais, dira-t-on, il fallait conserver les jeunes gens pour la guerre. Eh bien ! la loi des Thraces sur les sexagénaires devait être appliquée par les Lacédémoniens encore plus que par les Scythes, si c'était sincèrement et non par ostentation qu'ils disaient aimer la mort. Ce que je dis n'est pas contre les Lacédémoniens, mais contre vous, Apollonius. Si nous nous mettons à chercher le mauvais côté des institutions anciennes, et que leur ancienneté nous empêche de bien connaître, si nous en venons à accuser les Dieux de les approuver, cette manière de philosopher nous fera tomber dans une foule d'absurdités. Nous pourrions par exemple, au sujet des mystères d'Éleusis, regretter qu'on fasse ceci, plutôt que cela ; au sujet des mystères de Samothrace, trouver mauvais qu'on fasse cela plutôt que ceci ; de même pour les Dionysiaques, les cérémonies ithyphalliques, pour l'Hermès de Cyllène<sup>171</sup> ; nous ne pourrions que critiquer toutes ces choses. Passons maintenant à un autre sujet, celui que vous voudrez, et respectons le précepte de Pythagore, qui est aussi le nôtre : il est bon de garder le silence, sinon sur toutes les matières, du moins sur celles de ce genre.

— Si vous aviez voulu approfondir ce sujet, reprit Apollonius, je vous aurais fait voir que Lacédémone peut alléguer un grand nombre de belles institutions

---

<sup>171</sup> Hermès ou Mercure était représenté à Cyllène, en Élide, sous la forme d'un phallus (voyez Pausanias, VI, 26).

qu'elle observe avec honneur et mieux que tous les autres Grecs : mais puisque vous écarterez ces matières, et que vous allez même jusqu'à croire qu'il y a de l'impiété à en parler, passons à un autre sujet, fort important, à mon avis ! Parlons de la justice.

XXI. « Oui, traitons ce sujet, dit Thespésion : car il convient à ceux qui sont philosophes et à ceux qui ne le sont pas. Mais pour que nous n'allions pas mêler les opinions des Indiens à celles qui nous sont propres, et que notre entretien ne reste pas sans résultat, commencez par exposer ce que pensent les Indiens sur la justice : car il n'y a pas de doute que vous en ayez conféré avec eux. Si leur sentiment est conforme à la vérité, nous y donnerons notre assentiment : si, au contraire, ce que nous pensons est plus sage, il faudra que vous y accédiez ; cela même rentre dans la justice.

— Fort bien, Thespésion, répondit Apollonius, ce que vous dites me fait le plus grand plaisir. Écoutez donc comment ont raisonné les Indiens. Je leur racontais qu'autrefois, quand mon âme présidait à un autre corps, j'étais pilote et dirigeais un grand navire. Des pirates me promettaient de l'argent si je voulais, par trahison, conduire le navire en un endroit où ils devaient l'attaquer et s'emparer de la cargaison ; je promis de faire ce qu'ils voudraient, pour éviter leur attaque, puis je les dépassai et me mis hors de leur portée<sup>172</sup>. Je croyais en cela avoir fait un grand acte de justice.

---

<sup>172</sup> Voyez le récit détaillé de ce fait, liv. III, c. 23-24.

— Et les Indiens ont-ils été de votre avis ?

— Ils se sont mis à rire, et m'ont dit que ce n'est pas être juste que de ne pas commettre une injustice.

— Ils ont eu raison : car ce n'est pas être prudent que de ne pas former une folle entreprise, ni brave que de ne pas abandonner son poste, ni tempérant que de ne pas tomber dans l'adultère, ni digne de louange que de ne pas s'attirer de blâme. Tout ce qui ne mérite ni récompense ni peine n'est pas encore la vertu.

— Que doit faire un homme, Thespésion, pour être couronné comme juste ?

— Ne pouviez-vous philosopher sur la justice d'une manière plus complète et plus convenable à la circonstance, que vous ne l'avez fait en présence du roi d'une contrée si vaste et si fertile, qui vous entendait disserter sur la chose qui a le plus de rapport avec la justice, la royauté ?

— Si nous avons parlé en présence de Phraote, vous auriez eu raison de nous blâmer de n'avoir pas devant lui épuisé ce qu'il y avait à dire sur la justice. Mais d'après ce que je vous ai raconté hier, vous avez vu que le roi devant qui nous parlions était un homme adonné au vin et ennemi déclaré de toute philosophie : nous n'aurions fait que l'ennuyer, et à quoi bon ? Qu'était-il besoin de nous ennuyer nous-mêmes à disserter devant un homme qui ne voyait rien hors de la volupté ? Mais puisque la poursuite de la justice convient mieux à des sages comme vous qu'à des rois et à des généraux, cherchons l'homme vraiment juste. Ainsi moi qui croyais l'être, quand je commandais à

mon vaisseau, et les autres qui se bornent à s'abstenir d'injustice, vous ne nous accordez pas encore le nom de justes et vous ne pensez pas que nous ayons droit à être honorés comme tels.

— Et ce n'est pas sans raison. Car on n'a jamais vu ni les Athéniens ni les Lacédémoniens décréter de couronner tel citoyen parce que ce n'est pas un débauché, ou d'accorder le droit de cité à tel homme, parce que ce n'est pas un pilleur de temples. Quel est donc l'homme juste, et à quels actes se reconnaît-il ? Car je ne sache pas que personne ait été couronné comme juste, ni que jamais il y ait eu un décret pour le couronner, parce qu'il s'est montré juste en faisant telle ou telle chose. Il semble même, quand on songe au sort de Palamède à Troie, et à celui de Socrate à Athènes, qu'il n'y a guère de bonheur pour la justice parmi les hommes : c'étaient les plus justes des hommes, et ils ont été traités de la manière la plus injuste. Encore ces hommes justes ont-ils été frappés par des condamnations imméritées, et pour des crimes supposés ; mais ce qui a perdu Aristide, fils de Lysimaque, c'est sa justice même, et c'est parce qu'il avait cette vertu que ce grand homme s'en est allé en exil. J'avoue que la justice a des chances pour paraître une chose assez ridicule. Elle a été placée sur la terre par Jupiter et les Parques pour protéger les hommes contre l'injustice, et elle ne se peut protéger elle-même contre ses attaques. L'exemple d'Aristide me suffit pour faire voir quel est l'homme injuste, quel est l'homme juste. En effet, dites-moi, cet Aristide n'est-il pas cet Athénien qui, selon les récits des Grecs venus en Égypte, chargé de parcourir les îles



pour régler les tributs, n'en établit que de fort modérés, et revint avec le même manteau qu'il avait au départ ?

— C'est lui-même, et il fit fleurir l'amour de la pauvreté.

— Eh bien ! Je suppose qu'il se soit trouvé dans Athènes deux orateurs pour approuver Aristide, à son retour de chez les alliés ; je suppose que l'un ait proposé de le couronner parce que non seulement il est revenu sans s'être enrichi et sans avoir rien acquis pour lui-même, mais qu'étant l'un des plus pauvres citoyens d'Athènes, il est revenu plus pauvre ; et que l'autre soumette au peuple un décret ainsi conçu : Considérant qu'Aristide n'a pas imposé aux alliés des tributs qui fussent au-dessus de leurs forces, mais qu'il les a fixés selon leurs ressources ; considérant qu'il a cherché à concilier leurs esprits à la République, et a fait en sorte qu'ils supportassent les tributs sans se plaindre ; le peuple ordonne qu'il soit couronné à cause de sa justice. » Ne croyez-vous pas qu'Aristide se fût opposé lui-même au premier décret, comme étant peu en rapport avec sa conduite, attendu qu'il n'avait pas droit à être couronné pour n'avoir pas commis d'injustice, et que peut-être il eût approuvé l'autre, comme frappant au but qui avait été celui de tous ses efforts ? En effet, c'est dans l'intérêt des Athéniens et des alliés qu'il avait veillé à ce que les tributs fussent modérés, et c'est après Aristide que la sagesse de sa conduite apparut plus clairement. Les Athéniens dépassèrent les limites qu'Aristide avait fixées aux tributs, ils en imposèrent aux îles de trop lourds : à partir de ce moment, c'en fut fait de

leurs forces navales, qui étaient ce qui les rendait le plus redoutables ; les Lacédémoniens étendirent leur empire jusque sur la mer, il ne leur resta rien de leur puissance, et tous les peuples qui leur étaient soumis ne songèrent qu'à se révolter et à se détacher d'eux. Ainsi, Apollonius, l'homme juste, pour suivre la droite raison, n'est pas celui qui ne commet pas d'injustice, c'est celui qui fait lui-même des choses justes, et qui empêche les autres de faire des injustices. De la justice, ainsi entendue, naissent d'autres vertus, surtout la vertu judiciaire et la vertu législative : un homme qui possédera cette justice jugera avec plus d'équité que ceux qui prêtent serment sur la chair coupée des victimes ; et s'il fait des lois, ce sera un Solon, un Lycurgue : car assurément c'est la justice qui a inspiré ces grands législateurs. »

XXII. C'est ainsi, suivant Damis, que Thespésion parla au sujet de l'homme juste, et Apollonius l'approuva ; car il avait coutume de ne pas refuser son assentiment à ce qui était bon. Ils s'entretenirent aussi de l'immortalité de l'âme, et parlèrent sur la Nature à peu près comme Platon dans le Timée. Ils s'occupèrent surtout des lois qui sont en vigueur chez les Grecs.

« Je suis venu ici, dit enfin Apollonius, pour vous visiter et pour voir les sources du Nil ; ces sources, il est permis de ne pas les connaître quand on ne va pas plus loin que l'Égypte, mais, quand on a poussé comme moi jusqu'en Éthiopie, ce serait une honte de les négliger et ne pas chercher à s'en enquérir.

— Allez, et soyez heureux ! Vous pourrez demander à ces sources tout ce qui vous plaira : car il y a en elles quelque chose de divin. Je suppose que vous prendrez pour guide Timasion, citoyen autrefois de Naucratis, aujourd'hui de Memphis : il connaît bien les sources, et il est si pur qu'il n'a pas besoin d'expiation. Mais vous, Nil, nous avons à vous parler en particulier. Apollonius comprit le sens de ces mots : il devina que les gymnosophistes voyaient avec peine l'attachement que Nil témoignait pour lui. Il les laissa donc parler avec Nil, et se retira pour faire ses préparatifs : il devait partir le lendemain au lever du jour. Bientôt Nil vint le trouver : il ne dit rien de ce qui lui avait été dit, mais il riait à part lui ; personne ne l'interrogea, tous respectèrent son secret.

XXIII. On prit le repas du soir, on causa de choses indifférentes, et l'on s'endormit. Quand le jour parut, Apollonius et ses amis prirent congé des gymnosophistes et suivirent la route qui conduisait aux montagnes, à gauche du Nil. Voici ce qu'ils virent de remarquable. Les Catadupes sont des montagnes de terre, semblables au Tmolus, montagne de Lydie ; le Nil en descend, et toute la terre qu'il entraîne, il la répand sur l'Égypte. Le bruit de ces eaux qui se précipitent du haut de ces montagnes et qui se jettent avec fracas dans le lit du Nil est assourdissant et on ne saurait le supporter ; quelques-uns de ceux qui en ont approché trop près en sont devenus sourds.

XXIV. Apollonius et ses compagnons, poussant plus loin, virent des collines couvertes d'arbres,

dont les Éthiopiens récoltent les feuilles, l'écorce et la résine. Sur leur chemin des lions, des panthères et d'autres bêtes féroces du même genre s'offrirent à leurs regards, mais sans les attaquer : ces animaux s'éloignaient précipitamment, comme si la vue des hommes leur eût fait peur. Ils virent aussi des cerfs, des chevreuils, des autruches, des onagres en grand nombre, mais surtout des bœufs sauvages et des boutrages, animaux qui tiennent du bouc et du bœuf : de là leur nom. Souvent nos voyageurs rencontraient de leurs os et de leurs cadavres demi-rongés : c'est que les lions, quand ils se sont repus de proie fraîche, en dédaignent les restes, assurés qu'ils sont d'en trouver toujours une nouvelle.

XXV. Cette contrée est habitée par les Éthiopiens nomades, qui habitent sur des chars comme dans des villes. Près d'eux sont des peuplades qui font la chasse aux éléphants ; il les coupent en morceaux qu'ils exposent en vente ; comme ils se nourrissent d'éléphants, on les a nommés Eléphantophages. Parmi les autres peuplades de l'Éthiopie il y a aussi les Nasamons, les Androphages, les Pygmées, les Sciapodes<sup>173</sup> : ces peuplades habitent sur les bords de l'Océan Éthiopique, où les voyageurs ne vont que malgré eux, et poussés par une tempête.

XXVI. Comme Apollonius et ses compagnons

---

<sup>173</sup> Mot grec qui signifie : hommes qui se servent de leurs pieds pour se faire de l'ombre. Les Sciapodes jouent un grand rôle dans tous les romans géographiques de l'antiquité.

dissertaient sur les animaux qu'ils avaient vus, et sur la Nature qui fournit aux différentes espèces d'animaux une nourriture différente, ils entendirent un bruit semblable à celui d'un tonnerre qui n'a pas encore éclaté, mais dont les premiers grondements retentissent dans la nue. « Compagnons, s'écria Timasion, nous approchons de la cataracte qui est la dernière en descendant, et la première en montant. »

S'étant avancés à dix stades environ, ils virent le fleuve tomber d'une montagne avec un volume d'eau aussi considérable que le Marsyas et le Méandre<sup>174</sup> à leur confluent. Il allèrent encore plus loin, après avoir adressé des prières au Nil. Au delà ils ne rencontrèrent plus d'animaux, car les animaux craignent naturellement le bruit, et aiment mieux gîter près des eaux tranquilles que près de celles qui tombent avec fracas dans quelque précipice. À environ cinquante stades de là, ils entendirent une autre cataracte, mais celle-là faisait un bruit qui n'était plus supportable : l'eau tombait de montagnes plus élevées, et en volume double de celui de la précédente. Damis nous dit qu'il fut, ainsi qu'un des voyageurs, tellement assourdi qu'il revint sur ses pas et pria Apollonius de ne pas aller plus loin : mais Apollonius, sans se laisser déconcerter, s'avança vers la troisième cataracte avec Nil et Timasion. À son retour, voici ce qu'il rapporta. Audessus du Nil s'élèvent en cet endroit des montagnes de huit stades au plus, mais vis-à-vis de ces montagnes se trouve un rocher découpé d'une manière extraordinaire, sur lequel vient se briser l'eau qui tombe de

---

<sup>174</sup> Fleuves d'Asie Mineure (Phrygie).

la montagne ; l'eau se jette ensuite dans le Nil toute blanche d'écume. Ce que l'on éprouve en présence de cette masse d'eau qui est plus considérable que les précédentes, le bruit qu'elle produit et que répercutent les montagnes, tout cela fait qu'on ne peut qu'avec peine contempler cette chute d'eau. Quant au chemin qui mène plus loin, vers les premières sources du Nil, il est difficile à parcourir et même à imaginer. On fait, sur des Dieux qui les fréquentent, plusieurs récits semblables à ceux qu'a faits le docte Pindare sur le Dieu qu'il représente présidant à ces sources pour régler le cours du Nil.

XXVII. Après avoir vu les cataractes, nos voyageurs s'arrêtèrent dans un petit bourg de l'Éthiopie ; le soir venu, comme ils prenaient leur repas, en mêlant le badinage aux propos sérieux, ils entendirent des cris nombreux : c'étaient les femmes du bourg qui se criaient les unes aux autres : « Prenez-le, poursuivez-le, » et qui excitaient leurs maris à les aider. Ceux-ci s'emparant de pierres, de morceaux de bois, et de tout ce qui leur tombait sous la main, s'excitaient à venger l'outrage fait à leurs femmes. Il y avait déjà dix mois que ce bourg était fréquenté par le fantôme d'un Satyre qui se ruait sur les femmes, et qui, disait-on, avait tué deux d'entre elles, dont il était, à ce qu'il paraît, particulièrement épris. Ce tumulte effraya les compagnons d'Apollonius, mais il leur dit : « Ne craignez rien. Ce n'est qu'un Satyre qui en veut aux femmes.

— Par Jupiter ! s'écria Nil, voici longtemps que nous

autres gymnosophistes, nous sommes impuissants à mettre un terme à ses lubricités.

— Cependant, il y a contre les êtres lubriques de cette espèce un préservatif dont on dit que Midas se servait autrefois. Ce Midas était lui-même quelque peu de la famille des Satyres, comme il paraissait à ses oreilles : un Satyre, s'autorisant de la parenté, s'amusa un jour à le plaisanter sur ses oreilles en chantant et en jouant de la flûte : mais Midas avait appris, je pense, de sa mère, que le moyen de venir à bout d'un Satyre, c'est de l'enivrer, et qu'une fois endormi il devient calme et réservé ; il mêla du vin à une fontaine qui coulait près de son palais, et y fit boire le Satyre : dès qu'il eut bu, il fut dompté<sup>175</sup>. Et, voulez-vous que je vous prouve que ce n'est pas une fable ? Allons trouver le chef du bourg : si les habitants ont du vin, nous le mêlerons d'eau, et, quand nous l'aurons fait boire à ce Satyre, il lui arrivera ce qui est arrivé à celui de Midas. »

La proposition d'Apollonius fut approuvée : il jeta quatre amphores égyptiennes dans l'abreuvoir du bétail, et invita le Satyre à y venir boire, en ajoutant quelques menaces secrètes. Le Satyre ne parut pas aux yeux des assistants ; mais le vin diminua, de manière qu'on vit bien qu'il y avait quelqu'un qui le buvait. Lorsqu'il fut épuisé, Apollonius dit : « Maintenant, faisons la paix avec le Satyre, car il dort. »

Et après avoir dit ces mots, il conduisit les habi-

---

<sup>175</sup> Voir cette histoire racontée par Xénophon, *Anabase*, liv. I, c. 2 ; Pausanias, I, 4 ; Plutarque, Consolation à Apollonius ; Maxime de Tyr, XXX, *init.*

tants du bourg vers l'autre des Nymphes, qui était à une distance de moins d'un plèthre ; là, il leur montra le Satyre endormi, et leur défendit de le frapper et de lui faire aucun mal ; « car, ajouta-t-il, il n'est plus au nombre des fous. »

Cet acte d'Apollonius n'est pas, qu'on se garde de le croire, un ornement ajouté au récit de son voyage, mais un des principaux incidents de ce voyage ; et si, dans vos lectures, vous tombez sur une lettre d'Apollonius à un jeune débauché, dans laquelle il lui dit qu'il a ramené à la continence un démon du genre des Satyres, souvenez-vous de cette histoire. Quant à l'existence des Satyres et leur penchant à l'amour, c'est un fait donc on ne saurait douter. J'ai eu pour camarade à Lemnos un enfant dont la mère, disait-on, était fréquentée par un Satyre, à en juger par la description qu'on en donnait : il avait sur le dos une peau de faon qui s'y trouvait naturellement attachée, et dont les pieds de devant entouraient le cou et étaient noués sur la poitrine. Du reste, je n'insiste pas : on doit croire l'expérience et mon affirmation.

XXVIII. C'est après qu'Apollonius fut de retour de l'Éthiopie, que l'animosité entre Euphrate et lui s'aggrava par suite des discours qu'ils tenaient chaque jour, et dans lesquels Apollonius s'adressait surtout à Ménippe et à Nil. Pour lui, il ne parlait contre Euphrate que rarement, et donnait tous ses soins à l'instruction de Nil.

XXIX. Lorsque Titus eut pris Jérusalem et



rempli toute la Ville de carnage, les populations voisines lui décrétèrent des couronnes : il les refusa, disant que ce n'était pas lui qui avait fait tout cela, et qu'il n'était que l'instrument de la colère de Dieu. Apollonius approuva cette conduite. Ce refus d'être couronné pour du sang versé annonçait un homme ami de la sagesse, qui avait l'intelligence des choses divines et humaines. Il lui écrivit une lettre, qu'il lui fit remettre par Damis. Elle était ainsi conçue : « Apollonius à Titus, général des Romains, salut. Vous n'avez pas voulu recevoir de couronne pour un combat et pour du sang versé ; puisque vous savez si bien ce qui mérite ou ne mérite pas une couronne, je vous décerne celle de la modération. Adieu. » Cette lettre fit grand plaisir à Titus, qui répondit : « Je vous rends grâces et en mon nom et au nom de mon père, et je me souviendrai de vous : je me suis emparé de Jérusalem, et vous de moi. »

XXX. Titus fut peu après proclamé empereur à Rome, et reçut ainsi le prix de ses exploits ; il partit donc pour partager l'empire avec son père. Mais, pensant retirer un grand profit d'un entretien même fort court avec Apollonius, il le pria de venir à Argos<sup>176</sup>. À son arrivée, il l'embrassa et lui dit : « Mon père m'a fait connaître toutes les circonstances où il vous a eu pour conseiller. Voici sa lettre, où il m'écrit que nous vous devons tout ce que nous sommes. Je n'ai, comme vous voyez, que trente ans, et je suis parvenu au rang

---

<sup>176</sup> Il s'agit d'Argos en Cappadoce, ville appelée aussi Argéopolis.

que mon père n'a obtenu qu'à soixante : je suis appelé à commander peut-être, avant d'avoir appris à obéir, et je crains d'avoir à porter un fardeau trop lourd pour moi. »

Alors Apollonius, lui frappant sur le cou, qu'il avait aussi robuste qu'un athlète, lui dit : « Qui donc osera mettre sous le joug un taureau si vigoureux ?

— Celui, répondit Titus, qui a pris soin de moi, alors que je n'étais qu'un veau. »

Titus désignait ainsi son père, et annonçait l'intention de n'obéir qu'à celui qui, dès son bas âge, l'avait habitué à l'obéissance.

« Je me félicite, dit Apollonius, de voir que vous êtes prêt à vous soumettre à votre père, à qui sont heureux d'obéir même ceux qui ne sont pas ses enfants, et que vous lui rendiez les hommages qu'on vous rendra à vous-même. La jeunesse partageant avec la vieillesse le pouvoir souverain, quelle harmonie suave et délicieuse ! Est-il une flûte, est-il une lyre qui la puisse égaler ? À cette union de la vieillesse et de la jeunesse, la vieillesse gagnera la force, et la jeunesse la modération. »

XXXI. « Et quelles règles me prescrivez-vous, demanda Titus, au sujet de l'autorité suprême ?

— Celle que vous vous êtes tracées à vous-mêmes. Puisque vous devez être d'une entière docilité envers votre père, il n'est pas douteux que vous ne deveniez semblable à lui. Cependant, je vous citerai le précepte d'Archytas : c'était un Tarentin, disciple de Pythagore. Dans un *Traité sur l'éducation des enfants*, il dit : “Que

le père soit un modèle de vertu pour ses enfants ; la pensée que leurs enfants leur ressembleront fera que les pères marcheront d'un pas plus ferme dans la voie de la vertu." De plus, je mettrai en rapport avec vous mon ami Démétrius, que vous retiendrez autant que vous voudrez, pour apprendre de lui les devoirs de l'honnête homme.

— Quel est le genre de mérite de ce philosophe ?

— De parler avec franchise, et de dire la vérité, sans s'effrayer de rien : il a la fermeté d'un cynique. »

Ce titre de cynique ou de chien déplut à Titus.

Apollonius reprit : « Homère a pensé que Télémaque, étant jeune, avait besoin de deux chiens, et il a jugé convenable de les donner, quoique dénués de raison, comme compagnons au fils d'Ulysse : vous aussi, vous aurez avec vous un chien qui aboiera pour vous contre les autres et contre vous-même, quand vous commettrez une faute, et ce sera un chien pourvu de raison et même de sagesse.

— Eh bien ! Donnez-moi pour compagnon ce chien, s'écria Titus, et je lui permets de me mordre, quand il me trouvera en faute.

— Je lui ai écrit à Rome, car c'est dans cette ville que réside ce philosophe.

— Vous avez bien fait, mais je voudrais que quelqu'un vous écrivît aussi en ma faveur, afin que vous fissiez avec moi le voyage de Rome.

— Je le ferai quand il sera plus utile pour vous et pour moi. »

XXXII. Titus fit alors éloigner tout le monde, et dit : « Apollonius, nous sommes seuls, me permettez-vous de vous interroger sur ce qui me tient le plus au cœur ? »

— Vous pouvez m'interroger, répondit Apollonius, et plus vos questions seront importantes, plus vous pouvez les faire avec confiance.

— Je veux vous interroger au sujet de ma vie et des hommes contre lesquels je dois le plus me tenir en garde ; mais peut-être trouverez-vous qu'il y a de la lâcheté dans de telles appréhensions.

— Je ne vois là que de la précaution et de la prudence : car c'est à cela qu'il faut veiller tout d'abord. »

Et, levant les yeux vers le Soleil, il prit ce Dieu à témoin qu'il allait précisément parler à l'empereur sur ce sujet, quand l'empereur ne l'eût pas abordé : il ajouta que les Dieux lui avaient dit d'avertir Titus de redouter, du vivant de son père, les ennemis de son père, et après la mort de Vespasien, ses plus proches parents.

« De quelle manière mourrai-je ? demanda Titus.

— Comme Ulysse : on dit que la mort lui vint de la mer. »

Cela voulait dire, comme nous l'explique Damis, que Titus devait se garder du piquant de la raie, qui blessa, dit-on, Ulysse. En effet, deux ans après avoir été admis par son père au partage de l'empire, il mourut empoisonné avec du lièvre marin, poisson qui fournit un venin plus mortel que toutes les substances de la terre et de la mer. Néron s'en était servi pour empoisonner dans ses festins ses plus grands

ennemis : Domitien s'en servit contre son frère Titus, irrité, non parce qu'il avait pour collègue un frère, mais parce que son collègue était doux et vertueux.

Après cet entretien secret, Titus et Apollonius s'embrassèrent publiquement. Quand l'empereur partit, Apollonius le salua par ces mots : « Prince, soyez supérieur à vos ennemis par vos armes, à votre père par vos vertus. »

XXXIII. Voici la lettre qu'Apollonius avait écrite à Démétrius : « Le philosophe Apollonius à Démétrius le cynique, salut. Je vous donne à l'empereur Titus, pour que vous lui appreniez à régner. Faites que je lui aie dit vrai à votre égard, et soyez tout pour lui, mais sans colère. Adieu. »

XXXIV. Les habitants de Tarse avaient autrefois détesté Apollonius, parce qu'il leur avait adressé des reproches continuels, et que, vivant dans la mollesse et la volupté, ils ne pouvaient supporter un langage un peu ferme. Mais à l'époque où nous sommes arrivés, ils se prirent pour lui d'une telle estime qu'ils le considérèrent comme le fondement et le soutien de leur ville. Dans un sacrifice public que faisait Titus, tous les citoyens, se pressant autour de l'empereur, l'implorèrent pour leurs intérêts les plus chers. Titus répondit qu'il présenterait leur requête à son père, et qu'il se chargerait en leur faveur des fonctions de député de la ville de Tarses. Apollonius s'approcha et dit : « Si je vous prouvais que quelques-uns de ces hommes sont les ennemis de votre père et les vôtres,

qu'ils ont eu des intelligences à Jérusalem pour y exciter la révolte, et qu'ils ont ainsi donné secrètement du secours à vos ennemis le plus déclarés, que leur feriez-vous ?

— Que pourraient-ils attendre de moi, sinon la mort ?

— Eh quoi ! ne rougissez-vous pas d'avoir les châtiments tout prêts en votre main, et de différer les bienfaits ; de vous charger vous-même des premiers, et d'avoir besoin pour les autres d'en référer à votre père ? »

Ces paroles firent un grand plaisir à Titus qui s'écria : « J'accorde aux habitants de Tarse ce qu'ils demandent : mon père ne pourra trouver mauvais que je cède à la vérité et à vous, Apollonius. »

XXXV. J'ai énuméré les pays qu'Apollonius visita pour apprendre et pour enseigner. Depuis, il voyagea souvent, mais ses voyages furent moins longs et il n'alla chez aucun peuple qu'il ne connût déjà. Les pays où il séjourna le plus longtemps, après son retour d'Éthiopie, sont la basse Égypte, la Phénicie, la Cilicie, l'Ionie, l'Achaïe, l'Italie où il retourna ; partout il fit en sorte qu'on le vît toujours le même. En effet, s'il paraît difficile de se connaître soi-même, il est plus difficile encore, à mon sens, que le sage reste toujours semblable à lui-même : et il ne peut amener au bien ceux qui ont une mauvaise nature qu'à la condition de ne pas changer lui-même. Mais j'ai suffisamment exposé cette doctrine ailleurs, et pour peu qu'on lise avec soin l'exposé que j'en ai fait, on y apprendra

que l'homme vraiment homme ne peut ni changer ni être réduit en servitude. Afin donc de ne pas allonger cet ouvrage en reproduisant tous les discours qu'a tenus ce philosophe chez les différents peuples, et d'un autre côté pour ne pas avoir l'air de traiter légèrement une histoire que j'écris avec beaucoup de soin pour ceux qui ne connaissent pas Apollonius, je crois devoir choisir, pour y insister, les faits les plus importants et les plus dignes de mémoire. Quant à ses voyages, nous devons les considérer comme semblables aux visites des enfants d'Esculape<sup>177</sup>.

XXXVI. Il y avait<sup>178</sup> un jeune homme fort ignorant, qui instruisait des oiseaux, et qui les avait sans cesse avec lui pour en faire des oiseaux savants ; il leur apprenait à parler comme les hommes et à moduler tous les sons de la flûte. Apollonius, le rencontrant un jour, lui demanda quelles étaient ses occupations. Le jeune homme ne parla que de rossignols et de merles ; il dit tout ce qu'il apprenait aux pluviers, mais son langage décelait son ignorance. Apollonius lui dit : « Vous me paraissez doublement pervertir les oiseaux, d'abord en ce que vous ne leur laissez pas faire entendre leur ramage, dont la douceur est telle qu'elle ne peut être imitée même par les instruments de musique les plus perfectionnés, ensuite en ce que vous leur apprenez à parler le mauvais grec que vous parlez vous-même. De plus, jeune homme, vous vous

---

<sup>177</sup> Machaon, Polydirius, et leurs descendants.

<sup>178</sup> Philostrate oublie de dire le lieu où il place ce fait. C'est sans doute à Tarse, où nous a laissés le chapitre XXXIV.

ruinez : quand je vois votre suite et votre parure, vous me paraissez de la classe de ces riches voluptueux dont les sycophantes sucent la substance en dardant contre eux leur langue acérée. À quoi vous servira alors votre passion pour les oiseaux ? Vous aurez beau faire retentir à la fois toutes les mélodies de vos rossignols, vous ne parviendrez pas à vous débarrasser de ces gens-là : ils s'acharneront et se colleront contre vous, il vous faudra répandre sur eux vos richesses, il vous faudra leur jeter l'or comme on jette aux chiens des gâteaux de miel ; et, s'ils aboient, il faudra leur en donner encore, puis encore, jusqu'à ce que vous soyez sans ressources et que vous mouriez de faim. Vous avez besoin d'un changement, et en quelque sorte d'une éclatante métamorphose dans votre conduite, si vous ne voulez pas vous laisser plumer sans vous en apercevoir, et mériter les chants plaintifs plutôt que les chants joyeux de vos oiseaux. Pour opérer une telle métamorphose, il n'est pas besoin de toutes les ressources de la magie. Il y a dans toutes les villes une race d'hommes que vous ne connaissez pas encore, et qu'on appelle des maîtres. Donnez-leur une petite partie de vos richesses, et vous vous assurerez la possession du reste : ils vous enseigneront l'éloquence des places publiques, ce n'est pas bien difficile à apprendre. Si je vous voyais encore enfant, je vous dirais de fréquenter des philosophes et des sophistes, et de mettre autour de votre maison comme un rempart de toute sorte de sciences : mais vous n'êtes plus d'âge à apprendre tout cela ; instruisez-vous donc seulement dans l'art de parler pour vous, mais dites-vous que, si vous acquériez une science plus parfaite,



vous seriez comme un homme couvert d'une armure complète et dont le seul aspect serait redoutable, tandis que, vous bornant à la rhétorique, vous n'aurez que l'équipement des troupes légères et des frondeurs ; mais vous vous en servirez pour chasser les sycophantes comme des chiens. »

Le jeune homme comprit la sagesse du conseil d'Apollonius : il cessa de s'occuper d'oiseaux, fréquenta les écoles, et devint assez fort dans les combats d'esprit et de parole.

XXXVII. Deux traditions sont répandues à Sardes : l'une sur le Pactole, qui aurait autrefois charrié pour Crésus des paillettes d'or, l'autre sur des arbres qui seraient plus anciens que la terre. Apollonius jugeait que la première était assez digne de foi ; qu'en effet le Tmolus avait autrefois un sable mêlé d'or que les pluies avaient fait descendre et qu'elles avaient entraîné dans le lit du Pactole, mais qu'avec le temps tout ce sable avait été emporté, et qu'il n'en restait plus. Quant à l'autre tradition, il ne fit qu'en rire :

« Vous vous vantez, dit-il aux habitants, d'avoir des arbres plus anciens que la terre ; mais depuis le temps que j'étudie, je n'ai pas encore vu qu'il y ait des astres plus anciens que le ciel. »

C'était leur dire que le contenu ne peut exister sans le contenant.

XXXVIII. Le gouverneur de Syrie répandait la discorde dans Antioche, et nourrissait entre les

citoyens des soupçons qui mettaient la division dans les assemblées. Un fort tremblement de terre étant survenu, ils furent frappés d'épouvante ; et, comme c'est l'ordinaire, quand il est arrivé quelque prodige, ils prièrent les uns pour les autres. Apollonius se présenta au milieu d'eux et leur dit : « Reconnaissez ici la main de Jupiter, qui a voulu vous réconcilier ; vous, désormais, gardez-vous de retomber dans la sédition, si vous ne voulez vous exposer au même malheur. » Ainsi, il les avertit des maux qu'ils auraient à subir, et leur dit qu'ils auraient à craindre le même fléau que les autres villes.

XXXIX. Voici encore un fait qui mérite d'être rapporté. Un homme faisait un sacrifice à la Terre, pour lui demander de l'or ; et il ne craignait même pas, dans cet intérêt, d'adresser des prières à Apollonius. Celui-ci, songeant au désir de cet homme, dit :

« Je vois un homme bien avide de richesses.

— Dites que vous voyez un pauvre misérable, qui n'a presque rien à lui, qui n'a pas de quoi nourrir sa famille.

— Vous nourrissez donc une foule de fainéants ? Car, pour ce qui est de vous, je vois que vous n'êtes pas du nombre des sots.

— J'ai, dit l'homme, en s'attendrissant et en versant quelques larmes, quatre filles, et il me faut autant de dots. Je n'ai pour le moment que vingt mille drachmes environ : quand je les leur aurai partagées, chacune d'elles ne paraîtra pas avoir reçu grand'chose, et moi je serai tout à fait ruiné. »

Apollonius ne put s'empêcher de le prendre un peu en pitié, et il lui dit : « C'est bien. La Terre et moi, nous nous occuperons de vous. Car on dit que vous offrez un sacrifice à la Terre. »

Après avoir ainsi parlé, il s'en alla dans le faubourg de la ville, comme les gens qui vont acheter du fruit ; il vit un champ planté d'oliviers, admira la grandeur et la belle venue de ces arbres, et, comme il y avait là un petit jardin avec des fleurs et des essaims d'abeilles, il y entra comme pour examiner quelque chose de plus près, fit des prières à Pandore, et revint à la ville. Il alla ensuite trouver le maître du champ, qui avait amassé une fortune d'une manière tout à fait inique, en dénonçant les Phéniciens détenteurs de quelque bien <sup>179</sup>.

« Vous possédez, lui dit-il, tel champ. Combien l'avez-vous acheté ? et combien avez-vous dépensé pour son entretien ?

— Je l'ai acheté l'année dernière quinze mille drachmes, répondit cet homme, mais je n'y ai fait encore aucuns frais d'entretien. »

Apollonius le décida à vendre ce champ vingt mille drachmes, ce qui lui fit un bénéfice de cinq mille. L'homme qui soupirait après un trésor ne voyait pas

---

<sup>179</sup> Ce passage contient une allusion assez obscure. Oléarius conjecture d'une manière tout à fait vraisemblable qu'il s'agit ici des Juifs, dont les biens avaient été confisqués dans tout l'empire pendant la guerre de Judée. Un passage de Strabon (livre XVI, p. 749) l'autorise en effet à croire que les Phéniciens et les Juifs étaient quelquefois nommés les uns pour les autres chez les anciens.

bien ce qu'il gagnait à ce marché : il croyait même y avoir perdu, et y avoir perdu d'autant plus que les vingt mille drachmes qu'il avait en main ne dépendaient que de lui, tandis que le champ qu'il recevait en échange était exposé aux gelées, aux grêles et aux autres accidents qui perdent les fruits de la terre. Mais bientôt il y trouva, autour des ruches mêmes, une amphore contenant vingt mille dariques<sup>180</sup>, et fit une ample récolte d'olives, dans une année peu productive ; alors, il chanta des hymnes en l'honneur d'Apollonius, et sa maison se remplit de prétendants jaloux de lui plaire.

XL. Encore quelques actes d'Apollonius, dont le souvenir mérite d'être conservé. Un homme était amoureux de la statue de la Vénus de Cnide, qui est représentée nue. Il lui faisait de riches dons, et promettait de lui en faire de plus riches encore afin qu'elle l'acceptât pour époux. Apollonius trouvait absurde une telle conduite. Mais les habitants de Cnide n'y voyaient rien de mal : ils disaient même que le pouvoir de la déesse n'en était que plus manifeste, puisqu'elle trouvait un amant. Apollonius n'en voulut pas moins purifier le temple de cette folie ; les Cnidiens lui demandèrent s'il se proposait d'amender quelque chose aux sacrifices et aux prières : « Je veux répondit-il, amender les yeux, mais vos rites nationaux resteront tels qu'ils sont. » Il fit venir l'amoureux transi, et lui demanda s'il croyait aux Dieux.

---

<sup>180</sup> Les *dariques* (ainsi nommés du nom de Darius) étaient la monnaie des anciens Perses.

« J'y crois si bien, répondit l'insensé, que je suis épris d'une déesse, que je veux l'épouser, et que je célèbre les sacrifices de l'hymen.

— Mon ami, lui dit Apollonius, votre présomption vous vient des poètes qui chantent l'hymen des Anchise et des Pélée avec des déesses, mais croyez à ce que je vais vous dire de l'amour entre les différents êtres. Les Dieux aiment des déesses ; les hommes, des femmes ; les animaux, des femelles de leur espèce ; chaque être aime son semblable, pour enfanter des êtres semblables à lui. Quand il y a union entre deux êtres d'espèces différentes, c'est une monstruosité, ce n'est pas un hymen. Si vous aviez songé à l'histoire d'Ixion, jamais il ne vous serait venu à l'esprit de vous éprendre pour un être d'une nature différente de la vôtre. Ixion tourne comme une roue dans le ciel ; quant à vous, si vous ne renoncez à entrer dans ce temple, vous serez poursuivi par le malheur sur toute la terre, et vous ne pourrez dire que les Dieux ne sont pas justes envers vous. »

Ainsi s'éteignit cette ivresse, et l'amoureux s'en alla, après avoir offert à Vénus un sacrifice pour implorer son pardon.

XLI. Les villes situées sur la rive gauche de l'Hellespont ayant été agitées par des tremblements de terre, des Égyptiens et des Chaldéens y firent des quêtes afin de recueillir une somme d'argent nécessaire pour offrir à Neptune et à la Terre un sacrifice de dix talents. Les villes y contribuèrent des deniers publics ; les particuliers, frappés d'épouvante, y

mirent aussi du leur ; et ces charlatans déclaraient que le sacrifice n'aurait pas lieu tant que l'argent n'aurait pas été déposé chez les banquiers. Apollonius ne voulut pas négliger les riverains de l'Hellespont : il parcourut les villes qui avaient été affligées du fléau, en chassa les misérables qui profitaient de l'infortune d'autrui pour battre monnaie, s'enquit des causes de la colère des Dieux, leur offrit des sacrifices selon les ressources des villes, éloigna d'elles le fléau sans leur imposer de lourdes charges et arrêta les tremblements de terre.

XLII. Vers ce temps, l'empereur Domitien défendit par décret de faire des eunuques, et de planter des vignes, avec ordre d'arracher celles qui étaient déjà plantées. Apollonius, qui arrivait chez les peuples de l'Ionie, leur dit : « Ces décrets ne me concernent pas : car, je suis peut-être le seul homme qui ne sente le besoin ni des parties génitales, ni du vin. Mais ce prince merveilleux ne voit pas qu'il épargne les hommes, et châtre la terre. » Ce mot enhardit les Ioniens, qui envoyèrent des députés à l'empereur pour intercéder en faveur de leurs vignes et le prier de rapporter une loi qui ordonnait de ravager la terre et de n'y point planter.

XLIII. Il me reste à rapporter un incident du séjour d'Apollonius à Tarse. Un chien enragé s'était jeté sur un adolescent, et l'effet de cette morsure fut que l'adolescent imita tout ce que font les chiens. Il aboyait, il hurlait, il marchait à quatre pattes. Il y avait trente jours qu'il était malade, quand Apollonius, qui

venait d'arriver à Tarse, vint le trouver. Apollonius ordonna de rechercher le chien qui était l'auteur de tous ces désordres. On lui répondit qu'on n'avait pas vu ce chien, que le jeune homme avait été attaqué par lui hors de la ville, comme il s'exerçait à lancer des javelots, et que, comme le malade n'avait pas même conscience de lui-même, il avait été impossible d'apprendre de lui la forme de ce chien. Apollonius, après quelques moments de réflexion, dit à Damis : « C'est un animal qui a le poil blanc effort épais, il est originaire d'Amphilochie<sup>181</sup> ; il est encore près de telle fontaine, tout tremblant : car il voudrait boire, et l'eau lui fait horreur. Amenez-le moi sur la rive du Cydnus, à l'endroit où sont les palestres. Il vous suffira de lui dire que c'est moi qui l'appelle. » A peine ce chien eut-il été amené par Damis, qu'il alla se coucher aux pieds d'Apollonius, en poussant des cris plaintifs, comme les suppliants qui entourent les autels. Apollonius le caressa, pour le rendre encore plus traitable, et plaça le jeune homme auprès de lui, le retenant par la main. Puis, pour que personne n'ignorât ce grand mystère, il dit à haute voix : « L'âme de Télèphe le Mysien est passée en cet enfant, et la destinée s'acharne toujours contre lui. » Après avoir prononcé ces mots, il ordonna au chien de lécher la plaie, afin que l'auteur du mal en fût aussi le médecin. Aussitôt l'enfant se retourna vers son père, reconnut sa mère, adressa la parole à ses camarades, et but de l'eau du Cydnus. Apollonius n'oublia pas le chien : après avoir fait des prières au fleuve, il lança cet animal au travers du

---

<sup>181</sup> Ville d'Acarnie, sur le golfe d'Ambracie.

courant. Quand le chien eut atteint l'autre rive, il s'y arrêta, aboya (ce que ne font jamais les chiens enragés), baissa les oreilles, et remua la queue, se sentant guéri. L'eau en effet est le remède contre la rage, quand le malade ose l'affronter.

Voilà ce que fit Apollonius pour les temples et les villes, ce qu'il fit à l'égard de différents peuples et pour leur avantage, ce qu'il fit pour les morts et les malades, à l'égard des sages et des hommes étrangers à la sagesse, enfin à l'égard des princes qui le consultèrent sur la manière de bien vivre.



## LIVRE VII

### Apollonius persécuté par Domitien

I-III. Lutttes soutenues, avant Apollonius, par des philosophes contre des tyrans. — IV. Apollonius montre plus de courage que tous ses devanciers. — V-VII. Divers mots hardis d'Apollonius. — VIII. Ses relations avec Nerva et avec plusieurs citoyens hostiles à Domitien. — IX. Il prédit l'avènement de Nerva, est dénoncé à Domitien et cité devant lui. — X. Il passe d'Asie Mineure en Italie. — XI-XIV. Entretien secret d'Apollonius et de Damis avec Démétrius, à Dicéarchie, sur la conduite que doit tenir Apollonius: malgré Démétrius et Damis, il décide qu'il se présentera devant Domitien. — XV. Apollonius se sépare de Démétrius. Damis se déclare résolu à le suivre jusqu'au bout. Départ pour Rome. — XVI. Apollonius trouve un ami dans Élien, préfet du prétoire. — XVII-XX. Entretien secret d'Élien et d'Apollonius. — XXI. Apollonius est insulté par un tribun militaire qui l'a connu à Éphèse. — XXII. Apollonius en prison. Entretien avec Damis. — XXIII. Conversation d'Apollonius avec un prisonnier. Prédiction qu'il lui fait. — XXIV-XXV. Conversation avec divers autres prisonniers. — XXVI. Discours d'Apollonius aux prisonniers pour les exhorter à la patience. — XXVII. Il devine et évite un piège que lui tend un délateur. — XXVIII. Visite d'un ami d'Élien. — XXIX. Visite d'un greffier du tribunal de l'empereur. — XXX-XXXI. Entretien avec Damis. — XXXII-XXXIV. Apollonius interrogé par l'empereur; ses réponses. Il est enchaîné et rasé par ordre de Domitien. — XXXV. Ces faits ont été mal rapportés. — XXXVI-XXXVII. Visite faite à Apollonius par un émissaire de Domitien. — XXXVIII. Apollonius, en présence de Damis, ôte sa jambe de ses fers et l'y remet. — XXXIX. Inanité de la magie. — XL. Les rigueurs de la prison d'Apollonius sont allégées. — XLI. Apollonius envoie Damis à Dicéarchie, et lui donne rendez-vous près de cette ville. — XLII. Entretien avec un jeune Arcadien victime de sa chasteté.

I. La tyrannie, on l'a dit, est l'épreuve la plus décisive des philosophes ; et l'on a raison d'examiner en quoi ils ont montré plus de courage les uns que les autres. C'est là le but de ce livre. Sous la tyrannie de Domitien, Apollonius fut l'objet d'une foule d'attaques et d'accusations. Je vais faire connaître leur origine, leurs causes et les points sur lesquels elles portaient. J'aurai à dire comment, par ses paroles et par l'opinion qu'il fit concevoir de lui-même, Apollonius sortit du débat vainqueur du tyran plutôt que vaincu par lui, mais auparavant je crois opportun de rappeler les circonstances mémorables où des sages eurent à lutter contre des tyrans, afin de pouvoir comparer leur conduite à celle d'Apollonius. C'est le moyen d'arriver à la vérité.

II. Zénon d'Élée, qui passe pour l'inventeur de la dialectique, avait été fait prisonnier à la suite d'une tentative pour renverser le tyran de Mysie, Néarque ; mis à la torture, il refusa de dénoncer ses complices, mais il accusa de trahison les amis les plus fidèles du tyran, qui furent mis à mort comme coupables : ainsi, Zénon d'Élée détruisit la tyrannie avec ses propres armes. Platon déclare lui-même avoir combattu pour la liberté des Siciliens de concert avec Dion. Phyton, chassé de Rhégium, se réfugia chez Denys, tyran de Sicile : ayant été accueilli avec plus d'honneur qu'un exilé n'a droit d'en attendre, il comprit les desseins du tyran, qui avait des vues sur Rhégium, et il l'écrivit à ses concitoyens. Denys, l'ayant su, l'attacha vivant à une des machines qu'il faisait avancer contre les murailles de la ville, espérant que

les assiégés, pour épargner la vie de Phyton, ne lanceraient aucun trait contre cette machine, mais Phyton leur cria de lancer hardiment leurs traits, attendu qu'en le visant, c'est la liberté qu'ils viseraient. Héraclide et Pyton, qui tuèrent Cotys de Thrace, étaient deux jeunes gens ; ils devinrent des sages, en suivant la secte académique, et la sagesse les conduisit à la liberté. Qui ne connaît la conduite de Callisthène d'Olynthe, qui, en un même jour, loua et réprimanda les Lacédémoniens, parvenus au comble du pouvoir, et qui perdit la vie pour leur avoir déplu ? Timogène de Sinope, aussitôt après la bataille de Chéronée, blâma vivement Philippe pour avoir, lui qui se disait descendant des Héraclides, détruit par les armes la puissance des Athéniens, qui avaient autrefois pris les armes pour soutenir les Héraclides. Cratès le Thébain, comme Alexandre lui promettait de rebâtir Thèbes en sa faveur, répondit qu'il n'avait pas besoin d'une patrie que pourrait détruire le premier soldat heureux. Je pourrais citer bien d'autres exemples, mais je ne puis m'étendre sur ces faits, non qu'ils ne soient fort beaux et fort célèbres, mais parce que j'ai à leur opposer les actes d'Apollonius qui leur sont aussi supérieurs qu'ils sont eux-mêmes supérieurs aux actions des autres hommes.

III. Ainsi l'on ne saurait comparer à Apollonius Zénon d'Élée, ni les deux philosophes qui tuèrent Cotys ; en effet, s'il est facile d'asservir les Thraces, les Mysiens et les Gètes, il est peu sensé de les rendre libres : je suppose qu'ils aiment médiocrement la liberté, n'attachant aucune honte à l'esclavage. Je

ne dirai pas (car je sais qu'un tel discours déplairait à bien des gens) qu'il y eut de la part de Platon peu de sagesse à entreprendre de corriger les désordres de la Sicile, plutôt que ceux d'Athènes, et que, séduit vraisemblablement par des offres d'argent, il fut à la fois trompeur et trompé. Lorsque Python de Rhégium attaqua Denys, la puissance de ce tyran était déjà ébranlée en Sicile, et quand il n'aurait pas été percé par les traits de ses concitoyens, il savait qu'il n'avait à attendre de Denys que la mort : je ne vois donc pas qu'il ait rien fait d'admirable à mieux aimer mourir pour sauver la liberté des autres que pour mettre le comble à sa servitude. Comment, aujourd'hui même, Callisthène échapperait-il au reproche de malignité ? Quand, le même jour, il a fait l'éloge et la satire des mêmes hommes, ou bien il a blâmé des hommes qu'il savait dignes d'éloges, ou bien il en a loué qu'il devait critiquer hautement ; un homme qui ne craint pas d'injurier d'honnêtes gens ne saurait échapper au reproche de détracteur injuste, et un homme qui a pour les méchants des éloges et des adulations assume la responsabilité de leurs méfaits : car en louant les méchants, on les rend plus méchants encore. Quant à Diogène, si, avant Chéronée, il avait parlé à Philippe comme il l'a fait, il aurait pu lui épargner la honte de faire la guerre aux Athéniens : son blâme, s'appliquant à des faits accomplis, n'y changeait absolument rien. Enfin, tout homme qui aime sa patrie trouvera mauvais que Cratès n'ait pas confirmé Alexandre dans le dessein qu'il avait formé de rebâtir la ville de Thèbes.

IV. Apollonius, lui, sans avoir de crainte pour sa patrie en péril, sans avoir perdu l'espérance de vivre, sans se laisser aller à des discours insensés pour les Gètes ou les Thraces, entra en lutte, non pas contre le maître d'une seule île ou d'un petit territoire, mais contre un homme qui commandait à la terre entière et à la mer, et auquel il reprochait de faire peser sur les peuples un joug insupportable. Déjà il avait été animé des mêmes dispositions contre Néron : mais contre Néron il ne fit que lancer quelques traits de loin, car il ne prit pas les armes lui-même, se contenta de saper les bases de la tyrannie en encourageant Vindex et en réprimandant Tigellin. Encore ici quelque détracteur d'Apollonius pourra-t-il dire qu'il ne fallait pas grand courage pour attaquer Néron, qui menait une vie de joueuse de flûte ou de joueuse de lyre. Mais, pour Domitien, que dira-t-on ? Domitien était fort de corps, il méprisait les plaisirs de la musique comme propres à énerver ses instincts violents ; il se faisait une joie des souffrances et des larmes des autres, il disait que la défiance des peuples est une sauvegarde contre les tyrans, et celle des tyrans une sauvegarde contre les peuples ; il pensait que la nuit doit mettre un terme aux travaux de l'empereur, et donner le signal du carnage : c'est ainsi que le sénat fut décapité de ses membres les plus illustres, et que l'effroi se répandit parmi les philosophes, au point que tous quittèrent leur manteau, et que les uns s'enfuirent vers l'Occident, chez les Celtes, ou dans les déserts de la Libye et de la Scythie, et que les autres en vinrent à se faire, dans leurs discours, les

conseillers du crime. Mais de même que le Tirésias de Sophocle dit à Œdipe :

« Ce n'est pas vous que je sers, c'est Apollon ; »

de même Apollonius, ne reconnaissant d'autre souveraineté que celle de la Sagesse, ne se croyait pas le tributaire de Domitien ; il pensait que c'était pour lui qu'avaient été prononcées les paroles de Tirésias, et, sans crainte pour lui-même, il était plein de commisération pour les maux des autres. Par là, il excita contre Domitien tous les jeunes gens du sénat et tous les hommes intelligents qu'il voyait dans ce corps ; il allait de province en province, tenant aux gouverneurs le langage d'un philosophe, et disant partout que la force des tyrans n'est pas éternelle, et que ce qui précipite leur perte, c'est l'effroi qu'ils inspirent : il leur rappelait ces fêtes des Panathénées, pour lesquelles sont célébrés Harmodius et Aristogiton, et l'entreprise de Thrasybule qui, après s'être emparé de la citadelle de Phylé<sup>182</sup>, abattit d'un seul coup les trente tyrans, et les belles actions des Romains eux-mêmes, du temps de la république, alors qu'ils renversèrent à main armée diverses tyrannies.

V. Un acteur tragique était venu à Éphèse pour jouer la tragédie d'*Ino*, et parmi les auditeurs se trouvait le proconsul d'Asie, qui, bien que jeune et illustre parmi les consulaires, était un peu timide dans les affaires de l'État. Comme l'acteur achevait la tirade où Euripide dit que les tyrans s'élèvent lente-

---

<sup>182</sup> En Attique.

ment, et sont renversés par les moindres chocs, Apollonius se leva brusquement et s'écria : « Voilà un lâche qui ne comprend ni Euripide ni moi. »

VI. Le bruit se répandit que Domitien avait offert une éclatante expiation à la Vesta romaine, en faisant mourir trois Vestales qui avaient dénoué leur ceinture et s'étaient souillées par des amours sacrilèges, bien qu'appartenant à un corps chargé de garder saintement le Palladium et le feu de Vesta.

« Puisses-tu, ô Soleil ! s'écria Apollonius, être purifié, toi aussi, des meurtres iniques dont la terre est aujourd'hui remplie ! »

Et tout cela, Apollonius le disait, non point tout bas, comme les lâches, mais bien haut et devant tout le monde.

VII. Domitien, après avoir tué Sabinus, un de ses parents, avait épousé Julie, veuve de la victime, sa propre nièce, l'une des filles de Titus. Éphèse fêtait par des sacrifices les noces de l'empereur. Apollonius vint au lieu où se célébraient ces fêtes, et s'écria : « O nuit des antiques Danaïdes <sup>183</sup>, que vous êtes incomparable ! »

VIII. C'est ainsi qu'Apollonius se conduisait au sujet des affaires de Rome. On considérait comme digne de l'empire Nerva, qui régna sagement après Domitien, et l'on avait la même opinion d'Orphitus

---

<sup>183</sup> Elles avaient, dans la première nuit des noces, égorgé leurs cousins qui étaient devenus leurs maris.

et de Rufus. Domitien les accusa de conspirer contre lui : il reléqua dans des îles Orphitus et Rufus, et assigna Tarente pour résidence à Nerva. Apollonius avait eu avec eux des rapports d'amitié, et tout le temps que Titus régna, soit avec son père, soit après son père, il leur avait envoyé des lettres pour les exhorter à la sagesse, et les avait mis du parti des empereurs parce que ces empereurs étaient des hommes vertueux ; mais, Domitien étant un prince cruel, il détacha de lui ces deux hommes, et les encouragea à défendre la liberté commune. Il pensa que les correspondances par lettres étaient dangereuses pour eux, car plusieurs hommes importants avaient été trahis par des esclaves, par des amis, par des femmes, et pas une maison ne gardait alors un secret. Mais il prenait en particulier les plus prudents d'entre ses familiers, tantôt l'un, tantôt l'autre, et il leur disait : « Je vous confie un grand secret. Il faut que vous alliez à Rome trouver tel citoyen, lui parler, et prendre, comme je le ferais, toute espèce de moyens pour le gagner. » Un jour on lui apprit qu'ils étaient en exil, pour avoir tenté quelque entreprise contre l'empereur, dans laquelle ils n'avaient pas réussi, faute d'activité ; ce fut pour lui l'occasion d'un discours qu'il tint sur les Parques et la destinée, dans le bois de Smyrne que baigne le Mélès.

IX. Sachant que Nerva devait régner bientôt, il dit que les tyrans eux-mêmes ne sauraient forcer la destinée ; et, comme il y avait une statue élevée à Domitien près du Mélès, il fit tourner de ce côté les regards de tous les assistants, et s'écria : « Insensé,



que tu connais mal les Parques et la destinée ! Celui qui doit régner après toi, tu aurais beau le tuer, il ressusciterait ! » Ce mot fut porté par Euphrate aux oreilles de Domitien. Nul ne savait lequel désignait cet oracle, de Nerva, d'Orphitus ou de Rufus : Domitien, pour se délivrer de toute crainte, résolut de les mettre à mort tous les trois. Mais afin de n'avoir pas l'air d'agir ainsi sans raison, il cita devant lui Apollonius pour qu'il se justifiât du reproche de complots tramés avec eux. Car il se disait : ou bien Apollonius viendra, il sera condamné, et les autres paraîtront, non pas condamnés sans jugement, mais convaincus comme lui d'intrigues secrètes ; ou bien il aura l'habileté de ne pas se laisser prendre, et ce sera une charge de plus contre les accusés que la fuite d'un des leurs.

X. Comme il faisait ces réflexions et s'apprêtait à écrire au proconsul d'Asie pour donner l'ordre de se saisir d'Apollonius et de le mener à Rome, celui-ci prévint tout, selon sa coutume, et grâce à ses facultés surnaturelles. Il dit à ses amis qu'il avait à faire un voyage secret. Cela fit penser au vieil Abaris, et l'on crut qu'Apollonius allait entreprendre quelque voyage de ce genre<sup>184</sup>. Il partit avec Damis, sans dire, même à son compagnon, ce qu'il méditait, et vint en Achaïe. Il prit terre à Corinthe ; comme il était midi, il y fit, suivant son habitude, ses prières au Soleil. Le

---

<sup>184</sup> Ce personnage mythique des régions hyperboréennes est représenté comme un prêtre d'Apollon, qui avait reçu de son Dieu le don singulier de traverser les airs sur une flèche, et qui fit ainsi de nombreux voyages.

soir venu, il s'embarqua pour la Sicile et l'Italie. Le vent était favorable et la mer calme : il arriva le cinquième jour à Dicéarchie<sup>185</sup>. Là il trouva Démétrius, qui était considéré comme le plus hardi d'entre les philosophes, parce qu'il ne résidait pas à une trop grande distance de Rome. Apollonius savait fort bien qu'il avait quitté Rome à cause du tyran ; néanmoins, il lui dit, par manière de conversation : « Je vous surprends au sein des délices, à l'endroit le plus fortuné de cette Italie heureuse (si tant est qu'elle soit heureuse). C'est ici, dit-on, qu'Ulysse lui-même oublia, dans la compagnie de Calypso, la fumée d'Ithaque et sa demeure chérie. »

Démétrius l'embrassa, et, cherchant à détourner les sinistres pensées qui s'offraient à son esprit :

« O Dieux, s'écria-t-il, quels dangers va courir la philosophie en la personne d'un tel homme !

— Quel danger a-t-elle donc à craindre ? demanda Apollonius.

— Celui que vous avez prévu et au-devant duquel vous allez : car, si je ne connais pas vos intentions, je ne connais pas non plus les miennes. Venez causer avec moi, mais pas ici : allons dans un endroit où nous puissions parler seuls. Il va sans dire que Damis nous accompagnera, Damis qui, par Hercule ! est l'Iolas<sup>186</sup> de vos travaux. »

## XI. En disant ces mots, il les mène à l'an-

<sup>185</sup> C'est la ville de Pouzzoles (Pateoli).

<sup>186</sup> Iolas, neveu d'Hercule, fut le compagnon de quelques-uns de ses travaux. (Voy. Ovide, *Métamorphoses*, liv. IX.)

cienne villa du célèbre Cicéron, située non loin de la ville. Ils s'assirent sous un platane. Les cigales chantaient, caressées par un doux zéphyr. « Heureuses cigales ! s'écria Démétrius, ô vrais sages ! les Muses vous ont appris un chant qui n'a fait encore l'objet d'aucune accusation ni d'aucune calomnie. Elles vous ont rendues supérieures aux appétits du ventre, et vous ont fait habiter ces arbres, bien au-dessus des jalousies humaines, et là vous vivez heureuses, vous chantez votre félicité, qui est aussi celle des Muses. » Apollonius vit bien où tendait ce discours : mais il feignit de voir dans ces paroles une perte de temps à laquelle il ne s'attendait pas : « Quoi ! dit-il, c'est pour me faire l'éloge des cigales que vous m'avez pris à l'écart, et que vous êtes venu vous cacher ici, comme s'il y avait une loi d'État qui défendit de louer les cigales !

— Il ne s'agit pas d'un éloge, répondit Démétrius : je voulais dire que les cigales peuvent faire entendre leur chant, tandis que nous, il ne nous est pas même permis de souffler mot : c'est un crime d'aimer la sagesse. Autrefois Anytus et Mélitas disaient : « Socrate est coupable, en ce qu'il corrompt la jeunesse et introduit des divinités nouvelles. » Aujourd'hui l'on dit : « Cet homme est coupable, en ce qu'il est sage et juste, en ce qu'il a étudié les choses divines et humaines, en ce qu'il a sur les lois des notions étendues. » Comme vous êtes le plus sage d'entre les philosophes, c'est dans l'accusation dirigée contre vous qu'éclate le plus de sagesse : Domitien veut vous trouver complice du crime dont il accuse Nerva et ses amis.

— Quel crime leur reproche-t-il ?

— Le plus grand de tous ceux dont on puisse être accusé aujourd'hui, d'après le jugement de l'accusateur. Il dit avoir des preuves qu'ils conspirent contre son autorité, et que c'est vous qui les y avez excités, en coupant, je crois, un enfant.

— Quoi ! ce serait un eunuque qui renverserait l'empereur !

— Ce n'est pas là ce dont on vous accuse : mais on prétend que vous avez immolé un enfant dans un sacrifice, pour lire les secrets de l'avenir cachés dans de jeunes entrailles ; on vous reproche encore votre manière de vous vêtir et de vous nourrir, et l'on ajoute qu'il y a des gens qui vous adorent comme un Dieu. Voilà ce que j'ai appris de Télésinus, qui est mon ami et le vôtre.

— Quel bonheur, si nous pouvions revoir Télésinus ! Car vous parlez sans doute de ce philosophe qui a été consul sous Néron ?

— De lui-même. Mais comment le verriez-vous ? Les tyrans sont soupçonneux surtout à l'égard de tous ceux qui ont un rang, s'ils viennent à conférer avec des hommes accusés de crimes comme ceux qu'on vous impute ; et Télésinus a quitté Rome, pour se conformer au décret qui en chasse tous les philosophes, aimant mieux se retirer comme philosophe que rester en qualité de consulaire.

— Je ne veux pas, dit Apollonius, lui faire courir de dangers : il en court assez déjà pour la philosophie. »

XII.           « Mais dites-moi, Démétrius, que dois-je

dire et que dois-je faire, à votre avis, pour me mettre hors de péril ?

— Ne pas plaisanter et ne pas dire que vous ressentiez des craintes que vous n'éprouvez pas. Car si vous craigniez, vous vous éloigneriez et vous éviteriez même d'en entendre parler.

— Mais vous-même, fuiriez-vous, si vous couriez le même danger que moi ?

— Non, par Minerve ! s'il y avait un juge. Mais ici, il n'y aurait pas de juge véritable. Personne pour écouter ma défense ! En admettant qu'on m'écoutât, on me condamnerait quoiqu'innocent. Vous ne me permettriez pas de choisir cette mort si froide, cette mort d'esclave, au lieu de la mort qui convient à un philosophe. Ce qui nous convient, à nous autres philosophes, c'est de mourir ou bien pour affranchir notre patrie, ou bien pour défendre nos parents, nos enfants, nos frères et le reste de nos proches, ou bien pour combattre en faveur de nos amis, qui doivent nous être plus chers même que nos proches ou que les êtres que nous donne l'amour. Mais mourir pour des crimes imaginaires, pour de mensongères accusations, fournir à un tyran l'occasion de se croire un habile homme, ce serait, à mon avis, un supplice plus cruel que celui de tourner en l'air sur une roue, comme on le rapporte d'Ixion. Pour vous, ce me semble, la lutte doit commencer à votre arrivée ici. Vous donnez cela comme preuve de la pureté de votre conscience, attendu que vous n'auriez osé venir, si vous vous fussiez senti coupable. Mais Domitien ne pensera pas ainsi, il dira que vous n'avez eu tant de confiance et

de hardiesse que parce que vous avez une puissance secrète. Il vous a cité à comparaître devant lui, cela est vrai, mais il n'y a pas encore dix jours, comme on dit, et voici que vous venez vous offrir au jugement, avant d'avoir appris que vous êtes accusé : cela va donner du poids à l'accusation. On dira que vous prévoyez l'avenir, et cela fortifiera le bruit répandu au sujet de l'enfant. Prenez garde que ce qui a fait le sujet de l'entretien que vous avez eu en Ionie sur les Parques et la destinée ne se réalise pour vous, que le Destin ne vous prépare quelque mal inattendu, et que sa puissance irrésistible ne vous entraîne à votre perte, pour n'avoir pas su qu'en toute circonstance la plus grande habileté consiste à se tenir sur ses gardes. Pour peu que vous n'ayez pas oublié les temps de Néron, vous vous rappelez comment je me suis conduit, et vous savez que j'envisage la mort avec les sentiments d'un homme libre. Mais alors il y avait encore quelque relâche : si la cithare paraissait faire perdre à Néron la dignité de tenue qui convient à un empereur, elle avait du moins l'avantage de tempérer et calmer ses autres passions ; grâce à elle, il observait quelques trêves et se reposait quelquefois du carnage. C'est ainsi qu'il ne m'a pas mis à mort, bien qu'il eût déjà tiré le glaive pour m'en frapper à cause des discours que nous avons tenus, vous et moi, sur les Thermes : s'il m'a épargné, c'est que la voix lui était revenue, et qu'il avait obtenu comme chanteur un brillant succès. Mais maintenant, à quelle voix, à quelle cithare sacrifierons-nous ? Il s'agit bien de musique : je ne vois partout que rage ; ce n'est pas Domitien qui s'apaisera de lui-même, nul ne saurait l'apaiser. Et cependant

Pindare, dans un éloge de la lyre, dit qu'elle calme même la fureur de Mars, et qu'elle le détourne des combats. Domitien a établi un Concours de musique avec des couronnes distribuées aux frais de l'Etat<sup>187</sup> ; cela ne l'a pas empêché, dit-on, de faire périr dernièrement quelques-uns des musiciens qui avaient disputé le prix de la flûte et du chant. De plus, il faut que vous songiez aux hommes qui sont enveloppés dans la même accusation que vous ; vous les entraînez dans votre ruine, pour peu que vous fassiez montre de hardiesse, et que vous donniez des conseils, qui ne seront certainement pas suivis. Votre salut est en vos mains. Voici des vaisseaux, en grand nombre, comme vous voyez ; les uns partent pour la Libye, les autres pour l'Égypte, d'autres pour la Phénicie et l'île de Chypre ; quelques-uns vont droit en Sardaigne, les autres au-delà de la Sardaigne. Le meilleur parti à prendre est de monter sur un de ces vaisseaux, et de vous faire transporter dans un de ces pays, n'importe lequel. Les tyrans sont moins redoutables pour les hommes illustres, du moment qu'ils voient que ces hommes cherchent l'obscurité.»

XIII. Damis fut entraîné par les raisons de Démétrius. Il lui dit : « La présence d'un ami tel que vous peut être d'un grand bien pour Apollonius. Car moi, je n'ai guère d'autorité, quand je lui conseille

---

<sup>187</sup> Allusion aux jeux Capitolins, jeux quinquennaux institués par Domitien ; il s'y faisait des concours de musique, de courses de chars et d'exercices gymniques. (voy. Suétone, *Vie de Domitien*, c. 4.)

de ne pas se précipiter sur des épées dressées contre lui, de ne pas aller se heurter contre la tyrannie la plus cruelle qui fut jamais. Ce voyage même, je n'en aurais pas su l'objet, si je ne vous avais rencontré ; un homme est moins prompt à exécuter ses propres résolutions, que je ne le suis à exécuter les siennes. Il ne faut pas qu'on me demande, quand je suis sur la mer, où je vais et pourquoi je suis parti. Je ferais rire, si je disais que je parcours la mer de Sicile et le golfe Tyrrhénien sans savoir dans quel but. Si du moins je savais ce qui se prépare, je pourrais dire à ceux qui m'interrogeraient : « Apollonius est épris de la mort, et moi, son rival, je fais voile avec lui. » Mais, si je ne sais rien à ce sujet, je dois au moins dire ce que je sais. Et je parlerai pour l'amour de lui. Si je meurs, la philosophie ne fera pas en moi une grande perte : je suis semblable à l'écuyer de quelque brave soldat ; mon seul mérite est de suivre un tel homme. Mais s'il est tué (les tyrans sont toujours prêts à élever l'un et à renverser l'autre), ce sera un bien grand désastre pour la philosophie, car il n'a jamais existé d'aussi grand philosophe. Hélas ! nous avons contre nous plusieurs Anytus et plusieurs Mélitus, de tous côtés les accusations fondent sur quiconque fréquente Apollonius : on reproche à l'un d'avoir ri tandis qu'il parlait contre la tyrannie, à l'autre d'avoir approuvé ce qu'il disait, à un troisième de l'avoir encouragé à parler, à un autre de s'être retiré louant ce qu'il avait entendu. Selon moi, il faut mourir pour la philosophie comme on meurt pour les autels des Dieux, pour les murs de la patrie, pour les tombeaux des ancêtres. Plusieurs hommes illustres sont morts pour la défense de ces



objets chéris. Mais mourir pour anéantir la philosophie, ce ne serait pas mon goût, ni celui de quiconque aime la philosophie et Apollonius. »

XIV. Apollonius prit la parole à son tour. « Si Damis, dit-il, a parlé avec quelque timidité des circonstances présentes, il faut lui pardonner. Il est Assyrien, et il a fréquenté les Mèdes, chez qui l'on se prosterne devant les tyrans : aussi n'estime-t-il pas la liberté autant qu'elle vaut. Mais vous, Démétrius, comment vous justifierez-vous auprès de la philosophie ? Vous répandez la terreur, et cependant, s'il y avait en effet quelque chose à craindre, votre devoir ne serait-il pas bien plutôt de dissiper que d'entretenir l'effroi chez un homme qui craint des dangers auxquels il semble qu'il ne devrait même pas s'attendre ? Que l'homme sage meure pour les intérêts que vous avez dits, cela est naturel. Mais celui-là même qui ne l'est pas peut fort bien mourir de la même façon : car il y a des lois qui imposent à chacun l'obligation de mourir pour la liberté ; et quant à mourir pour ses parents, ses amis ou ses enfants, c'est la nature qui le veut. Tous les hommes sont esclaves de la nature et de la loi ; mais ils le sont volontairement de la nature, et, par force, de la loi. Le propre du sage, c'est de mourir pour ce qui fait l'objet de ses préoccupations. Ce n'est pas la loi qui lui a imposé ce choix, ce n'est pas la nature qui le lui a inspiré, c'est son courage et sa force d'âme qui l'y ont poussé. Eh bien ! qu'on vienne à détruire ce dont il est épris, en vain il se verra menacé du feu, de la hache, rien ne triomphera de sa fermeté, rien ne lui arrachera le moindre mensonge ; mais aussi il

gardera tout ce qu'il sait, avec un soin aussi religieux que le secret des mystères. Je sais plus de choses que la plupart des hommes, car je sais tout : mais ce que je sais est pour les hommes de bien, pour les sages, pour moi, pour les Dieux : je ne sais rien pour les tyrans. Et ce n'a pas été à moi une folie de venir ici : je vais vous le prouver. Pour, ma personne, je ne cours aucun danger ; il n'appartient pas à un tyran de me faire mourir, quand je voudrais moi-même mourir par ses mains. D'un autre côté, je comprends que je cours des dangers dans la personne de ces hommes dont le tyran me fait le chef ou le complice : je suis ce qu'il lui plaira. Si je les trahissais par ma lenteur ou ma lâcheté dans cette affaire, que diraient de moi les honnêtes gens ? Qui n'aurait droit de me tuer comme me faisant un jouet d'hommes auxquels les Dieux ont accordé ce que je demandais ? Je ne pourrais éviter les reproches de trahison : voyez plutôt. Il y a deux sortes de tyrannies : les unes immolent sans jugement, les autres commencent par faire comparaître devant un tribunal ; elles ressemblent, les premières aux bêtes féroces les plus fougueuses et les plus agiles, les autres à des bêtes féroces plus molles et plus somnolentes. Elles sont cruelles l'une comme l'autre. On en peut juger en prenant Néron pour exemple de la tyrannie fougueuse et aveugle, et Tibère pour exemple de la tyrannie plus calme : le premier faisait périr les gens sans qu'ils eussent eu le temps de craindre, le second, après les avoir tenus longtemps sous la terreur. Cependant, à mon sens, la plus cruelle des deux espèces de tyrannies est encore celle qui affecte les formes de la justice, et qui prétend que ses arrêts sont

dictés par les lois : ces sortes de tyrans ne suivent en rien les lois, leurs sentences ressemblent en tout point à celles des tyrans qui ne jugent pas ; ils décorent du nom de justice les lenteurs de leur colère, ils ôtent aux malheureux qu'ils condamnent à mort, même la compassion de la foule, qui est comme un drap mortuaire bien dû à qui meurt injustement. Je vois que la tyrannie présente use des formes judiciaires, mais je vois aussi qu'elle finit tout comme celle qui agit sans forme de procès. Elle condamne les gens d'avance, et les fait comparaître comme si l'arrêt n'était pas déjà porté. Quand on est condamné, on peut alors dire que, si l'on succombe, c'est parce que le juge n'a pas jugé selon les lois : mais, si l'on ne se présente pas, n'est-il pas évident que l'on a l'air de se condamner soi-même ? Si donc, quand le sort de mes illustres amis est entre mes mains, je refusais de combattre pour eux et pour moi, dans quel coin de la terre pourrais-je me réfugier sans emporter une souillure ? Supposons, Démétrius, qu'après vous avoir entendu je croie que vous avez raison, et que je suive vos conseils, puis, que ces hommes soient mis à mort, quelles prières pourrais-je faire, après un tel acte, pour obtenir une bonne navigation ? Où aborderais-je ? chez qui chercherais-je un refuge ? Ne serais-je pas obligé de sortir des limites de l'empire romain et d'aller trouver des amis bien éloignés, comme Phraote, Vardane, le divin Iarchas, ou le noble Thespésion ? Mais si je m'en allais en Éthiopie que dirais-je à Thespésion ? Cacherais-je ce que j'ai fait ? Ce serait avouer que j'aime le mensonge, ou plutôt que s'en suis esclave. Essayerais-je de me justifier ? Voici ce qu'il faudrait dire : Thespé-

sion, Euphrate m'a calomnié auprès de vous, il m'a accusé de fautes dont je ne me sens pas coupable : il a dit que je suis un faiseur d'embarras, un charlatan, un orgueilleux qui me pare de toute la science des Indiens : il n'y a rien de vrai dans tout cela. Ce qui est vrai, c'est que je suis un traître, que j'ai livré mes amis à la mort ; que je suis un perfide, en qui l'on ne saurait avoir confiance ; et ainsi de suite. Cela n'empêche pas que, comme il y a ici une couronne destinée à la vertu, je viens la réclamer pour avoir ruiné de fond en comble les plus grandes maisons de Rome, en sorte que nul n'y puisse plus habiter. Ces paroles, Démétrius, vous font rougir, je le vois. Mais figurez-vous Phraote, représentez-vous que je passe par sa cour en fuyant chez les Indiens, comment oserais-je le regarder ?

« Comment lui avouer le motif de ma fuite ? Lui dirais-je qu'à mon premier voyage, j'étais vertueux et que je n'aurais pas craint de mourir pour des amis, et qu'après l'avoir connu, j'ai rejeté ces saintes dispositions avec mépris, et cela pour vous plaire ? Iarchas, à mon arrivée, ne m'interrogera même pas ; mais de même qu'Éole chassa honteusement de son île Ulysse pour avoir mal profité du don qu'il lui avait fait d'une bonne navigation <sup>188</sup>, de même il m'ordonnera

---

<sup>188</sup> Voyez *Odyssée*, liv. X, v. 71 et suiv. Éole avait donné à Ulysse une outre où les vents étaient retenus captifs. Ulysse ayant négligé de bien garder cette outre, ses compagnons l'ouvrirent, et les vents, ainsi déchaînés, soulevèrent une tempête qui écarta d'Ithaque le vaisseau d'Ulysse, elle rejeta dans l'île d'Éole. Il implora le secours d'Éole, qui refusa de l'entendre et le chassa de son île.

de quitter sa colline, me reprochant d'avoir profané la coupe de Tantale : car ils veulent que quiconque y a trempé ses lèvres partage les dangers de ses amis. Je sais, Démétrius, combien vous êtes habile à trancher les difficultés. Aussi allez-vous me dire : "N'allez pas chez ces gens-là, allez chez des hommes que vous n'avez pas encore vus : là vous n'aurez qu'à vous féliciter de votre fuite, il vous sera plus facile de vous cacher au milieu d'hommes qui ne vous connaîtront pas." Eh bien ! examinons ce parti, et voyons jusqu'à quel point il est fondé. Pour moi, voici ce que j'en pense. Selon moi, le sage ne fait rien en particulier et pour lui seul ; il ne peut même pas avoir une pensée si secrète, qu'elle ne l'ait au moins lui-même pour témoin ; et soit que l'inscription de Delphes ait pour auteur Apollon lui-même, soit qu'elle vienne d'un homme qui se connaissait parfaitement lui-même, et qui pour ce motif faisait de cette connaissance un précepte pour tous, il me semble que le sage, se connaissant lui-même, et ayant pour témoin son esprit, ne saurait rien craindre de ce que craint le vulgaire, ni rien oser de ce que les autres font sans rougir. Car les autres, étant esclaves des tyrans, sont prêts à leur livrer leurs amis les plus chers, et cela parce qu'ils redoutent ce qui n'est pas à craindre, et ne craignent pas ce qui est à redouter. Mais la sagesse ne permet pas cela : outre l'inscription de Delphes, elle approuve la sentence d'Euripide, qui pense que la conscience est le châtement des coupables, alors qu'ils songent à leurs crimes<sup>189</sup>. C'est la conscience qui représentait à

---

<sup>189</sup> Allusion à un vers de l'*Oreste* d'Euripide (v. 396)

l'imagination d'Oreste les fantômes des Euménides, dans ses accès de fureur, après son parricide.

« L'esprit préside aux actions à faire, la conscience, à celles que l'esprit a résolues. Si l'esprit s'est déterminé pour le bien, la conscience accompagne l'innocent avec des chants de joie dans tous les lieux saints, dans toutes les rues, dans toutes les demeures des Dieux et des hommes ; elle enchante son sommeil, en faisant retentir à ses oreilles les accents mélodieux du peuple des songes. Que si l'esprit s'est laissé entraîner au mal, la conscience ne permet au coupable ni de regarder en face les autres hommes, ni de leur parler sans balbutier ; elle le chasse des temples et ne l'admet pas aux prières des hommes. Elle ne souffre pas qu'il tende les mains vers les statues des Dieux, elle coupe court à leurs adorations sacrilèges comme les lois aux tentatives homicides, elle l'éloigne de toute société, elle remplit d'épouvante son sommeil ; pour tout ce qu'il a vu pendant le jour, pour tout ce qu'il a pu dire ou entendre, elle lui forge dans ses songes des visions fantastiques, et lui montre comme vraies et terribles les vaines créations de son imagination. Je crois vous avoir démontré clairement et avec la dernière évidence que, si je venais à trahir mes illustres amis, ma conscience me dénoncerait, et auprès de ceux qui me connaissent et auprès de ceux qui ne me connaissent pas. Aussi je ne me trahirai pas moi-même, et j'entre-rai en lutte avec le tyran, m'appliquant le mot d'Homère, le noble poète : "Mars est pour tous"<sup>190</sup>. »

---

<sup>190</sup> C'est un mot d'Hector, en réponse à Polydamas, qui conseille aux Troyens de fuir devant Achille et de se renfermer

XV. Ces paroles firent un grand effet sur Damis : il nous dit lui-même qu'elles lui rendirent confiance et courage ; Démétrius, loin de blâmer Apollonius, approuva tout ce qu'il avait dit, lui donna raison, et fit des vœux pour lui au sujet des dangers qu'il allait courir, ainsi que pour la philosophie, en l'honneur de laquelle il souffrait ces persécutions. Il voulait même conduire Apollonius à sa demeure ; mais Apollonius s'excusa : « Il est tard, dit-il, et il faut que vers l'entrée de la nuit je parte pour le port des Romains <sup>191</sup> : c'est l'heure du départ ordinaire des vaisseaux qui s'y rendent. Nous souperons ensemble quand mes affaires se seront arrangées ; présentement, on pourrait vous mettre en accusation pour avoir pris un repas avec un ennemi de l'empereur. Je ne veux même pas que vous m'accompagniez au port, pour que la conversation que nous avons eue ne vous fasse pas accuser de conspirer avec moi. »

Démétrius se jeta dans les bras d'Apollonius et de Damis : puis il les quitta et s'en alla, se retournant souvent et essuyant des larmes. Apollonius, de son côté, regardant Damis, lui dit :

— Si vous êtes ferme et résolu comme moi, allons tous les deux nous embarquer ; si vous sentez votre cœur faiblir, il est temps que vous restiez ici : vous pourrez, en m'attendant, demeurer auprès de Démétrius, qui est votre ami et le mien.

Damis répondit :

---

dans leurs murailles. (*Iliade*, XVIII, v. 309.)

<sup>191</sup> On appelait ainsi le port de Puteoli, qui était pour les Romains un port à la fois marchand et militaire.

— Et quelle opinion aurais-je de moi-même, si, après vous avoir entendu parler comme vous avez fait aujourd'hui sur les amis et l'obligation de partager leurs dangers, au lieu de suivre vos préceptes, j'allais fuir pour me soustraire à vos dangers, moi qui jusqu'ici n'ai pas hésité à les partager ?

— Vous avez raison, reprit Apollonius, marchons donc.

— Moi, je resterai comme je suis ; mais il faut que vous vous rapprochiez dans votre tenue de celle de tout le monde, que vous vous débarrassiez de la longue chevelure que vous portez, que vous changiez contre un manteau votre vêtement de lin, et que vous quittiez vos chaussures. Pourquoi tout cela ? Je vais vous le dire. Je suis prêt à souffrir avant même mon jugement beaucoup de maux ; mais je ne veux pas vous les faire partager, ce qui arriverait, si vous étiez dénoncé par votre costume : c'est comme ami, non comme philosophe, qu'il faut que vous me suiviez et que vous assistiez à tout ce que je ferai. »

C'est pour cette raison que Damis quitta le vêtement des pythagoriciens : il assure qu'il ne le déposa point par lâcheté ni par regret de le porter, mais qu'il le fit parce qu'il approuva l'idée d'Apollonius, et voulut, sur son conseil, se conformer aux circonstances.

XVI. Trois jours après s'être embarqués à Dicéarchie, ils arrivèrent à l'embouchure du Tibre ; de là jusqu'à Rome, la navigation est fort courte. Le préfet du prétoire était alors Élien, qui depuis longtemps était attaché à Apollonius, l'ayant connu en Égypte.



Élien ne parlait pas ouvertement à Domitien en faveur d'Apollonius, sa charge ne le permettait pas : pouvait-il louer devant l'empereur un homme accusé de conspirer contre l'empereur ? pouvait-il élever la voix pour lui ? Mais tous les moyens détournés qui étaient de nature à lui être utiles, il s'en servait. Ainsi, pendant tout le temps qui précéda son arrivée, comme il était l'objet de violentes accusations, il disait à l'empereur : « Les sophistes sont gens qui parlent fort légèrement, leur art n'est qu'ostentation, et comme la vie ne leur offre aucune jouissance, ils sont avides de la mort, et ils n'attendent pas qu'elle vienne d'elle-même, ils l'attirent à eux en provoquant ceux qui portent le glaive. C'est pour cela, je crois, que Néron n'a pas voulu mettre à mort Démétrius. Il vit que ce sophiste désirait la mort : et il lui laissa la vie, non qu'il voulût lui faire grâce, mais parce qu'il ne daigna pas le faire mourir. Musonius le Tyrrhénien, qui s'était souvent opposé à l'empereur, Néron le tint enfermé dans l'île de Gyare : et les Grecs sont tellement captivés par ces sophistes, qu'on vint alors en foule à l'île de Gyare s'entretenir avec Musonius, et que maintenant encore on y va voir la source que ce sophiste découvrit dans cette île, autrefois sans eau : les Grecs vantent cette source comme celle que Pégase fit jaillir sur l'Hélicon. »

XVII. C'est ainsi qu'Élien s'efforçait de calmer l'empereur, avant l'arrivée d'Apollonius. Quand celui-ci fut à Rome, Élien prit plus de précautions. Il le fit saisir et amener en sa présence. Le délateur l'accusa d'être un enchanteur et un magicien. Élien

fit taire cet homme, en lui disant : « Réservez-vous, réservez votre accusation pour l'audience de l'empereur. » Apollonius dit alors : « Si je suis un enchanteur, comment suis-je au pouvoir des juges ! Et, si je suis au pouvoir de mes juges, comment suis-je un enchanteur ? Peut-être, il est vrai, cet homme, dira-t-il que la puissance des délateurs est telle qu'elle triomphe de tous les enchantements. »

L'accusateur voulait ajouter quelque insolence, mais Élien, l'arrêtant, lui dit : « Laissez-moi tout le temps jusqu'au jugement. J'interrogerai en particulier ce sophiste. S'il s'avoue coupable, il n'y aura plus besoin de discours devant l'empereur, et vous pourrez vous retirer en paix. S'il nie, l'empereur jugera. » Ensuite il se dirigea vers son tribunal secret, où sont examinées, loin du public, les causes les plus importantes, et il dit : « Sortez tous et que personne n'écoute. C'est l'ordre de l'empereur. »

XVIII. Lorsqu'ils furent seuls, Élien prit la parole : « Apollonius, dit-il, j'étais fort jeune quand le père de l'empereur vint en Égypte offrir un sacrifice aux Dieux et vous consulter sur ses affaires. L'empereur m'avait fait tribun militaire, parce que j'avais quelque expérience des armes. J'eus alors avec vous d'excellentes relations : tandis que l'empereur recevait les députés des villes, vous me prîtes en particulier, vous me dites de quel pays j'étais, comment je me nommais, quel était mon père, et vous me prédîtes que j'occuperais la charge que j'ai aujourd'hui, charge qui paraît à tout le monde considérable et supérieure à toutes les dignités humaines ensemble, mais qui est

pour moi un supplice et une véritable calamité. En effet, je me trouve préposé à la garde d'un tyran cruel. Je ne veux pas le renverser, par crainte du courroux des Dieux : d'un autre côté, je vous ai montré que mes dispositions à votre égard sont toutes bienveillantes : car vous dire comment a commencé mon amitié, c'est vous dire qu'elle n'aura pas de fin, au moins tant qu'il me sera donné de me souvenir de ce commencement. J'ai feint de vouloir vous interroger en particulier sur l'accusation qui pèse sur vous : ç'a été un prétexte heureux pour m'entretenir avec vous, vous rassurer sur mes dispositions, et vous instruire de celles de l'empereur. Ce qu'il décidera à votre sujet, je l'ignore ; mais il est dans la situation d'esprit d'un homme qui désire condamner, mais qui rougirait de condamner sans raison : en réalité il désire que vous lui fournissiez un prétexte de perdre plusieurs consulaires. Il veut quelque chose d'injuste, et il s'efforce de couvrir son acte du voile de la justice. Il faut donc que je dissimule et que j'affecte d'être acharné contre vous : car, s'il vient à me soupçonner de faiblesse, je ne sais lequel de nous deux périra le premier. »

XIX. Apollonius répondit : « Nous causons avec franchise, vous m'avez ouvert votre cœur, et je dois vous ouvrir le mien ; vous raisonnez de vos affaires comme pourraient le faire mes plus anciens disciples, et vous êtes assez bienveillant à mon égard pour consentir à vous exposer avec moi ; aussi vais-je vous dire ma pensée tout entière. Je pouvais vous échapper par la fuite, car beaucoup de contrées ne sont pas encore soumises à votre empire ; je pou-

vais aller trouver des hommes sages, et plus sages que je ne suis ; je pouvais offrir aux Dieux un culte conforme à la raison, en me rendant chez des peuples plus religieux que ceux-ci, chez des peuples qui ne connaissent ni délation ni procès : par cela même en effet qu'ils ne font ni ne subissent d'injustices, ils n'ont pas besoin de tribunaux. Mais je n'ai pas voulu encourir le reproche de trahison, en évitant de me justifier moi-même, et en perdant ceux qui sont en danger à cause de moi. C'est pourquoi je viens me justifier. Je désire savoir de quelle accusation j'ai à me défendre.»

XX. « Les chefs d'accusation, reprit Élien, sont nombreux et variés. On vous reproche votre costume et votre genre de vie. On dit qu'il y a des gens qui vous adorent comme un Dieu, que vous avez prédit la peste à Éphèse, que vous avez parlé contre l'empereur tantôt secrètement, tantôt en public, qu'enfin vous avez quelquefois donné vos attaques comme inspirées par les Dieux. En dernier lieu (chose parfaitement invraisemblable pour moi, car je sais que vous n'admettez pas que l'on verse le sang même dans les sacrifices), mais très vraisemblable pour l'empereur, on vous accuse d'être allé trouver Nerva à la campagne, et comme il offrait un sacrifice contre l'empereur, d'avoir vous-même coupé en morceaux un enfant Arcadien, et d'avoir exalté ses espérances par ce sacrifice, qui eut lieu, dit-on, la nuit, comme la lune commençait à décroître. Cette dernière accusation est tellement grave que nous pouvons considérer les autres comme n'étant rien auprès de celle-là.

C'est là que vient aboutir l'accusation tout entière : car si votre dénonciateur parle de votre costume, de votre genre de vie et de vos prédictions, c'est qu'il prétend que tout cela vous a encouragé à la révolte et a fait naître en vous l'audace d'un tel sacrifice. Il vous faut donc vous préparer à vous défendre sur tous ces points, et surtout que votre langage ne paraisse pas méprisant pour l'empereur.

— La preuve que je ne le méprise pas, c'est que je suis venu me justifier devant lui : d'ailleurs, quand même je serais assez hardi pour m'élever au-dessus d'un tyran, et je suivrais le conseil d'un homme tel que vous, et qui me témoigne tant d'amitié. Que l'on passe pour méchant dans l'esprit de ses ennemis, ce n'est pas là ce qui est dur, car nos ennemis nous haïssent, non pour ce qui pourrait nous faire mal voir de tous, mais pour ce qui leur déplait à eux en particulier. Mais voir un ami supposer qu'une accusation criminelle portée contre vous pourrait être fondée, voilà ce qui est plus cruel que toutes les persécutions de nos ennemis à la fois. Car il ne se peut faire qu'ils ne nous haïssent pour les crimes dont ils nous croient coupables. Élien approuva ces paroles, et engagea Apollonius à se rassurer : lui-même se persuada que rien ne pourrait épouvanter cet homme, pas même une tête de Gorgone, si elle venait à se dresser devant lui. Il appela donc les geôliers et leur dit : « Gardez cet homme, jusqu'à ce que l'empereur soit informé de son arrivée et apprenne de sa bouche tout ce qu'il m'a dit. » Il prononça ces paroles de l'air d'un homme courroucé. Puis il entra au palais pour s'acquitter des devoirs de sa charge.

XXI. Ici Damis rapporte un fait qui est semblable à un fait de la vie d'Aristide, et qui en même temps en diffère. Aristide fut banni de sa patrie par l'ostracisme pour sa vertu ; comme il était déjà hors des murs, un paysan s'approcha de lui, et le pria d'écrire sur une coquille son vote contre Aristide<sup>192</sup>. Cet homme ne savait ni lire ni écrire, il ne savait qu'une chose, c'est qu'Aristide était haï à cause de sa justice.

Le tribun, qui était un des hommes qui connaissaient le plus Apollonius, lui demanda d'un air insolent pour quel crime il était poursuivi.

« Je l'ignore, répondit Apollonius.

— Eh bien ! moi, je le sais : on dit que vous vous faites adorer, et que vous recevez un culte comme un Dieu.

— Et qui donc m'a jamais adoré ?

— Moi, lorsque j'étais enfant à Éphèse, à l'époque où vous nous avez sauvés de la peste.

— Vous avez bien fait alors, vous et la ville d'Éphèse, qui me devait son salut.

— Aussi ai-je préparé pour vous une apologie qui vous fera gagner votre cause ; sortons de la ville, et si je vous coupe le cou avec mon épée, l'accusation tombe d'elle-même, et vous êtes reconnu innocent ; si au contraire vous produisez sur moi un tel effet que mon épée me tombe des mains, il faudra bien qu'on

---

<sup>192</sup> Le fait est conté ainsi par Plutarque (*Vie d'Aristide*), mais un peu différemment par Cornélius Népos.

vous croie un homme divin, et par conséquent justement accusé.»

Cet homme était encore plus grossier que le paysan qui voulait exiler Aristide : car il parlait ainsi en riant et en grimaçant. Apollonius fit semblant de ne pas l'entendre, et se mit à s'entretenir avec Damis sur le Delta que forment, en se partageant, les eaux du Nil.

XXII. Élien fit ensuite appeler Apollonius et ordonna de le mettre parmi les prisonniers qui n'étaient pas enchaînés, jusqu'à ce que l'empereur eût le loisir de lui parler en particulier, comme il voulait le faire avant d'aller plus loin. Apollonius fut donc conduit du tribunal dans la prison. Il dit alors à Damis : Parlons aux prisonniers. Car que faire autre chose, jusqu'au moment où le tyran me fera les questions qu'il veut me faire ?

— Ils nous prendront pour des bavards, si nous allons les troubler dans la préparation de leur défense. D'ailleurs, à quoi bon parler philosophie à des hommes dont l'esprit est abattu ?

— Ce sont précisément ceux qui ont le plus besoin qu'on leur parle et qu'on les reconforte. Rappelez-vous ce qu'Homère dit d'Hélène, qui versait dans une coupe les remèdes égyptiens pour y noyer les chagrins des hommes<sup>193</sup> : ne croyez-vous pas qu'Hélène, qui était instruite dans la sagesse égyptienne, prononçait sur cette coupe certaines paroles magiques, et que

---

<sup>193</sup> Voy. *Odyssée*, IV, v. 219 et suiv.

c'était à la fois la vertu de ces paroles et celle du vin qui guérissaient les affligés ?

— Rien n'est plus probable, dit Damis, s'il est vrai qu'elle soit allée en Égypte, qu'elle y ait connu Pro-tée, ou, comme le dit Homère, qu'elle ait été liée avec Polydamne, épouse de Thon<sup>194</sup>. Mais laissons-les pour le moment : je veux vous demander quelque chose.

— Je sais ce que vous allez me demander, répondit Apollonius. Vous voulez savoir quelle conversation j'ai eue avec le préfet du prétoire, ce qu'il m'a dit, s'il a été doux ou terrible. »

Et il lui dit tout. Damis alors, se prosternant devant lui, s'écria : « Maintenant je ne doute plus que Leucothée n'ait autrefois donné son voile à Ulysse, alors que, son vaisseau ayant été brisé, il traversait la mer à la nage<sup>195</sup>. En effet, comme nous voici tombés dans un péril terrible et d'où il nous est difficile de nous tirer, quelqu'un des Dieux étend sur nous sa main, pour que nous ne soyons pas destitués de tout secours. »

Apollonius n'approuva pas ce langage :

« Quand donc cesserez-vous, lui dit-il, de craindre ainsi ? Quand apprendrez-vous que la sagesse agit sur tout ce qui la comprend, et que rien n'agit sur elle ?

— Mais, objecta Damis, nous sommes entre les mains d'un homme qui n'est nullement philosophe, sur qui non seulement nous ne saurions, mais rien ne saurait avoir action.

---

<sup>194</sup> Noble Égyptien qui résidait près de Canope, et qui donna l'hospitalité à Ménélas. (Voy. le IV<sup>e</sup> livre de l'*Odyssée*.)

<sup>195</sup> Voy. *Odyssée*, V, v. 333 et suiv.



— Vous voyez donc, Damis, que c'est un insensé gonflé d'orgueil ?

— Sans doute, comment ne le verrais-je pas ?

— Eh bien ! vous devez mépriser ce tyran d'autant plus que vous le connaissez mieux. »

XXIII. Comme ils s'entretenaient ainsi, un homme, un Cilicien, je crois, s'approcha d'eux, et leur dit :

« Moi, compagnons, c'est ma fortune qui fait que je suis en danger.

— Si votre fortune, lui dit Apollonius, a été acquise par des moyens injustes, par le brigandage, par les empoisonnements, par la violation des tombeaux des anciens rois, qui sont pleins d'or, et dans lesquels sont renfermés des trésors, non seulement vous passerez en jugement, mais vous êtes perdu : car, si vous êtes riche, vos richesses sont le fruit du crime et de la cruauté. Si au contraire elles vous viennent d'un héritage ou d'un commerce honnête, non d'un honteux trafic, quel pouvoir peut être assez tyrannique pour vous enlever, en prétextant les lois, ce qui vous revient conformément aux lois ?

— Mes biens, répondit le prisonnier, me viennent de plusieurs parents, et se sont réunis dans ma maison. Je m'en sers, non comme de biens étrangers, car ils m'appartiennent, ni comme de biens à moi seul appartenant, car j'en fais part aux gens de bien. Mais les délateurs m'accusent et disent qu'il est contraire à l'intérêt de l'empereur que de telles richesses soient en ma main ; qu'en effet, si je méditais quelque révo-

lution, elles seraient pour moi d'un grand secours, et que, si je formais avec un autre quelque complot, elles pèseraient dans la balance d'un poids considérable. Déjà on allègue contre nous, comme autant d'oracles, que toute fortune excessive engendre l'insolence, porte à lever la tête au-dessus des autres, encourage l'orgueil, invite au mépris des lois, et fait qu'on va presque jusqu'à lever la main sur les magistrats qui sont envoyés dans les provinces, et qui sont ou bien subjugués par le pouvoir de l'or, ou bien entraînés à des connivences coupables. Quand j'étais jeune, avant que j'eusse à moi-même cent talents, je me jouais de tout, et je craignais peu pour mes biens : mais lorsqu'en un seul jour la mort de mon oncle paternel me laissa maître de cinq cents talents, mon esprit fut changé comme celui d'un cheval que l'on dresse, et qui perd ses allures grossières et sauvages. À mesure que ma fortune s'est accrue, et que le bien m'est venu soit de la terre, soit de la mer, mes richesses ont donné dans mon mur un libre accès à la crainte ; alors, j'ai jeté une partie de mon or en pâture aux délateurs, pour apaiser leur rage ; j'en ai versé une partie entre les mains des magistrats, pour m'assurer un appui contre mes ennemis, une autre entre les mains de mes parents, pour que ma fortune ne fît pas d'eux des envieux ; j'en ai gorgé mes esclaves, pour qu'ils ne devinssent pas plus méchants, sous prétexte que leur maître les négligeait.

« De plus, je faisais paître un superbe troupeau d'amis, qui veillaient à mes intérêts, géraient une partie de mes affaires, et me donnaient des avis pour le reste. Eh bien ! j'ai eu beau entourer ma fortune

de tous ces remparts et de tous ces retranchements, voici qu'elle me met en péril, et je ne sais pas même si je sortirai d'ici avec la vie sauve.

— Rassurez-vous, dit Apollonius, votre fortune vous répond de votre vie : c'est à cause d'elle que vous êtes en prison, elle vous délivrera, et non seulement vous fera sortir d'ici, mais vous dispensera de faire désormais la cour aux délateurs et aux esclaves auxquels elle vous avait asservi jusqu'ici. »

XXIV. Un autre prisonnier dit qu'il était mis en jugement parce que, offrant un sacrifice à Tarente, où il était investi du commandement, il avait oublié d'ajouter aux prières publiques que Domitien était fils de Minerve<sup>196</sup>.

« Apparemment, lui dit Apollonius, vous pensiez que Minerve, étant vierge, n'avait jamais enfanté ; vous ne savez pas, à ce qu'il paraît, que cette déesse enfanta autrefois aux Athéniens un dragon<sup>197</sup>. »

---

<sup>196</sup> On sait, en effet, que Domitien honorait particulièrement Minerve (Voy. Suétone, *Domitien*, e. 15 ; Quintilien, *Institution oratoire*, X, 1), et qu'il prétendait être considéré comme Dieu de son vivant même (Voy. Pline, *Panegyrique* : Suétone, ch. 13).

<sup>197</sup> Allusion à Érichthonius, qui, selon une tradition athénienne, était fils de Minerve et de Vulcain (Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, I, p. 104). Selon une autre tradition, il était fils de Vulcain et de la Terre (*Ibid.*, p. 229). Il avait un buste humain, et ses jambes étaient deux queues de serpent (Voy. la *Bibliothèque* d'Apollodore, III, 13, et Ovide, *Métamorphoses*, III, v. 5131). On voit, du reste, comment Apollonius fait retomber sur Domitien sa prétention d'être né de Minerve, qui, si elle a enfanté, n'a enfanté qu'un monstre.

XXV. Un autre était retenu en prison sous le coup de l'accusation suivante. Il avait une propriété près des bouches de l'Achéloüs. Ayant fait avec une petite chaloupe le tour des îles Échinades, il en vit une qui s'était presque jointe au continent. Il y planta des arbres fruitiers et des vignes qui donnaient un très bon vin, et s'y prépara de quoi vivre à son aise : il avait apporté du continent toute l'eau nécessaire pour cette île. De là, une accusation contre cet Acarnanien : on avait prétendu qu'évidemment il était coupable de quelque crime, et que c'était le remords de forfaits affreux qui l'avait poussé à se séparer du reste des hommes et de s'exiler d'une terre souillée par lui ; on le comparait à Alcméon, fils d'Amphiaraüs, qui, après le meurtre de sa mère, vint à l'embouchure de l'Achéloüs se soustraire aux remords qui l'obsédaient ; sans l'accuser du même crime, on disait qu'il avait commis quelque attentat presque égal à celui-là. Cet homme repoussait cette accusation, et disait que, s'il était venu habiter en cet endroit, c'était par amour du repos.

Voilà pour quelle raison il était mis en jugement et tenu en prison.

XXVI. Bientôt Apollonius fut entouré d'un grand nombre de prisonniers, qui lui adressèrent des plaintes semblables. Il y avait dans cette prison environ cinquante hommes. Les uns étaient malades, les autres abattus et découragés ; ceux-ci attendaient la mort, ceux-là pleuraient sur leurs enfants, leurs parents et leurs femmes.

« Damis, dit Apollonius, ces hommes me paraissent avoir besoin du remède dont je vous ai parlé entrant ici. Que ce soit une plante égyptienne ou qu'elle ait été coupée sur quelque autre terre par la Sagesse dans nit de ses jardins, faisons en part à ces malheureux, de peur que l'affliction n'abrège leurs jours.

— Vous avez raison, répondit Damis ; ils ont l'air d'en avoir grand besoin.

Apollonius, les ayant donc rassemblés, leur dit :

« O vous tous, avec qui je partage cette demeure, je vous plains d'aller ainsi de vous-mêmes à votre perte, sans savoir si vous succomberez à l'accusation qui pèse sur vous. En vérité, l'on dirait que vous voulez vous donner la mort pour devancer l'arrêt qui, comme vous le croyez, vous menace, et que vous avez du courage contre ce que vous craignez, que vous craignez ce que vous regardez avec courage. Cela ne sied pas à des hommes ; il faut vous souvenir de la belle pensée d'Archiloque de Paros : ce poète, parlant de la force qui fait résister aux afflictions, dit que la patience, étant une invention des Dieux, nous élève au-dessus des adversités, comme l'art soutient au-dessus des ondes le malheureux dont le vaisseau est submergé.

« D'ailleurs, vous ne devez pas considérer comme des maux les circonstances que vous subissez, et auxquelles, moi, je viens m'offrir. Si en effet vous avouez être coupables de ce dont on vous accuse, ah ! c'est alors qu'il faut gémir sur le jour dans lequel votre cœur vous trompa en vous poussant à des actes injustes et cruels ; mais si vous êtes innocent, si vous pouvez affirmer, vous, que ce n'est pas pour les rai-

sons mises en avant par le délateur que vous habitez l'île d'Achéloüs ; vous, que vous n'avez jamais disposé de vos richesses pour des menées hostiles à l'empereur ; vous, que vous n'avez pas eu le dessein arrêté de nier les liens qui l'unissent à Minerve ; si en un mot chacun de vous peut déclarer fausses les accusations pour lesquelles il est emprisonné et en danger de mort, que signifient les gémissements que vous poussez sur des faits imaginaires ? Plus vous sont proches ceux dont vous déplorez l'absence, plus vous devez être forts : car les récompenses proposées à votre patience, les voilà ! Peut-être trouvez-vous dur d'être renfermés ici et de vivre dans une prison ? Peut-être croyez-vous que ce n'est que le commencement des maux que vous devez souffrir, ou que c'est déjà un supplice, quand il ne devrait pas y en avoir d'autre ? Pour moi, qui connais la nature humaine, je vous enseignerai des préceptes qui n'ont rien de commun avec les remèdes des médecins : car ils donnent la force et empêchent de mourir. Tous tant que nous sommes, nous sommes en prison pendant la durée de ce qu'on appelle la vie. Notre âme, liée à ce corps périssable, souffre des maux nombreux, est l'esclave de toutes les nécessités de la condition d'homme ; et ceux qui les premiers ont imaginé de se construire une maison n'ont pas réfléchi qu'ils s'enfermaient dans une seconde prison. Assurément ceux qui habitent des palais, et qui sont entourés de toute espèce de précautions pour leur sûreté, nous devons les considérer comme tenus dans une prison plus étroite que ceux qu'ils emprisonnent. Quand je songe aux villes et à leurs murailles, je me dis que

ce sont autant de prisons publiques, qui font autant de prisonniers des hommes qui vendent et achètent, des citoyens qui se réunissent dans les assemblées, de ceux qui assistent aux représentations dramatiques, et de ceux qui célèbrent quelque fête. Les Scythes, sur leurs chariots, ne sont pas moins prisonniers que nous : ils sont enfermés entre l'Ister, le Thermodon et le Tanaïs, fleuves peu faciles à traverser, à moins qu'ils ne soient gelés ; ils ont sur leurs chariots comme des maisons, où tout en voyageant, ils restent blottis. Si je ne craignais de paraître faire une déclamation de jeune homme, j'ajouterais que l'Océan lui-même environne la terre comme un lien. Venez, poètes, car ceci est votre domaine, et contez à ces hommes découragés comment Saturne a été enchaîné par l'artifice de Jupiter, comment le belliqueux Mars l'a été dans le ciel par Vulcain, et sur la terre par les Aloïdes. Songeons à tout cela, rappelons-nous tous les sages et tous les puissants qui ont été jetés dans des cachots par des peuples tumultueux, ou bien outragés par des tyrans, et acceptons notre sort, afin de ne pas être au-dessous de ceux qui ont accepté un sort semblable. »

Ces paroles produisirent un tel changement dans l'esprit des prisonniers, que la plupart se remirent à manger, renoncèrent aux pleurs, et conçurent l'espérance qu'il ne leur arriverait aucun mal tant qu'ils seraient dans la société d'Apollonius.

XXVII. Le lendemain, Apollonius continua à parler dans le même sens. Au nombre des prisonniers se trouva un homme aposté par Domitien pour écouter ses discours. Cet homme paraissait triste, et

se disait fort en danger : il s'exprimait avec assez de volubilité, comme les gens qui ont fait provision de huit ou dix formules captieuses à l'usage des délateurs. Apollonius vit le piège, et ne dit rien qui put profiter à cet homme : il ne parla que des fleuves, des montagnes, des bêtes féroces et des arbres : cela faisait le plus grand plaisir aux prisonniers, mais le délateur ne faisait pas ses frais. Il s'était donné beaucoup de peine pour l'amener à mal parler du tyran, il lui avait dit, par exemple : « Vous pouvez me dire tout ce que vous voulez, camarade, ce n'est pas moi qui vous dénoncerai. J'entends bien dire son fait à l'empereur, et le lui dire en face. »

XXVIII. Il y eut encore dans la prison d'autres scènes, les unes préparées, les autres fortuites, mais peu importantes, et qui ne méritent pas de m'arrêter. Si Damis les a rappelées, c'est qu'il a tenu à ne rien omettre. Voici les sorties qui valent la peine d'être rapportées.

Un soir, le cinquième jour depuis l'emprisonnement d'Apollonius, il arriva un homme qui parlait grec, et qui demanda : « Où est le Tyanéen ? »

Puis il prit à part Apollonius, et lui dit :

« Demain l'empereur aura un entretien avec vous : figurez-vous que c'est Élien qui vous l'apprend.

— J'entends le mystère, répondit Apollonius, car Élien seul peut le savoir.

— Il a été de plus recommandé au gardien de la prison de vous accorder tout ce que vous pourrez désirer.

— C'est bien à vous, mais vivre ici ou vivre dehors,



ce m'est chose indifférente : je parle tout aussi bien sur ce qui se présente, et je n'ai besoin de rien.

— Pas même d'un conseiller, qui vous dise comment vous devriez parler à l'empereur ?

— Je puis en avoir besoin, mais il ne faut pas qu'il m'engage à dire des flatteries.

— Et s'il vous conseillait de ne témoigner à l'empereur ni dédain ni mépris ?

— Son conseil serait excellent, mais c'est précisément ce que je me propose de faire.

— C'est là l'objet qui m'amène ; et je suis heureux de vous trouver disposé à la modération. Il faut aussi que vous soyez préparé à soutenir la voix rude de l'empereur et son regard sévère ; sa voix en effet est toujours rude, même quand il veut parler avec douceur, ses yeux sont couverts d'épais sourcils, enfin, et c'est ce qu'il y a de plus frappant chez lui, son teint est bilieux. Apollonius, il ne faut pas que cela vous épouvante : ce sont des défauts naturels, et que rien ne peut changer.

— Ulysse, lorsqu'il est entré dans la demeure de Polyphème n'avait appris de personne quelle était la taille du Cyclope, ni quelle nourriture il prenait, ni quelle voix tonnante il avait ; et cependant, après un moment de trouble, il soutint sa vue sans effroi, puis il sortit de l'ancre après avoir fait preuve de cœur. Pour moi il me suffit de quitter Domitien sain et sauf, après avoir sauvé les amis pour lesquels je me suis exposé à ce danger. »

Après cet entretien, dont il fit part aussitôt à Damis, Apollonius se livra au sommeil.

XXIX. Le lendemain, au point du jour, un des greffiers du tribunal de l'empereur vint à la prison : « L'empereur ordonne, dit-il, que vous veniez au palais, Apollonius, à l'heure où la place publique est remplie<sup>198</sup> ; ce n'est pas encore pour vous juger, c'est pour voir quel homme vous êtes, et pour avoir un entretien avec vous seul.

— Pourquoi est-ce à moi que vous venez dire cela ?

— N'êtes-vous pas Apollonius ?

— Sans doute.

— Eh bien ! à qui le dirais-je ?

— À ceux qui doivent me conduire ; car il faut que je sorte comme un prisonnier.

— Ils ont déjà leurs instructions : je reviendrai moi-même à l'heure dite ; pour le moment je ne suis venu qu'afin de vous prévenir, ayant reçu hier cet ordre fort tard. »

XXX. Quand le greffier fut parti, Apollonius, se remettant sur son lit, dit à Damis : « Il faut que je dorme : j'ai passé la nuit sans sommeil, travaillant à me rappeler ce que m'a dit autrefois Phraote.

— Cependant, répondit Damis, il vaudrait mieux veiller, et vous préparer à l'entrevue qu'on vous a annoncée ; c'est une chose si importante !

— Et comment me préparerais-je, ne sachant sur quoi je serai interrogé ?

---

<sup>198</sup> C'est-à-dire vers midi.

— Eh quoi ! vous allez improviser votre défense dans une cause capitale ?

— Sans doute ; ma vie elle-même n'est-elle pas toute d'improvisation ? Mais je veux vous dire ce que je me suis rappelé des conversations de Phraote : c'est une chose utile pour la circonstance présente, vous-même serez de mon avis. Au sujet des lions que l'on veut apprivoiser, Phraote me disait qu'il ne faut ni les maltraiter, car ils se souviennent des mauvais traitements, ni user envers eux de trop de ménagements, parce que cela les rend fiers, mais que le moyen de les amener à la douceur, c'est de les flatter en les menaçant. Quand il me parlait ainsi, ce n'était pas pour m'apprendre à apprivoiser des lions, ce qui n'est pas l'objet de mon étude ; il voulait me mettre en main des rênes qui pussent me servir pour conduire les tyrans : en en faisant usage, il pensait que je ne saurais m'écarter de la modération.

— Ces conseils, répondit Damis, sont assurément fort bons pour se mettre en garde contre les tyrans. Mais je me rappelle une fable d'Ésope, *le lion dans son antre*. Ce lion, dit Ésope, n'était pas malade, mais il faisait semblant de l'être, et il se saisissait de tous les animaux qui allaient lui rendre visite. “Qu'est-ce que cela signifie ?” se demanda le renard. Je ne vois personne avec le lion, et je ne vois pas non plus de traces d'animal qui soit sorti de son antre.

— Eh bien ! reprit Apollonius, le renard aurait été, à mon sens, encore plus avisé, s'il était entré, ne s'était pas laissé prendre, et était sorti de l'antre en laissant des traces de son retour. »

Après avoir ainsi parlé, Apollonius, prit un peu de sommeil, mais le sommeil ne fit qu'effleurer ses paupières.

XXXI. Quand il fut grand jour, Apollonius adora le Soleil autant qu'il pouvait le faire dans la prison ; il répondit à toutes les questions qui lui furent posées, et à l'heure dite le greffier lui ordonna de venir à la porte du palais.

« Il ne faut pas, dit-il, qu'on nous appelle avant que nous soyons arrivés.

— Allons », dit Apollonius, et il sortit le premier d'un pas rapide.

Quatre gardes le suivaient, mais à une distance plus grande qu'on n'a coutume de suivre les prisonniers. Damis suivait aussi ; il avait le cœur plein de crainte, mais faisait semblant de méditer.

Tous les regards étaient fixés sur Apollonius ; son costume attirait tout d'abord l'attention ; de plus, son air inspirait une sorte d'admiration religieuse, et la pensée qu'il était venu s'exposer pour d'autres lui conciliait même ceux qui lui étaient précédemment hostiles.

Comme il se tenait à la porte du palais, il fut témoin des hommages qui se rendaient et se recevaient, et entendit le bruit de ceux qui entraient et sortaient. « Damis, dit-il, ne dirait-on pas un établissement de bains ? Ceux du dehors se pressent pour entrer, ceux du dedans pour sortir ; on dirait des gens qui vont se baigner, ou qui en viennent. »

C'est un mot que je serais bien aise qu'on ne déro-

bât point à Apollonius, pour l'attribuer à tel ou tel : il appartient si bien en propre à Apollonius, qu'il l'a lui-même transporté dans une de ses Lettres. Voyant un homme déjà vieux qui demandait un commandement, et qui, pour l'obtenir, offrait à l'empereur des hommages serviles, il dit à Damis : « Sophocle a eu beau dire <sup>199</sup> : voici un homme qu'il n'a nullement persuadé de fuir un tyran furieux et féroce.

— Mais nous-mêmes, objecta Damis, nous l'avons choisi : c'est pour cela que nous sommes à cette porte.

— On dirait, Damis, que vous croyez qu'Éaque, le juge des enfers, garde aussi cette porte : on vous prendrait pour un mort.

— Non pas pour un mort, mais pour un homme qui va mourir.

— Vous n'êtes pas encore fait à la mort, mon cher Damis, et cependant voici longtemps que nous sommes ensemble, et vous philosophez depuis votre jeunesse. Je vous croyais aguerris contre elle, et aussi bien exercé que moi-même. Quand un général est en campagne et qu'il combat, le courage ne lui suffit pas, il lui faut encore la science qui indique les moments opportuns ; de même, le philosophe doit observer les moments favorables pour mourir : il faut qu'il les saisisse, non pas au hasard ni avec l'envie de mourir, mais avec choix et réflexion. J'agis sagement et dans le moment opportun pour la gloire de la philoso-

---

<sup>199</sup> Oléarius suppose que le tyran furieux et féroce dont il est question ici n'est autre, dans Sophocle, que l'Amour. Il est certain que Philostrate a rapporté plus haut (I, 13) un mot semblable de Sophocle, qui s'appliquait à l'Amour.

phie, en m'offrant aujourd'hui à la mort, s'il se trouve un homme pour me tuer ; c'est ce que j'ai prouvé à d'autres en votre présence, et ce que je suis las de vous démontrer à vous-même. »

XXXII. C'en est assez sur ce sujet. Quand l'empereur se fut débarrassé des affaires urgentes et put donner audience à Apollonius, celui-ci fut conduit vers l'empereur par ceux qui sont préposés à cet office : on ne permit pas à Damis de le suivre. Domitien avait alors sur la tête une couronne formée d'une branche verte, parce qu'il venait de sacrifier à Minerve dans une cour du palais, consacrée au dieu Adonis, et toute remplie de verdure et de fleurs<sup>200</sup>, selon une mode venue d'Assyrie d'avoir dans l'intérieur même des habitations des jardins pour la célébration des mystères d'Adonis. L'empereur, qui n'avait pas encore terminé toutes les cérémonies du sacrifice, se retourna, et, frappé de l'extérieur d'Apollonius, il s'écria : « Élien, c'est un démon que vous m'amenez là. »

Apollonius ne se troubla point, et, se prenant à ce qu'il venait d'entendre : « O empereur, dit-il, je vous croyais sous la protection de Minerve comme autrefois Diomède à Troie. Cette déesse, en effet, délivra les yeux de Diomède de ce brouillard qui offusque la vue des mortels, et lui donna la faculté de distinguer les Dieux et les hommes. Mais elle ne vous a pas encore purifié à ce point. Autrement vous verriez

---

<sup>200</sup> Allusion aux Jardins d'Adonis, sortes de corbeilles pleines de fleurs qu'on portait aux fêtes d'Adonis.

mieux Minerve elle-même, et vous ne prendriez pas des hommes pour des démons.

— Et vous, ô philosophe, quand avez-vous eu les yeux délivrés de ce brouillard ?

— Il y a longtemps de cela ; c'est depuis que j'ai commencé à philosopher.

— Alors, comment avez-vous pris pour des Dieux les hommes qui sont mes ennemis les plus acharnés ?

— Quelle guerre y a-t-il donc jamais eu entre vous et les Indiens Iarchas et Phraote ? car ce sont les seuls hommes que je considère comme Dieux, ou du moins comme dignes de ce nom.

— N'allez pas chercher les Indiens. Parlez-moi de votre cher Nerva et de ses acolytes.

— Dois-je plaider sa cause, ou... ?

— Non, il est inutile de la plaider, car il est déjà reconnu coupable ; mais que vous n'êtes pas coupable vous-même, vous qui étiez informé de ses projets criminels, voilà ce que je veux vous entendre démontrer.

— Vous voulez savoir ce dont je suis informé, je vais vous le dire. Car à quoi bon cacher la vérité ? »

XXXIII. L'empereur se crut au moment d'entendre des secrets de la plus haute importance, et de nature à perdre Nerva et ses amis. Apollonius, le voyant tout enflé de cette espérance, lui dit : « Nerva est, de tous les hommes que je connais, le plus modéré, le plus doux, le plus dévoué à l'empereur ; il remplirait admirablement une grande charge, mais il a tellement peur du faste qu'il craint les moindres

honneurs. Ses acolytes (et vous désignez de ce nom, si je ne me trompe, Rufus et Orphitus) sont, eux aussi, autant que je les connais, des hommes modérés, ennemis des richesses, un peu indolents à faire même ce qui est permis, également incapables et de tramer un complot, et d'entrer dans un complot organisé par un autre. »

Ces paroles exaspérèrent l'empereur. « Ainsi, selon vous, s'écria-t-il, je calomnie ces hommes ! Et quand je les ai trouvés souillés de crimes et prêts à se ruer contre moi, vous venez me dire que ce sont les plus honnêtes et les plus calmes des hommes ! Je me doute que si on les questionnait à leur tour sur votre compte, ils répondraient : "Apollonius n'est ni un magicien, ni un audacieux, ni un fanfaron, ni un homme avide de richesses, ni un contempteur des lois." Vous êtes des scélérats merveilleusement d'accord pour mal faire. Mais l'accusation vous démasquera : car vos serments, leur objet, le moment où ils ont été prêtés, les sacrifices qui les ont accompagnés, je sais tout cela aussi bien que si j'y avais assisté et que si j'y avais pris part. »

Apollonius, toujours impassible, répondit : « Il est honteux et contraire aux lois, ô empereur ! ou de faire un simulacre de jugement quand votre opinion est faite à l'avance, ou de vous faire une opinion avant d'avoir jugé. Puisque telles sont vos dispositions, permettez-moi de commencer dès maintenant à me justifier. Prince, vous me jugez bien mal, et vous me faites plus de tort que le délateur, car il promet de prouver mon crime, et vous, avant de l'avoir entendu, vous l'affirmez.



— Commencez votre justification par où vous voudrez, répondit Domitien ; quant à moi, je sais par où je dois finir et par où il convient de commencer. »

XXXIV. Domitien, en effet, commença aussitôt à faire subir au philosophe d'ignominieux traitements ; il lui fit couper la barbe et les cheveux<sup>201</sup> ; il le fit enchaîner au milieu des plus grands scélérats. Tandis qu'on lui coupait les cheveux, Apollonius dit : « Prince, je ne savais pas que ce fut ma chevelure qui était en péril. » Puis, quand on le mit aux fers : « Si vous me prenez pour un magicien, comment ferez-vous pour m'enchaîner ? Et si vous m'enchaînez, comment m'accuserez-vous de magie ?

— Je ne vous lâcherai pas avant de vous avoir vu vous changer en eau, en arbre ou en bête féroce.

— Quand je le pourrais, je ne le ferais pas, afin de ne pas trahir des hommes qui, contre toute justice, courent les plus grands périls. Je resterai tel que je suis et subirai tout ce que vous voudrez faire endurer à ce corps misérable, jusqu'à ce que j'aie justifié les innocents que l'on accuse.

— Et qui vous justifiera vous-même ?

— Le temps, l'inspiration des Dieux, et l'amour de la sagesse qui m'anime. »

---

<sup>201</sup> C'était chez les peuples anciens une peine infamante que d'avoir les cheveux et la barbe coupés. (Voy. le II<sup>e</sup> livre des Rois, ch. 10). Les Romains rasaient la tête des esclaves : Domitien veut sans doute traiter comme un esclave Apollonius, parce qu'il se glorifie d'être libre.

XXXV. C'est ainsi, selon le récit de Damis, qu'Apollonius préluda à son apologie devant Domitien ; mais ceux qui ont présenté malignement ces faits disent qu'il commença par faire son apologie, puis fut enchaîné, ensuite fut rasé ; ils ont même imaginé une lettre écrite par lui dans le dialecte ionien, lettre d'une longueur insupportable ; dans cette lettre, Apollonius aurait supplié Domitien de lui épargner les chaînes. Il est vrai qu'Apollonius écrivit son Testament en ionien ; mais je ne connais pas de lui une seule lettre écrite dans ce dialecte, bien que j'en aie recueilli un grand nombre ; et, dans ses lettres, je ne l'ai jamais trouvé verbeux. Elles sont toutes d'une brièveté lacédémonienne, et semblent détachées d'une scytale<sup>202</sup>. D'ailleurs, il sortit vainqueur du tribunal de l'empereur ; comment aurait-il donc été enchaîné une fois la sentence rendue ? Mais il n'est pas encore temps de parler du jugement. Disons d'abord ce que dit Apollonius au sujet de sa barbe et de ses cheveux coupés.

---

<sup>202</sup> On appelait scytale une bande de peau préparée et roulée autour d'un bâton de bois, dont les éphores spartiates se servaient pour faire parvenir à un général des dépêches secrètes. Quand ils l'envoyaient en expédition, ils prenaient deux rouleaux de bois parfaitement égaux en grosseur, lui en remettaient un et conservaient l'autre. Après son départ, ils roulaient autour du bâton qu'ils avaient gardé une longue bande de cuir, en en faisant toucher les bords, et couvraient ce cuir de caractères dans le sens de la longueur. Ils déroulaient ensuite cette bande et la remettaient en cet état, c'est-à-dire tout à fait inintelligible, à un messenger. Le général, pour comprendre la dépêche, n'avait qu'à la rouler à son tour tout autour de son bâton. (Voy. Robinson, *Antiquités grecques*, t. II, p. 172.)

XXXVI. Il y avait deux jours qu'il était enchaîné, lorsqu'il se présenta à la prison un homme qui lui dit avoir acheté à prix d'argent la permission de lui parler, et qui annonça vouloir lui donner un conseil salutaire. C'était un Syracusain ; Domitien ne pensait et ne parlait que par lui. Il avait été envoyé, comme le précédent, par l'empereur, mais il y avait plus de vraisemblance dans ses paroles. Le premier avait dû faire venir de loin la conversation ; celui-ci avait, dans les circonstances présentes, une entrée en matière toute trouvée.

« O Dieux ! s'écria-t-il qui aurait pu croire qu'Apollonius eût pu être chargé de chaînes !

— Qui l'eût pu croire ? celui qui l'a fait. Car il ne m'eût pas enchaîné s'il n'avait cru pouvoir le faire.

— Qui aurait jamais cru qu'on eût pu couper sa divine chevelure ?

— Moi, qui la laissais croître.

— Et comment supportez-vous tout cela ?

— Comme doit le faire un homme qui ne s'est offert à ces circonstances ni volontairement ni contre son gré.

— Et comment votre jambe supporte-t-elle ces chaînes ?

— Je ne sais, car mon âme est ailleurs.

— Cependant, l'âme est ouverte à la douleur.

— Nullement, car l'âme (du moins la mienne) ou ne sentira pas la douleur ou la fera cesser.

— Et à quoi donc songe votre âme ?

— À ne pas se soucier de tout ceci. »

Notre visiteur revint alors à la chevelure d'Apollonius, et remit la conversation sur ce sujet.

« Bien vous prend, lui dit alors Apollonius, de n'avoir pas été un des Grecs qui firent le siège de Troie ; il m'est avis que vous auriez poussé bien des gémissements sur la chevelure d'Achille coupée en l'honneur de Patrocle (si toutefois elle fut coupée en effet), et qu'un tel spectacle vous aurait fait défailir. Vous qui me témoignez tant de compassion pour mes cheveux, tout blancs qu'ils étaient et incultes, que n'auriez-vous pas ressenti pour cette chevelure blonde et si bien entretenue ! »

Tous les propos du Syracusain étaient autant de pièges ; il voulait savoir ce qui pouvait chagriner Apollonius, et surtout si le ressentiment des mauvais traitements qui lui avaient été infligés ne le ferait pas parler contre l'empereur.

Trompé dans ses espérances par tout ce qu'il venait d'entendre, il lui dit : « Vous êtes accusé auprès de l'empereur de plusieurs crimes, particulièrement de ceux qu'on impute à Nerva et à ses amis. On lui a rapporté aussi certains propos qu'on vous accuse d'avoir tenus en Ionie, et qui témoignent de dispositions hostiles et haineuses ; mais il ne tient pas compte de cela, parce qu'il a de plus graves sujets de colère, et cependant vous avez été dénoncé par un homme dont le renom va sans cesse grandissant.

— Voilà un fier athlète, qui croit se faire un nom en montrant sa force dans la délation ! Je comprends, du reste, que c'est Euphrate. Cet homme est, je le sais, décidé à tout faire pour me nuire : il m'a déjà nui, et

dans des choses plus graves. Ainsi, ayant appris que je devais aller visiter les gymnosophistes d'Éthiopie, il m'a calomnié auprès d'eux, et si je n'avais pas vu le piège, peut-être aurais-je dû partir sans voir ces Sages. »

Cette parole étonna fort le Syracusain. « Quoi ! s'écria-t-il, être calomnié auprès de l'empereur, c'est pour vous un malheur moindre que ne l'eût été celui de passer dans l'esprit des gymnosophistes pour aussi noir que vous avait représenté Euphrate !

— Certes, répondit Apollonius. Car j'allais chez eux pour apprendre, et ici je suis venu pour enseigner.

— Qui prétendez-vous enseigner ?

— Que je suis un homme vertueux, ce que ne sait pas encore l'empereur.

— Vous ferez bien de le lui apprendre ; et si vous l'aviez fait plus tôt, vous ne seriez pas dans les fers. »

Apollonius comprit que le Syracusain parlait dans le même sens que l'empereur, et espérait que l'horreur des chaînes le porterait à émettre quelque calomnie contre Nerva et ses amis : « Mon ami, lui dit-il, si j'ai été mis aux fers pour avoir dit la vérité à Domitien, que m'arrivera-t-il pour avoir menti ? L'empereur croit que c'est la franchise qui mérite les fers, et moi, je crois que c'est le mensonge. »

XXXVII. Le Syracusain sortit de la prison après avoir exprimé son admiration pour Apollonius et sa philosophie si élevée. Quand Apollonius fut resté seul avec Damis, il lui dit :

« Avez-vous vu ce Python ?

— J'ai bien vu, répondit Damis, que cet homme vous tendait un piège et cherchait à vous surprendre. Mais je ne sais ce que vous voulez dire par ce Python.

— Il y eut autrefois un orateur nommé Python, de Byzance, qui était fort habile à persuader même dans les mauvaises causes. Cet homme avait été envoyé en ambassade auprès des Grecs par Philippe, fils d'Amyntas, qui voulait le réduire en servitude ; sans s'occuper des autres Grecs, il vint à Athènes, et devant les Athéniens eux-mêmes, au temps où ils étaient les plus renommés pour l'éloquence, il soutint qu'ils étaient injustes envers Philippe, et que c'était un crime de leur part de défendre la liberté de la Grèce. Tel est le langage que tint Python ; et comme Démosthène répondit à cet audacieux discours et soutint seul l'effort de Python, c'est une des luttes dont il s'honora le plus. Quant à moi, je ne considérerai pas comme une lutte glorieuse pour moi de ne pas m'être laissé séduire par les conseils de cet homme ; mais je dis qu'il a agi comme Python, et qu'il est venu ici pour gagner le salaire d'un tyran et donner de détestables conseils. »

XXXVIII. Damis rapporte d'autres propos tenus par Apollonius en cette circonstance. Il ajoute que lui-même était fort inquiet sur leur situation, et ne voyait pas d'autre moyen d'en sortir, si ce n'est de prier les Dieux, qui souvent ont tiré ceux qui les invoquaient de dangers bien plus terribles. Aussi, un peu avant midi, il dit à Apollonius :

« O Tyanéen ! (il savait que le philosophe aimait à être appelé ainsi) que va-t-on faire de nous ?

— Ce qu'on a fait jusqu'ici, répondit Apollonius, et rien de plus ; car nous ne serons pas mis à mort.

— Mais comment y échapper ? Serez-vous donc mis en liberté ?

— Oui, je le serai aujourd'hui par la volonté du juge, je le suis dès maintenant par la mienne. »

Et en disant cela, il tira sa jambe des fers qui la retenaient, et dit à Damis : « Voici la preuve que je suis libre, ainsi prenez confiance. »

Damis nous dit qu'alors, pour la première fois, il comprit qu'Apollonius était d'une nature divine et supérieure à la nature humaine : et comment l'eût-il ignoré plus longtemps, quand il eut vu Apollonius, sans avoir fait de sacrifice (ce qui ne se pouvait guère dans une prison), sans avoir même adressé une prière aux Dieux, sans avoir dit un seul mot, se rire de ses fers, puis remettre sa jambe dans ses entraves, et continuer d'agir comme un homme enchaîné ?

XXXIX. Les hommes simples attribuent à la magie ces faits merveilleux, et ils font de même pour beaucoup de faits qui n'ont rien que d'humain. Ainsi les athlètes et les divers lutteurs ont recours à la magie, dévorés qu'ils sont du désir de la victoire ; certes la magie ne leur sert de rien pour remporter le prix, mais si par hasard ils viennent à être vainqueurs, aussitôt ces malheureux, se faisant tort à eux-mêmes, rapportent tout à cet art, et ceux qui ont été vaincus par eux ne le croient pas moins fermement : « Si

j'avais fait tel sacrifice, brûlé tel parfum, dit chacun de ces derniers, la victoire ne m'aurait pas échappé. »

Voilà ce qu'ils disent, voilà ce qu'ils pensent. La magie assiège encore la porte des marchands. Viennent-ils à faire quelque bonne affaire, ils croient en être redevables au magicien ; ont-ils fait quelque perte, ils en accusent leur chicherie, et se reprochent de n'avoir pas sacrifié autant qu'il l'aurait fallu. C'est surtout sur les amants que s'étend le pouvoir de la magie : les amants sont des malades si faciles à tromper qu'ils viennent demander même à de pauvres vieilles un remède à leurs maux ; faut-il s'étonner qu'ils recherchent les maîtres de cet art, qu'ils prêtent l'oreille à leurs instructions, qu'il leur faille porter une ceinture, ou des pierres tirées soit des profondeurs de la terre, soit de la lune, soit des astres, ou tous les parfums que l'Inde produit ? Faut-il s'étonner qu'ils donnent des sommes folles pour des pratiques qui, du reste, leur sont parfaitement inutiles ? Pour peu que les objets de leur passion viennent à se laisser fléchir, ou que l'irrésistible attrait des présents avance les affaires de nos amoureux, les voilà à chanter les louanges de la magie et à glorifier sa toute-puissance ; mais s'ils ont échoué, ils attribuent cet échec à quelque négligence de leur part : ils auront oublié de brûler quelque parfum, d'offrir quelque sacrifice, de faire fondre au feu quelque partie de victime, et c'était de la plus grande importance, tout dépendait de là. Quant aux artifices par lesquels les magiciens opèrent tous leurs prestiges, ç'a été l'objet de plusieurs écrits où leur science a été bafouée ; je les dénonce à mon tour, pour que les jeunes gens ne



s'adressent jamais à ces gens-là, et ne s'habituent pas à de pareilles choses, même pour en faire un sujet de badinage. Mais cette digression m'a mené trop loin. Qu'est-il besoin d'insister davantage sur une chose que condamnent à la fois la nature et les lois ?

XL.           Après qu'Apollonius eut montré à Damis qui il était, et eut conversé quelque temps avec lui, ils virent, vers midi, arriver un homme qui dit à haute voix :

« Apollonius, sur le conseil d'Élien, l'empereur ordonne qu'on vous délivre de ces chaînes, et qu'on vous tienne dans une prison moins étroite, jusqu'au jour de votre justification ; ce sera sans doute le cinquième à partir d'aujourd'hui.

— Qui me fera sortir d'ici ? demanda Apollonius.

— Moi, et vous pouvez me suivre. »

A la vue d'Apollonius, les prisonniers dont la captivité était moins resserrée l'embrassèrent comme un compagnon qui leur était rendu contre toute espérance. Car l'amour que des enfants ressentent pour un père qui les avertit avec douceur et avec tendresse, ou leur parle de son jeune âge, ces hommes l'éprouvaient pour Apollonius et ne s'en cachaient pas. Apollonius, de son côté, ne cessait de leur donner des conseils.

XLI.           Le lendemain, il appela Damis : « Il me faudra, lui dit-il, me justifier au jour indiqué. Vous,

partez pour Dicéarchie<sup>203</sup> par la route de terre, qui vous vaudra mieux.

« Quand vous aurez salué Démétrius, tournez-vous vers la mer, du côté de l'île de Calypso, vous verrez Apollonius vous apparaître.

— Vous verrai-je vivant ou autrement ? »

Apollonius répondit en souriant : « Toujours vivant, selon moi ; selon vous, ramené à la vie. »

Damis nous dit qu'il partit à regret : sans doute il ne considérait pas Apollonius comme perdu, mais il n'avait pas non plus un ferme espoir qu'il dût échapper au péril. Trois jours après, il arriva à Dicéarchie : là il entendit parler d'une tempête qui avait sévi les jours précédents ; on lui dit qu'un vent violent, mêlé de pluie, s'était abattu sur la mer, avait submergé plusieurs des vaisseaux qui se dirigeaient vers ces parages, et avait rejeté les autres sur les côtes de Sicile et dans le détroit ; il comprit alors pourquoi Apollonius lui avait recommandé de se rendre par terre à Dicéarchie.

XLII. Ce qui suit, Damis le rapporte d'après la relation qu'Apollonius, dit-il, en fit plus tard à Démétrius et à lui.

Un jeune homme de Messène, en Arcadie, était venu à Rome ; comme il était d'une beauté remarquable, plusieurs s'étaient épris de lui, et Domitien tout le premier : mais la passion des rivaux de l'empereur était si forte qu'ils ne craignirent pas de lui tenir

---

<sup>203</sup> Nom grec de Pouzzoles.

tête. Le jeune homme était chaste et respectait sa beauté et sa jeunesse. S'il méprisa les séductions de l'or, des richesses, des chevaux et de tout ce qui sert souvent à corrompre les jeunes gens, ce n'est pas là ce dont je le louerai : il faut qu'un homme soit dans ces dispositions. Mais ce jeune homme, pouvant se donner plus de plaisirs que tous ceux qui attirèrent jamais sur eux des yeux de prince, se refusa tout ce qu'on lui offrait. Il fut donc enchaîné par ordre de celui qui l'aimait. Se trouvant en présence d'Apollonius, il voulut lui parler, mais, n'écoutant que les conseils de la honte, il n'osait. Apollonius devina ce qui se passait en lui, et lui dit : « Enfant, vous n'êtes pas encore en âge de mal faire, et vous êtes ici enfermé avec des criminels comme nous !

— Et il me faudra mourir, car les lois de maintenant punissent de mort la chasteté.

— Comme celles du temps de Thésée : car la chasteté d'Hippolyte fut cause que son père même le fit mourir.

— Moi aussi, c'est mon père qui me fait mourir. Car, bien que je sois de Messène en Arcadie, il ne m'a pas donné l'instruction des Grecs, mais il m'a envoyé ici pour apprendre les lois des Romains, et c'est comme j'étais ici pour ce motif, que l'empereur m'a regardé à mon désavantage. »

Apollonius, faisant semblant de ne pas le comprendre, lui dit : « Est-ce que l'empereur croirait que vous avez les yeux bleus, quand vous les avez parfaitement noirs, à ce que je vois, ou bien le nez de travers, quand vous l'avez aussi droit que les Hermès les

mieux travaillés, ou bien les cheveux d'une autre couleur qu'ils ne sont en réalité, or ils sont d'un blond foncé et très brillant ? Je trouve aussi votre bouche si bien faite qu'elle plaît autant, que vous parliez ou que vous gardiez le silence. De plus, vous vous tenez bien droit et vous avez l'air noble. L'empereur vous a donc vu tout autre que vous n'êtes, que vous me dites avoir été regardé par lui à votre désavantage ?

— Il m'a vu comme vous, et c'est ce qui m'a perdu. Il s'est mis à m'aimer sans retenue, comme on aime une femme, et va jusqu'à vouloir me faire violence. »

Apollonius admira ce jeune homme, et voyant sa pudeur et la modestie de son langage, il ne voulut pas lui demander ce qu'il pensait de telles actions, et s'il ne les trouvait pas honteuses ; il se contenta de lui dire : « Possédez-vous en Arcadie quelques esclaves ?

— J'en possède un grand nombre.

— Que pensez-vous être relativement à eux ?

— Ce que me font les lois, leur maître.

— Les esclaves doivent-ils obéir à leurs maîtres ou peuvent-ils refuser ce qui plaît à ceux qui ont droit sur eux ? »

Le jeune homme vit où tendait cette question, et répondit :

— L'autorité des tyrans est un joug pesant auquel on ne peut se soustraire, je le sais : ils veulent avoir pour esclaves même les hommes libres ; mais je suis le maître de mon corps, et je le garderai sans souillure.

— Et comment ? Vous avez à compter avec un amant qui vous fait la cour l'épée à la main.

— J'aime mieux tendre le cou à cette épée : c'est ce qu'elle demande.

— À merveille, jeune homme ! s'écria Apollonius ; je vois que vous êtes un vrai Arcadien. »

Il s'est souvenu de ce jeune homme dans une de ses Lettres, et il a conté son histoire bien plus agréablement que je ne l'ai fait ici. En faisant à celui auquel il écrit sa lettre l'éloge de la chasteté de ce jeune homme, il dit que le tyran ne le mit pas à mort, mais, ayant admiré son courage, le laissa libre. Il revint en Arcadie, et y fut plus honoré que ceux qui, à Lacédémone, remportent des prix pour leur patience à supporter la flagellation<sup>204</sup>.

---

<sup>204</sup> C'était un usage lacédémonien (Voy. Athénée, VIII, p. 350) de fouetter des hommes libres en l'honneur de Diane Scythique : on les fouettait jusqu'au sang, parce que cette déesse aimait le sang. Philostrate a déjà parlé, plus haut, de cet usage, livre VI, ch. 20. Il résulte de ce passage qu'il y avait des prix proposés à ceux qui enduraient le mieux le fouet.

## LIVRE VIII

# Apollonius au tribunal de Domitien Nouveaux voyages Il disparaît sous Nerva

I. Domitien très animé contre Apollonius. — II. Apollonius, en allant au tribunal, s'entretient avec le greffier. — III-IV. Il est amené au tribunal de Domitien. — V. Il est interrogé par Domitien, qui l'absout. Il disparaît subitement de l'audience. — VI. De l'Apologie qu'Apollonius avait composée pour la lire devant Domitien. — VII. Apologie d'Apollonius par lui-même. — VIII-IX. Trouble de Domitien après la disparition d'Apollonius. — X. Après avoir disparu du tribunal de Domitien, avant midi, Apollonius se trouve, dans l'après-midi, à Dicéarchie (Pouzolles). — XI-XIII. Il apparaît à Démétrius et à Damis, à un endroit où il leur avait donné rendez-vous. Il leur rapporte tout ce qui lui est arrivé. — XIV. Il part de Dicéarchie et s'embarque pour la Sicile. — XV. Il se rend en Élide. Accueil qu'il reçoit à Olympie. — XVI. Épigrammes d'Apollonius contre Domitien et les Athéniens. — XVII. Il emprunte mille drachmes au trésor de Jupiter Olympien. — XVIII. Entretien d'Apollonius au sujet des jeux d'Olympie. — XIX-XX. Visite à l'ancre de Trophonius. — XXI. Des disciples d'Apollonius. — XXII. Opinion d'Apollonius sur les hommes publics. — XXIII. Prédiction d'Apollonius. — XXIV. Il se rend en Ionie. — XXV-XXVI. Domitien est assassiné à Rome. Apollonius, à Éphèse, annonce le meurtre au moment même où il s'accomplit. — XXVII-XXVIII. Nerva empereur. Correspondance entre lui et Apollonius. — XXIX-XXX. Traditions diverses sur la manière dont Apollonius quitta la terre, et sur son âge à ce moment. — XXXI. L'ombre d'Apollonius apparaît à un de ses disciples pour lui dire que l'âme est immortelle.

I. Entrons maintenant au tribunal, pour entendre Apollonius plaider sa cause. Déjà le soleil est levé, déjà le tribunal s'est ouvert aux principaux personnages. Au rapport des familiers de l'empereur, Domitien ne se donna même pas le temps de prendre un morceau, absorbé sans doute par la révision des pièces du procès : en effet, pendant le jugement, il avait en main un cahier que tantôt il froissait avec colère, tantôt il tenait avec plus de calme. Il faut se représenter Domitien comme un tyran qui en voulait aux lois d'avoir inventé les tribunaux.

II. Apollonius, tel qu'il va se présenter à nos yeux, se croira bien plutôt à une séance de discussion philosophique qu'à un débat où sa vie est engagée. On peut en juger par ce qu'il fit avant de venir au tribunal. Tandis qu'il s'y rendait, conduit par le greffier, il lui demanda :

« Où allons-nous ?

— Au tribunal, répondit le greffier.

— Contre qui devrai-je me défendre ?

— Contre votre accusateur : c'est l'empereur qui prononcera entre vous.

— Et qui prononcera entre l'empereur et moi ? Car je prouverai qu'il est injuste envers la philosophie.

— L'empereur se soucie bien de philosophie ! Et il s'agit bien de savoir s'il est injuste envers elle !

— La philosophie, elle, se soucie de l'empereur, car il lui importe qu'il gouverne bien. »

Le greffier approuva les paroles d'Apollonius, car il

était bien disposé pour ce sage, et l'avait prouvé dès le commencement. Puis il reprit :

« Combien d'eau demandez-vous pour votre défense<sup>205</sup> ? Il faut que je le sache avant le procès.

— Si vous me permettez de parler autant que le procès l'exige, le Tibre tout entier, versé dans la clepsydre, ne suffirait pas ; mais si je ne dois parler qu'autant qu'on m'interrogera, c'est à celui qui m'interrogera à fixer la durée de mes réponses.

— Vous possédez, je le vois, deux talents contraires, puisque vous vous faites fort de parler sur le même sujet ou longuement ou brièvement.

— Ils ne sont pas contraires, ils s'accordent entre eux. Qui possède l'un ne saurait manquer d'avoir l'autre ; et l'accord des deux n'est pas un troisième talent : c'est, selon moi, la première vertu du discours. J'en connais bien encore une autre, c'est le silence devant le juge.

— Celle-là ne vaut rien, ni pour vous, ni pour tout autre accusé.

— Elle sert cependant bien à Socrate devant ses juges.

— Et comment lui sert-elle, puisque la mort suivit son silence ?

— Socrate n'est pas mort, quoi qu'en aient pensé les Athéniens. »

---

<sup>205</sup> Dans les tribunaux de l'antiquité, on mesurait le temps aux plaideurs par la clepsydre, comme on le fait encore aujourd'hui par le sablier, dans les examens de la Faculté de médecine, par exemple.



III. C'est ainsi qu'Apollonius était préparé contre toutes les attaques du tyran. Comme il allait entrer dans la salle, un autre greffier se présenta et lui dit :

« O Tyanéen ! vous ne devez rien avoir sur vous.

— Vais-je me baigner ou bien être jugé ?

— Quand je vous dis de n'avoir rien sur vous, je n'entends pas vous dire de quitter vos vêtements : mais l'empereur veut que vous n'introduisiez ici ni amulette, ni livre, ni papier quelconque.

— Et me défend-il aussi d'introduire une fêrule pour en donner à ceux qui lui ont donné ce sot conseil ? »

En entendant ces mots, l'accusateur se mit à crier :

« Prince, ce magicien menace de me frapper, car c'est moi qui vous ai donné ce conseil.

— C'est donc vous, dit Apollonius, qui êtes un magicien, plutôt que moi ; car je n'ai pu encore persuader à l'empereur que je ne le suis pas, et vous dites avoir persuadé l'empereur que je le suis. »

Comme l'accusateur se livrait à son insolence, il avait auprès de lui un des affranchis d'Euphrate, que celui-ci avait, disait-on, envoyé pour témoigner des discours tenus en Ionie par Apollonius. Euphrate lui avait remis de l'argent pour l'accusateur.

IV. Ce n'était encore que le prélude du combat. Venons au combat même. Le tribunal était orné comme s'il s'était agi d'une réunion pour entendre un discours d'apparat. Les plus illustres citoyens de Rome étaient présents, car l'empereur tenait à

convaincre devant le plus de monde possible Apollonius de complicité avec Nerva et ses amis. Apollonius, plein de mépris pour l'empereur, ne daigna pas même lever les yeux sur lui ; et comme l'accusateur accusait un tel maintien d'un orgueil intolérable, et sommaït Apollonius de lever les yeux sur le Dieu de tous les hommes, le Sage leva les yeux au plafond, pour montrer que c'est vers Jupiter qu'il tournait ses regards, et qu'il considérait comme plus coupable encore que le flatteur celui qui tolérait de telles flatteries. L'accusateur finit par crier : « Prince, faites apporter la clepsydre, car si vous ne lui mesurez pas le temps, il va tous nous suffoquer. Voici l'écrit qui contient tous les chefs d'accusation : qu'il se défende sur chacun. »

V. L'empereur approuva ce conseil, et ordonna qu'Apollonius se défendrait comme l'avait dit l'accusateur. Puis, négligeant quelques articles, comme peu dignes que l'on en tînt compte, il réduisit l'accusation à quatre points, sur lesquels il pensait qu'Apollonius ne pourrait se justifier.

« Apollonius, demanda-t-il d'abord, pourquoi ne portez-vous pas le même vêtement que tout le monde, et en avez un particulier et d'une espèce singulière ?

— Parce que je demande à la terre mon vêtement, comme ma nourriture, et que je ne veux pas faire de mal aux pauvres animaux. »

L'empereur lui posa cette seconde question :

« Pourquoi vous appelle-t-on Dieu ?

— Parce que l'on honore du nom de Dieu tout homme que l'on croit vertueux. »

J'ai dit, en parlant des Brahmanes, à qui Apollonius avait emprunté ce jugement.

L'empereur l'interrogea en troisième lieu sur la peste d'Éphèse :

« Sur quel fondement ou sur quelle conjecture vous êtes-vous appuyé pour prédire aux Éphésiens le fléau ?

— Prince, me nourrissant d'une manière plus légère que les autres, j'ai été le premier à m'apercevoir de ce fléau : si vous voulez, je vous dirai toutes les causes des maladies pestilentielles. »

Domitien eut peur, sans doute, qu'Apollonius n'établît quelques rapports entre ces maladies et l'injustice, les mariages incestueux<sup>206</sup> et tous ses méfaits ; aussi s'empressa-t-il de dire : « Je n'ai que faire de cette démonstration. »

Quand il fut arrivé au quatrième chef d'accusation, relatif à Nerva et à ses amis, il n'eut garde d'agir précipitamment : il fit une pause assez marquée, réfléchit longtemps, et d'un air embarrassé, présenta sa question d'une manière toute différente de ce qu'on attendait : on avait cru que, laissant enfin de côté toute dissimulation, il ne craindrait pas de désigner par leur nom les hommes qui lui étaient suspects, et parlerait du sacrifice avec amertume et violence. Il n'en fut rien, mais il aborda cette question d'une manière détournée : « Apollonius, répondez : tel jour vous êtes sorti de votre demeure, vous êtes allé dans

---

<sup>206</sup> Allusion au mariage de Domitien avec sa nièce.

un champ, et vous avez sacrifié un enfant ; pour qui faisiez-vous ce sacrifice ? »

Apollonius, comme s'il eût adressé des reproches à un jeune homme, s'écria : « Pas de mauvaises paroles ! Si ce jour-là je suis sorti de ma demeure, il se peut que je sois allé dans un champ ; si je suis allé dans un champ, il se peut que j'aie sacrifié ; si j'ai fait un sacrifice, il se peut que j'aie mangé de la victime. Mais c'est ce qu'il faudrait faire attester par des hommes dignes de foi. »

À ces mots, il s'éleva dans l'auditoire un murmure d'approbation plus fort que ne le permet le tribunal de l'empereur. Domitien, pensant que les assistants portaient témoignage en faveur d'Apollonius, frappé d'ailleurs de la force et du sens de ses réponses, lui dit : « Je vous absous de l'accusation qui pèse sur vous, mais je vous garderai jusqu'à ce que j'aie eu avec vous un entretien. »

Alors Apollonius, dont la confiance allait toujours en croissant, s'écria : « Je vous rends grâce, prince : ces hommes funestes ont ruiné les provinces, et rempli les îles de proscrits, le continent de cris lamentables, les armées de lâcheté, le sénat de soupçons. Il est temps que vous m'accordiez la parole à mon tour, ou bien envoyez saisir mon corps : car, pour ce qui est de mon âme, c'est impossible ; et même mon corps ne saurait tomber en votre pouvoir :

*Non, vous ne me ferez pas périr,  
car périr n'est pas dans ma destinée*<sup>207</sup>.

---

<sup>207</sup> Philostrate fait citer ici à Apollonius un vers de l'*Illiade*

À peine eut-il prononcé ces mots, qu'il disparut du tribunal. C'était d'abord bien se tirer de la circonstance présente ; car il voyait que l'empereur n'allait pas s'en tenir là, et qu'il allait bien gratuitement revenir sur les questions qu'il avait laissées de côté, tant il se sentait fier de n'avoir pas condamné à mort Apollonius ; c'était en même temps bien aviser à l'avenir, et faire en sorte de ne pas se retrouver dans une semblable situation. Il crut que le meilleur moyen d'obtenir ce résultat était que toute erreur sur sa nature fût détruite, et que l'on sût qu'il était impossible de se saisir de lui sans qu'il le voulût bien. D'ailleurs, il était rassuré sur le compte de Nerva et de ses amis : car, le tyran n'ayant pas osé lui adresser une question à ce sujet, quels prétextes aurait-il eus pour les mettre à mort sur des accusations qui n'eussent pas été juridiquement établies ? Voilà tout ce que me fournissent sur le procès les *Mémoires* de Damis.

VI. Mais Apollonius avait composé une Apologie, se proposant de la lire pendant le temps que lui accorderait la clepsydre : cette Apologie, que Domitien refusa d'entendre, pour se borner aux questions que j'ai rappelées plus haut, je la rapporterai ici. Je sais bien que ce discours ne sera pas fort goûté de ceux qui aiment le langage des bouffons, qu'ils en trouveront le style moins châtié qu'il ne convient, suivant eux, les expressions trop relevées et les pen-

---

(livre XXII, V. 13), qui est dans la bouche d'Apollon poursuivi par Achille. Veut-il par là faire entendre qu'il est Dieu comme Apollon ? Ce qui suit le donnerait à entendre

sées trop hautes : mais quand on songe à l'auteur de ce discours, il me semble qu'un sage comme lui aurait eu grand tort de déguiser son caractère en recherchant des phrases symétriques et en faisant claquer sa langue comme un crotale<sup>208</sup> ; ce sont là les façons des rhéteurs, lesquels devraient eux-mêmes y renoncer. En effet, dans les tribunaux, l'éloquence qui se montre dénonce un homme qui veut surprendre la religion des juges, celle qui se cache a bien plus de chances pour remporter la victoire. La véritable éloquence consiste à ne pas laisser soupçonner au juge tout ce qu'elle peut. L'apologie d'un sage ne doit pas d'ailleurs avoir le caractère des autres discours judiciaires : en effet, le sage n'a que faire d'accuser ce qu'il a le pouvoir de corriger. De plus, son style doit être préparé, sans le paraître ; il faut qu'il montre une âme élevée et presque dédaigneuse, surtout qu'il évite, de faire appel à la compassion. Comment, en effet, lorsqu'il interdit les supplications, pourrait-il chercher à exciter la pitié ? Tel paraîtra ce discours à ceux qui écouteront sans mollesse Apollonius et moi. Voici comment il l'avait composé.

VII. « Prince, nous avons à débattre de grands intérêts. Vous courez le plus grand des dangers qu'ait encore courus un empereur, celui de paraître animé contre la philosophie d'une haine tout à fait injuste ; et moi je suis plus exposé qu'autrefois Socrate à Athènes, car, si on l'accusait d'introduire

---

<sup>208</sup> Sorte de castagnettes en usage chez les anciens, et dont ils se servaient surtout pour accompagner la danse.

des divinités nouvelles, on ne l'appelait ni on ne le croyait un Dieu. Dans un péril aussi grand que celui qui nous menace tous les deux, je ne craindrai pas de vous conseiller ce dont j'ai commencé par me persuader moi-même. Depuis que le délateur nous a, l'un et l'autre, amenés à ce débat, il s'est répandu chez la plupart des hommes de fausses opinions sur vous et sur moi. On s'est figuré que vous, dans cette audience, vous ne prendriez conseil que de votre colère, et que vous me mettriez à mort, de quelque mort que ce fût ; et que moi je chercherais à me soustraire au jugement par tous les moyens possibles, et ces moyens ne manquaient pas. Pour moi, lorsque je vous ai entendu accuser ainsi, je ne me suis pas senti prévenu contre vous, et je ne vous ai pas fait l'injure de croire que vous ne m'écouteriez pas avec équité ; mais j'ai obéi aux lois, et je viens répondre à mon accusateur.

« Je vous engage à faire comme moi. Il est juste de ne rien préjuger, et de ne pas s'asseoir sur le siège du juge avec cette opinion préconçue que je suis coupable envers vous. Si l'on venait vous dire que l'Arménien, le Babylonien et les autres maîtres de ces provinces éloignées menacent de vous priver de votre empire, vous ne pourriez vous empêcher de rire et cependant ces hommes-là ont à leur service des chevaux en grand nombre, des archers de toute espèce, une terre fertile en or, et (je le sais) des multitudes de soldats. Et vous croyez qu'un philosophe, un homme dénué de tout, peut s'armer contre l'empereur des Romains ! Voilà ce que vous accueillez de la bouche

d'un délateur égyptien<sup>209</sup> ! Avez-vous jamais reçu une pareille communication de Minerve, que vous dites votre protectrice ? Est-ce que, par hasard, la flatterie et la délation, ces fléaux qui vous obsèdent, auraient grandi au point de vous persuader que les Dieux peuvent bien, dans les cas peu graves, comme des ophtalmies, des fièvres ou des tumeurs d'entrailles, vous donner de bons avis, vous servir de médecins, et guérir la partie malade ; mais que, si c'est votre pouvoir et votre vie qui sont en péril, les Dieux ne sauraient venir eux-mêmes vous donner aucun conseil ni sur les personnes dont vous devez vous garder, ni sur les armes dont vous devez user contre elles, et que les délateurs sont l'égide de Minerve et la main de Jupiter ; que les délateurs savent mieux que les Dieux ce qui vous intéresse ; que les délateurs sont chargés de veiller pour vous et de dormir pour vous ? Dormir, mais le peuvent-ils, ces misérables qui, comme l'on dit, entassent maux sur maux, et mettent bout à bout je ne sais combien de lugubres Iliades ? Qu'ils nourrissent des chevaux, qu'ils promènent aux yeux de tous des attelages blancs, qu'ils se gorgent de mets succulents dans de la vaisselle d'argent et d'or, qu'ils aiment à leur guise, qu'ils aient des mignons achetés vingt ou trente mille sesterces, qu'ils jouissent de femmes mariées tant qu'ils pourront cacher leur adultère ; que, l'adultère une fois divulgué, ils les épousent, et que pour toutes ces belles victoires ils recueillent des applaudissements, quand un phi-

---

<sup>209</sup> Euphrate, le premier accusateur d'Apollonius, était né à Tyr, mais enseignait la rhétorique à Alexandrie.



losophe, un consulaire<sup>210</sup>, sans crime aucun, est dénoncé par eux et perdu par vous, j'accorde tout cela à ces infâmes, qui ne songent qu'à leurs plaisirs, et ne craignent ni les lois ni les regards des hommes. Mais qu'ils en viennent à s'élever au-dessus des autres hommes au point de prétendre savoir plus que les Dieux, voilà ce que je ne puis entendre sans peine et sans horreur. Et si vous tolérez un tel excès, qui sait s'ils ne vous mettront pas vous-même en accusation, comme coupable de pensées sacrilèges ? Il faut s'attendre à voir ces sortes de dénonciations s'abattre sur vous, quand il ne restera plus de proie aux délateurs. Je m'aperçois que je me laisse aller aux reproches au lieu de présenter ma défense, mais vous me pardonnerez d'avoir élevé la voix en faveur des lois : car la ruine de leur empire est la ruine du vôtre.

« Quel appui demanderai-je pour ma défense ? Si j'invoque celui de Jupiter, que je sais présider à ma vie, on dira que je fais acte de magie et que je veux faire descendre le ciel sur la terre. Ayons donc recours, en cette circonstance, à un homme que le vulgaire croit mort, et qui ne l'est pas, je l'affirme. C'est votre père, qui m'a honoré autant que vous l'honorez, qui vous a fait empereur comme je l'ai fait lui-même. C'est lui qui me viendra en aide dans ma défense, car je suis bien mieux connu de lui que de vous. Il est venu en Égypte, n'étant pas encore empereur, pour sacrifier aux Dieux de l'Égypte et s'entretenir avec moi au sujet de l'empire. Il me vit avec ma chevelure et avec le vêtement que je porte : il ne me fit

---

<sup>210</sup> Nerva.

pas une seule question sur mon costume, pensant que tout ce que je faisais était bien fait, mais il m'avoua qu'il était venu tout exprès pour moi ; il partit en me donnant beaucoup de louanges, après m'avoir dit ce qu'il n'aurait dit à nul autre, et avoir entendu de moi ce que nul autre ne lui aurait dit. C'est moi qui l'ai confirmé dans la pensée qui le portait vers l'empire, alors que sa résolution était ébranlée par d'autres qui étaient ses amis sans doute, mais qui ne vous paraîtraient guère avoir agi en amis. En effet, les conseillers qui le détournaient de l'empire vous empêchaient par là même de l'avoir après lui, et c'est parce que je l'ai engagé à ne pas se juger indigne de l'empire, qui était, pour ainsi dire, à sa porte, et à vous en faire héritiers, vous et votre frère, c'est pour cela qu'il a définitivement approuvé cette résolution, et qu'il est monté au faite des grandeurs pour vous y élever à sa suite.

« S'il m'avait pris pour un magicien, croyez-vous qu'il m'eût admis à la confiance de ses préoccupations ? Non, il n'était pas venu pour me dire : Je veux que vous forciez Jupiter et les Parques à me faire proclamer empereur, qu'en ma faveur vous produisiez des illusions, que par exemple vous montriez le soleil se levant du côté de l'Occident, et se couchant du côté de l'Orient. » Je ne l'aurais pas jugé propre à l'empire s'il m'avait cru capable de telles pratiques, ou disposé à conquérir ainsi le trône, qu'il fallait gagner par des vertus. Pour moi, j'avais coutume d'enseigner en public, dans un sanctuaire, et la séquelle des magiciens évite les demeures des Dieux, pour lesquelles les adeptes de la magie n'ont que de l'horreur : ils s'enve-

loppent de nuit et de ténèbres, et ne permettent pas à leurs dupes d'avoir des yeux ni des oreilles. Votre père s'est entretenu en particulier avec moi : je dis en particulier, malgré la présence d'Euphrate et de Dion, le premier mon ennemi déclaré, le second mon ami dévoué, car je ne cesserai jamais de compter Dion au nombre de mes amis. Comment donc Vespasien serait-il venu consulter un magicien en présence d'hommes sages ou qui faisaient profession de sagesse ? Qui ne redouterait également d'avoir pour témoin d'un acte mauvais, soit des amis, soit des ennemis ? Il y a plus : les discours que nous avons tenus étaient opposés à la magie. Peut-être vous imaginez-vous que votre père, désirant l'empire, eut plus de confiance en la magie qu'en lui-même, et que je lui ai fourni les moyens de contraindre les Dieux pour en arriver à ses fins ? mais il pensait l'avoir entre les mains, avant même de venir en Égypte, et ensuite il s'est entretenu avec moi des plus grands objets, des lois, des richesses fondées sur la justice, de la manière d'honorer les Dieux, et des biens que peuvent attendre d'eux les princes qui règnent selon les lois : voilà ce qu'il voulait apprendre de moi. Ce sont là des choses tout à fait contraires à la magie : car si elles étaient en vigueur, la magie n'existerait pas.

« Veuillez, prince, considérer une chose. Il y a parmi les hommes plusieurs arts utiles : les uns ont un objet, les autres un autre. Tous ont pour but d'acquérir de l'argent : les uns procurent un faible salaire, les autres enrichissent, d'autres donnent de quoi vivre ; et je ne parle pas seulement des arts mécaniques, mais des arts libéraux ou qui ont avec eux quelque affinité :

je n'excepte que la philosophie, du moins celle qui mérite ce nom.

« Les autres arts libéraux sont la poésie, la musique, l'astronomie, l'art des sophistes et des orateurs qui ne parlent pas sur la place publique. Parmi les arts qui ont de l'affinité avec les arts libéraux, je classe la peinture, la politique, la sculpture, l'art des pilotes, l'agriculture (quand elle se conforme aux variations des saisons) : ces sortes d'arts ne le cèdent pas beaucoup aux véritables arts libéraux. Mais il y a, prince, une engeance de faux savants et de charlatans dont il ne faut pas confondre les pratiques avec l'art des devins : leur art serait d'un grand prix, si c'était un art véritable ; mais est-ce un art ? Voilà ce dont je ne suis pas bien sûr, loin de là, les magiciens ne sont pour moi que de faux savants : en effet, croire que ce qui n'est pas est, et que ce qui est n'est pas, cela dépend plus ou moins de la crédulité de leurs dupes. Toute la puissance de leur art réside dans la sottise de spectateurs qui se laissent duper. Il y a cependant un art de ces sortes de choses ; il y a tant de cupidités qui y trouvent leur compte ! Toutes les finesses des magiciens, c'est en vue du gain qu'ils les ont imaginées, et dans leur soif de richesses, ils se rendent maîtres de la volonté de quiconque désire quelque chose, en prétendant qu'ils disposent de tout.

« Quelles richesses avez-vous donc vues autour de moi, pour croire que je cultive les arts menteurs, et cela quand votre père m'estimait supérieur aux richesses ? Voulez-vous que je vous prouve que je dis la vérité ? Voici une lettre de cet homme vraiment

noble et divin, qui, entre autres éloges qu'il me donne, me loue de ma pauvreté :

« L'empereur Vespasien au philosophe Apollonius, salut ! Si tous les philosophes voulaient vous ressembler, Apollonius, ce serait un grand bonheur pour la philosophie et pour la pauvreté, pour la philosophie qui ne trafiquerait pas d'elle-même, et pour la pauvreté qui se verrait recherchée. Salut ! »

« Vous l'entendez : c'est votre père lui-même qui prend ma défense, et qui dit que je n'ai pas trafiqué de la philosophie, et que c'est volontairement que je suis pauvre. Il se souvenait de ce dont il avait été témoin en Égypte. Il avait vu Euphrate, et plusieurs de ceux qui faisaient profession de philosophie, faire appel sans détour à sa libéralité ; et moi, non seulement je ne lui demandais rien, mais je les repoussais comme des esprits malsains. Dès la jeunesse, j'avais conçu de l'aversion pour les richesses : mon patrimoine, qui se composait d'une fortune considérable, je ne l'ai vu qu'un jour, et je l'ai cédé à mes frères, à mes amis, et à ceux de mes parents qui étaient sans fortune : mon premier soin a été de n'avoir aucun besoin. Je ne parle pas de Babylone, de l'Inde au delà du Caucase et du fleuve Hyphase, que j'ai traversés toujours semblable à moi-même : mais pour ce que j'ai fait dans ces régions-ci, et pour mon mépris de l'or, je ne veux d'autre témoin qu'Euphrate lui-même. En effet, il m'accuse d'avoir commis et médité plusieurs crimes, mais il ne dit pas pour quelles sommes je me suis rendu coupable ni quel gain j'avais en vue ; il me croit assez fou pour être un magicien, et quel magicien ? Non pas comme tant d'autres, qui veulent par là

s'enrichir, mais un charlatan qui trompe sans profit, et qui crie bien haut aux passants : "Venez, imbéciles, je fais de la magie, non pas pour de l'argent, mais gratis. En venant me voir, vous aurez tous les objets de vos désirs, et moi j'y gagnerai périls et procès."

« Parlons sérieusement. Je demanderai à mon accusateur sur quel point je dois répondre d'abord. Mais qu'est-il besoin de le questionner ? Il a commencé par parler de mon costume, et, par Jupiter ! de ce que je mange et ne mange pas. C'est à vous ici de me défendre, divin Pythagore ! Car nous sommes mis en cause pour avoir suivi vos préceptes. Prince, la terre produit tout pour les hommes, et, s'ils veulent faire la paix avec les animaux, rien ne leur manque. Elle a pour eux des fruits, elle a des moissons : cette bonne mère leur donne tout ce qui leur est nécessaire, selon les saisons. Mais les hommes, sans respect pour elle, aiguisent le fer contre les animaux pour se vêtir et se nourrir. Les Brahmanes de l'Inde ont désapprouvé cette conduite, et ils ont enseigné aux gymnosophistes égyptiens à faire comme eux. Les gymnosophistes à leur tour ont transmis cette doctrine à Pythagore, le premier des Grecs qui ait conversé avec les Égyptiens.

« Pythagore a laissé à la terre les animaux ; mais, considérant comme pur tout ce qu'elle produit, il en a tiré sa nourriture : c'est en effet ce qui convient à la nourriture du corps et de l'esprit. Il a déclaré que les vêtements tirés des animaux sont impurs, et il s'est habillé de lin : pour la même raison, il s'est servi de chaussures faites d'écorces d'arbre. Cette pureté lui a procuré plusieurs avantages, et en premier lieu celui de connaître son âme. Il est venu au monde dans le

temps où Troie combattait pour Hélène, il était le plus beau des enfants de Parithous et le plus richement vêtu : il mourut si jeune que sa mort a inspiré à Homère des accents plaintifs<sup>211</sup>. Ensuite, son âme passa dans plusieurs autres corps, selon la loi d'Adrastée<sup>212</sup> sur les migrations de l'âme, puis elle reprit la forme humaine, et alors Pythagore naquit de Mnésarchide de Samos : ce n'était plus un barbare, c'était un sage ; ce n'était plus un Troyen, c'était un Ionien, et un homme tellement peu mortel qu'il se rappelait avoir été Euphorbe.

« Je viens de vous dire de qui je tiens ma philosophie, et je vous ai avoué qu'il n'en était pas lui-même l'auteur, mais qu'il l'avait reçue en héritage. Pour moi, je ne mets pas en cause les voluptueux qui, pour satisfaire leur gourmandise, engraisent des phénicoptères<sup>213</sup>, des faisans, des martes, et jamais je n'ai accusé nos riches pour des poissons ou des chevaux achetés trop cher ; je n'ai jamais reproché à personne une robe de pourpre, ni une étoffe de Pamphylie ou quelque autre vêtement délicat ; et voici, ô Dieux ! que je suis mis en jugement pour de l'asphodèle<sup>214</sup>, pour des gâteaux et pour les aliments les plus purs !

---

<sup>211</sup> Allusion aux vers d'Homère sur la mort d'Euphorbe tué par Ménélas. (*Iliade*, XVII, v. 50 et suivants.)

<sup>212</sup> On donne à ce mot une étymologie qui signifie l'inévitable. C'est un nom qui s'applique en général à Némésis, la déesse de la Vengeance, et qui paraît ici désigner la Fatalité, le Destin, comme dans *le Phèdre* de Platon (p. 248, c.).

<sup>213</sup> Espèce de poisson, ainsi appelé de deux mots grecs qui signifient *ails* (c'est-à-dire *nageoires*) rouges.

<sup>214</sup> Plante de l'espèce des liliacées.

« Mon vêtement même n'est pas épargné ; l'accusateur veut me l'enlever comme un objet de grande valeur pour les magiciens. Mais, sans entrer dans des considérations sur ce qui vient des animaux ou des objets inanimés, sur ce qui fait qu'un vêtement est pur ou impur, je le demande, en quoi la laine est-elle supérieure au lin ? La laine a été arrachée à un animal très doux et très cher aux Dieux, qui ne dédaignent pas la vie de bergers ; et même les Dieux (ou la mythologie) ont honoré un de ces animaux d'une toison d'or : le lin se sème tel qu'il est, et les fables ne l'ont jamais doré. Il n'en est pas moins vrai que, parce qu'il n'a pas été enlevé à un être animé, il semble pur, et aux Indiens, et aux Égyptiens, et à Pythagore et à moi ; et c'est pour cela qu'il est devenu le vêtement des philosophes, des hommes qui adressent aux Dieux des prières, et de ceux qui leur font des sacrifices. Elles sont pures aussi les nuits qu'on passe sous le lin : car les songes envoient à ceux qui vivent comme moi des oracles plus clairs.

« Il faut aussi me justifier de la chevelure que je portais. On l'a accusée de malpropreté ! Ici je suppose que j'ai pour juge, non pas Euphrate, mais ces jeunes gens aux cheveux blonds et bien peignés, qui enflamment leurs amants ou les maîtresses chez lesquelles ils vont se divertir. Libre à eux de s'estimer heureux et de croire qu'il y a lieu de leur envier leur chevelure et les parfums qui en dégouttent, libre à eux de dire que je suis le rebut de Vénus et que je n'aime qu'à ne pas aimer. Je leur dirai : "Pauvres insensés, respectez un usage dorien : l'usage de laisser croître les cheveux vient des Lacédémoniens, il a fleuri chez eux



au temps où ils étaient le plus belliqueux. Le roi de Sparte Léonidas avait de longs cheveux, comme signe de bravoure, et pour inspirer du respect à ses amis, de l'effroi à ses ennemis. Et c'est pour cela que les Spartiates de son temps laissaient croître leur chevelure comme ceux du temps de Lycurgue<sup>215</sup> et d'Iphitus<sup>216</sup>. " Le fer ne doit pas toucher à la chevelure d'un philosophe : car il n'est pas convenable de l'approcher de l'endroit qui est le foyer des sens, la source des voix sacrées, des prières et des paroles interprètes de la sagesse. Empédocle marchait à travers les villes de la Grèce, la tête ceinte de bandelettes de la pourpre la plus éclatante, composant des hymnes dans lesquels il disait que d'homme il deviendrait Dieu. Et moi, qui portais une chevelure inculte, et qui n'avais pas senti le besoin de faire aucun hymne sur elle, je me vois mis en justice et traduit devant un tribunal. Que dois-je penser d'Empédocle ? Est-ce lui-même qu'il chantait, ou n'est-ce pas plutôt le bonheur d'un temps où sa tenue n'était l'objet d'aucune délation ?

« Mais c'est assez parler de ma chevelure : elle est coupée, et l'envie a prévenu l'accusation. Cette même

---

<sup>215</sup> Bien qu'il y ait dans ce discours, dont Philostrate veut nous faire admirer la simplicité, bien de la recherche et du mauvais goût, nous ne saurions comprendre ce passage comme Westermann, qui voit ici, dans le grec, un jeu de mots aussi absurde qu'intraduisible. D'après lui, ce passage signifierait : « Sparte ne se glorifie pas moins de Léonidas que de Lycurgue. »

<sup>216</sup> De quel Iphitus veut parler Apollonius, ou, sous son nom, Philostrate ? Ce ne peut guère être le roi d'Élide, qui passe pour avoir fondé les jeux Olympiques. C'est plutôt l'un des compagnons d'Hercule, fils d'Euryte, roi d'Æchalie (sur les confins de la Messénie et de la Laconie).

envie me force à me justifier d'un autre crime, d'un crime effroyable et bien capable d'épouvanter, non seulement vous, ô prince ! mais Jupiter lui-même. Mon accusateur dit que, frappés par mes prestiges, les hommes me prennent pour un Dieu et proclament partout ma divinité. Mais, avant de m'accuser, il aurait fallu dire par quels enseignements, par quelles paroles, par quels actes si merveilleux j'avais pu amener les hommes à m'adresser des prières. Car jamais (quoique je sache fort bien ce qui en est), jamais je n'ai dit à des Grecs<sup>217</sup> quelles migrations a subies ou doit subir mon âme ; jamais je n'ai répandu de telles suppositions, jamais je n'ai eu la prétention de prononcer ou de chanter des oracles, comme le font tant d'interprètes des Dieux, et je ne connais pas une ville où les citoyens se soient rassemblés pour faire des sacrifices en l'honneur d'Apollonius. Et cependant, j'ai été tenu en grande considération par tous ceux qui ont eu besoin de moi. Or quels sont ceux-là ? Les uns sont des malades qui demandaient la guérison ; les autres, des hommes qui voulaient pratiquer plus religieusement les initiations et les sacrifices, qui voulaient déraciner l'Insolence et fortifier les lois.

« Ma récompense pour tout cela, ç'a été de les voir se trouver meilleurs. Et c'étaient autant de services que je vous rendais. Les bouviers ne rendent-ils pas service aux propriétaires de bœufs lorsqu'ils les domptent ? Les bergers, quand ils engraisent le bétail, ne travaillent-ils pas à enrichir le possesseur de ce bétail ? Quand les gardiens des abeilles

---

<sup>217</sup> Il l'a dit seulement aux Brahmanes.

éloignent des ruches les maladies, ne sont-ce pas eux qui empêchent leurs maîtres de perdre leurs essaims ? Il en était de même de moi. En corrigeant les défauts des citoyens, je redressais pour vous les cités. Aussi, quand même ils m'auraient pris pour un Dieu, c'est une erreur qui vous aurait été profitable. Car ils m'écoutaient avec empressement et craignaient de faire tout ce qui déplaît à un Dieu. Mais on n'a rien cru de semblable, ce que l'on a cru, c'est qu'il y a une sorte de parenté qui unit l'homme à la Divinité ; c'est par là que, seul des animaux, il connaît les Dieux, et qu'il raisonne sur sa nature et sur ce qui le fait participer de la nature divine. Sa forme même dit qu'il ressemble à un Dieu, comme le prouvent la peinture et la sculpture ; et il est persuadé que les vertus lui viennent de la Divinité ; que les hommes vertueux sont des hommes divins, presque des Dieux.

« C'est une pensée dont l'origine ne doit pas être rapportée aux Athéniens : il est vrai qu'ils ont les premiers donné des surnoms comme ceux de Justes et d'Olympiens<sup>218</sup>, surnoms qui semblent contenir quelque chose de plus divin que ce qui convient à des hommes : mais cette pensée fut émise pour la première fois à Delphes par l'oracle d'Apollon. Lycurgue, le roi de Sparte, était venu au temple de Delphes peu de temps après avoir composé les lois qui réglaient la constitution lacédémonienne. Apollon se demande en quels termes il doit lui adresser la parole, quel nom il

---

<sup>218</sup> Le premier de ces surnoms a été donné à Aristide, le second à Périclès.

lui doit donner. Au commencement de son oracle <sup>219</sup>, il dit hésiter s'il doit l'appeler homme ou Dieu, puis il parle clairement, et lui décerne, comme à un homme vertueux, le titre de Dieu. Cependant, il n'en est résulté pour Lycurgue ni débat ni péril chez les Lacédémoniens : ils ne l'accusèrent pas de vouloir passer pour un immortel, parce qu'il n'avait pas repris Apollon lorsqu'il s'entendit appeler Dieu par lui ; au contraire, ils approuvèrent l'oracle, sans doute parce que, avant de connaître cet oracle, ils avaient pensé de même.

« Les Indiens et les Égyptiens pensent comme l'oracle de Delphes. Les Égyptiens sont injustes envers les Indiens sur divers points ; par exemple, ils blâment leurs préceptes de conduite : mais pour leur doctrine sur l'auteur du monde, ils l'approuvent à tel point qu'ils l'enseignent eux-mêmes, quoiqu'ils la tiennent des Indiens. D'après cette doctrine, Dieu a créé l'univers, et il l'a créé parce qu'il est bon. Si donc la bonté est un des attributs de la Divinité, je dis que les hommes qui sont vraiment bons ont quelque chose de divin. Par ce monde, qui dépend de Dieu son auteur, il faut entendre tout ce qui est dans le ciel, dans la mer, sur la terre, à laquelle tous participent également, la seule inégalité qu'il y ait entre eux étant celle des conditions. Mais il y a un monde qui dépend de l'homme de bien, et qui ne dépasse pas les limites de la sagesse.

« Vous-même, ô prince ! vous avouerez que ce monde-ci exige un homme semblable à Dieu. Quelle

---

<sup>219</sup> Cet oracle a été conservé par Hérodote (livre I).

est la forme de ce monde ? Les âmes dérégées prennent successivement toutes les formes, obéissant à une sorte de folie ; pour elles les lois sont hors d'usage, la modération n'a pas de place, le culte des Dieux est avili, elles n'ont d'amour que pour le bavardage et la mollesse, d'où naît l'oisiveté, mère de tous les vices. Les âmes de cette sorte, dans leur ivresse, se précipitent sur toute chose, sans que rien puisse arrêter leur élan, quand même elles prendraient tous les breuvages qui, comme la mandragore, passent pour provoquer le sommeil. Il faut qu'il y ait un homme qui veille à ce monde-là ; c'est un Dieu envoyé par la sagesse. Voilà celui qui pourra arracher ces malheureuses âmes aux appétits où elles se portent avec une violence extraordinaire, et particulièrement à la fureur des richesses, qui est telle qu'elles ne se déclarent pas satisfaites tant qu'elles n'en sont pas gorgées. Il pourra aussi les empêcher de se souiller par des meurtres : mais les purifier une fois un meurtre commis, la chose n'est possible ni à moi ni à Dieu, créateur de l'univers.

« Venons à ce qu'on me reproche au sujet d'Éphèse sauvée de la peste, et permettons à Euphrate d'arranger les faits de la manière la plus favorable à l'accusation. Je suppose que cette accusation soit ce que je vais dire. Chez les Scythes ou les Celtes, sur les bords de l'Ister ou du Rhin, il y a une ville aussi considérable qu'Éphèse en Ionie : cette ville, qui est un repaire de Barbares rebelles à votre autorité, allait être détruite par la peste ; Apollonius l'a sauvée. Même contre une accusation semblable, un sage ne serait pas embarrassé de se défendre, pour peu qu'il eût affaire à un

prince qui voulût avoir raison de ses ennemis, non par les maladies, mais par les armes. A Dieu ne plaise, ô Prince ! que jamais une ville périclite soit à cause de moi, soit à cause de vous ! Puissé-je ne jamais voir, gisants dans les temples, des malades qui viennent y chercher la santé ! Mais ne nous inquiétons pas des Barbares, et ne rendons pas à la santé des peuples qui sont nos ennemis, que nul traité ne lie à notre race.

« Eh ! qui s'opposera au salut d'Éphèse, de cette ville qui tire son origine de la plus pure race attique ; qui est de toutes les villes d'Ionie et de Lydie celle qui a pris les plus grands accroissements ; qui, sortant des limites dans lesquelles elle a été fondée, semble s'avancer dans la mer ; qui est pleine d'écoles de philosophes et de rhéteurs ; et qui, aimant la science, doit sa puissance non à sa cavalerie, mais à la multitude des hommes qu'elle attire ? Quel serait, à votre avis, le sage qui renoncerait à porter secours à une telle ville, s'il se rappelait que Démocrite a sauvé autrefois de la peste les habitants d'Abdère, s'il songeait que l'Athénien Sophocle apaisa, dit-on, les vents furieux<sup>220</sup>, s'il avait entendu dire qu'Empédocle mit un frein à l'impétuosité d'un nuage qui avait crevé sur Agrigente<sup>221</sup> ?

« Ici l'accusateur m'interpelle (vous l'entendez, ô

---

<sup>220</sup> Allusion à des fables qui se trouvent en grand nombre dans les biographies de Sophocle, comme dans celles de presque tous les poètes ou philosophes de l'antiquité. Plutarque lui-même s'est souvenu d'une de ces biographies dans sa *Vie de Numa*, où il dit que Sophocle logea chez lui Esculape.

<sup>221</sup> Voyez Diogène Laërte, VIII, 60. Porphyre, *Vie de Pythagore*, p. 193.

Prince!) et me dit : “Ce n’est pas pour avoir sauvé les Éphésiens que je vous accuse, c’est pour leur avoir prédit la venue de la peste : c’est là quelque chose qui dépasse la science humaine, quelque chose de surnaturel, et vous n’avez pu arriver à ce résultat sans être versé dans la magie et les sciences occultes.” Que dirait donc Socrate, qui se disait averti par son démon de plusieurs événements ? Que diraient Thalès et Anaxagore, les philosophes ioniens, dont l’un prédit quelle serait la fertilité des oliviers, dont l’autre annonça à l’avance plusieurs phénomènes célestes ? Diraient-ils que c’est par la magie qu’ils ont fait ces prédictions ? Et cependant ce n’est pas pour magie qu’ils ont été traduits devant un tribunal, et je ne vois nullement dans les accusations intentées contre eux le reproche d’avoir fait acte de magiciens en prédisant quelquefois l’avenir. Cela aurait paru ridicule, et un tel reproche adressé à des sages n’eût pas semblé soutenable, même en Thessalie, où l’on bafouait les vieilles gens qui faisaient descendre la lune sur la terre par leurs enchantements.

« Comment donc me suis-je aperçu du fléau qui menaçait Éphèse ? Vous avez entendu l’accusateur vous dire que le régime que je suis n’est pas celui des autres hommes, et moi-même j’ai commencé par vous apprendre combien mes aliments sont légers et combien ils me sont plus agréables que la sensualité ne l’est aux autres : ce régime, ô Prince ! conserve à mes sens une subtilité inconnue aux autres hommes, il dissipe tous les nuages qui peuvent les obscurcir ; il me permet de voir, comme dans un miroir brillant, tout ce qui est et tout ce qui sera. Le sage, en effet,

lorsqu'un fléau tombe sur quelque contrée, n'attendra pas que la terre jette des vapeurs, que l'atmosphère se soit épaissie ; mais il sentira l'approche de ces phénomènes, moins vite que les Dieux, plus vite que les autres hommes. Les Dieux voient ce qui arrivera, les hommes ce qui est arrivé, les sages ce qui est sur le point d'arriver.

« C'est en particulier, ô Prince ! qu'il faut me demander les causes des maladies pestilentielles : elles appartiennent à une science trop abstruse pour être développées en public. Mais croyez-vous qu'un régime tel que le mien produise seulement la subtilité des sens ? Ne pensez-vous pas qu'il donne de la force pour les plus grandes choses et les plus merveilleuses ? Ce que je dis, on peut en voir la preuve en bien des faits, mais surtout dans la peste d'Éphèse. Le fléau avait pris la forme d'un vieux mendiant. Je l'ai deviné sous ce déguisement, je l'ai vaincu, et peu content d'apaiser le mal, je l'ai détruit. Quel est le Dieu que j'implorai en cette circonstance ? C'est ce qu'apprend la statue que j'ai élevée à Éphèse, en souvenir de ce fait, à Hercule Sauveur. J'ai en effet demandé l'assistance d'Hercule, parce que, par sa science et sa force, il délivra jadis l'Élide de la peste, en la purgeant des émanations qu'exhalait la terre sous le règne d'Augias. Pensez-vous, ô Prince ! qu'un magicien qui voudrait s'en faire accroire rapporterait à un Dieu ce qu'il aurait fait lui-même ? À qui ferait-il admirer son art, s'il faisait honneur à un Dieu des merveilles qu'il opère ? Quel est le magicien qui invoquerait Hercule ? Les misérables de cette espèce aiment bien mieux attribuer ce qui arrive à leurs fosses et aux Dieux



infernaux, dont Hercule ne fait pas partie, car il est pur et bienveillant pour l'humanité.

« Je l'ai aussi un jour imploré pour le Péloponnèse : là, en effet, un spectre, une *lamie*<sup>222</sup>, errait autour de Corinthe, dévorant les beaux jeunes gens. Et pour qu'Hercule vînt à mon aide, je n'ai pas eu à le gagner par de riches présents : il lui a suffi d'un gâteau de miel, d'un peu d'encens, et de la perspective de faire du bien aux hommes. Il n'ambitionnait pas d'autre récompense pour les travaux que lui imposait Eurysthée. Prince, ne trouvez pas mauvais que je vous parle d'Hercule : Minerve le protégea parce qu'il était vertueux et faisait du bien aux hommes.

« Voulez-vous maintenant que je me justifie au sujet du sacrifice ? Vos gestes me disent votre désir<sup>223</sup>. Écoutez donc la pure vérité, que j'allègue pour ma défense. Quelque prix que j'attache au bonheur des hommes, jamais je n'ai fait pour eux de sacrifices, jamais je n'en ferai, jamais je ne toucherai à des autels où l'on fera couler du sang, jamais je ne ferai de prières les yeux fixés sur un couteau ou sur une victime comme celle dont parle mon accusateur. Votre prisonnier, ô prince ! n'est pas un Scythe,

---

<sup>222</sup> Être fantastique, du genre des empuses. Il est même probable que cette lamie n'est autre que l'empuse dont il a été question plus haut, et que nous avons ici le dénouement d'une histoire qui avait pu paraître inachevée.

<sup>223</sup> Voici déjà la seconde fois que, dans ce discours écrit et préparé, nous voyons des allusions à ce qui se serait passé à l'audience. Philostrate avait pour ce fait singulier une explication toute trouvée c'est qu'Apollonius qui, s'il n'était pas magicien, était devin, avait prévu tous ces incidents.

il n'appartient pas à un peuple barbare, il ne s'est jamais mêlé aux Massagètes ni aux habitants de la Tauride : ces peuplades mêmes, je les détournerais de leurs féroces sacrifices. Quelle folie ne serait pas la mienne, quand je parle souvent de la divination, de sa puissance et des limites de cette puissance, quand mieux que personne je sais que les Dieux manifestent leur volonté aux hommes purs et sages, même sans qu'ils consultent les devins, quelle folie ne serait pas la mienne, d'aller consommer un sacrifice sanglant, de toucher à des victimes horribles et néfastes, qui me souilleraient et m'empêcheraient d'entendre mes voix divines. Mais laissons de côté l'horreur d'un tel sacrifice. Rappelons à mon accusateur ce qu'il vient de dire lui-même : c'est lui-même qui m'absout. En effet, il dit que j'ai prédit la peste aux Éphésiens sans avoir besoin d'aucun sacrifice. Pourquoi donc aurais-je eu besoin de sacrifices sanglants pour des choses que je pouvais savoir même sans sacrifices ? Qu'avais-je besoin de divination pour des choses que je savais, moi et bien d'autres ?

« Si je suis mis en cause au sujet Nerva et de ses amis, je n'ai qu'à répéter ce que je vous ai déjà dit quand vous m'avez parlé de ce grief. Je juge Nerva digne de tous les honneurs et de tous les éloges qu'on donne à un homme ; mais je ne le crois pas propre à exécuter : son corps est miné par des infirmités qui remplissent son âme d'amertume, et qui font qu'il suffit à peine à l'administration de sa fortune. Il admire en vous la vigueur du corps et de l'esprit, et cela est tout simple : car les hommes sont ordinairement portés à admirer ce dont ils sont incapables. Nerva se sent

animé aussi envers moi de sentiments respectueux : jamais je ne l'ai vu rire en ma présence, ni badiner comme on fait entre amis ; mais il me parle avec timidité et même en rougissant, comme les jeunes gens devant leurs pères et leurs maîtres ; et, comme il sait que, ce que j'apprécie avant tout, c'est la modestie, il cultive cette vertu avec tant de soin que je le trouve humble à l'excès.

« À qui donc paraîtra-t-il vraisemblable que Nerva ambitionne l'empire, lui qui n'aspire qu'à une chose, à gouverner sa maison ; qu'il ait conversé avec moi des plus graves intérêts, lui qui n'ose pas me parler des moindres ; enfin qu'il ait formé de concert avec moi des projets que, s'il pensait comme moi, il ne formerait de concert avec personne ? Quant à Orphitus et à Rufus, ces hommes justes et modérés, mais un peu lents d'esprit, je puis vous l'assurer, les accuse-t-on aussi de viser à l'empire ? J'ignore si l'on ne se trompe pas plus à leur égard qu'à l'égard de Nerva. Leur reproche-t-on d'être les complices de Nerva ? Il est encore plus croyable que Nerva ait ambitionné l'empire qu'il n'est croyable qu'ils lui ont fait concevoir cette ambition. Mais celui qui m'accuse devait aussi examiner une chose : dans quelles vues, selon lui, prêterais-je mon concours à des gens qui songeraient à renverser l'empereur ? Il ne prétend pas que j'aie reçu d'eux de l'argent, ni que j'aie été entraîné dans leur parti par des présents.

« Examinons maintenant si je n'ai pas des prétentions élevées, et si je n'ai pas différé mes exigences jusqu'au moment où ils seront parvenus à l'empire, me disant qu'alors je pourrais plus demander et plus

obtenir. Comment le saurons-nous ? Rappelez-vous, prince, et votre règne, et celui de vos prédécesseurs de votre frère, de votre père, enfin de Néron. J'ai vécu au grand jour sous ces empereurs ; tout le reste du temps, je l'ai passé chez les Indiens. Pendant ces trente-huit ans (car c'est l'intervalle qu'il y a depuis ce temps jusqu'à vous) l'on ne m'a pas vu à la porte du palais des empereurs, si ce n'est en Égypte ; mais c'était à la porte de votre père, qui n'était pas encore empereur, et qui me disait être venu exprès pour moi.

« Jamais je n'ai dit aux princes, ni aux peuples sur les princes aucune parole basse, jamais je ne me suis glorifié d'avoir reçu de leurs lettres, ni de leur en avoir écrit, jamais je ne me suis manqué à moi-même au point de les flatter pour en recevoir des présents. Me demandez-vous si je me mets au rang des riches ou des pauvres ? Je vous réponds que je me classe parmi les plus riches : car n'avoir besoin de rien, cela vaut pour moi la Lydie entière et le Pactole. Comment donc, pour aspirer aux largesses des empereurs, aurais-je jeté mes vues sur des empereurs en espérance, et aurais-je différé mes désirs jusqu'à leur avènement, moi qui n'avais rien voulu tenir de vous et des autres empereurs, que je voyais fermement assis sur le trône ? Comment aurais-je pensé à des changements de gouvernement, moi qui ne songeais pas à me faire valoir auprès des gouvernements établis ? Et cependant, combien ne gagne pas un philosophe à se faire le flatteur des puissants ! Pour en juger, il suffit de voir les richesses d'Euphrate... Que dis-je ? Ce ne sont pas des trésors qu'il a tirés de là, ce sont des sources de trésors. Le voici maintenant qui parle

philosophie au milieu des comptoirs : il est trafiquant, revendeur, fermier des impôts, prêteur à usure ; il est tout, marchand et marchandise. Il est à demeure aux portes des puissants, et on l'y voit plus que leurs portiers. Souvent le soir il lui arrive, comme aux chiens gourmands, de se trouver enfermé à l'intérieur. Il ne donne jamais une drachme à un philosophe, entassant pour d'autres ses richesses, gorgeant d'or l'Égyptien Euphrate, et aiguisant contre moi une langue qui mériterait d'être coupée.

« Mais je vous abandonne Euphrate : vous-même, à moins que vous n'aimiez les flatteurs, vous le trouverez pire que je ne vous le représente. Veuillez seulement écouter le reste de ma défense. Que dirai-je, et sur quoi parlerai-je ? Il y a dans l'accusation je ne sais quelle élégie sur un enfant arcadien que j'aurais mis en pièces la nuit, en songe peut-être, je ne sais pas trop ce que dit sur ce point mon accusateur. L'enfant appartiendrait à une bonne famille, et sa beauté aurait été celle des enfants arcadiens, qui éclate même sous de misérables vêtements !

« Il avait beau pleurer et me supplier : je l'ai tué, dit mon accusateur, et après avoir trempé mes mains dans son sang, j'ai prié les Dieux de me dévoiler l'avenir. Jusqu'ici, c'est moi qui suis en cause : ce qui suit touche les Dieux.

« Au dire de l'accusation, les Dieux auraient prêté l'oreille à ma prière, et m'auraient accordé de bons présages, au lieu de punir mon impiété ! Certes, une telle complaisance est bien coupable, mais ce n'est pas à moi d'en parler. Qu'il me suffise de me défendre sur

ce dont j'ai à répondre. Quel est cet enfant arcadien ? Puisqu'il était d'une famille distinguée, puisque ce n'était pas un esclave, l'accusateur devait demander quel était le nom des parents, de quelle famille il était, quelle ville arcadienne l'avait nourri, à quels autels domestiques il avait été arraché pour être immolé en cet endroit. L'accusateur n'en dit rien, lui qui est si fort sur le mensonge.

« Il s'agit donc d'un esclave, car un enfant qui n'a pas de nom, pas de famille, pas de patrie, pas de fortune, ô Dieux ! n'est-ce pas là un esclave ? Les esclaves, en effet, n'ont pas de nom qui leur soit propre. Mais alors, à quel marchand appartenait cet esclave ? Qui l'avait acheté en Arcadie ? Si la race arcadienne est propre à la divination meurtrière<sup>224</sup>, il est probable que cet enfant a été acheté bien cher, et que l'on a envoyé un exprès dans le Péloponnèse pour nous ramener ce petit Arcadien. En effet, rien de plus facile que de se procurer ici-même des esclaves venus d'autres contrées, du Pont, de la Lydie, de la Phrygie ; on en rencontre des troupeaux que l'on amène ici ; ces peuples, et en général tous les peuples barbares, ayant toujours été esclaves, ne se doutent pas de ce que l'esclavage de honteux. C'est la coutume en Phrygie de vendre même ses enfants, et de ne plus s'en soucier ensuite. Mais les Grecs sont encore épris de la liberté, et un Grec ne vendra pas même un esclave pour être conduit hors de Grèce ; aussi n'est-ce pas là

---

<sup>224</sup> Apollonius oppose ici la divination qui s'obtenait par l'examen des entrailles des victimes, la *splanchnoscopie*, à la divination telle qu'il l'entendait et la pratiquait.

qu'il faut aller pour voler des hommes et les réduire en esclavage, ni pour faire trafic d'esclaves de quelque manière que ce soit, et en Arcadie moins que partout ailleurs : car, outre que ce sont, de tous les Grecs, les plus jaloux de leur liberté, il leur faut une multitude d'esclaves. L'Arcadie, en effet, est vaste et boisée, non seulement sur les hauteurs, mais dans les plaines : elle a donc besoin de beaucoup de laboureurs, de chevriers, de porchers, de bergers, de bouviers, d'éleveurs de chevaux, de bicherons ; et dès leur enfance on les forme à ces divers emplois. Si les Arcadiens n'étaient pas tels que je les représente, si, comme les autres peuples, ils vendaient leurs esclaves, quel intérêt trouverait cette prétendue science à ce que la victime vînt d'Arcadie ? Les Arcadiens ne sont pas les plus instruits des Grecs, et il n'y a pas apparence que l'examen de leurs entrailles soit plus instructif que l'examen des entrailles des autres hommes : ce sont, au contraire, les plus grossiers des hommes, ils tiennent beaucoup du porc, et comme lui, ils se nourrissent de gland.

« Peut-être trouverez-vous que pour me justifier, j'ai usé de la rhétorique plus qu'il ne convient à mon caractère, quand j'ai parlé des mœurs des Arcadiens, et que j'ai fait une excursion dans le Péloponnèse. La manière de me justifier qui me convient, la voici : Je n'ai pas sacrifié, je ne sacrifie pas, je ne trempe pas mes mains dans le sang, pas même dans le sang répandu sur les autels. C'étaient là les principes de Pythagore, ce sont ceux de ses disciples, des gymnosophistes d'Égypte, des Sages Indiens, dont les doctrines ont été comme la source de celles des

pythagoriciens. En sacrifiant comme ils le font, ils ne paraissent pas aux Dieux mal faire ; au contraire, les Dieux leur accordent de vieillir dispos et sains, de paraître de jour en jour plus sages, d'échapper au pouvoir des tyrans, de n'avoir aucun besoin.

« Il n'est pas invraisemblable au contraire que les Dieux ont besoin d'hommes pieux qui leur offrent des sacrifices purs. Je crois, en effet, que les Dieux pensent comme moi au sujet des sacrifices, et c'est pour cela qu'ils ont fait placer la contrée qui produit l'encens dans la partie la plus pure de la terre, afin que l'on pût sacrifier sans porter du fer dans les temples, sans verser du sang sur les autels. Et l'accusateur veut que, oubliant les Dieux, et m'oubliant moi-même, j'aie fait un sacrifice suivant des rites qui ne sont pas les miens, et que je ne voudrais voir suivis par aucun homme !

« Le temps même qu'a indiqué mon accusateur est une preuve de mon innocence. Si le jour où il prétend que j'ai commis ce crime, je me suis trouvé dans la campagne, je reconnais avoir fait le sacrifice, et si j'ai fait le sacrifice, je reconnais avoir mangé de la victime. Vous me demandez avec instance si je n'étais pas alors à Rome vers ce temps-là.

« Et vous aussi, ô le meilleur des princes ! vous y étiez, et cependant vous ne vous reconnaissez pas coupable d'un tel sacrifice ; l'accusateur y était aussi, et cependant il n'ira pas dire pour cela qu'il a commis un meurtre ; il y avait aussi à Rome une foule innombrable d'hommes, qu'il vaudrait mieux exiler que de les envelopper d'accusations, dans lesquelles un



indice de crime serait de s'être trouvé ici. Il semble cependant que le seul fait d'être venu à Rome est une présomption que l'on n'est pas coupable de tentatives rebelles : en effet, la résidence à Rome, dans cette ville où il y a tant d'yeux pour voir, tant d'oreilles pour entendre ce qui est et ce qui n'est pas, cette résidence ne permet guère d'y tramer de complot, à moins que l'on ne désire ardemment la mort ; au contraire, les hommes prudents et modérés y apprennent à ne marcher qu'à pas lents et à ne pas aller au delà du permis.

« Qu'ai-je donc fait cette nuit, ô délateur ? Figurez-vous que vous vous adressez cette question, puisque aussi bien vous êtes venu ici pour questionner. Voici quelle sera la réponse : “ Je préparais des accusations et des procès contre des hommes de bien, je cherchais à perdre des innocents et à persuader des mensonges l'empereur, pour faire parler de moi, et pour souiller le prince du sang d'un juste.” Si vous m'interrogez comme philosophe, je vous répondrai : “ Je faisais comme Démocrite, je riais des choses humaines.” Si vous m'interrogez comme étant moi-même, je vous dirai : “ Philiscus de Mélos<sup>225</sup>, qui avait philosophé avec moi durant quatre années, était malade en ce moment, et je veillais auprès de son lit : il était dans

---

<sup>225</sup> Mélos, une des Cyclades. Voici la première et la dernière fois que Philostrate nous parle de ce Philiscus dans sa *Vie d'Apollonius de Tyane*. Oléarius, trompé par son surnom de Mélien (les Méliens sont un peuple de Thessalie), le confond mal à propos avec un sophiste thessalien nommé aussi Philiscus, que Philostrate avait connu dans sa jeunesse, comme il le dit lui-même (*Vie des sophistes*, II, 30).

un état désespéré, et ne tarda pas à mourir de cette maladie.”

« Oh ! combien de bergeronnettes j'aurais voulu avoir alors pour le sauver ! Par Jupiter, s'il y a quelques mélodies d'Orphée propres à ramener les morts à la vie, combien j'aurais voulu les savoir alors ! Pour lui, il me semble que je serais allé aux enfers, si cela se pouvait encore : tant je me sentais attaché à lui par toute sa conduite si digne d'un philosophe, si conforme à mes goûts ! Ce que je vous dis, ô prince ! vous pouvez l'entendre de la bouche de Télésinus, personnage consulaire ; car lui aussi, il était au lit du philosophe de Mélos, le soignant la nuit, avec autant d'empressement que moi. Vous défiez-vous de Télésinus, parce, qu'il s'adonne à la philosophie ? J'en appelle aux témoignages des médecins, qui sont Séleucus de Cyzique et Stratoclès de Sidon. Demandez-leur si je dis la vérité. Ils avaient avec eux plus de trente de leurs élèves, ce sont autant de témoins qui attesteront ce que je dis. Peut-être croirez-vous que, si j'en appelle au témoignage des amis de Philiscus, c'est pour différer le procès, parce qu'ils sont partis pour lui rendre à Mélos les derniers devoirs. Eh bien ! avancez, témoins ! car je vous ai fait venir tout exprès.

*(Ici les témoins déposent.)*

« Ces témoignages, ô Prince ! vous montrent clairement combien il y a de vérité dans cette accusation. Je n'étais pas dans les environs de Rome, mais à Rome même ; je n'étais pas hors des murs, mais dans une maison de la ville ; je n'étais pas chez Nerva, mais chez Philiscus ; je ne mettais personne à mort, mais

je priais pour la vie d'un homme ; je ne m'occupais pas d'empire, mais de philosophie ; je ne tramais pas de complot contre vous, mais je cherchais à sauver un homme semblable à moi. Qu'est-ce donc que cette fable d'un meurtre ? Pourquoi chercher à établir la foi en cette calomnie ? Est-ce que l'on peut faire que ce qui est faux soit vrai, parce qu'on le dénonce comme vrai ?

« Ne penserez-vous pas, ô Prince ! qu'il n'y a rien de plus invraisemblable que ce sacrifice ? Il a existé des devins habiles dans l'art d'examiner les entrailles des victimes ; et l'on cite parmi eux les Mégistias d'Acar-nanie, les Aristandre de Lycie, les Silanus d'Ambracie, qui étaient les sacrificateurs, le premier, de Léonidas, roi de Sparte ; le second, d'Alexandre de Macédoine ; le troisième, de Cyrus le prétendant<sup>226</sup>. Assurément, s'ils avaient vu dans les entrailles humaines quelque chose de plus clair, de plus profond, de plus vrai, ils n'auraient pas été embarrassés de trouver des vic-times humaines, car ils pouvaient disposer de rois qui avaient sous la main je ne sais combien d'échan-sons et de prisonniers, qui pouvaient commettre des crimes avec impunité, et qui n'avaient pas peur d'être dénoncés comme des meurtriers. Mais j'imagine qu'ils se sont dit, comme je me dis, moi qui suis accusé d'avoir immolé une victime humaine : les bêtes, qu'on

---

<sup>226</sup> Sur Mégistias, qui appartenait à la famille des Mélampodides, voy. Hérodote, VII, 22. (Il a déjà été cité plus haut, IV, 23). Aristandre est cité par Plutarque (*Vie d'Alexandre*), et par Lucien (*Philopatris*). Voyez encore, sur Silanus, Xénophon (*Anabase*, I, 7 ; V, 6 ; VI, 4), qui se plaint de la perfidie de ce devin, mais qui ne laisse pas de le consulter.

immole sans qu'elles se doutent qu'elles sont en danger de mort, offrent cet avantage dans les sacrifices, que l'ignorance du péril laisse leurs entrailles sans trouble et sans altération ; l'homme, au contraire, qui craint toujours la mort, même lorsqu'elle n'est pas imminente, comment pourra-t-il, quand la mort sera prochaine et sous ses yeux, présenter des entrailles propres à la divination, ou même de nature à fournir des présages heureux ?

« Vous allez voir, Prince, que ce que je dis est fondé sur la raison et sur la nature. Le foie, qui est, selon les experts en cet art, comme le trépied de la divination, est rempli de sang impur : tout le sang pur est retenu par le cœur, qui le répand dans le corps entier par les canaux des veines ; quant au foie, il contient le fiel, qui est soulevé par la colère et renforcé dans toutes les cavités de cet organe. Ainsi, sous l'impression de la colère, le fiel fermente, et ne pouvant plus tenir dans son vase particulier, il se répand sur le foie, occupe toute la partie unie des entrailles, celle qui sert à la divination ; au contraire, l'effet de la peur est que le fiel se resserre, et fait évanouir toutes les instructions qu'on peut tirer de l'examen du foie : alors, en effet, ce qu'il y a de pur dans le sang qui baigne le foie se retire, inondant, par un mouvement naturel, la membrane qui entoure le foie, et nageant au milieu d'une matière épaisse.

« À quoi servirait-il donc, ô Prince ! de se souiller d'un meurtre, si la victime ne devait pas fournir de présages ? Ce qui empêche les présages, c'est que la nature humaine pressent la mort, et que ceux qui meurent, s'ils sont braves, s'irritent ; s'ils sont lâches,

s'abandonnent à la frayeur. C'est pour cela que, chez les peuples barbares qui ne sont pas dépourvus de toute civilisation, l'art des devins approuve le sacrifice des chèvres et des agneaux, parce que ces bêtes sont simples et presque insensibles, mais éloigne de ses mystères les coqs, les porcs et les taureaux, parce que ces animaux sont trop portés à la colère.

« Je m'aperçois, ô Prince ! que mon accusateur s'impatiente de voir que je vous instruis de toutes ces choses, et que vous paraissez m'écouter avec attention. Si tout ce que j'ai dit n'est pas clair, vous êtes libre de me poser des questions.

« J'en ai fini avec l'accusation de l'Égyptien. Mais je ne veux pas laisser sans réponse même les autres calomnies d'Euphrate : aussi vous prierai-je, Prince, de juger lequel de nous deux est le meilleur philosophe. Euphrate s'acharne à répandre des mensonges contre moi ; moi, je dédaigne de semblables armes. Il vous considère comme un tyran ; moi, comme un empereur. Il vous arme contre moi d'une épée ; moi, je vous arme contre lui d'un discours. Ce qui a donné matière à ses calomnies, ce sont les discours que j'ai tenus en Ionie, et qu'il dit vous avoir été hostiles. Eh quoi ! j'ai parlé des Parques et de la destinée : j'ai pris pour exemples les actions des princes, parce que ce sont, à ce qu'il semble, les plus importantes des actions humaines. J'ai dit que la puissance des Parques est irrésistible, et que leur œuvre est tellement immuable que si elles décrétaient l'empire à un citoyen, quand l'empire est aux mains d'un autre, et si cet autre venait à faire mourir l'élu des Parques, pour n'être pas détrôné par lui, le mort reviendrait à

la vie pour que les arrêts des Parques reçussent leur exécution. Qu'est-ce que toutes ces hyperboles, si ce n'est un moyen de frapper ceux qui ne se laissent pas convaincre par le vraisemblable ? C'est comme si j'avais dit : "Celui dont la destinée est d'être menuisier, cet homme, même s'il avait les mains coupées, serait menuisier ; celui dont la destinée est de remporter à Olympie la victoire pour la course, cet homme, même s'il avait la jambe cassée, n'en serait pas moins vainqueur à la course ; celui dont les Parques auraient voulu faire un habile archer, cet homme, même quand il perdrait la vue, lancerait une flèche droit au but."

« Quand je parlais des princes, je songeais aux Acrisius, aux Laïus, aux Astyage, et à bien d'autres qui ont eu d'heureux commencements de règne, qui ont cru détruire leurs enfants ou leurs petits-enfants, et qui ont été renversés par ces enfants mêmes, que la destinée avait fait grandir dans l'obscurité<sup>227</sup>. Si j'avais du goût pour la flatterie, je vous dirais que je songeais à votre propre histoire : vous étiez assiégé dans cette ville par Vitellius ; le temple de Jupiter, qui dominait Rome, était en flammes, et Vitellius disait que ses affaires étaient sauvées s'il parvenait à mettre la main sur vous, sur vous qui n'étiez encore qu'un jeune homme, et qui n'étiez pas puissant comme aujourd'hui ; et cependant les Parques en ont décidé autrement : Vitellius est mort, victime de son ambition même, et vous siégez en sa place.

« Mais je hais les accords de l'adulation, je les

---

<sup>227</sup> Acrisius fut tué par son petit-fils Persée ; Laïus, par son fils Œdipe ; Astyage fut renversé par son petit-fils Cyrus.

trouve sans cadence et sans harmonie : coupons donc cette corde à ma lyre, et supposez que je n'ai nullement songé à vous, que je n'ai eu en vue que les Parques et la destinée ; car, selon mon accusateur, ce discours était dirigé contre vous. Eh bien ! c'est là un langage accepté par la plupart des Dieux. Jupiter souffre que les poètes, dans leurs chants sur le combat des Lyciens<sup>228</sup>, lui fassent dire :

*Hélas ! Ce Sarpédon,  
que je chéris le plus parmi les hommes,  
la Destinée veut qu'il périsse  
sous les coups de Patrocle<sup>229</sup>.*

« Il entend dire par là qu'il a cédé aux Parques la vie de son fils. Il entend dire encore, dans le chant sur le Séjour des Ombres, qu'il honora d'un sceptre d'or, après son trépas, Minos, frère de Sarpédon, et le fit siéger comme juge au tribunal d'Aïdonée<sup>230</sup>, mais ne put le soustraire au pouvoir des Parques<sup>231</sup>.

« Pourquoi donc, Prince, vous irriteriez-vous d'un langage que supportent les Dieux ? Les Dieux, dont l'état est immuable, ne punissent par de mort les poètes pour parler ainsi. Il faut obéir aux Parques, souffrir sans impatience les vicissitudes de notre des-

---

<sup>228</sup> Allusion au chant XVI<sup>e</sup> de l'Iliade, où est rapporté le combat des Lyciens, conduits par Sarpédon, contre les Grecs.

<sup>229</sup> *Iliade*, XVI, v. 433. Nous donnons ici, pour plus de clarté, les deux vers d'Homère, dont Philostrate n'a cité que le commencement.

<sup>230</sup> C'est un des noms de Pluton.

<sup>231</sup> *Odyssée*, XI, v. 566 et suivants.

tinée, et ne pas refuser d'écouter Sophocle, qui nous dit<sup>232</sup> :

*La Vieillesse et le Trépas n'épargnent que les Dieux ;  
tout le reste est soumis aux coups victorieux du Temps.*

«Aucun mortel pourrait-il mieux parler ? Les prospérités des hommes sont mobiles, et le bonheur ne dure qu'un jour : celui-ci possède ce que j'ai possédé ; un autre, ce qu'a possédé celui-ci ; un troisième, ce qu'a possédé cet autre : et nul n'a rien en propre. Songez à cela, Prince, et mettez un terme aux exils et aux supplices. Pour la philosophie, vous pouvez agir envers elle comme vous l'entendrez : la véritable philosophie est hors de toute atteinte. Arrêtez les gémissements des hommes : car en ce moment l'écho répète de tous côtés, et de la mer, et surtout de la terre, les cris lamentables des malheureux persécutés. Les maux qui découlent de là, et ils sont innombrables, viennent de la langue des délateurs, qui vous rendent tout le monde odieux, ô Prince et vous rendent odieux à tout le monde.»

VIII. Telle était l'Apologie qu'avait préparée Apollonius. A la fin de cette Apologie, j'ai trouvé la fin du premier discours, c'est-à-dire ce vers d'Homère : «Non, vous ne me ferez pas périr ; car périr n'est pas dans ma destinée,» et tout ce qui précédait et amenait cette citation.

Lorsqu'il fut sorti du tribunal de la manière merveilleuse et inexplicable que nous avons dite, la conduite

---

<sup>232</sup> Fragment d'une tragédie perdue de Sophocle.



du tyran ne fut pas celle qu'on attendait généralement. La plupart des assistants croyaient qu'il allait pousser des cris, faire poursuivre Apollonius, et faire proclamer dans tout l'empire qu'il lui interdisait de s'y montrer : mais il n'en fit rien, soit qu'il voulût surprendre les assistants, soit qu'il comprit enfin qu'il ne pouvait rien contre cet homme. Peut-être croira-t-on qu'il le méprisa : mais la suite prouvera qu'il ressentit plutôt du trouble que du mépris.

IX. En effet, après cette cause, il en entendit une autre. C'était une ville qui plaidait contre un particulier au sujet d'un testament, si je ne me trompe. Domitien ne put se rappeler ni le nom des parties, ni même le sujet de la contestation. Ses questions étaient dépourvues de sens, et ses réponses n'avaient pas le moindre rapport au procès. Il était impossible de ne pas voir que le tyran était troublé et d'autant plus embarrassé que ses flatteurs lui avaient fait croire qu'il était doué d'une mémoire imperturbable.

X. Tel fut sur le tyran l'effet de la disparition d'Apollonius, qui montra ainsi que l'homme qui faisait la terreur des Barbares était le jouet de sa philosophie. Apollonius disparut du tribunal avant midi : dans la soirée, Démétrius et Damis le virent à Dicéarchie<sup>233</sup> ; et voilà pourquoi il avait dit à Damis de se rendre à pied à Dicéarchie, sans attendre que sa défense eût été prononcée. Il n'avait pas annoncé d'avance ce qu'il voulait faire, mais il avait fait agir

---

<sup>233</sup> Nom grec de Pouzzoles

l'homme qui était le plus dans sa familiarité comme il convenait à ses desseins.

XI. Damis était arrivé la veille, et avait raconté à Démétrius les incidents qui avaient précédé le jugement. Ce récit avait inquiété Démétrius, comme si c'était d'un autre qu'Apollonius qu'il entendit parler : aussi le lendemain se fit-il raconter les mêmes faits par Damis, en se promenant avec lui sur le rivage de la mer, à l'endroit auquel se rattachent les fables sur Calypso. L'un et l'autre désespéraient de le voir revenir, tant ils jugeaient la tyrannie de Domitien redoutable pour tout le monde ; cependant, par égard pour le caractère d'Apollonius, ils se conformèrent respectueusement aux instructions qu'il leur avait données. Découragés, ils s'étaient assis dans un sanctuaire des Nymphes, où il y a un bassin de marbre blanc contenant une eau vive qui ne dépasse jamais les bords, et qui ne diminue jamais lorsqu'on en puise. Ils commencèrent à s'entretenir de ce singulier phénomène ; mais, l'inquiétude que leur causait Apollonius les ayant empêchés de s'intéresser à cette conversation, ils se remirent à parler de ce qui avait précédé le jugement.

XII. Damis recommença donc ses plaintes, et dit entre autres choses : « Reverrons-nous jamais notre vertueux ami ? »

En entendant ces mots, Apollonius, qui était déjà dans le sanctuaire des Nymphes, lui dit :

« Vous me reverrez, ou plutôt vous m'avez revu.

— Êtes-vous vivant ? s'écria Démétrius ; car, si nous n'avons devant nos yeux que l'ombre d'Apollonius, nous n'avons pas encore fini de le pleurer. »

Apollonius lui tendit alors la main :

« Prenez, lui dit-il, et si je vous échappe, dites que je suis un spectre venu de chez Proserpine, comme les Dieux infernaux en font voir à ceux qui sont abattus par la douleur ; si, au contraire, je me laisse toucher, faites en sorte que Damis lui-même soit bien convaincu que je vis et que je n'ai pas quitté mon corps. »

Il n'y avait plus moyen de douter. Démétrius et Damis se jetèrent donc au cou d'Apollonius, le serrèrent dans leurs bras, et l'interrogèrent sur son apologie.

« Sans doute, vous ne l'avez pas prononcée, lui dit Démétrius, car vous deviez périr quoiqu'innocent.

— Vous vous êtes peut-être défendu, mais avant le jour indiqué, ajouta Damis : car il ne supposait pas que ce fût le jour même.

— J'ai plaidé ma cause, répondit Apollonius, et je l'ai gagnée. C'est aujourd'hui même que j'ai eu à me justifier, il y a quelques heures (il était près de midi).

— Comment donc, demanda Démétrius, avez-vous fait tant de chemin en si peu de temps ?

— Ne pensez pas, répartit Apollonius, au bélier de Phryxus ni aux ailes de Dédale : du reste, vous pouvez tout croire, et vous pouvez voir dans ce voyage l'intervention d'un Dieu.

— Ce Dieu, répondit Démétrius, je le vois partout

présent à vos actes et à vos discours, et c'est lui qui fait que vos affaires sont en ce point. Mais comment vous êtes-vous défendu ? Quels ont été les divers chefs d'accusation ? Quelles ont été les dispositions du juge ? Quelles questions vous a-t-il faites ? Qu'a-t-il approuvé ou blâmé ? Dites-moi tout cela, pour que je puisse en instruire Télésinus : car il ne manquera pas de m'interroger sur ce qui vous concerne. Il n'y a pas quinze jours que je soupais avec lui à Antium : il s'endormit sur la table, au milieu du repas ; il vit en songe des torrents de flammes inonder la terre, envelopper quelques personnes, et en atteindre d'autres qui fuyaient, tandis que vous restiez hors de leurs atteintes, et qu'elles s'ouvraient même pour vous livrer passage. Au sortir de ce rêve, il fit des libations aux Dieux qui président aux heureux présages, et m'invita à me rassurer sur votre sort.

— Je ne m'étonne pas, répondit Apollonius, que Télésinus songe à moi pendant son sommeil ; car il y a longtemps qu'il pense à moi en veillant. Pour ce qui est de mon jugement, je vous en instruirai, mais pas ici : car il commence à se faire tard, et il est temps de rentrer en ville : il est plus agréable de parler en marchant, les entretiens servent de compagnie. Il faut nous acheminer, tout en causant sur ce qui fait l'objet de vos questions. Je vais vous dire tout ce qui s'est passé aujourd'hui même au tribunal de l'empereur : car vous savez déjà tous les deux les incidents qui ont précédé le procès, vous, Damis pour en avoir été témoin, vous, Démétrius, pour en avoir entendu le récit de Damis, et plus d'une fois à coup sûr, si je connais bien mon Démétrius. Je me bornerai donc à

vous dire ce que vous ne savez pas encore, en prenant au moment où j'ai été appelé devant l'empereur, et où j'ai été sommé de comparaître nu. »

Sur ce, il se mit à rapporter toutes les réponses qu'il avait faites, jusqu'à la citation d'Homère : « Non, vous ne me ferez pas périr, etc., » et il dit comment il avait disparu du tribunal.

XIII. Alors, Démétrius s'écria : « Je vous croyais hors de péril, mais le péril ne fait que commencer pour vous. Domitien va vous proscrire, se saisir de vous et vous ôter tout moyen de lui échapper. »

Apollonius, renvoyant bien loin la crainte de Démétrius, lui dit :

« Je voudrais qu'il ne lui fût pas plus facile de mettre la main sur vous que sur moi. Mais je vais vous dire dans quelles dispositions il se trouve. Après avoir longtemps prêté l'oreille aux flatteurs, il vient d'entendre le langage du blâme : c'est un langage qui brise les natures despotiques et les indignes. Mais j'ai besoin de repos, car je n'ai pas plié le genou<sup>234</sup> depuis le combat.

— Démétrius, dit Damis, vous savez quelle était mon opinion : je n'étais pas d'avis qu'Apollonius entreprît ce voyage, et vous l'en détourniez comme moi. Nous ne voyions pas la nécessité d'aller de gaieté de cœur affronter de si grands dangers. Plus tard je l'ai vu de mes yeux enchaîné, et je croyais qu'il était

---

<sup>234</sup> Métaphore orientale, empruntée à la langue des chameliers parlant de leurs bêtes.

impossible d'échapper à ses ennemis ; mais il m'a dit qu'il ne dépendait que de lui de se débarrasser de ses fers, et il m'a montré sa jambe libre : dès lors, j'ai compris que c'était un homme divin et fort au-dessus de notre sagesse. Aussi, quand même je me trouverais avec lui dans un plus grand danger, je ne craindrais rien, étant sous sa conduite. Mais voici la nuit qui arrive : entrons dans une auberge, pour faire donner des soins à notre ami.

— Je n'ai besoin que de sommeil, dit Apollonius ; pour le reste, il m'est indifférent de l'avoir ou de m'en passer. »

Il se mit alors à prier Apollon et le Soleil ; puis il entra dans la maison de Démétrius, se lava les pieds, engagea Damis et Démétrius à souper, puisqu'ils n'avaient pas encore pris leur repas du soir, se jeta sur un lit, et, appelant le sommeil par un vers d'Homère<sup>235</sup>, il s'endormit comme si les circonstances présentes n'eussent pas été de nature à lui causer la moindre inquiétude.

XIV. Le lendemain, au point du jour, Démétrius lui demanda vers quelle terre il avait l'intention de se diriger. Déjà il croyait entendre retentir à ses oreilles le bruit de chevaux qu'il s'imaginait envoyés à la poursuite d'Apollonius par le tyran furieux.

« Ni lui, ni d'autres, dit Apollonius, ne me poursuivront. Du reste, je vais m'embarquer pour la Grèce.

— Ce voyage est peu sûr : ce pays est ouvert à tous

---

<sup>235</sup> Voyez *Iliade*, XIV, v. 233.

les regards ! Vous ne pourriez guère échapper au tyran dans un pays ignoré ; comment le pourrez vous faire dans un pays si fréquenté ?

— Je n'ai pas besoin de me cacher, reprit Apollonius : car si, comme vous dites, la terre entière est soumise à l'autorité du tyran, ne vaut-il pas mieux mourir au grand jour que mourir dans un coin obscur ? »

Puis, se tournant vers Damis : « Savez-vous s'il y a un navire qui doit partir pour la Sicile ? Justement, il y en a un ; cela est facile à voir : nous habitons près de la mer, le crieur est à notre porte, et déjà le navire est prêt à sortir du port n'entendez-vous pas les cris des passagers qui s'embarquent, et ne voyez-vous pas les efforts des matelots pour lever l'ancre ?

— Eh bien ! montons sur ce vaisseau, Damis : nous irons d'abord en Sicile, puis dans le Péloponnèse.

— C'est entendu, répondit Damis, embarquons-nous. »

XV. Ils dirent adieu à Démétrius ; et, comme ils le voyaient tout inquiet de leur départ, ils l'engagèrent à prendre confiance comme un homme de cœur qui s'intéressait à des hommes de cœur. Un vent favorable les porta sur les côtes de la Sicile. Ils dépassèrent Messine, et le troisième jour abordèrent à Taurominium. De là ils allèrent à Syracuse, puis s'embarquèrent pour le Péloponnèse vers le commencement de l'automne. Après six jours de navigation, ils arrivèrent à l'embouchure de l'Alphée, à l'endroit où ce fleuve décharge dans la mer Adriatique et dans

la mer de Sicile ses eaux toujours douces<sup>236</sup>. Ils débarquèrent en cet endroit, et pensèrent qu'il était très important pour eux d'aller à Olympie : ils s'établirent dans le temple de Jupiter, sans s'en écarter plus loin que jusqu'à Scillonte.

Bientôt le bruit se répandit dans toute la Grèce qu'Apollonius vivait encore et qu'il était arrivé à Olympie. On crut d'abord que c'était un bruit sans consistance, car on avait désespéré de lui en apprenant qu'il avait été enchaîné, et l'on n'avait pas été sans entendre dire, soit qu'il était mort brûlé vif, soit qu'il avait été traîné vif avec ou croc enfoncé dans le cou, soit qu'il avait été jeté dans un abîme, ou dans un puits. Lorsqu'enfin il se fut confirmé qu'Apollonius était bien réellement vivant, la Grèce se porta tout entière à Olympie avec un élan tel qu'elle n'en avait jamais montré pour les jeux Olympiques.

On accourut, non seulement des pays voisins, de l'Élide et de Sparte, mais du fond de l'isthme de Corinthe les Athéniens, quoiqu'en dehors du Péloponnèse, vinrent avec autant d'empressement que les Grecs qui habitaient aux portes de Pise ; et parmi eux, les citoyens les plus illustres se rendirent au temple, ainsi que la jeunesse qui se rend à Athènes de toute la terre. On vit encore venir à Olympie de Mégaride, de Béotie, d'Argolide, de Phocide, de Thessalie, les

---

<sup>236</sup> Allusion assez obscurément exprimée à la fable sur l'Alphée, qui, disait-on, traversait la mer pour aller confondre ses eaux avec celles de la fontaine Aréthuse en Sicile. Philostrate nomme ici la mer de Sicile et l'Adriatique, pour indiquer la limite indécise de ces deux mers.



hommes les plus considérables, les uns qui avaient déjà conversé avec Apollonius et voulaient renouveler leur provision de sagesse, pensant qu'ils avaient encore à apprendre plus de choses et de plus merveilleuses, les autres qui ne le connaissaient pas et qui rougissaient d'encourir le reproche de n'avoir pas entendu Apollonius.

On lui demandait comment il avait pu échapper au tyran ; Apollonius crut devoir répondre sans jactance : il dit qu'il s'était justifié et avait été renvoyé acquitté. Bientôt arrivèrent d'Italie des voyageurs qui rapportèrent ce qui s'était passé dans le tribunal ; alors, peu s'en fallut que les Grecs ne fussent disposés à l'adorer ce qui leur semblait le plus divin en cet homme, c'est que de si grandes choses ne lui eussent pas inspiré le moindre orgueil.

XVI. Un des jeunes gens venus d'Athènes dit un jour que Minerve était favorable à l'empereur. « Cessez, lui dit Apollonius, de soutenir de pareilles choses à Olympie, et de calomnier la déesse devant son père. Le jeune homme insista avec une certaine aigreur, et dit que la déesse avait raison, parce que l'empereur était l'archonte éponyme de la ville de Minerve.

— Préside-t-il aussi aux Panathénées ? demanda Apollonius.

Par sa première réponse, il avait fermé la bouche à son interlocuteur, qu'il avait convaincu de mal connaître les choses divines ; par la seconde il avait montré qu'Athènes serait en contradiction avec le

décret qu'elle avait rendu au sujet d'Harmodius et d'Aristogiton, si, après avoir déclaré dignes de récompense publique ces deux citoyens pour ce qu'ils avaient fait dans les Panathénées, elle allait par ses suffrages décerner aux tyrans sa suprême magistrature.

XVII. Sur ces entrefaites, Damis avertit Apollonius que leur provision d'argent allait s'épuiser.

— Demain, répondit Apollonius, je penserai à cela.

Le lendemain il se rendit au temple, et dit au prêtre :

« Donnez-moi mille drachmes sur le trésor de Jupiter, si vous croyez que cela ne doive pas trop le fâcher.

— Ce qui le fâchera, répondit le prêtre, ce n'est pas que vous puisiez à son trésor, c'est que vous n'y puisiez pas davantage. »

XVIII. Apollonius trouvait à Olympie en compagnie d'un Thessalien nommé Isagoras.

« Dites-moi, Isagoras, lui dit-il un jour, les jeux publics, est-ce quelque chose de réel ?

— Je le crois bien, répondit Isagoras, c'est ce qu'il y a au monde de plus cher aux hommes et de plus agréable aux Dieux.

— Mais quelle en est la matière ? Par exemple, si je vous demandais quelle est la matière de cette statue, vous me diriez qu'elle est composée d'or et d'ivoire. Dites-moi de même la matière des jeux publics.

— Mais, Apollonius, quelle peut être la matière d'une chose qui n'a pas de corps ?

— Comment ! elle est fort étendue et fort diverse. Il

y a dans les jeux publics des sanctuaires, des temples, des stades, des théâtres, et une affluence d'hommes venus soit des pays voisins, soit des pays les plus éloignés, et même d'au-delà de la mer. Ils se composent aussi de presque tous les arts et de presque tous les talents, de la vraie science des poètes, des rhéteurs et des philosophes, et des combats gymniques et musicaux, comme c'est la coutume à Delphes.

— A ce compte là, reprit Isagoras, non seulement les jeux publics se composent d'une matière, mais cette matière est plus merveilleuse que celle des villes : car ils rassemblent et réunissent ce qu'il y a de plus excellent dans ce qui est bien et de plus relevé dans ce qui n'est pas commun.

— Penserons-nous des jeux publics que ce sont des réunions d'hommes, comme quelques-uns le pensent des villes ou des vaisseaux ? Ou embrassez-vous quelque autre opinion ?

— Celle-ci est parfaite, et il est juste de la suivre.

— Elle est imparfaite, au contraire, pour qui l'envisage comme je fais. Il me semble, en effet, que les hommes ne peuvent se passer de vaisseaux, ni les vaisseaux d'hommes ; que les hommes ne songeraient même pas à la mer, s'il n'y avait pas de vaisseaux ; que les murs des villes conservent les hommes, et que les hommes conservent les murs des villes : de même, une fête publique est une réunion d'hommes, mais en même temps c'est le lieu où l'on doit se réunir ; cela est d'autant plus vrai que sans la main des hommes, il n'y aurait ni murailles ni vaisseaux, et que les lieux qui servent aux jeux ont été gâtés par la

main des hommes, qui leur a ôté leur caractère primitif, mais que cependant on juge convenable de s'y réunir, tant ils sont naturellement beaux. Sans doute, c'est la main des hommes qui a fait les gymnases, les portiques, les fontaines, les édifices, comme elle a construit les murs et les vaisseaux ; mais cet Alphée, cet hippodrome, ce stade, ces bois, existaient avant les hommes : l'Alphée fournit l'eau pour la boisson et pour le bain ; l'hippodrome, un vaste espace pour la course des chevaux ; le stade une vallée d'une étendue déterminée dans laquelle les athlètes peuvent se rouler dans la poussière et disputer le prix de la course ; les bois fournissent des couronnes aux athlètes victorieux et un lieu d'exercice pour les coureurs. C'est parce qu'Hercule avait été frappé de tout cela, et qu'il avait admiré la beauté du site d'Olympie, qu'il le jugea digne des jeux qu'on y célèbre encore aujourd'hui. »

XIX. Apollonius passa quarante jours à Olympie, occupé à de semblables discussions, et y mettant une grande ardeur. « Je parcourrai vos villes, ô Grecs ! dit-il un jour, pour m'entretenir avec vous dans les jeux publics, dans les solennités, dans les mystères, dans les sacrifices, dans les libations (car la présence d'un homme d'intelligence est nécessaire dans toutes ces fêtes) ; pour le moment, il faut que je fasse une descente à Lébadée, car je ne me suis pas encore mis en rapport avec Trophonius<sup>237</sup>, bien que j'aie déjà

---

<sup>237</sup> Trophonius, quoique simple héros, comme Orphée, était, comme lui, supposé rendre des oracles qui ne cédaient guère en célébrité à ceux d'Apollon. Voyez dans Maury (*Hist. des*

visité son temple. Il s'en alla donc en Arcadie<sup>238</sup> ; tous ses admirateurs s'attachèrent à ses pas. Il y a dans le sol, près de Lébadée, une ouverture qui est consacrée à Trophonius, fils d'Apollon : elle ne s'ouvre qu'à ceux qui y pénètrent pour consulter l'oracle. Elle ne se voit pas dans le temple, mais un peu plus haut, sur la colline : elle est fermée par une barrière en fer. Pour y descendre, on s'assied auprès de l'ouverture, et l'on est comme tiré en bas. Ceux qui y pénètrent sont habillés de blanc ; ils tiennent à la main des gâteaux de miel pour apaiser les serpents qui gardent l'entrée. La terre les rend à la lumière les uns tout près de l'ouverture, les autres fort loin : ils se trouvent transportés, les uns au-delà de la Locride et de la Phocide, les autres, et les plus nombreux, sur les frontières de la Béotie. Étant donc entré dans le temple, Apollonius dit : « Je désire descendre dans l'ancre de Trophonius pour consulter l'oracle. » Les prêtres s'y opposèrent : ils dirent au peuple qu'il ne fallait pas permettre à un magicien de pénétrer les mystères de Trophonius ; à Apollonius lui-même, ils dirent que l'on était dans une époque néfaste, où il n'était pas permis de consulter l'oracle. Ce jour-là, il parla philosophie près de la fon-

---

*religions de l'antiquité*, II, p. 482 et suiv.) une description plus complète que celle de Philostrate, d'après Pausanias et Plutarque, et une explication toute physiologique des scènes étranges qui se passaient dans l'ancre de Trophonius.

<sup>238</sup> C'est par erreur que Philostrate place en Arcadie l'ancre de Trophonius. Lébadée, dont il était voisin, était une ville de Béotie, peu éloignée de Chéronée. Inutile de réfuter ce qu'il dit ensuite, que l'ancre de Trophonius (dont l'entrée était en Arcadie) avait des issues en Locride, en Phocide, en Béotie, et qu'il tient tous ces détails des habitants de Lébadée (ch. XX).

taine Mercyna<sup>239</sup> : il examina la cause de l'oracle et la manière dont il se rendait ; c'est en effet le seul qui se rende par la bouche même de celui qui consulte les Dieux.

Quand le soir fut venu, il se présenta à l'ouverture de l'ancre avec les jeunes gens qui le suivaient, enleva quatre des barreaux qui en fermaient l'entrée, et s'enfonça sous terre avec son manteau, comme s'il se fût préparé à une dispute philosophique. Cette résolution fut si agréable à Trophonius, qu'il apparut lui-même aux prêtres pour leur reprocher d'avoir traité Apollonius comme ils l'avaient fait, et leur ordonna de se rendre à Aulis<sup>240</sup>, leur annonçant qu'il sortirait de l'ancre en cet endroit d'une manière plus merveilleuse qu'il n'était arrivé à aucun homme. Apollonius sortit de dessous terre le septième jour, après avoir séjourné bien plus longtemps que n'ont coutume de le faire les autres hommes. Il tenait en main un livre contenant une réponse admirablement appropriée à la question qu'il avait adressée au Dieu. Cette question était :

« Quelle est, selon vous, ô Trophonius ! la plus belle et la plus pure philosophie ? » Et le livre contenait les préceptes de Pythagore. Par là l'oracle ne déclarait-il pas que son suffrage était acquis à la doctrine pythagoricienne ?

XX. Le livre qu'Apollonius rapporta de l'ancre de Trophonius est déposé à Antium, où il est

---

<sup>239</sup> Source voisine de l'ancre de Trophonius.

<sup>240</sup> Ville de Béotie, sur la côte, en face de Chalcis (en Eubée.)

l'objet d'une grande curiosité : Antium est une ville maritime d'Italie<sup>241</sup>. Je dois dire que tout ce que je viens de rapporter, je le tiens des habitants de Lébadée. Quant au livre, je crois qu'il fut plus tard porté à l'empereur Adrien, avec quelques-unes des lettres d'Apollonius (et non pas toutes), et que ce prince le laissa dans son palais d'Antium, l'un de ses palais d'Italie qui lui étaient le plus agréables.

XXI. Tous les disciples d'Apollonius, les Apolloniens, comme on les appelait en Grèce, vinrent du fond de l'Ionie trouver leur maître : ils se mêlèrent avec la jeunesse grecque, et furent un objet d'admiration à la fois par leur nombre et par leur enthousiasme pour la philosophie. Ils négligèrent la rhétorique, et ne témoignèrent pas grande estime pour ceux qui faisaient profession de cet art, disant que ce n'était qu'un enseignement de bavardage ; mais ils se pressaient autour d'Apollonius. Et lui, semblable aux Gygès et aux Crésus, qui, dit-on, laissaient ouvertes les portes de leur trésor, et donnaient aux indigents la permission d'y puiser, il distribuait sa sagesse à qui voulait l'entendre et permettait à tout le monde de le questionner sur tous les sujets

XXII. Quelques personnes reprochaient à Apollonius d'éviter la présence des magistrats des villes, de mener de préférence ses disciples dans les

---

<sup>241</sup> C'était la capitale du pays des Volsques, et ce sont les éperons (*rostra*) de ses vaisseaux qui, après la victoire de Camille, décorèrent la tribune aux harangues du Forum.

endroits déserts ; et l'une d'elles dit en riant qu'il chassait ailleurs son troupeau, lorsqu'il voyait venir les hommes publics. « C'est vrai, dit Apollonius, je ne veux pas que les loups se jettent sur mon troupeau. » Que voulait-il dire par là ? Comme il voyait les hommes publics regardés par la foule avec admiration, passant de la pauvreté à l'opulence, et si portés à la haine, qu'ils faisaient de la haine métier et marchandise, il détourna les jeunes gens de leur fréquentation ; et ceux qui les fréquentaient, il leur faisait de sévères reproches, comme pour les laver d'une honteuse souillure. Il avait plus d'une cause de ressentiment contre les hommes publics, mais surtout il se souvenait de ce qu'il avait vu dans les prisons de Rome, de tous ces prisonniers et de toutes ces victimes ; et il attribuait tous ces excès moins au tyran qu'à la délation et à la funeste éloquence de ces misérables.

XXIII. Pendant qu'Apollonius philosophait en Grèce, on vit dans le ciel un phénomène extraordinaire : le disque du soleil apparut entouré d'une couronne semblable à l'arc-en-ciel, qui obscurcit ses rayons. Tout le monde comprit que c'était le présage de quelque révolution. Le proconsul d'Achaïe fit venir Apollonius d'Athènes en Béotie et lui dit : « J'entends dire, Apollonius, que vous êtes savant dans les choses divines.

— N'avez-vous pas entendu dire aussi que je le sois dans les choses humaines ?

— Je l'ai oui dire également, j'en conviens.



— Eh bien ! ne m'interrogez pas sur les volontés des Dieux, car la sagesse humaine défend de porter sur ces choses un œil curieux. »

Le proconsul insista pour qu'Apollonius lui dit son avis, ajoutant qu'il craignait pour sa part que la nuit n'enveloppât l'univers. « Confiance ! s'écria Apollonius. Car de cette nuit sortira le jour. »

XXIV. Quand Apollonius, après un séjour de deux ans en Grèce, crut avoir donné assez de temps à ce pays, il s'embarqua pour l'Ionie suivi de toute sa jeunesse. C'est surtout à Éphèse et à Smyrne qu'il philosofa ; du reste, il alla aussi dans les autres villes ; partout il fut reçu avec plaisir, partout il parut digne d'être regretté et fut considéré comme fort utile aux gens de bien.

XXV. Le moment était venu où les Dieux allaient précipiter Domitien du haut de sa puissance. Il venait de faire périr Clément, personnage consulaire, auquel il avait donné sa sœur en mariage ; et trois ou quatre jours après, il avait donné l'ordre de mettre à mort la veuve de Clément. Étienne, affranchi de cette matrone, qui était désigné par le signe céleste, soit pour venger la première victime, soit pour sauver les survivants, conçut contre le tyran un projet aussi hardi que celui des plus fiers citoyens d'Athènes : il s'attacha une épée sous le bras gauche, qu'il enveloppa de bandages comme s'il l'avait cassé ; puis il s'approcha de l'empereur au moment où celui-ci sortait du tribunal. « J'ai besoin, lui dit-il, de vous parler

en secret : j'ai des choses de la dernière importance à vous communiquer. »

L'empereur consentit à l'entendre, et le fit entrer dans sa propre chambre. « Votre mortel ennemi, Clément, lui dit alors Étienne, n'est pas mort comme vous le pensez. Il est en un endroit que je sais, et là il s'arme contre vous. »

Cette nouvelle fit pousser à l'empereur un grand cri : profitant de son trouble, Étienne se jeta sur lui, et tirant l'épée de son bras qu'il avait arrangé à cette intention, il lui porta à la cuisse un coup qui ne fit pas mourir sur-le-champ Domitien, mais qui était mortel. Domitien était robuste et n'avait que quarante-cinq ans : tout blessé qu'il était, il se jeta sur Étienne, le terrassa et s'acharna sur lui, s'efforçant de lui crever les yeux et de lui déchirer les joues avec le pied d'un calice d'or qui se trouvait là pour les sacrifices. En même temps il appelait Minerve à son secours. Les satellites, aux cris de détresse du tyran, entrèrent en foule ; et, voyant qu'il rendait l'âme, ils l'achevèrent.

XXVI. Tandis que ces faits se passaient à Rome, Apollonius les voyait à Éphèse. Domitien fut assailli par Clément vers midi : le même jour, au même moment Apollonius dissertait dans les jardins attenants aux xystes<sup>242</sup>. Tout d'un coup, il baissa un peu

---

<sup>242</sup> On appelait xystes des galeries couvertes où s'exerçaient les athlètes pendant le mauvais temps. Autour des xystes, il y avait toujours des bosquets, où venaient se promener les philosophes, comme dans les gymnases par exemple, dans l'Académie, dans le Lycée.

la voix comme s'il eût été saisi d'une frayeur subite. Il continua son discours, mais son langage n'avait pas sa force ordinaire, ainsi qu'il arrive à ceux qui parlent en songeant à autre chose. Puis il se tut comme font ceux qui ont perdu le fil de leur discours, il lança vers la terre des regards effrayants, fit trois ou quatre pas en avant, et s'écria : « Frappe le tyran, frappe ! »

On eût dit qu'il voyait, non l'image du fait dans un miroir, mais le fait lui-même dans toute sa réalité. Les Éphésiens (car Éphèse tout entière assistait au discours d'Apollonius) furent frappés d'étonnement. Apollonius s'arrêta, semblable à un homme qui cherche à voir l'issue d'un événement douteux. Enfin, il s'écria : « Ayez bon courage, Éphésiens : Le tyran a été tué aujourd'hui. Que dis-je, aujourd'hui ? Par Minerve ! il vient d'être tué à l'instant même, pendant que je me suis interrompu. »

Les Éphésiens crurent qu'Apollonius avait perdu l'esprit : ils désiraient vivement qu'il eût dit la vérité, mais ils craignaient que quelque danger ne résultât pour eux de ce discours.

« Je ne m'étonne pas, dit Apollonius, si l'on ne me croit pas encore : Rome elle-même ne le sait pas tout entière. Mais voici qu'elle l'apprend, la nouvelle se répand, déjà des milliers de citoyens la croient ; cela fait sauter de joie le double de ces hommes, et le quadruple, et le peuple tout entier. Le bruit en viendra, jusqu'ici : vous pouvez différer, jusqu'au moment où vous serez instruits du fait, le sacrifice que vous devez offrir aux Dieux à cette occasion ; quant à moi, je m'en vais leur rendre grâces de ce que j'ai vu. »

Les Éphésiens restèrent dans leur incrédulité ; mais bientôt des messagers vinrent leur annoncer la bonne nouvelle et rendre témoignage en faveur de la science d'Apollonius : car le meurtre du tyran, le jour où il fut consommé, l'heure de midi, l'auteur du meurtre qu'avait encouragé Apollonius, tous ces détails se trouvèrent parfaitement conformes à ceux que les Dieux lui avaient montrés le jour de son discours aux Éphésiens.

XXVII. Trente jours après, Nerva lui annonça qu'il était empereur par la volonté des Dieux et d'Apollonius ; il ajouta qu'il lui serait plus facile de régner, si Apollonius venait lui donner des conseils. Apollonius lui écrivit cette lettre, qui sur le moment parut énigmatique : « Prince, nous passerons ensemble la plus grande partie de notre existence, pendant laquelle personne ne nous commandera, et nous ne commanderons à personne. »

Vraisemblablement il sentait qu'il allait bientôt quitter la terre, et que le règne de Nerva serait court : en effet, Nerva ne régna qu'un an et quatre mois ; pendant ce temps il montra une grande modération.

XXVIII. Apollonius cependant, pour ne pas paraître négliger un homme vertueux assis sur le trône, lui écrivit une lettre qui contenait des conseils sur la manière de gouverner. Il appela Damis et lui dit : « Voici une affaire qui vous réclame : les secrets contenus dans cette lettre à l'empereur sont tels qu'ils doivent lui être communiqués ou par moi ou

par vous. » Damis dit qu'il ne s'aperçut que plus tard de l'artifice d'Apollonius : sans doute la lettre était bien adressée à l'empereur, et avait rapport à de très grands intérêts, mais elle aurait pu être envoyée par un autre. Quel était donc l'artifice d'Apollonius ? Il paraît que pendant toute sa vie il eut à la bouche cette sentence : « Cachez votre vie, ou, si vous ne pouvez pas, cachez votre mort. » C'était donc pour éloigner Damis, et afin qu'il pût quitter la terre sans témoins, qu'il se servit du prétexte de cette lettre et du voyage que Damis devait faire à Rome.

Damis dit qu'en se séparant de lui il ne put se défendre d'une émotion particulière ; cependant, il ne savait pas ce qui allait arriver ; et Apollonius, qui le savait parfaitement, ne lui dit rien de ce que l'on a coutume de dire lorsqu'on ne doit pas se revoir ; et il voulut si bien paraître convaincu qu'il continuerait à vivre qu'il dit à Damis : « Quand vous allez philosopher abandonné à vous-même, ayez les yeux fixés sur moi. »

XXIX. Ici se termine la relation de Damis l'Assyrien sur la vie d'Apollonius de Tyane ; sur la manière dont il mourut (si toutefois il est mort), il y a diverses traditions, mais Damis n'en a rapporté aucune. Pour moi, je ne dois point passer cela sous silence plus que le reste : car il faut que cette histoire ait une fin. Damis n'a pas non plus parlé de son âge : selon les uns, il avait alors quatre-vingts ans ; selon les autres, il en avait plus de quatre-vingt-dix ; selon d'autres, il avait passé la centaine ; son corps, bien que vieilli, était robuste, et plus agréable que la jeu-

nesse des autres. En effet, les rides elles-mêmes ont leur beauté, et cette beauté florissait surtout chez lui, comme le prouvent les portraits qui restent de lui dans le temple de Tyane, et les écrits dans lesquels on célèbre la vieillesse d'Apollonius comme supérieure à la jeunesse d'Alcibiade.

XXX. D'après une tradition, Apollonius mourut à Éphèse, soigné par deux servantes : car déjà il avait vu mourir ses affranchis, dont nous avons parlé au début de cette histoire. Comme il avait affranchi une de ses deux servantes, et que l'autre lui reprochait de ne l'avoir pas jugée digne de la même faveur, Apollonius dit à celle-ci : « Il est bon que vous soyez son esclave ; ce sera là le commencement de votre bonheur. » En effet, après sa mort, cette femme fut l'esclave de son ancienne camarade, qui, pour un motif futile, la vendit à un marchand d'esclaves : quoiqu'elle ne fût pas une beauté, un homme riche s'éprit d'elle, l'acheta, en fit sa femme, et eut d'elle des enfants légitimes. D'après un autre récit, c'est à Linde<sup>243</sup> que se termina la vie d'Apollonius : comme il venait d'entrer dans le temple de Minerve, il disparut.

Les Crétois racontent ce fait d'une manière encore plus merveilleuse que les habitants de Linde. Selon eux, Apollonius résidait en Crète, entouré de plus d'hommages qu'il n'en avait jamais eus. Il entra dans le temple de Dictynne<sup>244</sup> à nuit close. Les richesses

---

<sup>243</sup> C'est une ville de l'île de Rhodes.

<sup>244</sup> Nom d'une déesse crétoise, souvent confondue avec Diane. (Voyez Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, III, p. 150.)

de ce temple sont gardées par des chiens qui, au dire des Crétois, ne le cèdent en rien en férocité aux ours ni aux autres bêtes sauvages ; ces chiens, au lieu d'aboyer à son approche, vinrent le caresser comme ils ne faisaient pas même pour les hommes qui leur étaient le mieux connus. Les gardiens du temple arrê-  
tèrent Apollonius comme magicien et comme voleur, prétendant qu'il avait jeté aux chiens quelque friandise, et ils le chargèrent de chaînes : Apollonius se dégagea pendant la nuit, et appelant les gardiens, pour qu'ils n'en ignorassent, il courut aux portes du temple, qui s'ouvrirent, et qui, aussitôt qu'il les eut franchies, se refermèrent. On entendit alors des voix de jeunes filles qui chantaient : « Quittez la terre, allez au ciel, allez ! » comme pour l'engager à s'élever de la terre dans les régions supérieures.

XXXI. Même depuis sa disparition, Apollonius a soutenu l'immortalité de l'âme. Il a enseigné que ce qu'on dit à ce sujet est vrai ; cependant, il a déclaré ne pas approuver que l'on discutât avec trop de curiosité sur des matières aussi importantes.

Il était venu à Tyane un jeune homme, hardi dans la controverse, et qui se rendait difficilement à la vérité. Apollonius n'était plus au nombre des vivants, on admirait son changement d'existence, et pas un homme n'osait prétendre qu'il ne fût pas immortel. Comme il y avait alors à Tyane un certain nombre de jeunes gens épris de philosophie, la plupart de leurs discussions roulaient sur l'âme. Notre jeune homme ne pouvait admettre qu'elle fût immortelle. Voici dix mois, dit-il à ceux qui l'entouraient, que je prie

Apollonius de me révéler la vérité sur l'immortalité de l'âme ; mais il est si bien mort que mes prières sont vaines, et qu'il ne m'est apparu, pas même pour me prouver qu'il fut immortel. Ainsi parlait ce jeune téméraire. Cinq jours après, il reparla du même sujet avec ses compagnons, puis s'endormit dans le lieu même où avait eu lieu la discussion : des autres jeunes gens, les uns étaient occupés à lire, les autres traçaient sur le sol des figures géométriques. Tout d'un coup, le jeune disputeur bondit comme en proie à un accès de démence : il était à moitié endormi, et couvert de sueur.



## Table des matières

INTRODUCTION À LA VIE D'APOLLONIUS DE TYANE ..... 4

LIVRE I :

JEUNESSE D'APOLLONIUS

SÉJOUR À BABYLONE CHEZ LE ROI VARDANE ..... 22

I. Apollonius pythagoricien. — II. Apollonius considéré à tort comme magicien. — III. Sources auxquelles a puisé Philostrate pour sa Vie d'Apollonius. — IV-V. Naissance merveilleuse d'Apollonius. — VI. De Tyane, sa patrie, et de la fontaine Asbamée. — VII, VIII. Ses études et ses maîtres. — IX-XI. Sa jeunesse passée dans le temple d'Esculape à Égées. Il guérit un hydropique et chasse un homme fort riche qui s'était présenté au temple, et dont Apollonius devine la vie criminelle. — XII. Tentative infâme d'un riche Cilicien. Prédiction d'Apollonius à son sujet. — XIII. Conduite d'Apollonius à la mort de son père. — XIV-XV. Voyage en Pamphylie et en Cilicie. Cinq ans de silence. — XVI. Apollonius à Antioche. — XVII. Son genre d'éloquence. — XVIII. Il part pour l'Inde avec deux serviteurs. — XIX. Il visite d'abord Ninive. Là il rencontre Damis, qui s'attache à lui. — XX. Apollonius en Mésopotamie. Il s'avance avec intrépidité à travers des nations barbares. — XXI. Son entrevue avec le satrape préposé aux frontières du territoire de Babylone. — XXII. Présage qui lui annonce la durée de son voyage dans l'Inde. — XXIII. Songe d'Apollonius sur la terre de Cissie. — XXIV. Il visite la colonie Érétrienne. XXV. Entrée à Babylone. — XXVI. Conversations avec les mages. — XXVII. Apollonius refuse de se prosterner devant l'image du roi. Son interrogatoire devant les satrapes. — XXVIII-XLI. Séjour de vingt mois à Babylone. Les mages, le roi Vardane, dix grâces offertes à Apollonius ; les eunuques, prédiction d'Apollonius à leur sujet ; divers entretiens d'Apollonius avec le roi de Babylone. Il prend congé du roi.

LIVRE II :

VOYAGE DANS L'INDE

SÉJOUR À TAXILES CHEZ LE ROI PHRAOTE ..... 80

I. Apollonius en marche vers l'Inde. — II-III. Il passe le Caucase. Étendue du Caucase, ses panthères, les chaînes de Prométhée, les habitants du Caucase. IV. Rencontre d'une Empuse. — V. Entretien avec Damis sur le sommet du Caucase. — VI. Les nomades entre le Caucase et le fleuve Cophène. — VII. Apollonius refuse de boire du vin. Entretien avec Damis à ce sujet. VIII. Passage du fleuve Cophène. Le mont Nysa, l'enceinte sacrée de Bacchus. — IX. Traditions grecques et indiennes sur Bacchus. — X. La roche Aorne. — XI. Entretien avec Damis sur les éléphants. — XII-XIII. Détails sur les éléphants. — XIV-XVI. Entretien avec Damis sur l'amour des animaux pour leurs petits, et sur l'intelligence des éléphants. — XVII-XIX. Apollonius passe l'Indus. Description de ce fleuve. — XX-XXI. De la ville de Taxiles et du roi Porus. — XXII. Entretien avec Damis sur la peinture, à l'occasion d'une visite à un temple. — XXIII-XXV. Description de la ville et du palais du roi de l'Inde. — XXVI-XXVII. Genre de vie du roi Phraote. Son premier entretien avec Apollonius. XVIII. Repas qu'il offre à Apollonius. — XXIX-XXXVIII. Entretiens de Phraote et d'Apollonius sur différents sujets. — XXXIX. Phraote consulte Apollonius au sujet d'un procès. — XL-XLI. Apollonius prend congé de Phraote. — XLII-XLIII. Traces du passage d'Alexandre dans l'Inde. Arcs de triomphe. Passage du fleuve Hydraote. Autels sur le bord de l'Hyphase.

LIVRE III :

VOYAGE DANS L'INDE

LES BRAHMANES ET LEUR CHEF IARCHAS ..... 135

I-III. Détails sur l'Hyphase et ses rives. — IV. Le Caucase, voisin de la mer Érythrée, franchi par Apollonius. — V. Il traverse la plaine du Gange. — VI-VIII. Chasse aux dragons. — IX. La ville de Paraca. — X. Arrivée à la citadelle des sages indiens ou Brahmanes. — XI-XII. Leur message à Apollonius. — XIII-XIV. Description du séjour des Brahmanes. Ses merveilles. — XV. Leur genre de vie. Leurs prodiges. — XVI. Première entrevue d'Apollonius et des Brahmanes. — XVII. Leurs cérémonies religieuses. — XVIII-XIX. Entretien du chef des Brahmanes Iarchas et d'Apollonius sur la métempsychose. — XX-XXI. Histoire du roi Gange, dont l'âme

est passée dans le corps d'Iarchas. — XXII. Deuxième existence de Palamède. — XXIII-XXIV. Première existence d'Apollonius, qui a été autrefois pilote. — XXV. Fausses opinions répandues par les poètes sur Minos et Tantale. — XXVI-XXVII. Visite du roi aux sages. Son mépris pour les Grecs et la philosophie. — XXVIII. Présentation d'Apollonius au roi. — XXIX-XXXIII. Entretien d'Apollonius, d'Iarchas et du roi. XXXIV-XXXVII. Entretien d'Iarchas et d'Apollonius sur le monde et ses éléments. — XXXVIII-XL. Guérisons miraculeuses opérées par les sages. — XLI-LXIV. De l'astrologie et de la divination. — XLV-XLIX. Des particularités merveilleuses de l'Inde. Le martichoras, la pierre pantarbe, les pyramides, les griffons, le phénix. — L. Départ d'Apollonius après un séjour de quatre mois chez les Brahmanes. — LI. Il s'embarque. L'embouchure de l'Hyphase. — LII-LVII. Sa navigation sur la mer Érythrée. La ville de Patala, le pays des Orites, les Ichtyophages. L'île Sacrée habitée par une Néréide. La pêche des perles, les plongeurs. — LVIII. Apollonius remonte l'Euphrate et retourne en Asie Mineure par Babylone et Ninive.

LIVRE IV :

APOLLONIUS EN IONIE, EN GRÈCE ET À ROME

NÉRON PERSÉCUTE LES PHILOSOPHES..... 190

I. — Honneurs rendus à Apollonius en Ionie. Entrée triomphale à Éphèse. — II-IV. Exhortations aux Éphésiens. Il leur prédit la peste. — V-VI. Apollonius au Panionium. Il réprimande les Ioniens, mais prie les Dieux en leur faveur. — VII-IX. Diverses exhortations d'Apollonius aux habitants de Smyrne. — X. Peste d'Éphèse. Le démon chassé. — XI-XII. Apollonius à Troie. Visite à l'ombre d'Achille qui lui ordonne de congédier un de ses disciples, Troyen d'origine, et de rendre honneur au tombeau de Palamède à Lesbos. — XIII. Il va dans l'île de Lesbos réparer le tombeau de Palamède. — XIV. Visite au sanctuaire d'Orphée. — XV. Apollonius navigue vers la Grèce. Entretiens pendant ce voyage. — XVI. Récit de son entrevue avec l'ombre d'Achille. — XVII. Arrivée à Athènes, dans le temps des mystères d'Éleusis. — XVIII. Le grand prêtre refuse de l'admettre à l'initiation comme magicien. — XIX. Divers discours aux Athéniens. — XX. Il délivre un démoniaque. — XXI-XXII. Il reproche aux Athéniens leur goût pour les pantomimes et les gladiateurs. — XXIII. Apollonius en Thessalie, aux Thermopyles. — XXIV. Visites aux divers oracles de la Grèce (Dodone, Delphes,

Amphiaräus, Trophonius, Muses). — Prédiction au sujet de l'isthme de Corinthe. — XXV. Le cynique Démétrius se lie à Corinthe avec Apollonius. Histoire d'une Empuse qui, sous la figure d'une belle femme, se fait aimer du philosophe Ménippe. — XXVI. Apollonius et le parricide Bassus. — XXVII. Lettre aux Lacédémoniens, qui l'invitent à les visiter. Réprimande sur leur luxe. — XXVIII-XXIX. Apollonius en Élide, à Olympie. Interprétation mythique de la statue de Milon de Croton. Les jeux Olympiques. — XXX. Apollonius donne une leçon de modestie à un rhéteur. — XXXI. Apollonius à Lacédémone. — XXXII. Il obtient la grâce d'un descendant de Callicratides. — XXXIII. Conseil prudent aux Lacédémoniens. — XXXIV. Un songe l'avertit de visiter la Crète, patrie de Jupiter, avant d'aller à Rome. — XXXV-XXXVI. À Rome, au moment où y arrive Apollonius, sous Néron, les philosophes sont persécutés. Captivité de Musonius. Fuite de Philolaüs. — XXXVII-XXXIX. Apollonius est abandonné de tous ses disciples, à l'exception de huit, avec lesquels il entre à Rome. — XL-XLI. Le consul Télésinus l'accueille avec faveur. — LXII. Démétrius chassé de Rome. — LXIII-LXIV. Apollonius mis en accusation et emprisonné par ordre du préfet du prétoire, Tigellin, qui le prend pour un démon et le remet en liberté. — XLV. Jeune fille ressuscitée par Apollonius. — LXVI. Correspondance secrète avec Musonius — LXVII. Les philosophes chassés de Rome. Départ d'Apollonius pour Gades.

LIVRE V :

APOLLONIUS EN ESPAGNE

RETOUR EN GRÈCE

VOYAGE EN ÉGYPTÉ RELATIONS AVEC VESPASIEN..... 247

I.-VI. Les colonnes d'hercule. — Détails sur l'Océan, Gades, les îles Fortunées et la Bétique. — VII. Entretien sur Néron. — VIII. Victoires de Néron dans des concours de tragédie. — IX. Un acteur tragique à Hispola. Ignorance des habitants de la Bétique sur cet art grec. — X. Conspiration de Vindex. Part qu'y prend Apollonius. — XI. Il passe en Afrique, puis en Sicile. Il prédit l'élévation et la chute de Vitellius, de Galba et d'Othon. — XII. Apologie d'Apollonius, qu'il ne faut pas confondre avec les magiciens. — XIII. Prodige qui donne à Apollonius l'occasion de renouveler sa prédiction. — XIV-XVII. De la fable chez les poètes et chez Ésope, au sujet des fables sur l'Etna et Typhée. — XVIII. Nouvelle

prédiction d'Apollonius. — XIX. Retour en Grèce. À Athènes, il est initié aux mystères. — XV. Reproches à un marchand de statues de Dieux. — XXI-XXIII. Divers entretiens, à Rhodes, avec au joueur de flûte, avec un riche ignorant, etc. — XXIV. Prédiction d'Apollonius à son arrivée à Alexandrie, où il est accueilli comme un Dieu. — XXV. Entretien avec le grand prêtre sur la divination par le feu. — XXVI. Apollonius réprimande les Alexandrins. — XXVII-XXIX. Vespasien en Égypte. Il demande conseil à Apollonius. — XXX. Prédiction d'Apollonius à Vespasien. — XXXI-XXXVI. Vespasien prend conseil d'Apollonius, de Dion et d'Euphrate. Discours pour et contre la monarchie. Apollonius engage Vespasien à accepter l'empire, et lui énumère ses devoirs. — XXXVII-XXXIX. Jalousie d'Euphrate contre Apollonius. Rupture entre eux. — LX. Jugement sur Dion. — XLI. Méintelligence entre Apollonius et Vespasien au sujet de la Grèce. — XLII. Apollonius et le lion apprivoisé en qui était passée l'âme d'Amasis — XLIII. Apollonius annonce à ses disciples son départ pour l'Éthiopie. Quelques-uns d'entre eux restent à Alexandrie.

LIVRE VI :

VOYAGE EN ÉTHIOPIE

LES GYMNOSOPHISTES

RELATIONS AVEC TITUS

SUITE DES VOYAGES D'APOLLONIUS ..... 300

I-II. L'Éthiopie. Le pays et ses usages. — III. Épisode de Timasion et de sa belle-mère, devinée par Apollonius. — IV. La statue de Memnon. — V. Un homicide involontaire purifié par Apollonius, qui devine la parenté de la victime. — VI. Pays des gymnosophistes, leurs usages. — VII. Un émissaire d'Euphrate prévient les gymnosophistes contre Apollonius. — VIII-IX. Au grand étonnement de Damis, les gymnosophistes font attendre Apollonius. — X-XIII. Premier entretien entre Apollonius et Thespésion, chef des gymnosophistes. — XIV. Il leur raconte son voyage dans l'Inde. — XV-XVII. Épisode du jeune gymnosophiste Nil, qui se fait disciple d'Apollonius et lui conte son histoire. — XVIII-XXII. Suite des entretiens de Thespésion et d'Apollonius. — XXIII-XXVI. Voyage d'Apollonius aux Catadupes et aux sources du Nil. — XXVII. Apollonius calme un satyre. — XXVIII. Retour à Alexandrie. — XXIX-XXXIV. Lettre d'Apollonius à Titus, ses entretiens avec cet empereur à Argéopolis. — XXXV. Suite du

voyage d'Apollonius. — XXXVI-XXXVIII. Incidents de son séjour en Cilicie : l'homme qui instruit des oiseaux ; l'or du Pactole ; tremblement de terre à Antioche. — XXXIX. Apollonius, par son art de deviner, enrichit un père de famille. — XL. Il ramène à la raison un jeune homme amoureux de la Vénus de Cnide. — XLI. Tremblements de terre arrêtés sur les rives de l'Hellespont. — XLII. Mot d'Apollonius au sujet d'un décret de Domitien. — XLIII. Il guérit de la morsure d'un chien enragé un enfant en qui était passée l'âme de Télèphe.

LIVRE VII :

APOLLONIUS PERSÉCUTÉ PAR DOMITIEN ..... 369

I-III. Lutttes soutenues, avant Apollonius, par des philosophes contre des tyrans. — IV. Apollonius montre plus de courage que tous ses devanciers. — V-VII. Divers mots hardis d'Apollonius. — VIII. Ses relations avec Nerva et avec plusieurs citoyens hostiles à Domitien. — IX. Il prédit l'avènement de Nerva, est dénoncé à Domitien et cité devant lui. — X. Il passe d'Asie Mineure en Italie. — XI-XIV. Entretien secret d'Apollonius et de Damis avec Démétrius, à Dicéarchie, sur la conduite que doit tenir Apollonius : malgré Démétrius et Damis, il décide qu'il se présentera devant Domitien. — XV. Apollonius se sépare de Démétrius. Damis se déclare résolu à le suivre jusqu'au bout. Départ pour Rome. — XVI. Apollonius trouve un ami dans Élien, préfet du prétoire. — XVII-XX. Entretien secret d'Élien et d'Apollonius. — XXI. Apollonius est insulté par un tribun militaire qui l'a connu à Éphèse. — XXII. Apollonius en prison. Entretien avec Damis. — XXIII. Conversation d'Apollonius avec un prisonnier. Prédiction qu'il lui fait. — XXIV-XXV. Conversation avec divers autres prisonniers. — XXVI. Discours d'Apollonius aux prisonniers pour les exhorter à la patience. — XXVII. Il devine et évite un piège que lui tend un délateur. — XXVIII. Visite d'un ami d'Élien. — XXIX. Visite d'un greffier du tribunal de l'empereur. — XXX-XXXI. Entretien avec Damis. — XXXII-XXXIV. Apollonius interrogé par l'empereur ; ses réponses. Il est enchaîné et rasé par ordre de Domitien. — XXXV. Ces faits ont été mal rapportés. — XXXVI-XXXVII. Visite faite à Apollonius par un émissaire de Domitien. — XXXVIII. Apollonius, en présence de Damis, ôte sa jambe de ses fers et l'y remet. — XXXIX. Inanité de la magie. — XL. Les rigueurs de la prison d'Apollonius sont allégées. — XLI. Apollonius envoie

Damis à Dicéarchie, et lui donne rendez-vous près de cette ville. — XLII. Entretien avec un jeune Arcadien victime de sa chasteté. 369

LIVRE VIII :

APOLLONIUS AU TRIBUNAL DE DOMITIEN

NOUVEAUX VOYAGES

IL DISPARAÎT SOUS NERVA ..... 430

I. Domitien très animé contre Apollonius. — II. Apollonius, en allant au tribunal, s'entretient avec le greffier. — III-IV. Il est amené au tribunal de Domitien. — V. Il est interrogé par Domitien, qui l'absout. Il disparaît subitement de l'audience. — VI. De l'Apologie qu'Apollonius avait composée pour la lire devant Domitien. — VII. Apologie d'Apollonius par lui-même. — VIII-IX. Trouble de Domitien après la disparition d'Apollonius. — X. Après avoir disparu du tribunal de Domitien, avant midi, Apollonius se trouve, dans l'après-midi, à Dicéarchie (Pouzolles). — XI-XIII. Il apparaît à Démétrius et à Damis, à un endroit où il leur avait donné rendez-vous. Il leur rapporte tout ce qui lui est arrivé. — XIV. Il part de Dicéarchie et s'embarque pour la Sicile. — XV. Il se rend en Élide. Accueil qu'il reçoit à Olympie. — XVI. Épigrammes d'Apollonius contre Domitien et les Athéniens. — XVII. Il emprunte mille drachmes au trésor de Jupiter Olympien. — XVIII. Entretien d'Apollonius au sujet des jeux d'Olympie. — XIX-XX. Visite à l'autre de Trophonius. — XXI. Des disciples d'Apollonius. — XXII. Opinion d'Apollonius sur les hommes publics. — XXIII. Prédiction d'Apollonius. — XXIV. Il se rend en Ionie. — XXV-XXVI. Domitien est assassiné à Rome. Apollonius, à Éphèse, annonce le meurtre au moment même où il s'accomplit. — XXVII-XXVIII. Nerva empereur. Correspondance entre lui et Apollonius. — XXIX-XXX. Traditions diverses sur la manière dont Apollonius quitta la terre, et sur son âge à ce moment. — XXXI. L'ombre d'Apollonius apparaît à un de ses disciples pour lui dire que l'âme est immortelle.



© Arbre d'Or, Genève, février 2007

<http://www.arbredor.com>

Illustr. de couverture : Médaille antique supposée représenter Apollonius, D.R.  
Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS